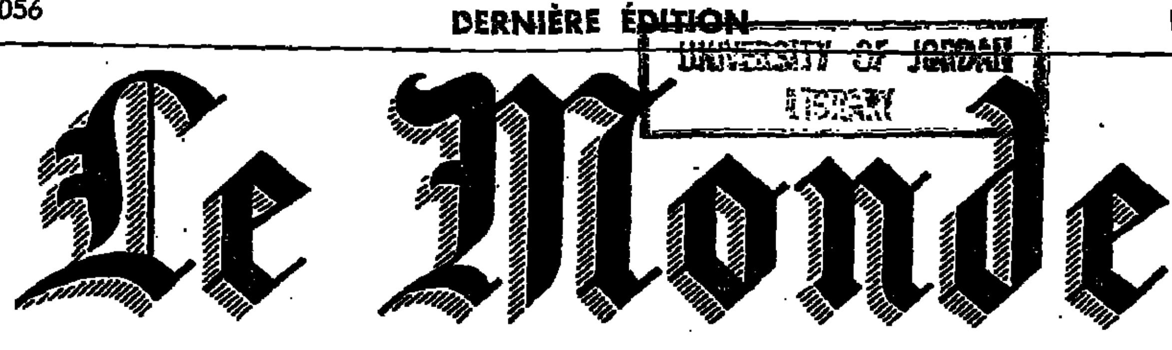
TRENTE-SEPTIÈME ANNÉE — N° 11 056 | DERNIÈRE ÉDITION | DIMANCHE 17 - LUNDI 18 AOUT 1980

LE MONDE DIMANCHE



Fondateur : Hubert Beuve-Méry | Directeur : Jacques Fauvet

3,50 F

Algérie, 1,30 DA; Maroc, 2,30 dir.; Tunisie, 220 m.; Allemagne, 1,40 DM; Autriche, 14 sch.; Belgique, 17 fr.; Canada, $ 1,10; Côte-d'Ivoire, 255 F CFA; Danemark, 4,75 kr.; Espagne, 50 pes.; G.-B., 35 p.; Grèce, 40 dr.; Iran, 125 ris.; Irlande, 35 p.; Italie, 700 L.; Liban, 300 p.; Luxembourg, 17 fr.; Norvège, 4 kr.; Pays-Bas, 1,50 fl.; Portugal, 35 esc.; Sénégal, 225 F CFA; Suède, 3,75 kr.; Suisse, 1,20 fr.; U.S.A., 95 cts; Yougoslavie, 26 din.

Tarif des abonnements page 8

5, RUE DES ITALIENS
75427 PARIS CEDEX 09
C.C.P. 4207-23 PARIS
Télex Paris n° 650572
Tél. : 246-72-23

Le mécontentement populaire en Pologne

Géopolitique et socialisme

L'intervention télévisée du premier ministre polonais, vendredi soir, est significative du désarroi qui règne à Varsovie : M. Babiuch, en effet, n'a rien trouvé d'autre, s'adressant aux grévistes de Gdansk et d'ailleurs, que de faire une allusion indirecte mais parfaitement claire à une intervention des Soviétiques, « nos amis fidèles qui se préoccupent aussi de nos difficultés, qui croient que nous serons capables d'y faire face seuls et nous le souhaitent de tout cœur »...

L'histoire et la géopolitique ont parfois des lois implacables : ainsi les autorités polonaises n'ont-elles aujourd'hui d'autre argument à offrir aux travailleurs, dont elles sont en principe les représentants, que le risque d'une intervention du grand protecteur du monde socialiste. L'argument, il est vrai, a du poids à quelques jours du douzième anniversaire de l'invasion de la Tchécoslovaquie. Rien ne permet cependant d'affirmer à ce stade que ce sinistre scénario va se reproduire. Mais la menace plane, même si l'U.R.S.S., déjà empêtrée militairement en Afghanistan, sait parfaitement que les Polonais ne resteraient pas passifs devant une tentative de « normalisation ».

La crise ouvrière qui agite la Pologne n'a pas pu, pourtant, prendre les dirigeants par surprise. Après tout, c'est à une crise semblable — encore que plus violente — que M. Gierek doit sa montée au pouvoir. S'il est logique avec lui-même, le numéro un polonais ne peut avoir recours, encore une fois, qu'à la négociation. N'a-t-il pas promis, au lendemain de la sanglante répression de la révolte de Gdansk de 1970, de ne plus jamais faire tirer sur les ouvriers ? Il faut souhaiter que tous les membres de son équipe se sentent également liés par une telle promesse.

D'autres engagements n'ont cependant pas toujours été tenus. Ainsi en va-t-il en particulier de l^a réforme de l'appareil syndical polonais, l'une des questions qui révolte le plus le monde ouvrier. Malgré les émeutes d^e Poznan, de Gdansk, d'Ursus et de Radom en 1976, qui sont toujours parties des usines et ont traduit la profondeur du mécontentement ouvrier devant l'absence d'instances de recours, le pouvoir communiste n'a modifié en aucune façon le fonctionnement et le rôle formel des syndicats. Comme en 1970, ceux-ci sont d'ailleurs encore dirigés par un vétéran dépourvu de pouvoirs réels, M. Kruczek, rescapé oe l'ère gomulkiste rallié à M. Edouard Gierek.

Pourtant, après les émeutes de la Baltique, des voix s'étaient fait entendre non seulement en Pologne, mais aussi dans d'autres pays de l'Est comme la Hongrie et la Roumanie, prônant une révision du rôle des syndicats. Elles n'ont pas été entendues, et comme par le passé, les syndicats sont cantonnés dans le rôle de courroie de transmission entre les ouvriers et le parti. D'où d'ailleurs la revendication la plus explosive des grévistes de Gdansk, qui réclament la dissolution du Conseil central des syndicats et la création de syndicats libres.

Cette exigence, que les grévistes n'ont apparemment pas abandonnée, interdit aux dirigeants polonais de continuer à présenter le mouvement comme purement « économique ». C'est elle qui donne une nouvelle dimension à la crise et place M. Gierek au pied du mur. Il lui est en effet pratiquement impossible de désamorcer ces revendications « politiques » par des concessions « économiques », tant la situation du pays est grave sur ce dernier plan : l'endettement extérieur bat tous les records, les charges énergétiques — malgré la hausse du prix du charbon — ne cessent de s'alourdir, et le système de subvention des produits alimentaires, ruineux pour l'État polonais se révèle impossible à modifier sous peine d'entraîner de nouvelles protestations.

La grève s'étend dans la région de Gdansk malgré l'appel du premier ministre

Les communications de la ville de Gdansk avec l'extérieur sont coupées depuis l'après-midi du vendredi 15 août. On avait pu apprendre auparavant que les grévistes du chantier naval Lénine, dont les revendications ont politisé les grèves en cours, ont été suivis, dans le plus grand calme, par une trentaine de milliers d'ouvriers d'autres entreprises du port de la Baltique.

La manière dont le premier ministre, M. Babiuch, s'est adressé vendredi soir à la télévision à la population a traduit à la fois le désarroi des autorités et les limites du possible : sans faire de concessions aux grévistes, il s'est seulement engagé à maintenir les prix actuels de la viande (augmentés le 1er juillet dernier) jusqu'en 1981. La presse, la télévision multiplient les appels à « l'auto-discipline ».

M. Gierek, le chef du parti, qui avait rencontré M. Brejnev en Crimée le 31 juillet dernier, a abrégé de 24 heures ses vacances en U.R.S.S. et a regagné Varsovie. A Bonn, où l'on suit « avec attention » l'évolution de la situation en Pologne, on espère qu'elle n'aura « pas de conséquences » sur les entretiens que M. Gierek doit avoir à Hambourg avec le chancelier Schmidt les 19 et 20 août.

Ni à *Moscou*, ni dans les autres capitales de la communauté socialiste, on ne commente les grèves polonaises. En revanche, à Tirana, l'organe du parti, « Zeri i Popullit », écrit qu'elles montrent « la haine et l'opposition des ouvriers face à la politique capitaliste, antipopulaire, antinationale des révisionnistes de Varsovie ».

De notre envoyé spécial

Varsovie. — Un mois et demi déjà de grèves à répétition et victorieuses. Varsovie privée de transports en en commun pendant quatre jours cette semaine. Et maintenant Gdansk, inquiétante de calme dans la révolte. Tout cela en pays communiste, sur le territoire du plus grand des alliés européens de l'U.R.S.S. Où va la Pologne ?

Quelques haussements d'épaules, des bras levés au ciel et un murmure lancinant (*« situation catastrophique, grave, c'est très grave »*). Voilà toutes les réponses que l'on peut arracher aux porte-parole officiels. Ils ne se défilent pas, ne cherchent pas, dans un but obscur, à dramatiser les choses. Non, ils ne savent tout simplement pas, ne peuvent même plus broder sur les canevas que ne fournit plus le département de la propagande, et la démoralisation du fonctionnaire s'ajoute à l'inquiétude du Polonais.

Plus bavarde, l'opposition n'a pas plus de certitudes. Elle devrait pourtant crier victoire. Elle n'était, au lendemain des émeutes de 1976, qu'une poignée d'intellectuels réunis pour obtenir l'amnistie des ouvriers condamnés. Elle a gagné, développé un puissant réseau de presse clandestine, et, depuis le 1er juillet, sitôt qu'une nouvelle grève éclate, le premier geste des grévistes est d'en avertir M. Jacek Kuron, principal animateur du comité d'auto-défense sociale (K.O.R.). Spontanément, unanimement, le mécontentement populaire a consacré l'autorité politique et morale du principal groupe oppositionnel.

Seulement voilà, ces opposants sont tout sauf des boutefeux rêveurs, et leur enthousiasme est fortement mêlé d'inquiétude.

BERNARD GUETTA.

(Lire la suite page 2.)

AU JOUR LE JOUR

Universalité

Il faut vraiment vivre dans un pays capitaliste pour entendre un premier ministre dire à des ouvriers en grève depuis plus de six semaines que c'est la classe ouvrière qui risque de pâtir des conséquences de ce mouvement revendicatif.

L'ennui, c'est que cette situation se passe en Pologne et que ces propos viennent d'être tenus à la télévision par le premier ministre de ce pays, M. Babiuch. Ce qui prouve que la mauvaise foi et l'aveuglement ne sont ni capitalistes ni socialistes... mais universels.

MICHEL CASTE.

La mise au pas à Séoul

Le président Choi s'efface devant les militaires

L'ensemble des forces armées sud-coréennes a été mise en état d'alerte après l'annonce dans la matinée du samedi 16 août de la démission du président Choi Kyu-hah. La situation dans le pays, cependant, est calme. M. Choi a été remplacé, à titre provisoire, par le premier ministre, M. Park Choong-hoon.

Le nouveau président a annoncé dans sa première allocution son intention d'organiser aussi vite que possible l'élection du futur chef de l'État. Tout indique que l'effacement de M. Choi prépare l'accession au pouvoir du général Chon Too-hwan, véritable maître du pays depuis les troubles de mai dernier. Aucune réaction n'a pas encore été signalée de Washington.

La voie libre pour le général Chon

De notre correspondant

Tokyo. — L'effacement du président Choi clarifie la situation à Séoul et laisse désormais la voie libre au général Chon et aux militaires qui l'entourent.

Cette évolution balaie tout espoir de libéralisation future du régime que le maintien à la présidence d'un civil comme M. Choi pouvait, aux yeux de certains, autoriser. Elle confirme l'ambition d'un homme qui, c'est le moins que l'on puisse dire, ne passe pas pour un démocrate, mais dont beaucoup de diplomates à Séoul s'obstinaient à croire qu'il n'avait pas de prétentions politiques. Enfin, elle témoigne du peu de cas que fait le nouvel « homme fort » de l'opinion publique en Corée et à l'étranger.

Une brochette de militaires disposent d'un pouvoir pratiquement absolu : le Parlement est dissous, les politiciens sont discrédités ou en prison (certains comme M. Kim Dae-jung, risquant la peine de mort) et aujourd'hui est évincé le dernier symbole du pouvoir civil en la personne du président Choi.

Le général Chon Too-hwan répond à l'image que l'on peut avoir d'un militaire déterminé. A quarante-neuf ans, il a reçu, il y a quelques jours, sa quatrième étoile. Cet officier, dont on dit qu'il aime à s'entraîner avec ses troupes, est originaire de la même province, le Kyongsang, que l'ancien président Park, dont il fut un homme de confiance.

Il est sorti de l'Académie militaire en 1955, dans cette « onzième promotion » fière d'être la première à avoir reçu une formation académique complète, alors que les officiers de la génération précédente avaient été promus par nécessité pendant la guerre. Il se rendit deux fois aux Etats-Unis pour des stages.

PHILIPPE PONS.

(Lire la suite page 4.)

POINT

La France sur deux roues

Mode éphémère, snobisme, engouement ou fait de société ? Le retour en force de la « petite reine » en France ne fait plus de doute : 180 000 visiteurs au dernier Salon du cycle, 80 000 cyclotouristes officiellement recensés, 2,33 millions de bicyclettes vendues l'an dernier, soit 14 % de plus que l'année précédente, un parc de 17 millions d'unités, qui égale quasiment celui des automobiles.

En 1974, après le premier « choc » pétrolier, on y avait déjà cru. Délaissant l'automobile, les Français s'étaient véritablement rués chez les vendeurs de vélos. Feu de paille.

Le redémarrage amorcé l'an passé semble, cette fois, ancré sur des bases plus solides. Le vélo bénéficie en effet de la combinaison de plusieurs facteurs sociologiques... et commerciaux. Les efforts conjugués des écologistes et des médecins, s'appuyant sur la mode du retour à la nature et sur le culte renouvelé voué à la forme physique — voir le succès du « jogging » — ont porté leurs fruits.

Le vélo bénéficie aussi de la défaveur du cyclomoteur, qu'il remplace dans bien des campagnes, depuis que le port obligatoire du casque a ôté au célèbre Solex une bonne partie de ses supporters ; les ventes ont chuté de près de moitié depuis quatre ans.

Enfin, la bagarre commerciale que se livrent, depuis 1975, les principaux fabricants français n'est sans doute pas étrangère à ce retour de flamme. L'arrivée, en 1974, d'un nouveau venu de taille, le groupe Renault, sur le marché jusqu'ici partagé entre deux groupes rivaux, Peugeot et Motobécane, a entraîné une lutte sans merci dont les retombées commerciales « palent ». En prenant le contrôle de Gitane, puis en s'alliant avec Vélosolex, la Régie était bien décidée à se tailler une place de choix dans le marché. Elle n'a pas peu contribué à relancer l'intérêt du Tour de France en parrainant Bernard Hinault. La Régie est d'ailleurs le principal bénéficiaire de ce nouvel engouement : de 110 000 bicyclettes en 1975, sa production est passée à 280 000 en 1979, ce qui est encore insuffisant pour satisfaire la demande.

Soutenue par la mode, la médecine et deux des principaux groupes industriels français, il y a donc tout à parier que le « come-back », cette fois, durera. Deux indices : Hermès vient de sortir un vélo entièrement gainé de cuir, tandis qu'un obscur importateur lance sur le marché un « vélo en or » (plaqué or 24 carats) pour la bagatelle de 15 000 francs ! Rouler sur l'or. Au sens propre.

Grands imagiers français des Saxons et des Angles

Bon Français, quand je vois mon verre
Plein de son vin couleur de feu,
Je songe, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas en Angleterre.

PIERRE DUPONT, *Chansons* (1853).

par TANGUY KENEC'HDU

Des Anglais, on sait tout. Œuvre de nos imagiers, leur portrait en cap accompagne l'éveil simultané des deux nationalités au sortir du Moyen Age, qui, c'en est un des signes, s'achève opportunément environ à la fin de la guerre de Cent Ans. Un jour, l'exprime un jugement général autant que fécond. C'est à Bossuet — le croirait-on ? — qu'en revient le mérite insigne.

Prononçant, en la cathédrale de Metz, son premier sermon *sur la circoncision* (1654), il décrit le prompte avance du christianisme après la mort de son fondateur :

« *Les Parthes invincibles aux Romains, les Thraces antinomes... les Mèdes, les Arméniens et les Perses, et les Indiens les plus reculés..., les Scythes toujours errants, les Sarmates, les Gétuliens, et la Barbarie la plus inhumaine a été apprivoisée par la doctrine modeste du Sauveur Jésus. L'Angleterre, ah ! la perfid. Angleterre, que le rempart de ses mers rendait inaccessible aux Romains, la foi du Sauveur y est abordée :* Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita *(Tertullien).* »

Cortège admirable des rythmes appariés aux voyelles, qu'interrompt seulement l'apostrophe : « *Ah ! la perfide Angleterre...* » D'autant plus insolite, en pareil contexte, qu'elle y consacre l'entrée solennelle en littérature de cette épithète, alors attestée depuis un demi-siècle à peine. Sous la Révolution et l'Empire, férus de romanité, on dira « la perfide Albion ». Soudé telle une apposition, l'exemple ne cessera plus d'alimenter les dictionnaires.

Il révèle un état d'esprit, et c'est ce qui importe. Que l'orateur sacré, respectueux du pouvoir des rois, vitupère la République de Cromwell qu'il avait sous les yeux (Mazarin n'y regardait pas de si près !), passe encore ; sans voir en quoi pour autant ce qualificatif pouvait s'appliquer aux rivages où, pour les évangéliser, débarquait, en 597, saint Augustin de Cantorbéry.

Politico-philosophique au dix-huitième siècle avec Montesquieu (qui interprète à contresens la Constitution anglaise), Voltaire *et alii*, propagandistes des « idées anglaises » (ou supposées telles ; en Angleterre, durant et après la Révolution, on dénonce les « French ideas »), l'image éparse cristallise enfin sous la Restauration. Dès lors, tantôt superficielle anglomanie mondaine, tantôt et davantage anglophobie latente, représenteront les courants contraires et systématiques de nos traditions nationales.

Se partagent inégalement cette existence séculaire trois étapes, chacune illustrée par un grand imagier : Taine-Maurois-Daninos.

Non qu'ils exercent un monopole. Le laisser croire ferait injure à maint autre, et non moindre, observateur ou écrivain : Louis Blanc et Jules Vallès, proscrits républicains qui, hôtes de l'Angleterre, en écrivent pertinemment, Verlaine, André Siefried, Paul Morand... C'est dire...

Ce choix d'auteurs résulte uniquement de la prépondérance de l'image qu'ils ont taillée, de son « impact » comme on s'est mis à dire en style de Mourmelon, assaisonné de franglais. Il va de soi que ce critère des ventes records — argument de supermarché — néglige les durs sillons des labeurs universitaires. Leur engrangement incognito enseigne *a contrario* que le génie imagier consiste aussi à foisonner, à se faire lire (1).

Taine reste celui qui, le premier, a brossé de main de maître le portrait en pied de l'Angleterre et des Anglais.

Quelle Angleterre et quels Anglais ? Mais la sienne, pardi, les siens — les nôtres, — qu'il s'en va repérer, contrôler *in situ*, à la manière de ces astronomes qui finissent par découvrir la planète dont leurs calculs leur avaient révélé l'existence.

A la diversité foncière des peuples britanniques, si prudemment perçue outre-Manche, il substitue la perspective à la française, une et indivisible.

Dans l'océan de ses ouvrages, son œuvre anglaise occupe une place modeste, tout entière remplie par son *Histoire de la littérature anglaise (1863)* suivie, à neuf ans de là par ses *Notes sur l'Angleterre.*

(Lire la suite page .)

(1) Pour Taine, voir la thèse d'un universitaire écossais, F.C. Roe, *Taine et l'Angleterre*, Paris, 1923. Egalement G. Bonne, P. Reboul, M. Guyard, Sylvaine Marandon, etc.

DANS SON PROCHAIN NUMÉRO

« Le Monde » commencera la publication de

« Saïd et moi »

un roman-reportage de Poirot-Delpech

COMÉDIES MUSICALES A BROADWAY

Retour aux "âges d'or"

Abandonnée par un cinéma américain, dont les structures de production s'opposent depuis longtemps à son adaptation audiovisuelle, la comédie musicale n'a pas pourtant perdu de sa force ni de sa popularité : à Broadway, où elle règne toujours sans partage dans de vastes théâtres de trois mille à quatre mille places ; en dehors même du territoire américain, où des tentatives sont régulièrement entreprises. A Paris, cet automne, Robert Hossein présentera au Palais des sports une version chantée des « Misérables », et le théâtre de la Porte - Saint-Martin affichera un des derniers succès de Broadway, avec la troupe originelle Ain't Misbehavin, où se promène l'ombre truculente et légendaire de Fats Waller.

Genre américain par excellence, la comédie musicale a évidemment subi bien des transformations depuis son explosion au début du siècle. Par exemple, elle n'est plus dominée par des compositeurs qui, dans les années 30 et 40, répondaient au nom de George Gershwin, Jerome Kern, Irving Berlin, Richard Rodgers et Cole Porter, mais par des metteurs en scène et des chorégraphes, dont le plus imaginatif et le plus rigoureux est incontestablement Bob Fosse — « Sweet Charity », « Pippin », « Chicago », « Dancin' ». Cependant, son essence même n'a pas changé et elle reste une combinaison magique de chansons-histoires, de comédie vaudevillesque et de danses, un art populaire plein de finesse développant la sensibilité, le regard de Broadway, projetant son esprit, déroulant sa folie, son énergie, sa lumière flamboyante à travers un récit au mouvement perpétuel.

CLAUDE FLÉOUTER.

(Lire la suite page 6.)

Le Monde

étranger

EUROPE

LE MÉCONTENTEMENT POPULAIRE EN POLOGNE

Libres opinions

Avec les ouvriers

par GÉRARD MOLINA (*)

SUR les dernières images de *l'Homme de marbre*, Wajda montre le fils de son héros sortant des chantiers navals de Gdansk où le père a été abattu par la police pendant l'insurrection de décembre 1970. *Cette séquence conduisit des responsables culturels* du P.C.F. à se féliciter de l'audace des cinéastes polonais et de l'esprit critique qui règne en Pologne. C'était oublier que la censure *continue d'interdire la projection de certains films réalisés par les* meilleurs artistes (1) et qu'elle avait obligé Wajda à seulement suggérer la fin tragique de son personnage. C'était surtout se payer de mots et on ne *réfléchissait pas en même temps sur la persistance* du mouvement *ouvrier* en Pologne et de sa répression par l'Etat. Car la même image peut, chez un réalisateur polonais, fonctionner comme catalyseur de la *mémoire* collective, *défi* aux autorités, et, dans un P.C.F. *désinformé*, soulager à bon compte la conscience malheureuse des intellectuels communistes.

Il est temps d'ouvrir les yeux devant les puissantes révoltes ouvrières qui, par trois fois en dix ans, ont secoué la Pologne socialiste, et ne pas se contenter de leur représentation esthétique, aussi forte et juste soit-elle :

● *Décembre 1970-janvier 1971 :* suite à une augmentation des prix de 25 % en moyenne, les travailleurs de Gdansk, Gdynia, Szczecin, Lodz *proclament successivement la grève, occupent leurs entreprises* et descendent dans la rue. Bilan : une répression sanguinaire, Gomulka remplacé par Gierek à la tête du parti et la satisfaction partielle des *revendications*.

● *Juin 1976 :* une très forte augmentation des prix (de 30 à 100 %) provoque grèves et manifestations dures dans de nombreuses villes, dont Radom et Ursus. La milice fait beaucoup de prisonniers qui *subissent des sévices graves* et dont certains ne seront libérés qu'un an plus tard.

● *Juillet-août 1980 :* nouvelle augmentation des prix de la viande qui entraîne *débrayages et grèves dans des dizaines d'entreprises* et la formation de commissions ouvrières.

Si on ajoute à ces trois dates les émeutes sanglantes de juin 1956 à Poznan, le mouvement *étudiant* de mars 1968 et *divers* conflits sporadiques, on constate que la Pologne connaît autant de luttes sociales que certains pays capitalistes européens. Mais l'affrontement entre *le capital et le travail* présente dans la Pologne socialiste une triple originalité : le mouvement ouvrier y a été réprimé à la mitrailleuse tout en étant capable de chasser deux secrétaires du parti (Ochab en 1956 et Gomulka en 1970) *et d'empêcher certaines décisions du* gouvernement. C'est que, jusqu'à présent, il prenait la forme d'émeutes ou d'insurrections qui éclataient, sur fond de crise économique et *sociale endémique*, lorsque les *besoins fondamentaux — notamment* consommer de la viande — menaçaient de n'être point satisfaits. L'Etat-parti, attaqué dans sa prétention à une gestion efficace et à *une légitimité ouvrière, réprimait brutalement mais cédait aussi du* terrain, conscient du malaise général que ces émeutes révélaient. Les ouvriers communistes du chantier naval « Lénine » n'étaient pas les *derniers à brûler les immeubles du parti et des syndicats à* Gdansk en 1970 ; et de nombreux élus aux comités de grève étaient aussi membres du parti.

Aujourd'hui, *les formes* de la lutte *ont* sensiblement changé. Les ouvriers, dont les exigences concernent autant les prix alimentaires que les conditions de travail et le taux des salaires, concentrent leur action à l'intérieur de l'entreprise. Là, ils débrayent ou votent la grève, s'unissent en « commissions ouvrières », rédigent des cahiers de revendications et débattent des problèmes économiques du pays. Le caractère politique de leur combat s'exprime dans les tentatives d'auto-organisation à la base, d'élections syndicales larges et démocratiques, *bref de pouvoir ouvrier*.

Nul ne peut prédire l'évolution du mouvement. L'attitude du gouvernement polonais, qui désavoue les arrêts de travail mais ne *réprime pas, étale les difficultés* économiques *mais* accorde certaines revendications, allègue les « trafics des profiteurs » mais n'engage aucune réforme de structure, apparaît plutôt comme un signe de *faiblesse et de désarroi*. D'autant que chaque fraction du parti polonais tente d'utiliser à son profit la crise sociale en agitant, qui la menace d'une intervention soviétique, qui celle d'un retour au capitalisme.

∴

Face à cette situation, le communiste (et matérialiste) que je suis *attend de son parti une double position* :

— une information précise permettant de mettre à l'épreuve des faits les analyses sur le « bilan globalement positif » des pays socialistes ;

— une solidarité active avec les travailleurs polonais, dont les revendications ressemblent à celles des travailleurs français, au même titre que notre solidarité avec les mineurs boliviens *ou* les Noirs de Miami.

La crédibilité de notre projet socialiste en dépend. Or, la direction du *P.C.F.* a *choisi* de soutenir l'Etat polonais, y compris *contre les* ouvriers. L'ancien correspondant de *l'Humanité* à Varsovie, Pierre Li, a écrit (*le Monde* daté 20-21 juillet) ce qu'il faut penser des informations *fournies par son ancien journal. Non seulement l'Humanité* n'a pas répondu mais elle récidive : dans son édition du 6 août, elle se demande sans rire si *« l'impressionnante amélioration des conditions de vie en Pologne n'a pas été trop rapide »* et affirme, comme n'importe quel patron français, que, *« si on ne peut faire l'économie de la discussion, on peut faire celle des arrêts de travail »*, ou encore que l'absentéisme prolongé est une des causes des difficultés économiques. Passons.

Et pourtant, avec le mouvement ouvrier polonais et les formes de pouvoir populaire qu'il élabore, nous tenons la possibilité de voir clair dans les mécanismes qui dénaturent l'espérance communiste *en cauchemar bureaucratique et* dans les *moyens* d'y *remédier* là-bas et ici.

Nous pouvons aussi nous démarquer résolument du soutien *hypocrite* des bourgeoisies occidentales à la dissidence, soutien qui camoufle une volonté de maintien de l'ordre établi, de l'exploitation des classes ouvrières nationales et du *pillage du tiers-monde*.

(*) Membre du P.C.F.

(1) Cf. *le Monde diplomatique*, juillet 1980.

La grève s'étend dans la région de Gdansk

(Suite de la première page.)

Ils savent que si le pouvoir ne se résoud pas vite à des concessions *politiques* majeures, l'extraordinaire explosion tranquille qui secoue la Pologne depuis sept *semaines pourrait tourner au drame*. Chacun veut se convaincre qu'une intervention soviétique est improbable, *en raison* de la *résistance* farouche à laquelle elle se heurterait et de l'existence du front afghan. Mais chacun sait aussi qu'elle deviendrait possible dès lors que la direction, faute d'un sursaut audacieux, laisserait le chaos s'installer de grève en grève.

Avec l'affaire de Gdansk, le fait est là, l'escalade sociale a déjà pris tournure politique. A la veille *du week-end dernier, la direction* des chantiers navals croit prudent de licencier préventivement trois *ouvriers contestataires*. Deux d'entre eux, Mme Anna Valentynowicz et M. Nowicki, sont d'anciens membres du comité de grève de 1970. Tous trois sont liés à l'opposition et participent à la rédaction de son bulletin ouvrier, *Robotnik*, très largement diffusé à Gdansk. Le temps de discuter de la riposte, de rédiger les textes, de faire tourner les ronéos, et la grève éclate jeudi 14 août au matin, après une distribution de tracts.

Trois cents personnes vont manifester sous les fenêtres de la *direction en brandissant des banderoles : « Réintégrez Anna ! », « Augmentez nos salaires ! »* Un *comité de grève* — dix personnes d'abord, cent maintenant — est formé. Le mouvement s'étend à *l'ensemble du chantier* Lénine. Mme Valentynowicz est réintégrée en début d'après-midi. Mais il y a *dix-sept mille grévistes* et il faut ouvrir des négociations. Elles vont durer jusqu'à une heure du matin en *présence* du premier secrétaire de la voïvodie, et sont suivies, *diffusées* en *direct par haut-parleurs*, par tous les ouvriers.

Un motif politique — la solidarité — *est à l'origine du mouvement* : un groupe politique a joué un rôle décisif dans son organisation, mais *cela n'est rien à côté de la bombe* que constituent les revendications avancées.

A *côté des augmentations de salaires* (2 000 zlotys) (1), des retraites et des allocations familiales, les *ouvriers demandent aussi l'érection* sur le chantier d'un monument à la mémoire des victimes de la répression de décembre 1970 (plusieurs dizaines de morts) ; la réintégration de *toutes les* personnes licenciées à *cette* époque ; la reconnaissance d'un syndicat représentatif ; la *dissolution de la direction* nationale du syndicat officiel ; la libération des prisonniers politiques ; la fermeture des magasins dits *« commerciaux »*, dont les prix *sont plus élevés et qui se multiplient* ; une entrevue avec le premier ministre ; une garantie d'impunité pour les *membres* du comité de grève, et enfin, la publication de ces revendications dans la presse.

Vendredi à 6 heures du matin, la direction fait savoir qu'elle re*vient sur les licenciements, qu'elle* accorde la hausse des allocations familiales alignée, comme demandé, sur *celles de la police, une augmentation* de 1 200 zlotys, qu'il n'y aura pas de représailles et — fait proprement inouï — que le monument sera érigé pour le dixième anniversaire de décembre 1970. Le reste, dit-elle, n'est pas de son ressort et le travail doit reprendre.

Non seulement il ne reprend pas, mais les conducteurs d'autobus de la ville débrayent ainsi que plu*sieurs autres chantiers*. Les habitants vont apporter le fruit des collectes et des vivres aux grévistes *qui occupent leur lieu* de travail, et Gdansk (soudain impossible à joindre au téléphone) semblait, *dans la soirée*, totalement paralysée.

L'intervention de M. Babiuch

Entre-temps, à Varsovie, M. Gierek était rentré dans la matinée, avec vingt-quatre heures d'avance, de ses *vacances soviétiques. Une rumeur* insistante sur une convocation immédiate du bureau politique, suivie *d'une communication importante*, courait la capitale et déjà, les hypothèses s'échafaudaient sur l'am*pleur du remaniement* de la direction. Un remaniement qui semblait indispensable et inéluctable à de *nombreux officiels. Il n'y eut pas* (officiellement du moins) de réunion du bureau politique, et pas de communication. Seulement, après le journal télévisé du soir, une allocution du premier *ministre*, M. Edward Babiuch.

Vision étrange, irréelle, que celle de ce petit homme rond, neutre *et fermé jusqu'à la grisaille*, lisant attentivement, assis, penché sous l'aigle polonais, un long texte en*nuyeux* dont la seule surprise était de n'en pas comporter. Seule allusion à l'aggravation de la tension, *« l'échelle plus large »* qu'ont prise les *« arrêts de travail »* avec Gdansk, et un paragraphe *modéré contre* les *« adversaires de la Pologne populaire qui s'efforcent de profiter de l'atmosphère de tension et d'émotion pour leurs buts politiques »*.

Pour le reste, tout va mal, mais tout va *bien*. Tout va *mal* dans tous les secteurs de l'économie et de l'approvisionnement et il n'y a pas *de remède miracle. Les « arrêts de travail »* ne peuvent, en conséquence, que *« porter un coup aux intérêts »* de la population, et les augmentations de salaires qu'accroître le déficit. Il faut travailler *« dans le calme, l'honnêteté et la discipline »* pour redresser la situation — ce qui n'empêche pas de débattre des problèmes en dehors du temps de travail et dans un esprit *constructif et « patriotique »*.

Tout va bien parce que *« je crois en la sagesse de la classe ouvrière, en sa conscience de classe. Je crois en la compréhension de la raison d'Etat polonaise par les masses travailleuses (...) et [parce que] notre souci commun est celui de l'avenir de la Pologne »*. Quatre points à relever encore : le gouvernement présentera au prochain plénum du *C.C.* (fin septembre) des *« propositions détaillées »* pour la résolution de la crise économique. La viande ne *sera plus augmentée d'ici* à l'automne 1981. Une critique très limpide de l'ancien premier ministre, M. *Jaroszewicz*, limogé en février, qui n'aurait ni su prévenir efficacement les problèmes ni en avertir la *population. « Pendant de nombreuses années*, a-t-il expliqué, nous avons *partagé plus que nous ne produisions, notre revenu national partagé a été supérieur à notre revenu national produit, nous nous sommes développés à crédit. »* Aujourd'hui, *« le niveau d'endettement de la Pologne est tel qu'on ne peut en aucun cas le dépasser. »* Et enfin une phrase : *« Le monde nous regarde. Nous avons des amis fidèles qui se préoccupent aussi de nos difficultés, qui croient que nous serons capables d'y faire face seuls et nous le souhaitent de tout cœur. »*

Le sens général de son allocution est clair : nous savons que vous, la population, *êtes* suffisamment conscients des *réalités géopolitiques* du pays pour savoir jusqu'où ne pas aller trop loin. Il est donc urgent d'attendre que la raison triomphe, de ne pas dramatiser les grèves et de *poursuivre la politique*, adoptée au congrès, d'austérité et de mini-réformes très progressives.

Le pari est risqué. Le redressement de l'économie ne trouvera pas là, en tout état de cause, son compte. Et l'on ne saura que rétrospectivement, demain ou dans six mois, si ce n'était pas là aussi jouer avec le feu.

BERNARD GUETTA.

(1) 1 zloty vaut environ 13 centimes au cours officiel.

« Nous tiendrons bon ! »

Voici un reportage de l'envoyé spécial de l'A.F.P., Marian Kalarski, parvenu de Gdansk avant que les communications téléphoniques ne soient interrompues avec ce port de la Baltique.

Gdansk *(A.F.P.)*. — *Après plus de trente heures de grève sur le tas, l'atmosphère était à la fermeté, vendredi 15 août, parmi les seize mille ouvriers des chantiers navals Lénine à Gdansk.*

Malgré l'inconfort et l'insomnie, les grévistes ne sont guère enclins à la moindre concession. « Nous sommes fermement décidés à poursuivre notre mouvement jusqu'à ce que nos revendications soient satisfaites », *nous a déclaré Mme Anna Walentynowicz, membre du comité de grève.*

Un lourd silence pèse sur l'établissement, d'habitude grouillant et résonnant des bruits de tôle travaillée. Les énormes bras des grues sont inertes. Les portails d'accès au chantier sont fermés. Des piquets de grève y montent une garde vigilante et vident systématique toute bouteille de vodka contenue dans les paniers de ravitaillement qu'on apporte.

Devant le portail n° 2, là même où, en décembre 1970, tombèrent les premiers grévistes sous le feu de l'armée et de la police, plusieurs centaines de personnes sont venues exprimer leur soutien aux ouvriers. Des mères, des épouses ont apporté des victuailles à leur fils ou mari. On bavarde, on se sourit, on se réconforte mutuellement.

L'énorme porte grillagée s'est ouverte devant le représentant de l'A.F.P. qui s'est retrouvé au milieu des grévistes. Les visages, d'abord fermés, s'éclairent rapidement après les présentations. Les réponses des travailleurs sont laconiques. Elles se résument en une seule phrase : « Nous tiendrons bon. »

Dans l'immense salle de conférence du chantier naval, le comité de grève est au complet : une centaine de personnes contre une vingtaine au début. Les pourparlers avec la direction ont été serrés. Ils ont duré jusqu'à une heure du matin, vendredi. Le directeur a promis de les reprendre à 5 heures du matin. Il n'est pas venu au rendez-vous. Une heure plus tard, il a fait connaître ses propositions : inacceptables, a répondu le comité de grève qui les a purement et simplement rejetées.

La ville de Gdansk est calme et silencieuse. La cité est d'ailleurs paralysée depuis vendredi matin par un débrayage des employés des transports en commun. Dans les rues, les ménagères s'empressent de faire leurs emplettes. Les queues s'allongent devant les boucheries et les charcuteries, où l'on peut voir cependant du jambon fumé, denrée plutôt rare. D'immenses files d'attente se pressent devant des boulangeries débordées. Les arrivages font-ils défaut ? Non, répond une caissière, les gens font des provisions. Pourquoi ? Pour toute réponse, un sourire...

Dans la ville endormie, aucun signe de force policière. La pondération des ouvriers en colère et des habitants de Gdansk cache cependant un souci que nul n'ose exprimer à haute voix. Tous se rendent compte que la situation est tendue, d'autant que la grogne des ouvriers du chantier naval a fait tache d'huile sur des entreprises sœurs ; tout le secteur de la construction navale est touché par la grève. Des arrêts de travail sont notamment signalés à Elmor (installations électriques), Klimo (climatisation), Techmet (installations diverses), Opakomet (emballages métalliques). Les ouvriers du Chantier du nord (nouveau port industriel) avaient, de leur côté, envoyé une délégation auprès de leurs camarades du chantier naval Lénine.

● *Agitation ouvrière en Roumanie.* — Entre deux et trois mille ouvriers d'une entreprise industrielle de Tirgoviste (80 kilomètres au nord-ouest de Bucarest) se seraient mis récemment en grève pendant quelques heures, pour protester *« contre la pénurie persistante de viande »* dans les magasins de la ville, apprend-on *de bonne source*, samedi 16 août, à Vienne. Selon cette même source, les magasins de Tirgoviste auraient été approvisionnés abondamment en viande dans l'après-midi qui suivit la grève. — *(A.F.P.)*

A TRAVERS LE MONDE

Bulgarie

● M. GEORGES MARCHAIS rencontre M. Todor Jivkov. Le secrétaire général du P.C. français, qui passe des vacances en Bulgarie, a rencontré son collègue bulgare le vendredi 15 août. *Ils se sont* notamment *« déclarés convaincus que le développement de la coopération entre la Bulgarie et la France dans tous les domaines, qui répond aux intérêts des deux peuples, peut contribuer efficacement à la détente et à la sécurité sur le continent européen »*. — *(A.F.P.)*

Chine

● LE PRINCE NORODOM SIHANOUK a affirmé, vendredi 15 août, à Pékin, que la Chine et les Etats-Unis avaient *refusé* de lui fournir l'aide militaire qu'il réclamait pour combattre les forces vietnamiennes au Cambodge. Dans le même communiqué, remis à l'A.F.P. à Pékin, le prince indique que la Chine l'a invité à reprendre *tout simplement* sa place à la tête de l'Etat khmer rouge, comme en 1975. — *(A.F.P.)*

Grèce

● M. GEORGES DROSSOS, journaliste bien connu à Athènes, est mort dans la nuit du 15 au 16 août à l'âge de soixante-huit ans. Ministre de la presse en 1947, correspondant au Conseil de l'Europe pendant deux ans, M. Drossos avait dans le passé coopéré avec plusieurs *journaux étrangers*. Pendant la dictature des militaires en Grèce (1967-1974), il avait souvent été la seule source d'information *concernant* les *opposants* au régime. Après 1974, Georges Drossos avait adhéré au parti de la « Nouvelle démocratie » de M. Constantin Caramanlis. — *(A.F.P.)*

Maroc

● CENT CINQUANTE ET UN PRISONNIERS POLITIQUES demeurent incarcérés dans les prisons marocaines après la *libération* de *quatre-vingt-*onze détenus au cours des dernières semaines sur l'ordre du roi Hassan II, affirme-t-on à Rabat dans les familles des prisonniers. L'Union socialiste des forces populaires avait annoncé récemment qu'il ne restait plus *aucun* de ses *militants* en prison. Les détenus encore incarcérés semblent appartenir pour la plupart au mouvement marxiste-léniniste « Ilal Amam » (En avant).

[De source proche du gouvernement marocain, on affirme que restent *détenus moins de* cinquante prisonniers politiques et que de nouvelles libérations pourraient intervenir le 20 août à l'occasion de l'anniversaire du *départ en exil de Mohamed* V.]

République Sud-Africaine

● UNE BOMBE A RETARDEMENT a explosé à l'université de Pretoria dans la nuit du vendredi 15 au samedi 16 août, détruisant partiellement les bureaux du professeur Jan Lombard, conseiller politique du premier ministre sud-africain, révèle, ce samedi 16 août, le quotidien *Beeld*. L'explosion, qui n'a pas fait de victimes, pourrait *être* attribuée à des extrémistes de droite, estime le quotidien, qui rapproche cet attentat des *menaces* de mort anonymes adressées récemment à des personnalités proches du premier ministre, et favorables à un assouplissement des lois sur l'apartheid. — *(A.F.P.)*

Zimbabwe

● LE GOUVERNEMENT DU ZIMBABWE envisage d'entamer une action judiciaire ou administrative contre le général Peter Walls, a annoncé, vendredi 15 août, le ministre de l'information, devant le Parlement. Il a déclaré que le commandant en chef démissionnaire des *forces armées* du Zimbabwe avait porté un préjudice *« incalculable »* à la politique de réconciliation de M. Mugabe, en révélant qu'un coup d'Etat avait *été envisagé* par des Blancs à la suite des *élections législatives* de février. (*le Monde* du 12 août). — *(A.F.P.)*

POLOGNE

égion de Gdansk

Nous tiendrons bon !

EUROPE

AXÉE SUR LE « MARCHÉ COMMUN DU TRAVAIL »

La coopération entre pays nordiques est limitée mais efficace

De notre envoyé spécial

Copenhague. — Décidés à démontrer que, selon l'expression de l'un d'entre eux, ils « *travaillent mieux que les gens du Marché commun* », les responsables de la coopération entre pays nordiques viennent d'organiser un voyage d'études de leurs réalisations, en Suède, en Norvège, au Danemark et en Filande. l'Islande, trop éloignée, étant exclue du programme.

Sur le plan institutionnel, les cinq Etats disposent depuis 1953 du Conseil nordique, composé de soixante-dix-huit représentants, élus par les Parlements nationaux, et d'une cinquantaine de membres, nommés par les gouvernements. En outre, ils ont conclu, en 1962, un « *traité de coopération* » pour garantir le maintien de leurs actions communes après l'adhésion du Danemark au Marché commun. Depuis 1971, les statuts du Conseil nordique sont partie intégrante du traité révisé. L'un des membres de chaque cabinet est, en titre, « *ministre de la coopération nordique* ». Le Conseil nordique se réunit chaque année en mars. Assemblée consultative, il voit toutefois ses recommandations très largement suivies et gère librement son budget, nourri des contributions des Etats membres. Le « *conseil des ministres nordiques* », fondé il y a dix ans, est chargé de mettre en œuvre les suggestions du Conseil.

Les pays nordiques ont connu, depuis la dernière guerre, des évolutions si différentes que l'histoire de leur coopération est aussi celle d'un certain nombre d'échecs et de pas de clerc. Après le « coup de Prague », la Suède, la Norvège et le Danemark avaient mis sur pied un « *comité de défense* » auquel la Finlande, liée dès avril 1948 à Moscou par un « *traité d'amitié, coopération et assistance mutuelle* » qui consacrait sa situation « *spéciale* » en Europe, ne pouvait évidemment se joindre. Helsinki attendit 1956 pour oser participer aux consultations régulières des ministres des affaires étrangères nordiques. Dans le domaine de la défense, la Norvège, le Danemark puis l'Islande devaient adhérer à l'OTAN, la Suède proclamant son attachement à une neutralité armée. Toute coopération en matière de défense est donc exclue officiellement, bien que des échanges de vues, que les communiqués communs ne mentionnent jamais, aient lieu aussi à ce propos.

Le principal motif de fierté de la coopération nordique c'est ce que l'on appelle ici le « *marché commun du travail* ». Le traité de 1954 a donné en effet à tout citoyen de l'un quelconque des cinq Etats membres le droit de travailler dans les quatre autres pays, une convention sur la Sécurité sociale signée l'année suivante lui conférant la même protection que les nationaux du pays hôte. En été, les nombreux paquebots qui relient en une nuit Stockholm à Helsinki sont bondés de ces travailleurs rentrant chez eux pour les vacances. En effet, le système qui a patronné, depuis son instauration, près d'un million de « *migrations nordiques* » a surtout servi à fournir de la main-d'œuvre finlandaise à la Suède. Aujourd'hui encore, bien que la supériorité du salaire moyen en Suède se soit amoin- sécurité sociale signée l'année drie (ce salaire est supérieur d'environ 20 %), et que le chômage ait diminué en Finlande, tombant à 4,2 %, près de deux cent cinquante mille Finlandais travaillent dans le pays voisin.

Cette forme de « *coopération* » provoque d'ailleurs à Helsinki un agacement visible ; 25 % des émigrés ont en effet une formation supérieure et leur départ représente pour le pays, qui connaît une phase de croissance, une inquiétante « *fuite des cerveaux* ».

« *Les Suédois exagèrent*, nous dit un homme d'affaires finlandais. *Ils vont jusqu'à recruter directement, par annonces dans les journaux, le personnel dont ils ont besoin. Ainsi, en fin de scolarité, ils nous prennent des promotions entières d'infirmières formées à grands frais.* » La pratique est théoriquement interdite mais aucune sanction n'est prévue. Helsinki et Stockholm mènent sur le problème des « compensations » dues pour ces départs des négociations qui ne semblent pas près d'aboutir.

Dans le domaine culturel, la coopération se fonde sur l'étroite parenté des langues, à la seule exception du finnois. (« *Ces Finlandais qui viennent parler anglais dans nos rencontres pourraient tout de même faire un effort* », soupire à ce propos un de nos interlocuteurs norvégiens.) L'harmonisation des programmes d'éducation est en bonne voie. Le budget du Conseil nordique subventionne de nombreux centres culturels, notamment à Reykjavik, l'Islande, peu peuplée, bénéficiant d'égards particuliers. On encourage l'édition d'ouvrages peu rentables mais d'intérêt commun (près de cinq cents titres ont été publiés). Le fleuron de cette coopération est le Nordita (Institut nordique de physique théorique), créé en 1920 par Niels Bohr à Copenhague et dirigé aujourd'hui par son fils, le professeur Aage Bohr, lui aussi prix Nobel de physique.

Le fiasco du « projet Volvo »

La coopération proprement économique se heurte à l'absence totale de planification commune et à la faiblesse des incitations mises en place à ce jour. La libre circulation des capitaux n'est pas encore instaurée et les systèmes fiscaux demeurent assez dissemblables. Le Danemark, la Suède, la Norvège et, depuis une date plus récente, la Finlande sont sans doute des *Welcare States* avec de vastes infrastructures et d'énormes programmes sociaux. Leurs échanges sont importants — du tiers au quart de leur production — le Danemark exportant 20 % de sa production dans les autres pays nordiques contre 10 % seulement vers la C.E.E. dont il est membre. Pourtant, les opérations communes favorisées par la Banque nordique d'investissements qui assure prêts et garanties, restent relativement modestes. La « *grande affaire* » : l'offre faite par le géant suédois Volvo au gouvernement norvégien de s'associer à l'exploitation de son pétrole, s'est soldée par un fiasco qui n'était pas dû seulement à la raison officiellement invoquée, le refus des actionnaires de Volvo de ratifier l'entreprise, mais à la morosité du climat ambiant.

« *En matière de coopération sociale et culturelle nous sommes plus avancés que vous, mais chaque fois que nous envisageons un plan ambitieux, il échoue* », nous dit un ministre finlandais. En fait, dès que l'on s'attaque au cœur du problème, les égoïsmes nationaux reparaissent avec vigueur. C'est le cas à propos du pétrole norvégien qui devrait être désormais la base de toute gestion commune du patrimoine scandinave. Loin de songer à un partage, Oslo est réticent même à l'égard des plans de garantie d'approvisionnement de ses voisins, actuellement en cours de négociation.

Les responsables de la coopération nordique en louent la nature « *pragmatique* » et « *multiforme* » et l'infinie « *souplesse* ». Ils se targuent, faute de mieux, de prouesses modestes ; « *les ministres scandinaves se téléphonent sans avoir à en demander l'autorisation* », nous dit un parlementaire danois, se refusant à croire que cela soit possible au sein de la C.E.E. Mais on se montre intarissable sur... l'entraide intercommunale en région arctique, les bibliobus de Laponie et autres réalisations utiles mais de portée limitée...

Coopération efficace mais soigneusement cantonnée. «*Ah, nous ne sommes pas près de nous unifier...* », soupire un officiel. Mais sous le ton désolé de rigueur perce une secrète délectation.

PAUL-JEAN FRANCESCHINI.

Suède

Le relèvement de la T.V.A. divise la coalition gouvernementale et suscite une vive opposition

A la demande de l'opposition social-démocrate, le chef du gouvernement tripartite de centre droit suédois, M. Thorbjorn Fälldin, a annoncé, vendredi 15 août, la convocation du Parlement en session extraordinaire du 25 août au 5 septembre. Les travaux de cette session porteront exclusivement sur la situation économique et un éventuel relèvement du taux de la taxe à la valeur ajoutée qui est actuellement de 20,63 % sur tous les produits.

De notre correspondant

Stockholm. — Faut-il, oui ou non, donner un coup de frein à la consommation privée et majorer la T.V.A. d'environ 3 %, en raison de la dégradation rapide de l'économie au cours des deux derniers mois ? Cette question a dominé le départ politique suédois de la fin du mois de juillet et les hésitations continuelles du gouvernement semblent indiquer que les trois partis de la coalition sont divisés.

Pour la première fois depuis la chute des sociaux-démocrates en 1976, les dirigeants du gouvernement et ceux de l'opposition se sont rencontrés officiellement vendredi 15 août, pendant quatre heures, à la chancellerie, en présence du gouverneur de la Banque royale, pour examiner la situation économique, mais aucun résultat concret n'est sorti de ces discussions. Le premier ministre s'est contenté de déclarer qu'il allait réfléchir aux propositions des socialistes, tout en ajoutant qu'à ses yeux « *une augmentation de la T.V.A. s'imposait* ». Toutefois, aucune décision définitive ne sera prise avant le début de la semaine prochaine.

De son côté, M. Olof Palme a souligné que les sociaux-démocrates ne poursuivraient les négociations avec le gouvernement sur le plan d'austérité que si les « bourgeois » renonçaient définitivement à relever le taux de la taxe à la valeur ajoutée. Il a ainsi précisé clairement les conditions d'un éventuel dégel des rapports avec les partis de la coalition, qui ne disposent que d'une seule voix de majorité au Parlement.

Selon les experts du ministère des finances, la détérioration de la situation exige des mesures rapides : le déficit budgétaire pour le présent exercice se chiffre à plus de 55 milliards de couronnes, soit 10 % du produit national brut. Les dernières prévisions indiquent que les déficits de la balance commerciale et de la balance des paiements seront en 1980 respectivement de 10 et 19 milliards de couronnes. Par ailleurs, la dette extérieure de l'Etat ne cesse de croître : de 21 milliards en janvier 1980, elle est passée à quelque 35 milliards six mois plus tard.

L'annonce, le 11 juillet, par le premier ministre, d'un relèvement prochain de la T.V.A. pour freiner la consommation des ménages et les importations avait aussitôt provoqué un tollé de protestations des syndicats. La Confédération générale du travail (L.O.) estimait que le gouvernement voulait ainsi corriger les résultats des négociations salariales du printemps dernier et réduire le pouvoir d'achat des travailleurs. La centrale ouvrière avait immédiatement fait savoir qu'elle réclamerait des compensations pour ses membres lors des pourparlers avec le patronat sur les salaires de 1981, qui doivent s'ouvrir cet automne.

De nombreux économistes indépendants ont également critiqué le projet du gouvernement. A leurs yeux, c'est une erreur de majorer le taux de la T.V.A. à la veille d'un fléchissement attendu de la conjoncture. Une telle décision ne manquerait pas d'entraîner une recrudescence du chômage, qui touche actuellement un peu plus de 2 % de la population active.

Pour la première fois depuis la fin de la seconde guerre mondiale, le Parlement suédois se réunira en session extraordinaire du 25 août au 5 septembre, à la demande des sociaux-démocrates, qui souhaitent un large débat sur la situation économique. Si les partis bourgeois ne renoncent pas à augmenter la T.V.A. ou refusent de prendre en considération certaines propositions de l'alternative sociale-démocrate, qui ne sera rendue publique que la semaine prochaine, il faut s'attendre à un nouvel affrontement entre les deux blocs. L'ambition du gouvernement est apparemment de ne pas porter seul la responsabilité d'un plan d'assainissement et d'économies jugé nécessaire par tous les partis.

ALAIN DEBOVE.

Allemagne fédérale

M. HORST MAHLER ancien avocat du groupe Baader EST LIBÉRÉ PAR ANTICIPATION

Berlin (*A.F.P.*). — Horst Mahler, ancien défenseur de l'opposition extra-parlementaire ouest-allemande (APO), conseiller juridique et inspirateur idéologique du groupe « Baader-Meinhof » a été libéré vendredi matin 15 août à Berlin-Ouest, après avoir purgé les deux tiers de la peine de quatorze années de prison à laquelle il avait été condamné en novembre 1974.

L'ex-avocat, âgé de quarante-quatre ans, qui a bénéficié du sursis pour le reste de sa peine, jouissait déjà depuis juillet 1979 d'un régime de liberté surveillée.

AMÉRIQUES

Suriname

LE COUP D'ÉTAT MARQUERAIT « UN VIRAGE PRO-OCCIDENTAL »

L'ancien premier ministre du Surinam, M. Henk Arron, ainsi que trois anciens membres du Conseil national militaire, formé au lendemain du coup d'Etat du 25 février dernier, ont été arrêtés le jeudi 14 août, après la destitution du président Johan Ferrier et la proclamation de l'état d'urgence (*le Monde* du 16 août).

M. Henk Arron était devenu premier ministre deux ans avant l'indépendance du pays, intervenue en novembre 1975, et avait conservé cette fonction jusqu'au coup d'Etat de février. Les militaires arrêtés sont M. Joeman, M. Boudreissein Sital, qui avait présidé le Conseil national militaire depuis sa création jusqu'au 29 juillet dernier, et M. Charles Mijnals, président de ce conseil depuis le 5 août. Selon les milieux gouvernementaux surinamiens cités par l'agence locale S.N.A., ces quatre personnes entretenaient des relations avec des groupements d'extrême gauche à l'étranger.

On estime dans les pays voisins, en Guyane française et en Guyana, que le coup d'Etat du 13 août marque la défaite des éléments de gauche et « *un virage pro-occidental* » du Conseil national militaire.

Un nouveau cabinet composé de quatorze membres a été formé le 14 août. L'homme fort en est M. David Hackmot, qui dirige les ministères de la défense et de la police. Il était arrivé au Suriname en mars dernier, comme conseiller politique de M. Chin Sen. Ce dernier, premier ministre depuis le mois de mars, cumule désormais ces fonctions, avec celles de président de la République, en remplacement de M. Ferrier. Le service d'information national du Suriname a affirmé vendredi que l'armée et le gouvernement sont entièrement maîtres de la situation, « *grâce à des arrestations préventives qui ont empêché un éventuel contre-coup d'Etat* ». — (*A.F.P., Reuter.*)

Bolivie

L'ex-présidente, Mme Gueiler n'est pas autorisée à quitter le pays

Le ministre bolivien de l'intérieur, le colonel Luis Arce Gomez, a déclaré, le vendredi 15 août à La Paz, que l'ex-présidente, Mme Lidia Gueiler, « *ne pourra pas se rendre à l'étranger pour le moment* », car elle a « *violé les règles du droit d'asile par des déclarations mensongères* ». Mme Gueiler, présidente en exercice au moment du coup d'Etat militaire du 17 juillet, réfugiée à la nonciature de La Paz, avait obtenu récemment un visa pour la France.

Dans une interview au quotidien chilien *Tercera Hora*, Mme Gueiler avait déclaré avoir subi de fortes pressions pour démissionner, au profit de l'armée, de la présidence qu'elle occupait depuis le 29 juin. Le colonel Arce Gomez a réaffirmé que cette démission avait été librement rédigée en présence du nonce apostolique Alfio Rapizarda et de l'ancien ministre des affaires étrangères, M. Arao Levy notamment.

L'interdiction de sortie opposée à Mme Gueiler intervient alors que les relations entre l'Eglise catholique et le nouveau gouvernement semblent s'être gravement détériorées. Le ministre de l'intérieur a accusé publiquement l'archevêque de La Paz, Mgr Jorge Manrique, d'avoir incité au désordre public dans une lettre pastorale lue dans les églises dimanche dernier. Il a ajouté que Mgr Manrique n'avait pas été arrêté en raison de son âge, mais que « *tout a des limites* ».

M. Juan Lechin arrêté

D'autre part, M. Joe Nordmann, président de l'Association internationale des juristes démocrates, qui vient de séjourner en Bolivie cinq jours, en compagnie de M. Johannes Galland, secrétaire de la C.G.T. française, a indiqué que MM. Juan Lechin et Simon Rehes, les dirigeants de la centrale ouvrière bolivienne (COB), arrêtés le 17 juillet dernier à La Paz, étaient encore en vie, ainsi que le père Julio Tumiri, président de l'assemblée permanente des droits de l'homme en Bolivie. M. Galland a affirmé, pour sa part, qu'une résistance populaire au régime militaire était en train de s'organiser. Les deux hommes ont affirmé que la junte militaire pratiquait la torture « *sur une grande échelle* » et qu'elle avait été « *assistée par l'Argentine pour la réalisation de son coup de force* ».

Le gouvernement suisse a décidé, pour sa part, de geler le crédit de 11 millions de francs suisses qui devait être versé à la Bolivie au titre de l'aide au développement. Enfin, onze députés européens sociaux-démocrates ont lancé, vendredi, un appel aux pays de la C.E.E. pour qu'ils ne reconnaissent pas le régime militaire bolivien. — (*A.F.P., A.P.*)

El Salvador

PLUSIEURS CENTAINES DE PERSONNES AURAIENT ÉTÉ TUÉES PENDANT LES TROIS JOURS DE GRÈVE.

San-Salvador (*A.F.P.*). — Plusieurs centaines de personnes, selon les observateurs, ont été tuées au Salvador au cours des trois journées de grève générale organisées par le Front démocratique révolutionnaire (F.D.R.), du 12 au 14 août. Près de cent personnes ont trouvé la mort au cours des affrontements qui se sont produits mercredi. Trente personnes auraient été tuées jeudi dans la capitale, au cours d'affrontements entre les guérilleros d'extrême gauche et les troupes gouvernementales appuyées par des avions et des hélicoptères. A l'intérieur du pays, près de Suchitoto (à 50 kilomètres de San-Salvador), un village aurait été rasé et trois cents personnes auraient été tuées au cours des combats.

Le mouvement de grève, dont le F.D.R. pensait faire le point de départ d'un vaste mouvement insurrectionnel, semble avoir connu un relatif échec, puisque près de 80 % des services et des redevenue normale vendredi, et de merciales ont fonctionné. La situation n'était toutefois pas redevenue normale vendredi et de nombreux incidents (incendies d'autobus, sabotages) ont eu lieu dans la capitale et à l'intérieur du pays.

ASIE

Chine

A la suite de graves accidents du travail

La presse dénonce la précipitation de la politique de modernisation

Pékin. — La responsabilité de hauts dirigeants de départements techniques et industriels vient d'être mise en cause dans de graves accidents du travail ayant entraîné de nombreuses morts et qui seraient dus principalement à de lourdes négligences ou erreurs de direction.

De notre correspondant

La principale catastrophe a été le naufrage au mois de novembre dernier (mais révélé récemment) d'une plate-forme pétrolière dans le golfe de Bohai. Au moins soixante-dix personnes y ont trouvé la mort. L'accident s'est produit quand, la plate-forme étant en déplacement, toutes les précautions nécessaires n'ayant pas été prises. Les prévisions météorologiques interdisaient pratiquement cette manœuvre. C'est ce que soulignait encore, le vendredi 15 août, le *Quotidien du peuple* en dénonçant la précipitation avec laquelle avait été entrepris le mouvement.

Une série d'explosions a d'autre part coûté la vie, également en 1979, a plus à cent mineurs dans la mine de charbon de Tonghua (province de Jilin). Là encore, les conditions d'exploitation sont aujourd'hui mises en cause, les dirigeants ayant imposé des méthodes jugées dangereuses mais dont ils espéraient obtenir une augmentation de la production.

En dépit de campagnes répétées, la sécurité du travail laisse beaucoup à désirer dans l'industrie chinoise et la visite de certaines installations, aciéries notamment, offre parfois des spectacles à faire dresser les cheveux sur la tête. On sait d'autre part que les accidents actuellement signalés ne sont pas isolés, qu'il y a eu également des morts relativement nombreux dans la construction et la pétrochimie.

Le bruit qui est fait autour des catastrophes du golfe de Bohai et de la mine de Tonghua fait cependant penser qu'il ne s'agit pas seulement de rappeler les chefs de chantiers à une meilleure observance des règles de sécurité. Dans les deux cas l'idée est clairement suggérée que si les accidents ont eu lieu, c'est non seulement en raison de négligences mais aussi et surtout parce qu'on a voulu pousser la production à tout prix et trop rapidement. Le cas est, en particulier, sans ambiguïté pour les Chinois eux-mêmes en ce qui concerne le naufrage de la plate-forme pétrolière : la production nationale de pétrole stagne depuis deux ans et des risques inconsidérés sont pris pour ouvrir de nouvelles exploitations.

Une affaire politique

Sur l'ordre de qui ? C'est là que l'affaire prend inévitablement un tour politique. Tant le ministre du pétrole, M. Song Zhenming que son collègue du charbon, M. Kao Yangwen, sont implicitement mis en cause, mais on peut se demander si les accusations actuellement lancées par la presse — à dix jours de l'ouverture de la prochaine session de l'Assemblée nationale populaire — ne visent pas plus loin et plus haut. En conclusion d'un long article destiné à démontrer qu'humanisme et marxisme ne sont pas contradictoires, le *Quotidien du peuple* rappelait vendredi que le but de la production doit être avant tout d'améliorer les conditions de vie du peuple et dénonçait une tendance à admettre un peu trop aisément que les travailleurs puissent risquer leur vie et répandre leur sang pour « *l'édification de la base matérielle du socialisme* ». Il pourrait s'agir d'une référence à l'héroïsme parfois coûteux mis à l'honneur à l'époque du « *grand bond en avant* » et de la révolution culturelle au nom du sacrifice de l'individu pour le bien de la collectivité.

Ce n'est toutefois pas ce que suggère le contexte, qui évoque plutôt les inconvénients d'une politique de modernisation et d'accroissement de la production insuffisamment réfléchie et trop accélérée, mise en œuvre au mépris des réalités et des dangers. Au niveau de la planification ces inconvénients ont déjà conduit aux mesures dites de « réajustement » et à une forte réduction des objectifs initialement fixés. Le signal d'alarme est tiré aujourd'hui au niveau de l'exécution où le même goût des records de vitesse mène à des catastrophes.

Il ne s'agit pas seulement d'épargner les vies humaines. Le *Quotidien du peuple* critiquait le mois dernier les considérables investissements réalisés pour la nouvelle aciérie de Wuhan où des équipements étrangers importés à grand prix ne tourneront jamais à pleine capacité faute d'un approvisionnement convenable en matière première et en énergie. C'est un avertissement aux dirigeants qui ont fixé les programmes et autorisé les crédits, y compris aux plus élevés d'entre eux, voire à M. Deng Xiaoping lui-même, désormais au faîte de son pouvoir et à qui on ne saurait dénier une large part de responsabilité dans ce domaine.

ALAIN JACOB.

De retour de Lhassa

Le représentant du dalaï-lama dénonce l'attitude « impitoyable » de Pékin au Tibet

New-Delhi (*A.F.P., UPI*). — « *Les Chinois ont pillé tous les monastères et temples bouddhis-* a déclaré, vendredi 15 août, à New-Delhi, M. Tenzin Tethong, chef de la délégation d'émissaires du dalaï-lama de retour d'un voyage de trois mois au Tibet. La délégation avait dû interrompre sa visite au début du mois, après que plusieurs milliers de Tibétains eurent manifesté à Lhassa, la capitale de la région autonome, en faveur du dalaï-lama et de la « *cause tibétaine* ».

« *La roue du progrès s'est arrêtée au Tibet depuis l'occupation chinoise il y a vingt et un ans. La majorité des six millions de Tibétains veulent être libérés des Chinois* », a ajouté M. Tethong, qui a fait état de la permanence dans la population de sentiments très vifs en faveur du chef spirituel des Tibétains. « *Partout où nous sommes allés, les gens ont souhaité longue vie au dalaï-lama et réclamé leur liberté. Ç'en était trop pour les Chinois, qui nous ont demandé de partir.* »

M. Tethong a dénoncé la conduite « *impitoyable* » des Chinois à l'égard des Tibétains et affirmé que sa délégation avait trouvé au Tibet « *la pauvreté, la mort et la famine* » : « *Nous en sommes arrivés à la conclusion que les conditions de vie moyennes des Tibétains sont très mauvaises* », a-t-il dit.

La délégation a accusé la Chine de « *génocide culturel* » à l'égard des Tibétains, ajoutant que malgré vingt années d'occupation, Pékin n'avait pas réussi à endoctriner politiquement la population, qui reste « *très croyante* ».

A propos des incidents de Lhassa, M. Tethong a démenti les informations selon lesquelles les membres de sa délégation auraient appelé les Tibétains à la révolte.

Il a refusé de donner des précisions sur l'entretien qu'il a eu à Pékin avec le panchen-lama, qui occupe la seconde place dans la hiérarchie bouddhiste, réservant la primeur de ses informations au dalaï-lama, auquel il doit faire rapport de sa mission.

Corée du Sud

La voie libre pour le général Chon

(Suite de la première page.)

Après le coup d'Etat militaire du 16 mai 1961, qui amena le général Park au pouvoir, il gravit les échelons grâce à l'appui de l'ancien chef de la K.C.I.A. (services secrets), M. Lee Hu-rak, qu'il a fait arrêter puis libérer en mai pour corruption.

En 1973, il devient chef de la garde personnelle du président Park, avec lequel il entretiendra des relations étroites. En 1977, il est nommé chef des services de renseignements de l'armée. C'est à ce titre qu'il sera chargé de l'enquête sur l'assassinat du président, en octobre dernier. Commence alors pour lui un jeu serré pour accéder au pouvoir, dont il sort apparemment vainqueur aujourd'hui.

Le contrôle de l'armée

La première étape est la prise de contrôle de l'armée. L'opération est menée lors de la « nuit des généraux » du 12 décembre, au cours de laquelle, avec cinq commandants issus de la même promotion que lui — et que l'on retrouve maintenant à des postes-clés dans l'armée, — le général Chon décapite l'état-major des éléments qui pourraient s'opposer à lui. Il fait notamment arrêter le général Chung Seung-hwa, commandant de la loi martiale, et fait mettre à la retraite anticipée une cinquantaine d'officiers. Au cours de ce règlement de compte dans l'armée, qui a nécessité le déplacement de divisions sans l'accord des Américains — ce qui créera un incident avec Washington, — trois officiers sont tués et une bonne vingtaine blessés.

Par la suite, le général Chon, non content de diriger les services secrets de l'armée, prend en outre la tête de la K.C.I.A. (chargée de surveiller les civils). A l'occasion des manifestations étudiantes et des émeutes de Kwangju, en mai, il prend totalement en main le pays. La loi martiale est étendue à l'ensemble du territoire : en d'autres termes, l'armée n'a plus de comptes à rendre qu'au chef de l'Etat. En fait, le président Choi, pris entre le risque d'un bouleversement social et la menace d'un coup d'Etat militaire, paraît alors complètement prisonnier des généraux.

Au cours des dernières semaines, alors que s'engage, semble-t-il, un marchandage entre Séoul et les Américains sur la question du sort de M. Kim Dae-jung, actuellement jugé par une cour martiale, le général Chon, devenu président du comité permanent du Conseil de sécurité nationale, apparaît de plus en plus clairement comme le maître du pays. Prodigue en interviews, on le voit partout, reléguant le président Choi a un rôle secondaire.

Le dénouement auquel on assiste actuellement à Séoul laisse planer bien des incertitudes sur l'avenir de la Corée. Certes, les partenaires commerciaux de cette petite puissance économique d'Asie, souhaitant une stabilisation à n'importe quel prix du moment qu'elle permet les affaires, sont tout prêts à entériner l'état de fait. Les Etats-Unis sont cependant placés dans une situation embarrassante vis-à-vis de leur opinion publique en paraissant soutenir un régime plus autoritaire que celui de Park. La véritable inconnue est la réaction de la population, mais les purges et les arrestations paralysent pour l'instant toute opposition.

Beaucoup plus imprévisible est la réaction des militaires. Sont-ils tous fidèles au puissant général Chon ? En janvier, un groupe de jeunes officiers, dit-on, avaient eu le projet de neutraliser la junte qui se mettait en place. Ils en auraient été dissuadés par les Américains. Aujourd'hui, le général Chon est sans doute l'homme fort de la Corée, mais c'est aussi son dirigeant le plus menacé : il est protégé par un nombre impressionnant de gardes du corps et doit, dit-on, changer chaque nuit de résidence. Apparemment, si d'autres « *évolutions* » doivent se produire, elles partiront encore une fois des rangs de l'armée.

PHILIPPE PONS.

Afghanistan

LES « PLAISANTERIES » DE M. ZAMIATINE (porte-parole du P.C. soviétique)

« Il est bon pour la potence, pour la fusillade ! » Tel est le jugement émis par M. Leonid Zamiatine, chef de la section information du comité central du P.C. soviétique, à l'encontre d'un député ouest-allemand, M. Jürgen Gerhard Todenhöfer. Ce dernier, qui appartient à la C.D.U., s'est rendu récemment en Afghanistan. M. Zamiatine l'a accusé d'avoir fait ce voyage « illégalement », de s'être « travesti » en Afghan, d'avoir accompagné des « bandits » à Peschawar, et d'avoir enfin raconté des « sornettes » sur des actes de cruauté des troupes soviétiques.

Le correspondant à Moscou du quotidien « Die Welt », qui rapporte le fait, indique que M. Zamiatine a tenu ses propos le 11 août au cours d'une réception donnée en l'honneur de députés socialistes et libéraux ouest-allemands par M. Chitikov, président du Soviet de l'Union. M. Huber, ministre-conseiller à l'ambassade d'Allemagne fédérale, entendant de telles déclarations, les a jugées inacceptables. Il a protesté deux jours plus tard au ministère des affaires étrangères, où M. Bondarenko, directeur d'Europe, a exprimé ses regrets en mettant les propos de M. Zamiatine sur le compte de l'émotion et de la plaisanterie.

Dans un éditorial, « Die Welt » rappelle d'autres circonstances où M. Zamiatine s'est exprimé sur le même ton, qui n'était pas celui de la plaisanterie.

Inde

Mme GANDHI DÉNONCE LA MONTÉE « DE LA VIOLENCE ET DE L'ANARCHIE »

New-Delhi (*A.F.P., Reuter*). — « *L'anarchie, la violence et l'indiscipline doivent cesser* », a déclaré, vendredi 15 août, Mme Indira Gandhi, qui est confrontée depuis quelque temps à la montée des désordres dans son pays.

Dans un discours, prononcé du haut des remparts du Fort rouge à New-Delhi, à l'occasion du trente-troisième anniversaire de l'indépendance, le premier ministre a dressé un sombre tableau de la situation. Se référant aux affrontements entre communautés religieuses, qui se sont produits à Moradabad, dans l'Uttar Pradesh, où plus de cent personnes ont été tuées, elle a déclaré que les responsables seraient sévèrement punis.

Cependant, quelques heures seulement après le discours de Mme Gandhi, des troubles ont éclaté, notamment dans la capitale, mettant aux prises hindous et musulmans. Dans le vieux Delhi, des musulmans, qui revenaient de la prière du vendredi ont attaqué et incendié des magasins appartenant à des Hindous. Deux personnes ont été tuées et une cinquantaine blessées. Le couvre-feu a été imposé, tandis que des éléments de l'armée et des forces para-militaires patrouillaient dans les rues.

D'autres incidents ont éclaté dans plusieurs villes de l'Uttar Pradesh, à Ahmedabad dans le Gujarat et dans le Manipur. Le ministre de l'intérieur a invité les gouvernements locaux à « *coopérer avec la population éprise de paix pour maintenir l'amitié entre les communautés* ».

PROCHE-ORIENT

Iran

Le président Bani Sadr échappe à un accident d'hélicoptère

Le président Bani Sadr a adressé, le vendredi 15 août, une mise en garde à l'Irak en affirmant que « *les forces armées iraniennes avaient reçu l'ordre de répondre sans faiblesse aux provocations aux frontières* », dans un discours prononcé à Kermanshah (380 kilomètres à l'ouest de Téhéran) et diffusé par Radio-Téhéran. « *Les forces armées ont reçu l'ordre de répondre sans faiblesse à l'ennemi et nous espérons qu'elles feront comprendre au gouvernement du Baas irakien que ses méthodes vont lui coûter très cher* », a affirmé le président.

En regagnant Téhéran, le président Bani Sadr a échappé à un accident. L'hélicoptère dans lequel il avait pris place avec dix de ses proches collaborateurs, à la suite d'une défaillance technique, a dû atterrir en catastrophe. Ses pales se sont brisées sous l'effet du choc et d'autres pièces ont été endommagées. Trois des occupants ont été blessés. M. Bani Sadr est sorti indemne de cet accident.

Vendredi, trois personnes impliquées dans le complot militaire annoncé le 10 juillet ont été exécutées. Le nombre des exécutions capitales dans cette seule journée a été de vingt-huit.

D'autre part, le *New-York Times* croit savoir que le général Hossein Fardoust — ancien ami intime du chah, que l'on dit aujourd'hui rallié à la République islamique — aurait séjourné dans la région de Washington peu avant l'assassinat en juillet dernier d'Ali Akbar Tabatabai, un opposant au régime de l'imam Khomeny.

Le journal ajoute que le but apparent du séjour du général Fardoust aurait été d'organiser des activités de soutien au régime iranien ; interrogé, le département d'Etat a déclaré ne pas être au courant de telles informations.

Libye

« LES ARABES CHRÉTIENS DOIVENT SE CONVERTIR A L'ISLAM » affirme le colonel Kadhafi

Beyrouth (*A.F.P.*). — Le colonel Kadhafi estime que les Arabes chrétiens doivent se convertir à l'islam, « *car il est aberrant d'être arabe et chrétien en même temps* ».

Le dirigeant libyen, interrogé par le quotidien libanais *As Safir* sur le sort de la dizaine de millions de chrétiens du monde arabe déclare que « *si les Arabes chrétiens sont authentiquement arabes, ils doivent embrasser la foi musulmane* ». Pour le moment, « *les Arabes chrétiens ont un esprit israélite, car ils ont suivi le prophète envoyé aux juifs* [le Christ] *et qui a même été rejeté par ces derniers (...). Pourquoi les chrétiens se punissent-ils en suivant les enseignements du Christ, qui à l'origine a été envoyé aux israélites pour les punir ?* »

Cette situation « *anormale* », enchaîne le colonel, est à l'origine du conflit libanais, « *problème de dédoublement de personnalité dû au fait d'être à la fois arabe et chrétien* ». « *Les chrétiens vivent dans le monde arabe*, ajoute-t-il, *ont des liens plus étroits avec le Vatican qu'ils n'en ont avec la Mecque. Ils ont un esprit européen dans un corps arabe.* »

[Le colonel Kadhafi semble ne pas savoir qu'environ les deux tiers des chrétiens du monde arabe sont orthodoxes et ne reconnaissent donc pas l'autorité du Saint-Siège. Il oublie aussi que Jésus (Aissa en arabe) est présenté par le Coran comme un prophète envoyé par Dieu à tous les hommes, au même titre que Moïse ou Mahomet. Il feint d'ignorer enfin que la renaissance (nahda) de la culture arabe au dix-neuvième siècle et du nationalisme arabe au vingtième siècle ont commencé dans les milieux intellectuels chrétiens du Levant. — J.-P. P.-H.]

Israël

LES DÉTENUS PALESTINIENS DE NAFKHA CESSENT LEUR GRÈVE DE LA FAIM

Jérusalem (*A.F.P.*). — Les détenus politiques palestiniens de la prison de Nafkha, dans le désert du Néguev, ont cessé le vendredi 15 août leur mouvement de grève de la faim entamé il y a plus d'un mois. Selon la radio israélienne, les prisonniers, qui protestaient contre leurs conditions de détention, ont mis un terme à leur mouvement sans conditions.

La veille, trois cent soixante-quinze détenus de la prison de Beer-Sheba avaient également achevé une grève de la faim entamée dix jours auparavant en signe de solidarité avec leurs camarades de Nafkha. Seuls onze détenus des prisons de Ramla et Shata continuent à refuser toute nourriture.

AFRIQUE

Namibie

QUATRE SOLDATS SUD-AFRICAINS ET VINGT-NEUF GUÉRILLEROS SONT TUÉS DANS UN ACCROCHAGE

Quatre soldats sud-africains ont été tués au cours d'une opération contre des commandos de l'Organisation du peuple du Sud-Ouest africain (SWAPO), a annoncé vendredi 15 août, un porte-parole militaire à Pretoria. Tout en refusant de préciser la date et le lieu de l'accrochage, ce dernier a ajouté que ving-neuf guérilleros de la SWAPO avaient été abattus et qu'une importante quantité d'armes, de munitions et d'équipements avait été saisie.

D'autre part, l'ambassadeur d'Angola à Paris a indiqué vendredi que, en juillet, les forces sud-africaines avaient tué trente et un Angolais, dont vingt soldats et onze civils au cours d'une série de raids aériens et terrestres en territoire angolais. Pour sa part, le ministère angolais de l'agriculture estime à près de 36 millions de dollars le préjudice subi par l'Angola au seul plan agricole « *en raison des agressions sud-africaines dans la province de Cunène* », depuis 1978. — (*A.F.P., Reuter.*)

L'opération d'aide à l'Ouganda

LES PREMIERS ÉLÉMENTS DU DÉTACHEMENT FRANÇAIS SONT EN PLACE

Les premiers éléments du détachement français chargé d'une opération humanitaire dans le Nord-Est ougandais sont arrivés vendredi 15 août, à Entebbe. Un Transall de l'armée de l'air y a également débarqué le premier des deux hélicoptères Puma SA-330 affectés à l'opération. L'Elysée a indiqué vendredi que les six fourgonnettes achetées à Nairobi étaient en voie d'acheminement (*le Monde* dat 10-11 août). Le lieutenant-colonel Pfister, commandant du détachement français, qui s'est rendu à Soroti, à 250 km au nord-est de Kampala, pour y préparer une base d'appui, a fait parvenir à Paris un rapport indiquant que « *tant sur le plan de la sécurité que sur celui de l'hébergement et des liaisons, la base d'appui peut être organisée sans délai* ».

Sur cette même base de Soroti, un hélicoptère transportant M. Aby Farah, secrétaire général adjoint des Nations unies, a été pris, mercredi, sous le feu d'une batterie tanzanienne alors qu'il atterrissait après en avoir reçu l'autorisation. L'incident n'a fait aucune victime. Un convoi de camions, chargé d'acheminer 49 tonnes de vivres vers le Karamoja à partir de la frontière kényane, n'a pas pu prendre la route vendredi, l'escorte armée promise par Kampala ne s'étant pas présentée. — (*A.F.P., A.P.*)

Éthiopie

L'O.U.A. TENTE UNE MÉDIATION DANS LE CONFLIT AVEC LA SOMALIE

Le comité chargé par l'Organisation de l'unité africaine d'offrir ses « *bons offices* » dans le différend qui oppose Addis-Abéba à Mogadiscio à propos de l'Ogaden se réunira le lundi 18 août à Lagos, signale l'A.F.P. Ce comité est présidé par le Nigéria et comprend également le Sénégal, le Libéria, le Lesotho, la Mauritanie, le Soudan, la Tanzanie et le Cameroun. La délégation éthiopienne, qui a quitté Addis-Abéba vendredi, a reçu instruction « *d'exposer en détail les destructions causées par les invasions successives somaliennes* » (*le Monde* des 9 et 12 août).

A ce propos, la représentation somalienne à Genève nous a fait parvenir, vendredi, un message « *démentant catégoriquement* » les accusations éthiopiennes concernant des attaques somaliennes en Ogaden entre le 27 mai et le 17 juillet. Selon les représentants de Mogadiscio, ces accusations « *ne peuvent être interprétées que comme une diversion pour camoufler l'agression militaire répétée et ouverte de l'Ethiopie et de ses alliés* » contre la Somalie.

DIPLOMATIE

CORRESPONDANCE

Le choix d'une capitale européenne

A la suite des articles sur le bilan des travaux de l'Assemblée des Communautés européennes (le Monde *des 2 et 3-4 août*), *M. Otto de Habsbourg, membre de cette Assemblée, conteste qu'une majorité favoriserait le choix de Bruxelles comme capitale européenne. Il nous écrit :*

L'opinion parlementaire reste divisée entre Strasbourg et la capitale belge, et, à mon avis, une majorité en faveur de Strasbourg n'est pas à exclure. Ayant moi-même aidé mon collègue et ami, le député du pays de Bade, von Wogau, à recueillir des signatures favorables au choix de Strasbourg, j'ai reçu un soutien encourageant, notamment chez les démocrates-chrétiens, les libéraux, certains sociaux-démocrates et les amis politiques de M. Panella.

Les arguments en faveur de Strasbourg ne sont pas de convenance personnelle, mais d'ordre politique. Il serait en effet erroné de choisir la capitale d'un pays-membre comme capitale de l'Europe, car alors, inévitablement, la politique intérieure de ce pays affecterait celle du continent. La formule « District of Columbia », « Canberra » ou « Brasilia » paraît indiquée en toute solution confédérale, et même fédérale. (...)

Parmi les gouvernements, c'est la France et l'Allemagne qui devraient prendre une initiative. Le président Giscard d'Estaing s'étant intéressé au problème, ne serait-il pas indiqué qu'il demande l'inscription de cette question à l'ordre du jour de la prochaine rencontre franco-allemande. Si les deux grands pays se mettaient d'accord, ils pourraient alors relancer le débat sous des auspices plus favorables que par le passé. Le Parlement, en tous les cas, les soutiendrait en sa grande majorité.

Le Monde

société

La fermeture d'un bar à Deauville

Du « hasch » au Café de Paris

De notre envoyé spécial

Deauville. — Après deux avertissements les 10 avril et 23 juillet 1980, le Café de Paris, à Deauville (Calvados), a été fermé pour quinze jours par arrêté préfectoral pour « infraction au code des débits de boissons et à la législation sur les stupéfiants » (« le Monde » du 14 août).

Installé sur la Côte fleurie voilà cinq mois, son propriétaire, M. Pierre Decroix, la cinquantaine, est commerçant depuis vingt-cinq ans. Auparavant, il tenait un bar-tabac place du Vieux-Marché, à Rouen, mais l'air ne lui convenait plus. Ennuis de santé... Depuis qu'il est là, bien accepté par les autres commerçants, lui semble-t-il, le commissaire *Jean Bouteloup*, du commissariat de Deauville, lui a adressé des avertissements par deux fois : « *Ouvrez l'œil !* »

Et puis, le 9 août dernier, sur la foi d'un rapport de police de plusieurs dizaines de pages, le sous-préfet de Lisieux, M Gérard Guiter, a pris sa décision : quinze jours de fermeture pour violation de l'article 62 du code des débits de boissons qui tend à faire « *préserver l'ordre, la santé et la moralité publics* ». Résultat : un manque à gagner considérable, trois employés en chômage technique et un moral à zéro.

Aujourd'hui retiré chez ses parents pour des vacances forcées, dans un petit village du côté de Forges-les-Eaux (Seine-Maritime), M. Decroix s'interroge. On lui avait bien dit qu' « *il se passait des choses ici* », mais il n'a « *rien vu, rien entendu* ».

« *Je ne peux tout de même pas fouiller tout le monde à l'entrée* », s'exclame-t-il. Sa femme renchérit : « *Et puis, nous sommes commerçants.* » Sous-entendu auquel M. Decroix ajoute : « *Nous devons déjà déployer des trésors de diplomatie pour prier les mineurs de moins de seize ans non accompagnés de quitter l'établissement ! Et encore, nous ne sommes pas habilités à leur demander une pièce d'identité.* »

Deauville, avec ses maisons à colombages et toits d'ardoise, si célèbre et si chic, ne serait pas épargnée par ce fléau, du « hasch », rien de plus ? Le lycée au bout de la rue qui fait le coin, les Deauvillais d'adoption qui viennent passer *là tous leurs week-ends*, toute cette jeunesse dorée serait-elle aussi corrompue ? C'est la fille d'un fournisseur de M. Decroix qui a fait découvrir le pot aux roses. Son père avait remarqué des « *odeurs bizarres* » dans sa chambre.

M. Decroix s'étonne : des drogués, des revendeurs chez lui ? « *Des jeunes si bien mis, de bonne famille, c'est possible* », admet-il, « *mais il y en a partout de nos jours* ». Et de murmurer que si cela était, son bar n'est pas le seul à servir de point de vente occulte. Un établissement de Saint-Pierre-sur-Dives (Calvados) n'a-t-il pas été fermé pour six mois — la sanction maximum, — le 31 juillet dernier pour les mêmes motifs ?

Le sous-préfet de Lisieux estime, en conséquence, que la punition infligée à M. Decroix « *n'est pas bien méchante* ». Il reconnaît, cependant, que la fermeture de ce café, situé place Morny, lieu de passage presque obligé entre la gare, le casino et la plage, va causer un grave préjudice aux époux Decroix, mais il ajoute : « *Je prends ma décision en vertu des textes. Je ne vais pas attendre le mois d'octobre, c'est-à-dire les vacances du cafetier, pour lui notifier la sanction. Cependant, je ne suis pas là pour assassiner les gens. En fermant quinze jours, je tiens compte du fait qu'on est en pleine saison. Enfin, M. Decroix était au courant. Il a reconnu ses erreurs et fait amende honorable* », conclut-il. Certains Deauvillais, rejoignant le sous-préfet, affirment : « *Il n'a eu que ce qu'il mérite.* »

M. Decroix n'encourt toutefois pas de sanction pénale. En somme, ce *n'est pas tellement lui qui est visé*, c'est son établissement. Lui n'est qu'une « *victime* », « *sanctionné pour l'exemple* », dit-il. En tout cas, il ressent tout cela comme tel. Il n'a pourtant pas introduit de recours auprès de l'administration. Déprimé, mais digne.

Se sentant de bonne foi, il a lui-même affiché sur sa vitrine la lettre du sous-préfet — ce qu'il n'était pas obligé de faire — « *pour que tout le monde le sache* ». Lui et sa femme sont néanmoins « *inquiets* » pour la rentrée. Qu'en pensera la clientèle ?

CHRISTIAN COLCOMBET.

PLUSIEURS SAISIES DE DROGUE EN EUROPE

Entre le 1er et le 13 août, 500 kilogrammes de drogues diverses d'une valeur de 26 millions de francs ont été saisis par les services des douanes françaises. Le ministère des finances a précisé que ces saisies, qui n'ont pas été réalisées seulement à Paris, sont les plus importantes depuis 1972. A la frontière franco-espagnole les douaniers du Perthus ont découvert plus de 220 kilogrammes de résine de cannabis, à Marseille, 79 kilogrammes de cannabis liquide ont été saisis et à Toulouse-Blagnac, 85 kilogrammes.

D'autre part, des employés d'entretien des ateliers S.N.C.F. d'Oullins (Rhône) ont trouvé dans un wagon du train Corail, qui assure la liaison Amsterdam-Paris, 4 kilogrammes de chanvre indien d'une valeur de 60 000 F.

En Espagne, selon l'A.F.P., 1,222 kilogramme d'héroïne, de grande pureté, pouvant servir à la fabrication de quatre-vingt mille doses a été découvert dans un appartement de Madrid. Un couple a été arrêté.

Les douaniers yougoslaves, toujours selon l'A.F.P., ont saisi depuis le début de l'année 259 kilogrammes d'héroïne et 1,2 tonne de haschisch. En 1979, 34 kilogrammes d'héroïne seulement avaient été saisis sur le territoire yougoslave.

● *Trois Français ont été arrêtés* vendredi 15 août en Italie, à la sortie d'un bar connu pour recevoir des toxicomanes. MM. Patrice Badin, vingt-neuf ans, de Longue (Maine-et-Loire), Pierre-Didier Mathieu, vingt-sept ans, de Paris et Yves-Alain Pensa, trente-cinq ans, de Nîmes, étaient en possession de plusieurs doses de cocaïne et d'héroïne.

A Suresnes

UNE STÈLE A LA MÉMOIRE D'ALLENDE PROFANÉE

Des actes de vandalisme ont été commis, dans la nuit du mardi 12 au mercredi 13 août, au stade Salvador-Allende de Suresnes (Hauts-de-Seine), dédié à la mémoire du président chilien assassiné lors du coup d'Etat militaire de 1973.

Un médaillon à l'effigie de l'homme d'Etat chilien a été arraché et emporté, les lettres de son nom et ainsi que celles d'une des phrases dont il était l'auteur, apposées sur le fronton, ont été enlevées ou endommagées. Ces déprédations n'ont pas été revendiquées. La section du parti socialiste de Suresnes, qui a déposé une plainte, déclare : « En profanant et violant la stèle dédiée à la mémoire de ce démocrate assassiné par les fascistes, les auteurs ont fait preuve de leur lâcheté, de leur haine de la démocratie et de ses symboles. »

La construction de l'équipement multi-sports de Suresnes n'était pas encore achevée.

EN ATTENDANT LES OVNI

Près de cinq cents personnes sont venues, vendredi 15 août, en pèlerinage à Cergy-Pontoise sur le lieu même où Frank Fontaine avait disparu le 26 novembre 1979, « enlevé », selon lui, par des extra-terrestres (*le Monde* des 4 et 5 décembre 1979). Dès les premières heures du jour, on notait la présence de nombreux visiteurs de toutes les provinces et aussi de l'étranger venus en voiture, en caravane ou même le sac au dos pour finir leur nuit enroulés dans des couvertures et dans l'attente d'une apparition des extra-terrestres, comme l'avait prédit Frank Fontaine au cours de ses nombreuses conférences.

Dans la soirée, personne ne s'était encore manifesté, sinon Jimmy Guieu, auteur du livre *Contacts OVNI Cergy-Pontoise* et fondateur de l'Institut des sciences avancées.

CATASTROPHES

Après le typhon Allen

UNE DEUXIÈME TEMPÊTE TROPICALE S'EST FORMÉE EN ATLANTIQUE

Miami *(A.F.P., U.P.I.)*. — Après « Allen », « Bonnie », la seconde tempête tropicale de la saison, s'est formée dans l'Atlantique. « Bonnie » n'est pas encore un cyclone tropical : pour avoir droit à cette appellation, les vents tourbillonnant autour de la zone de basse pression du système doivent souffler à plus de 120 kilomètres à l'heure. Or, pour « Bonnie », les vents soufflent à 90 kilomètres à l'heure.

Le vendredi 15 août, « Bonnie » se trouvait à environ 2 900 kilomètres à l'est de Porto-Rico et progressait vers le nord-nord-ouest à une trentaine de kilomètres à l'heure. « Bonnie » s'est formée à 500 ou 600 kilomètres plus au nord qu'« Allen ». Les services météorologiques américains pensent que, pour le moment, « Bonnie » ne menace pas les Caraïbes ou la côte américaine, d'autant plus que, selon les estimations, sa force devait peu s'accroître pendant les dernières vingt-quatre heures.

Il est très difficile de savoir combien de morts « Allen » a provoquées : les chiffres varient d'une centaine à plusieurs centaines, selon les agences de presse.

● *Le volcan américain du mont Saint-Helens* (Washington), a eu un sursaut dans l'après-midi du vendredi 15 août. Il a projeté de la vapeur et des cendres à plus de 3 kilomètres. Cette petite éruption a été accompagnée d'un tremor, c'est-à-dire d'une agitation sismique continue qui a duré vingt-quatre minutes. En principe, un tremor indique que de la lave monte dans l'intérieur d'un volcan.

HISTOIRE

Les combats du mont Gargan

Une confusion de date a fait attribuer, dans le Monde *du 5 août, aux combats du mont Gargan (Haute-Vienne) le retard subi par la division Das Reich qui se rendait en Normandie au mois de juin 1944. En fait, ces combats eurent lieu au mois de juillet de la même année, comme le rappelle le lieutenant-colonel Guingouin, compagnon de la Libération, qui commandait à cette époque la 1re brigade de marche limousine des F.T.P., et dont nous reproduisons un extrait du discours prononcé récemment à Saint-Gilles-les-Forêts, devant le monument aux morts élevé à la mémoire des maquisards tués en 1944.*

« Dans ce secteur est de la Haute-Vienne, des combats ininterrompus eurent lieu, du 17 au 24 juillet 1944, entre les unités des généraux allemands Gleiniger, Ottenbacher, von Jesser, et la 1re brigade de marche limousine des Francs-tireurs et partisans, sous mon commandement. Grâce au couvert forestier, si propice aux embuscades meurtrières pour l'ennemi, les pertes allemandes atteignirent le chiffre de 342 tués, dont 7 officiers, tandis que celles de la 1re brigade, composée de partisans aguerris, s'élevaient à 38 tués, 5 disparus et 54 blessés. Mais ici, le 18 juillet, sur les pentes dénudées du mont Gargan, le combat fut des plus sanglants pour les maquisards. Sur ce flanc nord, 10 des leurs devaient laisser leur vie et 4 sur le flanc sud. Le plus jeune avait dix-huit ans, le plus âgé vingt-six...

» Il fallait retarder coûte que coûte l'avancée des Allemands, afin que le gros du parachutage réalisé le 14 juillet par trente-cinq forteresses volantes américaines apportant des tonnes d'armement sur le terrain du Clos-de-Sussac soit distribué.

» Nécessité vitale pour que la 1re brigade, munie du minimum nécessaire d'armes automatiques, puisse un jour quitter sa zone maquis et venir hardiment porter le combat aux portes de Limoges.

» Exigence morale impérieuse : le hasard de la guerre voulait qu'ici, contrairement à la tactique de combat habituelle du maquisard, on s'accrochât au terrain, comme jadis ceux du bois des Caures, à Verdun.

» L'un de ceux dont le nom figure sur cette stèle était venu demander les instructions pour le combat. Apprenant par ma bouche que c'était une mission de sacrifice que je lui demandais d'accomplir volontairement, comme si un flux électrique l'avait traversé, atteint peut-être d'une prémonition, il s'était redressé, raidi, et, simplement, avait répondu en souriant : « *On tiendra, au maximum !* »

D'autre part, M. Barbanceys, secrétaire de l'Amicale des maquis de la Haute-Corrèze, nous indique que les combats évoqués par le lieutenant-colonel Guingouin « découlaient d'une opération menée par un groupement qui a porté le nom de Jesser, du nom du général allemand à qui von Brodowski avait confié la tâche, début juin, de liquider les « bandes terroristes du Massif Central. »

FAITS DIVERS

Depuis le début de l'année

PLUS DE 10 000 HECTARES DE FORÊT DÉTRUITS PAR DES INCENDIES DANS LE MIDI.

(De notre correspondant régional.)

Cannes. — Les orages qui ont traversé le sud de la France d'est en ouest, au cours de la *journée et dans la soirée du* 15 août, ont permis d'éteindre les derniers incendies de forêt contre lesquels luttaient les pompiers. L'annonce d'un régime de mistral pour cette fin de semaine incite cependant les autorités à la plus grande vigilance et explique notamment le maintien en vigueur de l'arrêté pris le 14 août par le préfet des Bouches-du-Rhône interdisant « *toute circulation, stationnement ou séjour des personnes et des véhicules dans les massifs boisés du département* ».

En quelques jours, d'importantes surfaces ont été détruites par le feu, notamment en Haute-Corse (2 600 hectares), dans les Bouches-du-Rhône (764 hectares), en Lozère (350 hectares) et dans le Vaucluse (250 hectares).

Depuis le début de l'année, d'après des statistiques établies par le Centre inter-régional de coordination opérationnelle de la *sécurité civile (CIRCOSC) de* Valabre (Bouches-du-Rhône), le bilan s'élève dans les quatorze départements du Midi à 1 770 incendies pour 10 609 hectares brûlés.

Les départements les plus touchés sont ceux de la Haute-Corse (3 567 hectares), des Alpes-Maritimes (1 107 hectares), de l'Ardèche (1 104 hectares) et des Bouches-du-Rhône (1 081 hectares). Ce premier bilan pour 1980 est cependant sans commune mesure avec celui de l'année dernière puisque plus de 30 000 hectares de forêts et de garrigues avaient été dévastés.

Les conditions climatiques ont été, il est vrai, moins propices à la propagation du feu. De même, les mesures prises par l'Etat et les collectivités locales et régionales pour accroître les moyens de prévention et de lutte contre les incendies se sont traduites sans doute par de meilleurs résultats. Il reste que la plupart des foyers ont une cause humaine — accidentelle ou criminelle — et que, en dehors de la dénonciation des incendiaires, recommandée par le ministre de l'intérieur, M. Christian Bonnet (1), une importante tâche d'éducation est à poursuivre.

GUY PORTE.

(1) Le jeudi 14 août, C. Christian Bonnet déclarait au micro de Radio Monte-Carlo : « *Dénoncer les pyromanes n'est pas faire œuvre de délation, c'est faire œuvre de solidarité et c'est contribuer à sauver, peut-être, des vies humaines.* »

JUSTICE

FAITS ET JUGEMENTS

● *Le Front de libération national de la Corse* (F.L.N.C.) a revendiqué, vendredi 15 août, dans un communiqué anonyme transmis par téléphone à la presse régionale, les dix attentats commis à Ajaccio et Porticcio (Corse du Sud) contre des succursales bancaires dans la nuit du jeudi 14 au vendredi 15 août *(le Monde* du 16 août). Dans son communiqué, le F.L.N.C. dénonce le tourisme, qui n'apporte à la Corse que « *ruine et dilution (...) malgré la multiplication des banques, symboles apparents de richesse, mais qui cache de plus en plus mal la spéculation érigée en système de développement économique* ». Le F.L.N.C. rappelle, en outre, son opposition à la centrale thermique au fuel du Vazzio en construction à Ajaccio et affirme que « *la politique d'E.D.F. est une politique d'ensemble qui prévoit tout en fonction de l'envahissement touristique programmé* » pour la Corse.

● *Coups de feu sur des danseurs.* — Un ancien employé d'un club de danse cannois, le Whisky à gogo, M Philomène Laguerre, quarante-sept ans, a été inculpé et écroué jeudi 14 août à Nice.

Mécontent des indemnités reçues après son récent licenciement, M. Philomène Laguerre, qui était chargé de filtrer les entrées, a fait irruption dans la discothèque jeudi 14 août, vers 5 heures du matin, muni d'une carabine 22 long rifle, d'un pistolet 6,35 et de cinq grenades d'exercice. Il a ouvert le feu sur les quelque cent danseurs qui étaient encore présents. Un jeune homme de dix-sept ans, M. Pierre Benaros, étudiant, a été gravement atteint au thorax, et une autre personne légèrement blessée à la jambe. M. Philomène Laguerre s'est ensuite enfui vers la Croisette, où il a été appréhendé par les policiers.

DÉFENSE

La France est invitée à participer à un accord de standardisation des matériels de l'OTAN

Washington *(A.P.)*. — Les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'Allemagne fédérale sont convenus d'entreprendre l'étude et la fabrication en commun de nouveaux modèles de missiles air-air de types différents, de manière à éviter une compétition inutile entre alliés. Les Etats-Unis mettront au point un missile de portée moyenne, tandis qu'un consortium européen se chargera de l'étude d'un missile de combat rapproché destiné à équiper les avions.

Cet accord de standardisation des matériels est le premier résultat des efforts entrepris par les pays occidentaux dans le cadre du « *concept des familles d'armes* » destinées à l'OTAN pour éviter que des projets similaires soient étudiés simultanément et séparément par plusieurs pays membres de l'alliance et pour réduire les gaspillages financiers.

Dans un communiqué rendu public vendredi 15 août à Washington, le Pentagone souligne que les deux systèmes d'armes prévus seront ultérieurement fabriqués sous licence des deux côtés de l'Atlantique. Le département de la défense américain a estimé que cet arrangement permettrait aux Etats-Unis d'économiser au moins 200 millions de dollars (820 millions de francs).

La France, qui ne fait pas partie du commandement militaire intégré de l'Organisation du traité de l'Atlantique-nord (OTAN), a cependant été invitée à participer ultérieurement au programme si ces missiles répondent aussi à ses besoins militaires. Ce projet a, du reste, été examiné lors d'une réunion récente des directeurs nationaux de l'armement des pays de l'alliance atlantique, à laquelle assistaient des responsables français.

Parallèlement, les quatre pays étudient l'éventualité de la fabrication en commun d'un nouveau missile anti-chars pour les années 1990. Les Etats-Unis pourraient concevoir le modèle destiné à l'infanterie, et les trois pays européens — si la France accepte de s'associer — le missile anti-chars monté sur un véhicule de combat.

En Allemagne fédérale

LA HAUSSE DES COUTS DE L'AVION TORNADO COMPROMET LES PROJETS D'ARMEMENT DANS D'AUTRES SECTEURS

Bonn *(A.F.P.)*. — La hausse importante des coûts du programme de construction de l'avion de combat MRCA-Tornado risque de compromettre sérieusement les projets d'armement dans d'autres secteurs de la Bundeswehr. Cet appareil, biréacteur à flèche variable, de construction germano-italo-britannique, est appelé à remplacer les F-104 Starfighter, de conception américaine, dont est équipée de longue date l'armée de l'air ouest-allemande.

En effet, le prix d'un MRCA-Tornado est passé, selon les experts du ministère, de quelque 15 millions de marks en 1970 (environ 35 millions de francs) à près de 35 millions de marks (soit environ 80 millions de francs).

L'amiral Guenter Luther, à l'époque inspecteur de la marine, avait déclaré, au moment des délibérations sur le programme « Tornado », que l'acquisition de cet appareil, destiné également à l'aéronavale qui doit en recevoir cent douze, « *réduirait de façon inquiétante* » la marge de manœuvre financière de la marine.

Les experts du ministère de la défense admettent aujourd'hui que le programme prévu de construction de douze frégates ne pourra être mené à bien et ne portera sans doute que sur six ou, au maximum, huit de ces bâtiments. La marine ouest-allemande, qui dépensait autrefois 60 % de son budget d'équipement pour les navires et 40 % pour l'aéronavale, est désormais obligée d'inverser exactement ces pourcentages.

L'armée de l'air ouest-allemande, elle-même, se trouve placée, selon les milieux proches du ministère de la défense, devant les mêmes impératifs financiers. Ainsi, les experts se demandent dans quelle mesure l'armée de l'air pourra procéder au changement du système de missiles anti-aériens Nike, qui est dépassé par l'évolution technique et devrait être remplacé, selon le secrétaire d'Etat Karl Schnell, « *vers le milieu des années 80* ». De son côté, l'armée de terre aurait, dès à présent, renvoyé à plus tard l'acquisition d'un nouvel obusier blindé, dont le prototype a déjà été mis au point. Le projet de construction du blindé aéroporté Wiesel aurait été abandonné.

CORRESPONDANCE

Les démêlés de M. Bidalou avec la S.N.C.F.

Nous avons reçu de M. Jacques Bidalou, juge d'instance à Hayange (Moselle), suspendu de ses fonctions par le garde des sceaux depuis le 16 juillet, la lettre suivante :

Dans un article du 23 juillet, votre collaborateur Philippe Boucher, évoquant les poursuites disciplinaires engagées contre moi par le garde des sceaux, m'impute ce qu'il appelle un « *péché véniel* » : J'aurais été surpris à voyager dans les chemins de fer en première classe alors que je n'étais titulaire que d'un billet de seconde. En outre, j'aurais, paraît-il, expliqué au contrôleur que le chemin de fer devait être à classe unique et en première !

Votre collaborateur est de bonne foi assurément. Mais dans l'affaire il y a un tricheur. Le tricheur, c'est peut-être ce haut magistrat du ministère de la justice qui, au début de l'année 1980, alors qu'une procédure judiciaire était en cours et que le tribunal de police compétent n'était pas encore saisi, a cru de sa *fonction (et de l'article* 11 du statut de la magistrature) d'inviter à déjeuner des journalistes pour faire de la « mise en condition », en me condamnant par avance sur des arguments inventés de toutes pièces par lui-même.

Que je sois coupable de contravention à la police des chemins de fer, la cour d'appel de Nancy en a jugé ainsi le 27 juin dernier : je pouvais prévoir que le train que j'allais prendre serait bondé et je n'avais qu'à réserver une pièce assise ! La Cour de cassation, actuellement saisie, dira si c'est le voyageur qui a un cahier des charges à respecter ou bien le service public de transport. Mais pendant ce temps, l'impudence poursuit son chemin puisque effectivement le dossier disciplinaire me concernant, déjà scandaleux par la volonté qui s'y manifeste de discipliner la conscience des juges, se réfère à mon voyage en chemin de fer du 24 février 1979 (on n'espère quand même pas faire ainsi comprendre aux magistrats de la Cour de cassation ce qu'ils auront à juger en toute indépendance et en toute conscience)?

« *La contestation et la provocation ont été, par M. Bidalou, délibérément cultivées et proclamées dans tous les domaines de sa vie professionnelle. Il les a également appliquées dans un domaine particulier de sa vie de citoyen — celui de ses relations avec les services de la S.N.C.F. — dont il faut bien dire un mot ici dans la mesure où ses démêlés avec la Société nationale et les poursuites pénales qu'elles ont entraînées ont contribué, en raison de l'écho dont s'en est fait la presse et des commentaires qu'il en a publiquement faits, à développer sa réputation de contestataire et, ce faisant, à ternir encore un peu plus son image de magistrat.* » (Extrait du dossier disciplinaire.)

La leçon d'un tel cynisme dans l'argumentation est claire : il faut que ceux qui se réfèrent aux valeurs et aux droits de la démocratie, que ce soit dans leur fonction de juger, dans leur droit de défense ou leurs libertés de citoyen, sachent qu'ils entrent là dans un piège mortel, il faut que chacun se rende compte que la vraie et seule sûreté publique qui existe — celle qu'apporte l'Etat de droit et le fonctionnement démocratique des institutions — n'est en fait qu'artifice risible, fantoche dérisoire pour ceux qui veulent imposer leur conception de la sécurité, celle que symbolisait, par exemple, le doigt tendu de M. Peyrefitte, l'autre jour, à la télévision.

Mais la démocratie, seul système qui assure la permanence et le changement dans la liberté, n'est pas et ne sera pas un piège mortel. L'autorité judiciaire restera indépendante pour participer à l'équilibre des pouvoirs et garantir les libertés. Et seuls les bureaucrates sans envergure qui savent que la triste vérité de leurs impostures ne pourra que finir par s'y révéler, continueront de croire devoir maîtriser en coulisses ce qui relève du débat public.

Le Monde

culture

Grands imagiers ...
des Saxons et des ...

EXPOSITIONS

Des trucs « à la Dubout »

Gébé, le dessinateur, a écrit un bel article, il faut le dire, dans l'hebdomadaire *Télérama* de cette semaine. Il commence ainsi, Gébé : *« Je fais un remplacement. C'est Wolinski qui devait vous parler de Dubout. En matière de Dubout, Wolinski fait autorité. »* Et d'expliquer comment en 1960, à l'heure où il était de bon ton de se réclamer des humoristes du magazine *Mad* — Harvey Kurtzman, Jack Davis — ou de ceux du *New Yorker*, comme Saül Steinberg, seul Wolinski, parmi les dessinateurs français, affirmait très haut : *« Dubout est mon maître. »*

« Et ceux qui auraient mieux compris qu'il dise Bosc ou Chaval, de rigoler. Car, ajoute Gébé, Dubout qui, en 1960 avait encore *dix années à vivre et donc* à dessiner, Dubout était passé de mode. Oublié. »

On disait bien encore à propos des astuces bancales ou géniales dont les vrais bricoleurs ont le secret : rafistolage à la Dubout, combine à la Dubout. Tous les Français qui sont, paraît-il, les rois du système D, savent ce que ça veut dire un *« truc à la Dubout »*. Ils pensent aux fameux bouts de ficelle de Dubout, à sa manière de ne pas raccorder les tuyaux de poêle ou de pipe, à son goût du rapiéçage absurde, à ses trains surchargés qui déraillent dans la campagne. Ils y pensent. Mais ne voient plus très bien.

Les collections de *Marianne* et de *Gringoire* ont disparu des maisons ordinaires ; on ne les trouve plus que dans les bibliothèques ou au musée. Voilà, justement : au musée. En 1980, Dubout est montré au Centre Georges-Pompidou. Oh, dans une salle exiguë et sans tapage. Il n'y a même pas de catalogue pour cette exposition d'originaux d'une excellente sélection de ses dessins. Rien n'est vraiment expliqué ni son talent pour le lavis dont témoigne ce portrait de *la Bourgeoise*, peint en 1967, ni son obsession des femmes énormes aux poitrines rebondies et dégoulinantes. Guère étudiées non plus ses collections d'illustrations littéraires : des Guerres pichrocolines de Rabelais aux romans de Pagnol.

Qu'importe au fond, Dubout, ça parle tout seul. Et il suffit de voir avec quelle attention patiente les visiteurs agglutinés contre les panneaux de l'exposition détaillent les compositions aux mille et un personnages miniatures pour comprendre que Dubout sera toujours Dubout, même pour les enfants de ces gens qui n'auront jamais rien connu ni même entendu dire de l'avant-guerre et des premiers congés payés. Car Dubout dessine vrai. Voire, il dessine sacrément actuel : ses marquises de Pignouf pourraient faire les honneurs du *Canard enchaîné* d'aujourd'hui ; quant à ses ribambelles de Français moyens s'adressant la parole derrière des masques à gaz, elles renforceraient à bon compte les plaidoyers antipollution de cette fin des années 70.

En matière de mode, à Beaubourg, on flaire le vent. Même timide, cette rétrospective vaut le détour ; on y voit aussi l'attirail de coloriste de Dubout, sa palette et ses pinceaux... Plus sa pipe, et encore une lettre qu'il écrivait en anglais à Walt Disney.

Cela le ferait rire, Dubout, les petites loupes en plastique accrochées aux murs par des cordons à côté de ses dessins. Cela le ferait rire d'être ainsi examiné à la loupe. Il aimait bien les loupes et aussi les lorgnons. Gébé a raison : *« Le public se bidonne et se gondole. »*

MATHILDE LA BARDONNIE.

★ Centre Georges-Pompidou, jusqu'au 15 septembre.

FORMES

A CHACUN SA VÉRITÉ

Il n'y a pas, à vrai dire, de vacances pour la peinture — pour celle du moins que nous prétendons la bonne, la vraie, qui mûrit lentement en toute saison. Si Jean Fournier (1) a choisi cette période de l'année, le plus discrètement du monde d'ailleurs, son but n'est pas de dresser un bilan de son activité, mais bien plutôt de montrer les successives étapes de ce mûrissement, sachant pertinemment que ses fidèles, les tenants d'un art atemporel qui, tout accepté qu'il soit par les augures et accueilli par les principaux musées d'Europe ou d'outre-Atlantique, n'est pas encore reçu après trente ans, que ses fidèles, dis-je, se moquent du calendrier.

On n'emploie pas ici les mots au hasard. On ne confond point évolution et mûrissement. On pense au fruit et non à l'arbre. Une espèce d'arbre peut être modifiée et un greffon faire cet office. Quant au fruit sur la branche, voire déjà cueilli et étalé sur une claie, il se bonifie, s'il le mérite, en attendant l'amateur. De même les tableaux qui transforment cette spacieuse et claire galerie en petit musée, et non en simple accrochage estival, ont bien vieilli, ou n'ont pas vieilli du tout. Les noms de leurs auteurs ont beau être apparus avant les diverses et agressives remises en question qui ont suivi le renouveau de l'après-guerre, ils appartiennent à des artistes qui persistent et signent, qui restent dans leur vérité, même s'ils ont amorcé pas mal de virages, comme Degottex, dont l'obstination lyrique des années 55-60 conserve toute sa jeunesse.

D'autres peintres, aux toiles également groupées, en général de petits formats sont représentés par des œuvres plus largement réparties dans le temps, James Bishop, par exemple, et ses audacieux à-plats qui créent une tension intense, qui vont à partir de 1966 sera une simplification croissante jusqu'à cette récente et très grande toile brune monochrome. Sam Francis, Jaffé, font preuve de la même continuité.

Et Riopelle donc, présent entre autres par une admirable composition énergiquement colorée et grouillante de signes ! Un déjà ancien Joan Mitchell — faut-il y voir, métamorphosé, un immense bouquet d'arbres ? — n'est pas indigne des paysages de la dernière exposition. Simon Hantaï, dont les *Mariales* nous ravissent toujours, a tellement mis au point sa technique du pliage, tellement confié le principal rôle aux blancs préservés dans ses interminables quadrillages bleus, ou rouges, comme dans ses caprices colorés, qu'il ne veut, ou ne sait plus, s'arrêter.

Pourquoi s'arrêterait-il, au fait ? Pourquoi les autres exposants, y compris Claude Viallat, le dernier venu, qui transforme les tissus en trophées magiques, s'arrêteraient-ils ? Trop de suiveurs ont changé de manière quand le vent a tourné. Et le vent tournera encore plus d'une fois. Il n'empêchera pas ceux qui ont cru, il y a deux ou trois décennies, à une certaine qualité de peinture — disons plutôt à une qualité certaine — d'y croire toujours. La foi en Matisse, dont sont issues tant d'heureuses recherches, n'est nullement ébranlée par les contre-attaques de l'art pompier.

∴

Les loisirs forcés de l'été m'ont mis sous les yeux des revues plus ou moins négligées, et parmi elles l'impeccable *Solaire* de René Daillie (2). Sur la couverture, une illustration qui donnait l'impression du déjà-vu. Parbleu ! elle était due à Dominique Gutherz, un des très bons peintres de « l'Œil Sévigné ». Et, dans le corps de la revue, une dizaine d'aquarelles du même artiste, souvenirs de son séjour à Rome. Car, dans *Solaire*, peinture et poésie font bon ménage.

La même livraison donne la vedette à un jeune écrivain disparu tragiquement : François Valentin, à ses textes d'une absolue authenticité. Je n'en extrairai ici que ce passage consacré à Henri Michaux : *« Traits fulgurants, planètes interdites, monstres, animaux inconnus, déchirure de l'espace, crevaison des voûtes mentales, fourmillement, sables, astres... »*

Si, au cours de vos pérégrinations — et dans ce cas, ce mot va reprendre son sens original, — vous passez par Cahors, ne manquez pas, après la visite de la cathédrale, qui vaut bien le déplacement, avec ses coupoles romano-byzantines, de faire un détour par la salle du Chapitre. Y sont exposées plus de cinquante *Vierges de la pitié* du Lot. (*le Monde* daté 3-4 août). L'appellation est préférable à celle de « Pieta », jusqu'ici employée pour désigner la Mère soutenant sur ses genoux son Fils mort — thème universel de l'iconographie religieuse dans l'ensemble de la chrétienté. Ces précieux groupes sculptés en bois ou en matériaux plus friables, polychromes, naïfs ou savants — l'art populaire peut être l'un ou l'autre, — tous authentiques, proviennent des églises du Quercy.

∴

Les artistes anonymes ont sans doute soigné les détails, plus ou moins réalistes — le sang ruisselle toujours de la plaie du côté, droit ou gauche, — mais ils ont tenu à centrer l'intérêt sur l'expression du visage de la Vierge : une douleur intériorisée, méditative, sublimée, au moins jusqu'à la fin du quinzième siècle. C'est elle qui prédomine dans ces femmes aux mains jointes, comme si elles officiaient sur le cadavre du Christ, alors que les Vierges rouergates — il s'en trouvent dans le Lot — s'enveloppent d'un manteau qui leur couvre la tête.

Peu à peu, avec les siècles, sous l'influence de la Renaissance, puis du renouveau mystique apporté par la Contre-Réforme, les formes changent, deviennent maniéristes et les visages plus expressifs, quasi expressionnistes. Seulement trop de richesse dans ces statues de grande dimension, fréquemment dorées, risque de distraire le spectateur et de lui faire oublier le thème essentiel, ainsi résumé par les organisateurs d'une exposition inscrite dans l'Année du patrimoine : « Amour, vie et mort ».

JEAN-MARIE DUNOYER.

(1) Galerie Jean-Fournier, 47, rue Quincampoix.
(2) *Solaire*, Issirac, 30180 Pont-Saint-Esprit.

JAZZ

Requiem pour la Chapelle

Sans échec financier, sans souci mystérieux, la Chapelle des Lombards va fermer ses portes au jazz le 15 septembre, après deux ans et deux mois d'exercice. Après des semaines de succès. Et juste au moment où l'on chante le renouveau du jazz français, sa bonne santé et sa vitalité. Décidément la période des festivals et des vacances fausse quelque peu les perspectives.

Dans un lieu superbe, la Chapelle avait réussi à être un club de jazz différent. Dans ce haut lieu de la programmation intelligente, toutes tendances confondues, Noirs, Blancs, femmes, hommes, vocalistes, instrumentistes, jazz et salsa, on a pu entendre tout ce qui compte sur la scène du jazz français. Souvenez-vous : Gil Evans, Air, Charlie Haden, Don Cherry, Alan Silva, Steve Lacy, la compagnie Lubat, Lavelle, Chet Baker, Luther Allison, Michel Portal, Jean-Louis Chautemps, François Jeanneau, le retour de Sunny Murray, les débuts de Claude Barthélémy, Tania, Richard Abrams, Azuquita, Henri Guedon, Norbert Letheule, Jeanne Lee, Tito Puente et dix fois plus d'oubliés que de cités...

On venait à la Chapelle des Lombards de confiance. En passant. Sans connaître l'affiche, mais parce qu'on savait que derrière les invités de Pierre Garcia et Jean-Luc et Nicole Fraysse, il y avait forcément une idée. On y venait danser ou se recueillir, rire ou discuter. C'était selon. Pendant deux ans, la Chapelle des Lombards a été forcément sur le parcours obligé des amateurs de jazz.

Et puis la Chapelle est vendue pour être transformée en café-théâtre. Avec sa scène au carrefour de deux parterres perpendiculaires ça ne paraît pas la meilleure idée. Mais l'argent a toujours de bonnes idées. Fin donc des aventures de la chapelle des Lombards. Quand un Africain meurt, dit-on, c'est une bibliothèque qui disparaît. Avec la fermeture de la Chapelle, son accueil, son acoustique, c'est un instrument de musique habité que l'on détruit.

FRANCIS MARMANDE.

PATRIMOINE

A FRÉJUS

M. Giscard d'Estaing annonce « un grand effort » en faveur de la création artistique

Le président de la République, M. Valéry Giscard d'Estaing, et son épouse ont assisté, le vendredi 15 août à la messe de l'Assomption en la cathédrale Saint-Léonce de Fréjus, chef-d'œuvre de l'architecture du haut Moyen-Age, dont on célèbre cette année le millénaire de la nef. Dans une interview à FR 3, le chef de l'Etat a estimé que l'année du patrimoine était « un succès » et a annoncé « un grand effort » en faveur de la création artistique dans le budget de la culture de 1981. M. Giscard d'Estaing, qui poursuit ses vacances en famille au fort de Brégançon, doit regagner Paris « vers le 20 août ».

Ensoleillée et pavoisée, Fréjus a fait un accueil chaleureux au couple présidentiel, qui répondait à une invitation lancée depuis plusieurs mois par le député (P.R.) et maire de la ville, M. François Léotard et son conseil municipal. Après une brève cérémonie au monument aux morts, le chef de l'Etat, en complet bleu sombre et son épouse, en robe d'été imprimée mauve, ont gagné à pied la cathédrale Saint-Léonce, où ils ont assisté à l'office religieux, célébré par Mgr Gilles Barthe, évêque de Fréjus-Toulon.

Avant de repartir pour le fort de Brégançon, M. et Mme Giscard d'Estaing ont participé à une réception offerte par la municipalité dans la propriété de M. Léotard où leur a été présenté un ensemble d'objets (poteries, verreries, monnaie, bijoux, sculptures, etc.), presque tous d'époque romaine du premier siècle provenant des fouilles les plus récentes de Fréjus. Cette exposition avait été improvisée intentionnellement pour plaider auprès du président de la République le dossier de la construction à Fréjus d'un grand musée archéologique et d'un institut de recherche et de formation, dignes des collections de la ville.

Dans une interview accordée à FR 3-Côte d'Azur, M. Giscard d'Estaing a estimé que l'année du patrimoine « *intéressait profondément* » les Français. « *Si elle a été un succès*, a-t-il ajouté, *c'est parce qu'il y a eu une bonne coopération entre l'Etat, qui a lancé le thème, et les collectivités locales qui ont choisi les formes d'animation et de présentation du patrimoine local. Il ne faut pas penser que le patrimoine est une chose morte. Il s'accompagne de la création du patrimoine contemporain, et vous verrez que dans le budget de la culture de 1981 il y aura un grand effort pour l'aide à la création en matière artistique.* »

Les vacances du président de la République et de sa famille s'achèveront « vers le 20 août ». M. Giscard d'Estaing, selon les déclarations qu'il a faites au quotidien *Nice-Matin*, les a consacrées aux bains de mer, au tennis, à la lecture — notamment celle des *Mémoires* d'Henry Kissinger et du livre de Pierre Miquel, *les Guerres de religion* — et à des soirées passées devant son poste de télévision.

GUY PORTE.

LES FORTIFICATIONS ANCIENNES EN LIMOUSIN

L'Année du patrimoine a fait fleurir dans toute la France des manifestations concernant les différentes formes de l'architecture des siècles passés : châteaux, églises, abbayes, etc. C'est dans cet esprit qu'est organisée, en Limousin, une exposition consacrée aux fortifications anciennes de la région. Abritée, en août, au musée municipal d'Ussel, elle sera en septembre à Rochechouart, au Centre artistique et littéraire.

Sa préparation et sa présentation sont dues à la Société des antiquités historiques du Limousin, au Centre de recherches en histoire et archéologie médiévales de l'université de Limoges et à la Direction des antiquités historiques du Limousin.

Toute la région était couverte de forteresses avant même la période féodale : nids d'aigles de seigneurs-brigands, tels que les tours de Merle, ou systèmes de défense contre les Anglais, ou même contre les rois de France.

Des photos aériennes, des extraits de plan cadastral et des légendes explicatives permettent de se rendre compte de l'importance de ces ouvrages d'art militaire et de l'évolution qui, comme le rappelle le texte de présentation, « *des castrums du premier millénaire aux mottes et aux donjons de la période dite féodale, aboutit aux puissants châteaux forts des treizième et quinzième siècles* ». — G. M.

FESTIVALS

CORRESPONDANCE

Lorient oublié

Nous avons reçu de Mme Anne-Denes Kerneis, professeur à Brest, la lettre suivante :

Le Festival interceltique de Lorient vient de fermer ses portes. Las ! cette année encore, la presse française est restée muette sur cette grande manifestation culturelle. Dans le temps où *le Monde* consacrait de nombreux articles au Festival d'Avignon, celui de Lorient figurait, lui, dans la rubrique « Province ».

Diable ! diront certains, comparer Lorient et Avignon ! Et pourtant... Le Festival interceltique de Lorient est la plus grande manifestation musicale d'Europe, par le nombre, la qualité de ses artistes (pas moins de 3 500 participants), et l'affluence des festivaliers, chiffrés cette année à 200 000.

Du 1er au 10 août, Lorient a été la capitale européenne de toutes les formes d'expression de la culture celtique : cornemuse, folk, chant, danse, théâtre, poésie, sculpture, artisanat, sport, avec des créations comme la *Symphonie celtique*, d'Alan Stivell (9 000 auditeurs !), *la Nouvelle Légende de la mort*, de Danièle Laroche, par le théâtre de la Grève de Lorient, *Isolde Seconde*, de Per Jakez Hélias, par la troupe du Sclilesse, et la présence de l'université populaire bretonne d'été.

Parmi les moments forts du Festival, citons, entre autres, les prestations de la chanteuse cornouaillaise Brenda Wootton, des chœurs gallois, du groupe folk Milladeiro de Galice, de la jeune harpiste galloise Sian James, etc.

Mais le Festival est aussi dans la rue : musique en liberté sur les places, aux terrasses des cafés ; Ecossais, Gallois, Irlandais, Cornouaillais, Manxois, Galiciens et Bretons dansant au coude à coude gavottes et laridés sur des airs de cornemuse et de bombarde.

Alors, pourquoi ce silence ? Parce qu'il s'agit d'un festival populaire et de surcroît interceltique ? Dans une France où la culture nationale et ses sous-produits régionalistes ont valeur de dogme, le Festival de Lorient n'a pas sa place ; mieux vaut donc l'ignorer.

Au moment où M. Jacques Chirac déplore « *l'atonie de notre création culturelle* » (*le Monde* du 7 août), le Festival interceltique de Lorient témoigne chaque année de la vitalité de la culture celtique !

THÉATRE

Comédies musicales à Broadway

(Suite de la première page.)

Aujourd'hui, à côté de succès apparemment inépuisables comme « Dancin' », « Annie », « A chorus line », et de comédies musicales importées de Londres — hier « Beatlemania », demain « Piaf », cette saison « Evita », fondée sur la vie d'Eva Peron, écrite par Tim Rice et Andrew Lloyd Weber, l'équipe de « Jésus-Christ superstar », et dirigée par Harold Prince, — Broadway se penche beaucoup sur son passé. D'abord en remontant des classiques comme « West side story », « Oklahoma » et « Peter Pan ». Ensuite, en ressuscitant des « âges d'or ». *Ainsi dans « A night in the Ukraine »*, Broadway, à travers une parodie des Marx Brothers, se souvient d'un quatuor qui développa pendant cinq ans ses gags, ses calembours, ses jeux de mots et sa libre démarche sur un fond d'anarchie dans les théâtres des années 20 avant d'être enrôlé au cinéma et de commettre treize films dévastateurs.

Dans « Sugar Babies », Ralph G. Allen et Harry Bigby évoquent les trente premières années du siècle quand le burlesque était roi et que, entre les séquences comiques, régnaient les « girls » aux longues jambes et aux toilettes dispendieuses des Ziegfield Follies.

« Sugar Babies » offre un magnifique travail effectué sur les couleurs (décors et costumes) et sur la machinerie (par exemple, une astucieuse utilisation du décor d'un train). Ancienne partenaire à Hollywood de Fred Astaire, Ann Miller, entourée de quatre partenaires, exécute un subtil « tap dancing », mais c'est bien sûr Mickey Rooney le roi de la soirée, avec son énergie débordante, sa manière d'envahir la scène et de balayer ses partenaires comme un typhon, son feu d'artifice de tics, de grimaces, de répliques débitées sur un rythme haletant. Clown innocent mais jamais naïf, Mickey Rooney sait aussi prendre de la distance par rapport à son rôle.

« Barnum » est tout autre chose. Conçue par Michael Stewart et Cy Coleman, et mise en scène par Joe Layton, cette nouvelle comédie musicale est le portrait pittoresque de Phineas. T. Barnum, l'un des promoteurs du show business américain, qui fut aussi un génie publicitaire et un poète de l'impossible. L'aventure de Barnum se déploie sur presque tout le siècle dernier, de 1810 à 1891. Elle commence dans une famille pauvre du Connecticut, se poursuit sur la route, sur les places des villages et dans les foires. Un jour, il achète ainsi une vieille femme de couleur noire dont il dit qu'elle a cent soixante et un an et qu'il présente effrontément comme l'ancienne nurse de George Washington.

La fortune survient avec le lilliputien Charles L. Stratton, surnommé Tom Pouce. Puis Barnum devient le propriétaire, a New-York, de l'American Museum, où plus de quarante millions d'Américains vont venir voir diverses curiosités, des phénomènes de toutes sortes, des animaux sauvages et des drames édifiants joués dans un vaste théâtre. Le fameux cirque où les numéros sont présentés sur trois pistes pour dix mille spectateurs, « le plus grand spectacle sur terre », selon le slogan imaginé par Barnum, viendra curieusement assez tard dans sa vie, à l'âge de soixante et un ans.

CLAUDE FLÉOUTER.

ARTS

DALI VA MIEUX

« Je me sens beaucoup mieux. J'ai eu une crise nerveuse ; je dessine et j'écris une pièce de théâtre qui s'appelera « Tragedia », mais je suis encore trop fatigué pour me mettre à peindre » aurait déclaré Salvador Dali, par téléphone, à un journaliste du quotidien catalan *El Correo*. Gala, l'épouse du peintre, ajoute dans cet entretien que son mari *« se remet »*. *« Il retrouve son rythme, moralement il redémarre. »* Dali, âgé de soixante-seize ans, était entré en clinique au printemps dernier à la suite d'une mauvaise grippe contractée à New-York. Depuis juin il continue son traitement chez lui, à Port Lligat (*le Monde* daté 20-21 juillet) où son état de santé avait suscité des inquiétudes.

D'autre part, le quotidien soviétique *Sovietskaya Belorussia* qualifie de « visions de cauchemar » et de « rêves de paranoïaque » les œuvres du peintre, à propos de sa récente exposition à Paris. *« Dans le réalisme schizophrénique de Dali »*, ajoute l'article, *« il existe une logique malgré les apparences, et cette logique est hostile à l'idéologie socialiste. Les artistes comme Dali suggèrent au public l'irréalité du monde et la menace d'une catastrophe mondiale due à l'agressivité de l'homme. Laisser l'art se développer de façon spontanée, sans gouvernail et sans voile, est une erreur. »*

PETITES NOUVELLES

■ **Au Festival des films du monde, qui aura lieu à Montréal du 22 août au 1er septembre, la France présentera, parmi les vingt-trois longs métrages en compétition, « la Banquière », de Francis Girod, et « la « Petite Sirène », de Roger Andrieux (présentée aussi à Venise), et, hors compétition, « Mon oncle d'Amérique », d'Alain Resnais. Le dernier film de Robert Altman, « Health », participera à la compétition. Un hommage sera rendu à Alfred Hitchcock.**

■ **Le groupe Sotheby Parke Bernet vient de faire connaître le bilan de ses ventes pour la saison 1979-1980 : le total s'élève à 241 880 000 livres (environ 2 367 millions de francs) contre 181 500 000 livres pour la saison 1978-1979. A New-York, le groupe est parvenu à un total net de 103 200 000 livres (244 600 000 dollars) : trois tableaux ont atteint des prix spectaculaires, 6 400 000 dollars pour « Juliette and her nurse », de Turner ; 2 500 000 dollars pour « Icebergs », de Church ; 3 000 000 de dollars pour « Saltimbanque », de Picasso.**

■ **RECTIFICATIF. — C'est la CICAE (Confédération internationale des cinémas d'art et d'essai), et non la FIPRESCI (Fédération internationale de la presse cinématographique), qui a attribué son prix à l'ensemble de la production polonaise présentée au Festival de Locarno (« le Monde » du 14 août). La FIPRESCI, pour sa part, a couronné ex aequo le film hongrois « Peut-être demain », de Judit Elek, et le film polonais « Kung-Fu », de Janusz Kijowski.**



Grands imagiers français des Saxons et des Angles

(Suite de la première page.)

Ce ne sont pas, il est vrai, ses voyages en Grande-Bretagne qui pouvaient longuement le distraire de ses multiples intérêts. Le professeur Roe établit qu'en onze années, *y compris un séjour initial* d'un mois et demi en 1860, puis quinze jours sous la Commune, Taine y passe, au total, dix semaines.

Pratiquait-il l'anglais ? Ses neveu et nièce, André Chevrillon (futur agrégé d'anglais et académicien) et Mme Saint-René Taillandier, ont raconté comment, leur oncle les faisant lire dans des ouvrages pour la jeunesse, *The Little Duke* et *The Youth's companion*, ils s'égayaient de l'entendre prononcer *« deuk »* et *« yausose »*, et appeler « monsieur Jaune » un de ses amis prénommé John. A Londres, à la pension de Bloomsbury où il descend, ayant commandé un bifteck aux pommes *(potatoes)*, on lui apporte des rôties beurrées *(buttered toast)*.

Cela ne donne que plus de sel à son récit d'un retour à Londres en chemin de fer *(N. sur l'A.)* : « *Il faut*, écrit-il, *faire son métier jusqu'au bout ; je reste en troisième classe pendant neuf heures, pour bien voir les gens du peuple... Depuis Glasgow, j'ai causé avec quantité de voisins de la classe moyenne ou inférieure, un commis-voyageur, un peintre en bâtiments, des boutiquiers, des aubergistes...* »

Les clés d'une civilisation

Ayant exposé sa fameuse doctrine de la race, du milieu, du moment, la mécanique psychologique de l'Histoire et les lois du destin des peuples, dans l'introduction à la *Littérature anglaise*, il en consacre les deux premiers chapitres aux origines du peuple anglais, soixante-dix pages pour les Saxons, quatre-vingt-dix sur les Normands.

Des Celtes, pas un mot, ni de l'apport celtique à l'histoire, à la littérature ou à la civilisation britanniques. Seuls s'affrontent, dans une antithèse hugolienne, les Saxons, *« grands corps blancs »*, *« flegmatiques »* — un mot-clé de nos imagiers — et les Français (entendez les Normands), porteurs de latinité. Or, si mêlés qu'ils fussent de Flamands et de Bretons (à la vérité, peu latins) et autres soldats de fortune, le gros des compagnons de Guillaume descendaient bel et bien de leurs proches aïeux les Vikings, donc cousins par le sang des Saxons qu'ils partaient conquérir.

C'est que, à défaut des commodités de la communication directe, Taine a une méthode : « *La difficulté pour moi*, écrit-il dans la préface aux *Essais de critique et d'histoire*, *est de trouver un trait caractéristique et dominant duquel tout peut se déduire géométriquement, en un mot d'avoir la formule de la chose.* »

Flairer en tout la formule de la chose conduit fatalement à découvrir la chose de la formule. Quel meilleur témoignage que son étude comparée du climat ? Dans la formation du caractère anglais, Taine lui assigne le second rang, entre le droit d'aînesse et le grand nombre d'enfants : « *Le climat, j'y reviens toujours, car il n'y a pas de plus grande puissance* (N. sur l'A.). »

Et d'épiloguer en deux pages et demie de littérature :

« *Pendant six mois, et pendant beaucoup de jours des autres mois, ce pays-ci* [Manchester] *semble fait pour des canards sauvages... Au contraire, en Provence, en Italie, dans les contrées méridionales, l'idéal est la flânerie à l'ombre, sur une terrasse, en plein air, avec une maîtresse, devant un noble paysage parmi des senteurs de roses, des statues et des sons d'instrument.* »

De la piquette

Si la pluviométrie de Manchester n'est, Dieu merci pour la grande majorité des Anglais ! nullement typique du climat auquel ils sont soumis (lequel, bon an mal an, ressemble comme deux gouttes d'eau à celui du quart nord-ouest de la France), que vient faire ici cette référence italienne ou provençale ? Voit-on si couramment, dans nos cités, les bourgeois publiquement se prélasser, en compagnie badine, parmi des perceptions exquises ?

De même, en se félicitant, verre en main, que les Anglais n'eussent pas de vin à boire, Pierre Dupont (dont, écrit Baudelaire, « *les chants politiques... sont unis entre eux... par l'amour de l'humanité* ») oubliait que, de son temps, une bonne moitié des Français, logés à la même enseigne, buvaient de la piquette.

De se satisfaire à si bon compte, on risque de glisser dans la caricature, et M. Taine (comme, déjà, on l'appelait à Normale supérieure) la frôle parfois. Ainsi, ses types d'Anglaises : « *Le piquet solennel* », « *L'effarée...* », « *La grande génisse grasse...* », « *L'oie femelle...* », « *La jeune fille enfant, sans plus d'idées qu'un oiseau...* »; « *La vierge blonde...* », « *la Parfaite honnête femme...* », ou tel membre du Parlement : « *...épaules, pieds, et mains de charretier... l'œil est terne ; peu de gestes, peu de paroles, point d'esprit, ni, ce semble, d'idées.* » (C'était la Chambre des communes de Gladstone et Disraeli, entre autres.)

Supercherie ? Disons « habiletés », pluriel péjoratif. La vie quotidienne, seulement entrevue, d'interprétation difficile (surtout quand fait défaut le va-et-vient de la conversation) n'offrait au voyageur que des aperçus pittoresques — du reste brillamment rendus, — mais d'aucune façon les clefs d'une civilisation, *a fortiori* un passe-partout.

Mise au point par un grand écrivain qui fut, selon l'opinion commune rapportée par André Chevrillon, « le maître intellectuel de deux générations », l'image, pour l'essentiel, ne devait plus varier. Outre ses défauts intrinsèques, elle se ressent d'avoir été fixée au seuil d'une décennie charnière (1870-1880), carrefour des idées-forces de l'ère victorienne : renouveau puritain, magie industrielle, épopée impériale.

Au cours de l'entre-deux-guerres, âge d'or du cycle anglais de notre production d'essais ou de romans, un nom se détache. François Mauriac nous le dit : « *Le peu que les Anglais et des Français savent les uns des autres, ils l'ont appris de Maurois ; non que beaucoup d'autres ne s'y soient efforcés depuis le dix-huitième siècle. Mais Maurois seul paraît avoir réussi à mordre sur cette masse d'ignorance réciproque.* »

Flatteur — à ses heures — ce Mauriac, dans un injuste oubli de Taine et de son magistère !

Il est vrai cependant que, entre quatre-vingts titres, parmi lesquels des Histoires de France, d'Allemagne et des Etats-Unis, c'est l'œuvre anglaise d'André Maurois qui, égrenée au long de deux décennies, lui mérite un brevet hors concours. Des *Silences du colonel Bramble* (1918) et des *Discours du docteur O'Grady* (1922), aux célèbres biographies *Ariel ou la vie de Shelley* (1923), *Disraeli* (1927) et *Byron* (1930), et à l'*Histoire d'Angleterre*, parue en 1937.

Lui, du moins, connaît bien ce dont il parle et parle de ce qu'il connaît.

Ce sont, particulièrement, les personnages de « gentlemen » et de « ladies », au sens restreint de ces désignations ; autrement dit, il nous dépeint la « bonne société ». A l'avenant, le décor de leur existence : demeures ancestrales, écoles, accents et pelouses de bon ton, rôles publics de premier plan, gestionnaires d'un empire « sur lequel le soleil ne se couche pas », toute la panoplie d'une Angleterre racée qui, en France, si j'ose dire, est entrée dans les mœurs.

La justesse de l'image

Angleterre qui fut aussi le cadre fin de siècle des comédies d'Oscar Wilde ou de Bernard Shaw, avant de devenir, dans ces années où écrivait Maurois, celui des romans-farces de P.G. Wodehouse. Les Anglais, eux, ne sont pas dupes de ces peintures satiriques, évasions hors la grisaille des jours. En France, emboîtant le pas à l'imagier, laissant de côté la grève générale de 1926 ou, dans les années 30, les défilés de chômeurs, on a pris la partie pour le tout, la « bonne société » pour la société tout entière. Dans la justesse même de l'image, un procureur trouverait matière à condamnation.

En 1963, revenant sur le portrait des Anglais qu'il avait offert à ses compatriotes, André Maurois en reconnaissait les carences : « *Je les décrivis peut-être un peu meilleurs qu'ils n'étaient... En outre, ces officiers à la Kipling, modelés par un code d'honneur et de manières très strictes, appartenaient à une époque, à une tradition et devaient assez tôt disparaître... Les « Jeunes hommes en colère »* (des années 60) *doivent attacher peu de prix aux valeurs qu'estimaient le colonel Bramble et ses amis. Le mot « gentleman », auquel le major Parker donnait un sens beau et riche, doit leur paraître presque péjoratif...* » (2).

Le dépeignant avec sympathie et en artiste, sans prétendre à la vérité scientifique dans un espace qui lui échappe, André Maurois a tracé du modèle une image vivante et chaleureuse. Partiale parce que partielle, le proche avenir allait en faire l'image d'une structure sociale et politique à son crépuscule.

A l'âge d'or du cycle anglais a succédé, dans nos Lettres, le paradis perdu. Un des motifs en est l'accès de lecteurs plus nombreux aux écrivains anglais, soit directement dans leurs œuvres, soit par *traductions* interposées. Autre raison, et majeure sans doute, le transfert des curiosités vers des centres nouveaux d'attraction : Russie soviétique, Chine nouvelle, Japon et, pour le monde en anglais, les Etats-Unis d'Amérique.

Restent, pour la Grande-Bretagne, les études des historiens de métier ou les traités d'économie politique. Littéraire à sang-froid Sur ce parcours désormais peu fréquenté, juché au haut de ses quasi-romans, c'est Pierre Daninos qui s'adjuge le prix du meilleur grimpeur. Avec deux millions d'exemplaires vendus (il s'en écoule une cinquantaine de mille annuellement en livre de poche), au débouché de Taine et de Maurois, les *Carnets du major W. Marmaduke Thompson* perpétuent des Anglais l'image indélébile.

La conception du major tient du conte de fées... Il était une fois un humoriste français qui, las d'entasser des notes sur le spectacle quotidien de ses compatriotes, résolut de le mettre en volume. Or lui manquait un second rôle pour donner la réplique. Sans trop d'originalité, il pensa d'abord engager un Persan ou un Turc. (Que serait-il advenu des *Carnets* en ce cas ? On frémit d'y penser.) Soudain, lui vint l'idée de confier cette figuration intelligente à un Anglais : le major était né.

Honnêtement, l'auteur avertissait son public : *les Carnets* portent en sous-titre : *Découverte de la France et des Français*. Les lecteurs en ont décidé autrement. La plupart ignorent jusqu'au nom du héros supposé. Français moyen de son état. Ils n'ont reconnu que le personnage recruté pour jouer les utilités, personnification ultime de l'Angleterre éternelle, bien de chez nous.

La distorsion des points de vue

On notera, en traversant la Manche, la distorsion des points de vue. Tout comme, mettant les chances de son côté, Taine opposait le temps qu'il fait à Manchester, pot de chambre de l'Angleterre du septentrion, au clair soleil méditerranéen, le major n'est d'aucune façon l'homologue du petit bourgeois parisien qu'on lui compare. Cadet de famille titrée, issu d'une *public school* et d'Oxford, ancien officier supérieur de l'armée des Indes, membre de clubs des plus huppés, il jure par saint Georges et parle de Sa Très Gracieuse Majesté comme on ne fait que sur les bords de la Seine.

Aristocrate et femme de cheval jusqu'au bout des ongles, sa première épouse, Ursula, souffre d'un de ces refoulements dont les victoriens n'ont, semble-t-il, pas gardé le secret. Quant à la nurse, « *image de la rigidité, incarnation de l'ennemi héréditaire* », son nom prête à maint effet comique : pensez donc, cette Anglaise est... galloise !

Pierre Daninos avait passé une quinzaine de jours aux championnats de Wimbledon lorsqu'il publia ses *Carnets* — et on lui avait fait apprendre l'allemand au lycée. Néanmoins, à son corps défendant, c'est lui qui aura mis la touche finale à l'image traditionnelle des Anglais, telle que les Français aiment qu'on la leur serve.

Le bon peuple raffole des stéréotypes, et c'est péché de le circonvenir, en substituant d'âpres vérités aux jolies erreurs qui lui plaisent.

Certains traits du modèle en sont escamotés. Ainsi, en Grande-Bretagne, l'élément religieux dont les données composites ajoutent à son importance singulière.

Pareillement, la politique dont la représentation, défigurée jusqu'à l'absurde, ne se confond pas avec l'image générale. Sa courte philosophie tient en une formule, « *les menées anglaises* », qui a nourri chez nous une idéologie fondamentale, le nationalisme intégral.

Brouillard londonien

Hélas ! l'image-type, le cliché, ont vécu leurs derniers beaux jours, *figés désormais dans* la gloriole des musées Grévin de l'histoire, succédané du linceul de pourpre.

Aujourd'hui, où *masse* et *vitesse* introduisent dans l'équation humaine des catalyseurs inconnus, à quelle image se fier qui ne subisse, dans l'instant, d'indicibles métamorphoses ?

Il n'est pas jusqu'au brouillard londonien, au « fog » baptisé « smog » *in extremis*, avant de se dissiper, qui ne se refuse désormais aux facilités d'écriture d'auteurs qui noyaient délicieusement leur public dans ses sinistres épaisseurs.

Adieu, images confortablement conformistes... Voici que, enfin, Angles et Saxons (et Celtes, qui sait ?) ne seront plus les mêmes. L'ont-ils jamais été ?

TANGUY KENEC'HDU.

(2) Jacques Suffel : *Biographie d'André Maurois*, 1963.

Edité par la S.A.R.L. *le Monde*.
Gérants :
Jacques Fauvet, directeur de la publication.
Jacques Sauvageot.



Commission paritaire n° 57 437.

Pour tous renseignements concernant l'ensemble des programmes ou des salles
« LE MONDE INFORMATIONS SPECTACLES »
704.70.20 (lignes groupées) et 727.42.34
(de 11 heures à 21 heures, sauf les dimanches et jours fériés)

Samedi 16 - Dimanche 17 août

théâtres

Les salles subventionnées et municipales

Carré Silvia Monfort (581-28-34) : Cirque Grüss à l'ancienne (sam. et dim., 14 h. et 18 h. 30).

Les autres salles

Aire libre (322-70-78) : Délire à deux (sam., 20 h. 30); Prospectus (sam., 22 h.).
Atelier-Théâtre du 19e (202-34-31) : les Bonnes (sam., 20 h. 30).
Carreau du Temple (624-53-25) : le Cirque de Molière (sam. et dim., 21 h.).
Comédie-Italienne (321-22-22) : la Locandiera (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30).
Conciergerie (724-14-16) : la Rose et le Fer (sam., 21 h. ; dim., 18 h. 30 et 21 h.).
Essaïon (278-46-42), I : Histoires vraies (sam., 20 h. 30).
Fontaine (874-74-40) : Tupac-Tosco (sam., 20 h. 45).
Gaîté - Montparnasse (322-16-18) : Rufus (sam., 20 h. 15) ; Le Père Noël est une ordure (sam., 22 h.).
La Bruyère (874-76-99) : Un roi qu'a des malheurs (sam., 21 h.).
Lucernaire (544-57-34). Théâtre rouge : Idée fixe (sam., 18 h. 15) ; la Double Inconstance (sam., 20 h. 30) ; les Quatre Jumelles (sam., 22 h. 15). — Théâtre noir : En compagnie d'Apollinaire (sam., 18 h. 30) ; Haute surveillance (sam., 20 h. 30) ; le Journal de Nijinsky (sam., 22 h. 15). — III : Parlons français (sam., 18 h. 15) ; Notre - Dame de l'Informatique (sam., 21 h.).
Marigny (225-20-74) : la Tour de Nesle (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30). — Salle Gabriel : Nuit de noces de Cendrillon (sam., 22 h. 30).
Montparnasse (320-89-90), I : la Cage aux folles (sam., 20 h. 30 ; dim., 16 h.).
Nouveautés (770-52-76) : Un clochard dans mon jardin (sam., 21 h. ; dim., 16 h.).
Palais des glaces (607-49-93) : Le Farré sifflera trois fois (sam., 20 h. 30).
Théâtre d'Edgar (322-11-02) : En plein dans le mille (sam., 20 h. 30).
Théâtre-en-Rond (387-88-14) : Huis clos (sam., 20 h. 30).
Théâtre de l'Union (770-90-94) : Tartuffe (sam., 21 h.) ; l'Avare (dim., 21 h.).
Variétés (233-09-92) : Je veux voir Mioussov (sam., 20 h. 30 ; dim., 15 h. 15).

Les cafés-théâtres

Blancs - Manteaux (887 - 16 - 70) : Areuh = MC2 (sam., 20 h. 15) ; G. Cuvier (sam., 21 h. 30) ; les Belges (sam., 23 h. 30).
Café d'Edgar (320-85-11) : Sœurs siamoises cherchent frères siamois (sam., 20 h. 30) ; Couple-moi le souffle (sam., 21 h. 30) ; les Deux Suisses (sam., 22 h. 30). — II : Popeck (sam., 22 h. 30) ; Roger Mason (sam., 23 h. 30).
Café de la Gare (278-52-51) : Charlelie Couture (sam., 22 h.).
Cafessaïon (278-46-42) : Jacques Charby (sam., 22 h.).
Le Clown (555-00-44) : Caf'conc' (sam. et dim., 22 h. 30).
Le Connétable (227-41-40) : Clotilde (sam., 21 h. 30) ; Abadie (sam., 22 h. 30).

Coupe-Chou (272-01-23) : le Petit Prince (sam., 20 h. 30) ; Bagdad Connection (sam., 23 h.).
Cour des Miracles (548-85-60) : la Matiouette (sam., 21 h. 30).
L'Echaudoir (240-58-27) : Monsieur Boubin (sam., 21 h. 30).
Fanal (233-91-17) : L'une mange, l'autre boit (sam., 19 h. 45) ; le Président (sam., 21 h. 15).
Lucernaire (544-57-34) : Antonin fait c' qu'l veut (sam., 19 h. 30).
Le Petit Casino (278-36-50). I : Racontez-moi votre enfance (sam., 21 h.) ; Du moment qu'on n'est pas sourd (sam., 22 h. 15). — II : Si la concierge savait (sam., 21 h.) ; Suzanne, ouvre-moi (sam., 21 h. 45 ; dim., 22 h.).
Le Point-Virgule (728-67-03) : Tranches de vie (sam., 20 h. 30) ; Cherche homme pour faucher terrain en pente (sam., 21 h 30) ; Raymond (sam., 22 h. 45).
Théâtre de Dix-Heures (606-07-48) : Lionel Rocheman (sam., 20 h. 30) ; Ch. Jolibois (sam., 21 h. 30) ; Otto Wessely (sam., 22 h. 30).
Théâtre du Marais (278-50-27) : Phèdre à repasser. (sam., 21 h.).
Théâtre des Quatre - Cents - Coups (329-39-69) : Parle à mes oreilles, mes pieds sont en vacances (sam., 20 h. 30) ; J. Blot (sam., 21 h. 30) ; J.-C. Monteils (sam., 22 h. 30).

Le music-hall

Daunou (261-69-14) : Pepe Cordoba et sa Fiesta flamenca (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30).

Les chansonniers

Caveau de la République (278-44-45) : Sans le mot « con », monsieur, le dialogue n'est plus possible (sam., 21 h. ; dim., 15 h. 30 et 21 h.).

Les comédies musicales

Renaissance (208-18-50) : Viva Mexico (sam., 20 h. 45 ; dim., 14 h. 30).
Mairie du IVe (278-60-56) : Ballets historiques du Marais (sam., 21 h.).

Les concerts

Notre-Dame : J.-F. Berden (Jongen, Lemmens, Peeters...) (dim., 17 h. 45).
Eglise Saint-Merri : M. Guyard, A. Holford (Telemann, Albinoni, Haendel, Bach) (sam., 21 h.).
Chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière : M. Guyard, A. Holford (Telemann, Albinoni, Haendel, Bach) (dim., 16 h. 30).

Jazz, pop, rock, folk

Caveau de la Huchette (326-65-05) : Jazz Group de Bretagne (sam. et dim., 21 h. 30).
Chapelle des Lombards (236-65-11) : Los Salseros (sam. et dim., 22 h. 45).
Cour des miracles (548-85-60) : C. Barthélemy (sam., 20 h. 15).
Dunois (584-72-00) : Musique non stop (sam., 21 h.).
Lucernaire (544-57-34) : Quiproquo (sam., 22 h. 30).
Riverbop (325-93-71) : J.-M. Kajdan Quartet (sam., 22 h. 30).

XVe Festival estival de Paris

(329-37-57)

Hôtel Intercontinental : Quintette Nielsen, F. Aguessy (Mozart, Zourabichvili de Pelken, Poulenc, Rimski-Korsakov).

cinémas

Les films marqués (*) sont interdits aux moins de treize ans
(**) aux moins de dix-huit ans

La Cinémathèque

Chaillot (704-24-24), sam., 15 h. : la Terre, d'A. Dovjenko ; 17 h. : Tih Minh (épisodes 7, 8, 9), de L. Feuillade ; 19 h. : Tih Minh (épisodes 10, 11, 12) ; 21 h. : Assaut, de J. Carpentier. — Dim., 15 h. : le Dernier Round, de B. Keaton ; 17 h. : Napoléon, d'A. Gance ; 19 h. : Napoléon (suite) ; 21 h. : les Cousins, de C. Chabrol.

Beaubourg (278-35-57), sam., 15 h. : les Misérables (époque 1 et 2), de H. Fescourt ; 19 h. : Fantôme, de F.W. Murnau ; 21 h. : Ma nuit chez Maud, d'E. Rohmer. — Dim., 15 h. : les Misérables (époques 3 et 4) ; 19 h. : l'Epreuve du feu, de V. Sjostrom ; 21 h. : le Voleur de bicyclette, de V. De Sica.

Les exclusivités

ALIEN (A., v.o.) : Broadway, 16e (527-41-16).
AMERICAN GIGOLO (A., v.o.) : Paramount - City, 8e (562-45-76) ; St-Michel, 5e (326-79-17). — V.f. : Paramount - Marivaux, 2e (296-80-40).
APOCALYPSE NOW (A., v.o.) (**) : Denfert, 14e (354-00-11).
AU-DELA DE LA GLOIRE (A., v.o.) (**) : Epée de Bois, 5e (337-57-47).
BIENVENUE MR CHANCE (A., v.o.) : U. G. C. - Odéon, 6e (325 - 71-08), U. G. C. - Marbeuf, 8e (225-47-19), Bienvenue-Montparnasse, 15e (544-25-02).
BRIGADE MONDAINE : VAUDOU AUX CARAIBES (F.) (**) : U. G. C. - Danton, 6e (329-42-62), Rex, 2e (236-83-93), Normandie, 8e (359-41-18), Helder, 9e (770-11-24), U.G.C. - Gobelins, 13e (336-23-44), Miramar, 14e (320-89-52), Mistral, 14e (539-52-43), Magic-Convention, 15e (828-20-64).
CALIGULA (It., v. ang.) (**) : St-Germain - Studio, 5e (354-42-72), Monte-Carlo, 8e (225-09-93), Biarritz, 8e (723-69-23). — V.f. : U.G.C.-Opéra, 2e (261-50-32), Montparnasse-83, 6e (544-14-27), Lumière, 9e (246 49-07), Athéna, 12e (343-07-48), Mistral, 14e (539-52-43), 14-Juillet - Beaugrenelle, 15e (575-79-79), Magic-Convention, 15e (828-20-64), Clichy - Pathé, 18e (522-46-01).
LE CAVALIER ELECTRIQUE (A., v.o.) : Elysées-Point-Show, 8e (225-67-29).
LE CHAINON MANQUANT (Fr.-Belg., v. ang.) : U.G.C.-Danton, 6e (329-42-62), Balzac, 8e (561-10-60). — V. f. : Haussmann, 9e (770-47-55).
CHARLIE BRAVO (Fr.) (*) : Berlitz, 2e (742-60-33), Marignan, 8e (359-92-82).
LE CHRIST S'EST ARRETE A EBOLI (It., v.o.) : Studio de la Harpe, 5e (354-34-83), Pagode, 7e (705-12-15), U. G. C. - Marbeuf, 8e (225-18-45), Studio Raspail, 14e (320-38-98).
5 DE RISQUE (Fr.) : Parnassiens, 14e (329-83-11).
LE COMMANDO DE SA MAJESTE (A., v.o.) : Marignan, 8e (359-92-82). — V.f. : Richelieu, 2e (233-56-70), Berlitz, 2e (742-60-33), Montparnasse - 83, 6e (544-14-27), Fauvette, 13e (331-56-86), Gaumont-Sud, 14e (327-84-50), Montparnasse - Pathé, 14e (322-19-23), Cambronne, 15e (734-42-96), Wepler, 18e (387-50-70), Gaumont - Gambetta, 20e (636-10-96).
CONTES PERVERS (Fr.) (**) : Haussmann, 9e (770-47-55), Miramar, 14e (320-89-52).
DEUX AFFREUX SUR LE SABLE (A., v.f.) : Richelieu, 2e (233-56-70), Clichy-Pathé, 18e (522-37-41).
DON GIOVANNI (Fr.-It., v. It.) : Vendôme, 2e (742-97-52).
EXTASE (Tch., v.o.) : Olympic-St-Germain, 6e (222-87-23).
LE FAISEUR DE SUISSES (Suis.) : Marais, 4e (278-47-86).
LA FEMME INTEGRALE (Fr.) (**) : U.G.C.-Odéon, 6e (325-71-08), Biarritz, 8e (723-69-23), Caméo, 9e (246-66-44), U.G.C.-Gare de Lyon, 12e (343-01-59), Murat, 16e (655-99-75).
GIMME SHELTER, THE ROLLING STONES (A., v.o.) : Vidéostone, 6e (325-60-34).
LES HERITIERES (Hong.), v. f. : U. G. C. Opéra, 2e (261-50-32).
JE VAIS CRAQUER (Fr.) : Biarritz, 8e (723-69-23) ; Parnassiens, 14e (329-83-11).
KRAMER CONTRE KRAMER (A.), v.o. : Parnassiens, 14e (329-83-11).
LONG WEEK-END (Austr.), v.o. : Paramount-Elysées, 8e (359-49-34).
MAIS QU'EST-CE QUE J'AI FAIT AU BON DIEU POUR AVOIR UNE FEMME QUI BOIT DANS LES CAFES AVEC LES HOMMES ? (Fr.) : Gaumont-Les Halles, 1er (297-49-70) ; Berlitz, 2e (742-60-33) ; Gaumont-Richelieu, 2e (233-56-70) ; Montparnasse 83, 6e (544-14-27) ; Colisée, 8e (359-29-46) ; Gaumont-Sud, 14e (327-84-50) ; Clichy-Pathé, 18e (522-37-41) ; Gaumont-Gambetta, 20e (636-10-96).
LA MALEDICTION DE LA VALLEE DES ROIS (A.), v.f. : Paramount-Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10).
MANHATTAN (A.), v.o. : J.-Cocteau, 5e (354-47-62).
LE MARIAGE DE MARIA BRAUN (All.), v.o. : Cluny-Palace, 5e (354-07-76).
MON ONCLE D'AMERIQUE (Fr.) : Gaumont-Les Halles, 1er (297-49-70) ; Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Elysées-Lincoln, 8e (359-36-14) ; Saint-Lazare-Pasquier, 8e (387-35-43) ; Parnassiens, 14e (329-83-11) ; P.L.M. Saint-Jacques, 14e (589-68-42) ; Athéna, 12e (343-07-48).
NIMITZ, RETOUR VERS L'ENFER (A.), v.o. : U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08) ; Ermitage, 8e (359-15-71). — V.f. : U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Bretagne, 6e (222-57-97) ; Maxéville, 9e (770-72-86) ; Secrétan, 19e (206-71-33).
LE PRE (It., v.o.) : 14 Juillet-Parnasse, 6e (326-58-00).
QUE LE SPECTACLE COMMENCE (A., v.o.) : Quintette, 5e (354-35-40) ; Pagode, 7e (705-12-15) ; Colisée, 8e (359-29-46).
LE ROI ET L'OISEAU (Fr.) : Cinoche Saint-Germain, 6e (633-10-82) ; Studio de l'Etoile, 17e (380-19-93).
LE SAUT DANS LE VIDE (It.-Fr., version It.) : 14 Juillet-Parnasse, 6e (326-58-00) ; v.f. : 14 Juillet-Bastille, 11e (357-90-81) ; 14-Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79).
SHERLOCK HOLMES ATTAQUE L'ORIENT-EXPRESS (A., v.o.) : la Clef, 5e (337-90-90).
LES SOUS-DOUES (Fr.) : Capri, 2e (508-11-69) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Napoléon, 17e (380-41-46).
THIRD WORLD, PRISONNIER DE LA RUE (Fr.) : Saint-Séverin, 5e (354-50-91).
THE ROSE (A., v.o.) : Kinopanorama, 15e (306-50-50) (70 mm) ; Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Gaumont-Champs - Elysées, 8e (359-04-67) ; Parnassiens, 14e (329-83-11) ; Olympic, 14e (542-61-42) ; v.f. : Impérial, 2e (272-72-52).
LE TROUPEAU (Turc, v.o.) : 14 Juillet - Parnasse, 6e (326-58-00) ; Racine, 6e (633-43-71) ; U. G. C.-Marbeuf, 8e (225-47-19) ; 14 Juillet-Bastille, 11e (357-90-81) ; 14 Juillet-Beaugrenelle, 15e (575-79-79).
L'ULTIME ATTAQUE (Ang., v.o.) : Paramount-City, 8e (562-45-76) ; v.f. : Paramount-Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10)
UN FLIC DE CHOC (A., v.o.) : Ermitage, 8e (359-15-71) ; v.f. : Rex, 2e (236-83-93) ; U.G.C.-Gobelins, 13e (336-23-44) ; U.G.C.-Gare de Lyon, 12e (343-01-59)
UNE SEMAINE DE VACANCES (Fr.) : Studio Alpha, 5e (354-39-47) ; Publicis Champs-Elysées, 8e (720-76-23) ; Paramount Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount-Galaxie, 13e (580-18-03) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) ; 14 Juillet-Beaugrenelle, 15e (575 - 79 - 79) ; Paramount-Maillot, 17e (758-24-24).
LA VIE DE BRIAN (Ang., v.o.) : Cluny - Ecoles, 5e (354-20-12) ; U.G.C.-Opéra, 2e (261-50-32).

LES FILMS NOUVEAUX

PILE OU FACE, film français de Robert Enrico : Rex, 2e (236-83-93) ; U.G.C. Opéra, 2e (261-50-32) ; Bretagne, 6e (222-57-97) ; U.G.C. Danton, 6e (329-42-62) ; Biarritz, 8e (723-69-23) ; Normandie, 8e (359-41-10) ; Caméo, 9e (246-66-44) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; U.G.C. Gobelins, 13e (336-23-44) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Magic Convention, 15e (828-20-64) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Paramount Maillot, 17e (758-24-24) ; Paramount Montmartre, 18e (606-34-25) ; Secrétan, 19e (206-71-33).
LE PLUS SECRET DES AGENTS SECRETS, film américain de Clive Donner (v.o.) : Luxembourg, 6e (633-97-77) ; Paramount Elysées, 8e (359-49-34). — V.f. : Paramount Marivaux, 2e (296-80-40) ; Paramount Bastille, 12e (343-79-17) ; Paramount Galaxie, 13e (580-18-03) ; Fauvette, 13e (331-56-86) ; Paramount Orléans, 14e (540-45-91) ; Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00) ; Paramount Montmartre, 18e (606-34-25).
JE SUIS PHOTOGENIQUE, film italien de Dino Risi (v.o.) : Quintette, 5e (354 - 35 - 40) ; Gaumont Colisée, 8e (359-29-46). — V.f. : Richelieu, 2e (233 - 56 - 70) ; Gaumont Les Halles, 1er (297-49-70) ; Montparnasse 83, 6e (544-14-27) ; Saint-Lazare Pasquier, 8e (387-35-43) ; Nation, 12e (343-04-67) ; Fauvette, 13e (331-56-86) ; Gaumont Convention, 15e (828-42-27).
NEW YORK CONNECTION, film américain de Robert Butler (**) (v.o.) : U.G.C. Odéon, 6e (325-71-08). — V.f. : Rex, 2e (236-83-93) ; Elysées Cinéma, 8e (225-37-90) ; Caméo, 9e (246-66-44) ; U.G.C. Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; U.G.C. Gobelins, 13e (336-23-44) ; Miramar, 14e (320-89-52) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Magic Convention, 15e (828-20-64) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Images, 18e (522-47-94) ; Secrétan, 19e (206-71-33).

Les grandes reprises

A CHAQUE AUBE, JE MEURS (A.), v.o. : Action Christine, 6e (325-85-78).
AFFREUX, SALES ET MECHANTS (It.), v.o. : Cinoche Saint-Germain, 6e (633-10-82).
L'APPRENTISSAGE DE DUDDY KRAVITZ (A.), v.o. : la Clef, 5e (337-90-90).
L'ARBRE AUX SABOTS (It), v.o. : Bonaparte, 6e (326-12-12).
ARSENIC ET VIEILLES DENTELLES (A.), v.o. : Studio Logos, 5e (354-26-42).
BARRY LYNDON (A.), v.o. : Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Paris, 8e (359-53-99). — V.f. : Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23) ; Impérial, 2e (742-72-52) ; Gaumont-Convention, 15e (828-42-27).
BONNIE AND CLYDE (A.), v.o. : André Bazin, 13e (337-74-39).

SPECTACLES

LE CHARME DISCRET DE LA BOURGEOISIE (Fr.) : Forum-Cinéma, 1er (297-53-74) ; Studio de la Harpe, 5e (354-34-83) ; Elysées-Lincoln, 8e (359-36-14) ; Nation, 12e (343-04-67).
CHINATOWN (A.), v.o. : Quintette, 5e (354-35-40) ; Elysées Point Show, 8e (225-67-29).
CLEOPATRE (A.), v.f. : Moulin-Rouge, 18e (606-63-26).
LE DERNIER NABAB (It.), v.o. : Palace-Croix-Nivert, 15e (374-95-04).
LES DAMNES (It.), v.o. : Saint-Germain - Huchette, 5e (633-79-38), France-Elysées, 8e (723-71-11). — V.f. : Gaumont-Les Halles, 1er (297-49-70) ; ABC, 2e (236-55-54) ; Nation, 12e (343-04-67) ; Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23) ; Gaumont-Convention, 15e (828-42-27) ; Clichy-Pathé, 18e (522-37-41).
DEUX SUPERFLICS (A.), V.f. : Gaumont-Sud, 14e (327-84-50).
LES DIX COMMANDEMENTS (A.), v.o. : U.G.C. Danton, 6e (329-42-62) ; Marignan, 8e (359-92-82). — V.f. : Gaumont-Richelieu, 2e (233-56-70) ; Fauvette, 13e (331-60-74) ; Montparnasse-Pathé, 14e (322-19-23) ; Gaumont-Sud, 14e (327-84-50) ; Cambronne, 15e (734-42-96) ; Wepler, 18e (387-50-70) ; Gaumont-Gambetta, 20e (636-10-96).
DOUZE SALOPARDS (A.), v.f. : Caméo, 9e (246-66-44) ; Magic-Convention, 15e (828-20-64).
GIRLFRIENDS (A.), v.o. : la Clef, 5e (337-90-90).
GOLDFINGER (A.), v.o. : Paramount-Odéon, 6e (325-59-83) ; Publicis - Champs - Elysées, 8e (720-76-23). — V.f. : Paramount-Opéra, 9e (742-76-23) ; Paramount-Bastille, 12e (343-79-17) ; Paramount-Gobelins, 13e (707-12-28) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Paramount-Maillot, 17e (758-24-24) ; Paramount-Montmartre, 18e (606-34-25).
LE GUEPARD (It.), v.o. : Quartier Latin, 5e (326-84-65) ; Marignan, 8e (359-92-82). — V.f. : Gaumont-Les Halles, 1er (297-49-70) ; Saint-Lazare-Pasquier, 8e (387-35-43) ; Montparnasse - Pathé, 14e (322-19-23).
GUET-APENS (A., v.o.) : Studio Médicis, 5e (633-25-97) ; Mercury, 8e (562-75-90). — V.f. : Paramount-Marivaux, 2e (296-80-40) ; Max-Linder, 9e (770-40-04) ; Paramount-Bastille, 12e (343-79-17) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Paramount-Maillot, 17e (758-24-24).
HAIR (A., v.o.) : Palais des Arts, 3e (272-62-98).
HISTOIRE D'O (Fr.) (**), Actua-Champo, 5e (354-51-60).
HIROSHIMA, MON AMOUR (Fr.) : Actua-Champo, 5e (354-51-60).
HUIT ET DEMI (It., v.o.) : Contrescarpe, 5e (325-78-37)
IL ETAIT UNE FOIS HOLLYWOOD (A., v.o.) : Opéranight, 2e (296-62-56).
IL ETAIT UNE FOIS DANS L'OUEST (It., v.o.) : Elysées - Point Show, 8e (225-67-29). — V.f. : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Montparnasse - Pathé, 14e (322-19-23).
INSPECTEUR HARRY (A., v.o.) : Publicis-Saint-Germain, 6e (222-72-80) ; Paramount-City, 8e (562-45-76). — V.f. : Paramount-Marivaux, 2e (296-80-40) ; Max-Linder, 9e (770-40-04) ; Paramount-Galaxie 13e (580-18-03) ; Paramount - Orléans, 14e (540-45-91) ; Paramount-Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00) ; Passy, 16e (288-62-34) ; Paramount - Montmartre, 18e (606-34-25).
JAMES BOND CONTRE DOCTEUR NO (A., v.f.) : Saint - Charles - Convention, 15e (579-33-00).
JOHNNY GOT HIS GUN (A., v.o.) : la Clef, 5e (337-90-90).
LE JOURNAL D'UNE FEMME DE CHAMBRE (Fr.) : Forum des Halles, 1er (297-53-74) ; Saint-Germain-Village, 5e (633-79-38) ; Elysées - Lincoln, 8e (359-36-14) ; Nation, 12e (343-04-67) ; Parnassien, 14e (329-83-11) ; Impérial, 2e (742-72-52) ; Gaumont-Convention, 15e (828-42-27)
JIMI HENDRIX (A., v.o.) : Gaîté-Montparnasse, 14e (320-90-09).
LE LAUREAT (A., v.o.) : Cluny-Palace, 5e (354-07-76).
LAWRENCE D'ARABIE (A., v.o.) : Quintette, 5e (335-35-40) ; George-V, 8e (562-41-46). — V.f. : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Paramount-Galaxie, 13e (580-18-03).
LITTLE BIG MAN (A., v.o.) : Luxembourg, 6e (633-97-77).
LE MESSAGER (Ang., v.o.) : Palace Croix-Nivert, 15e (374-95-04).
MIDNIGHT EXPRESS (A.) (**) (v.o.) : Capri, 2e (508-11-69).
MONTY-PYTHON, SACRE GRAAL (Ang., v.o.) : Cluny-Ecoles, 5e (354-20-12).
LA NUIT DES MORTS-VIVANTS (A.) (**) (v.o.) : Gaumont-Les Halles, 1er (297-49-70) ; Studio Cujas, 5e (354-89-22).
NOUS NOUS SOMMES TANT AIMES (It., v.o.) : Hautefeuille, 6e (633-79-38).
PAPA D'UN JOUR (A., v.o.) : Marais, 4e (278-47-86) ; Studio Gît-le-Cœur, 6e (326-80-25) ; Espace Gaîté, 14e (320-99-34).
LE PARRAIN I et II (A., v.o.) : Templiers 3e (272-94-56).
PHANTOM OF THE PARADISE (A., v.o.) : Quintette, 5e (354-35-40) ; Balzac, 8e (561-10-60).
POUR L'EXEMPLE (Ang., v.o.) : Palais des Arts, 3e (272-62-98).
ROCCO ET SES FRERES (It., v.o.) : Olympic, 14e (542-67-42).
LE SHERIF EST EN PRISON (A., v.o.) : Studio de la Harpe, 5e (633-08-40) ; Elysées-Lincoln, 8e (359-36-14). — V.f. : Parnassiens, 14e (329-83-11).
THE SERVANT (A., v.o.) : Palais des Arts, 3e (272-62-98).
TOMBE LES FILLES ET TAIS-TOI (A., v.o.) : Elysées - Point-Show, 8e (225-67-29).
TOUT CE QUE VOUS AVEZ TOUJOURS VOULU SAVOIR SUR LE SEXE... (A., v.o.) (**) : Cinoche Saint-Germain, 6e (633-10-82).
LES TROIS JOURS DU CONDOR (A., v.o.) : Lucernaire, 6e (544-57-34).
LE TOMBEAU HINDOU, LE TIGRE DU BENGALE (A., v.o.) : Marais, 4e (278-47-86) ; Olympic - Saint-Germain, 6e (222-87-23).
VOL AU-DESSUS D'UN NID DE COUCOU (A., v.f.) : U.G.C.-Opéra, 2e (261-50-32).

Les séances spéciales

AU-DELA DU BIEN ET DU MAL (It., v.o.) : le Seine, 5e (325-95-99) 18 h. 05.
L'ALBUM DE MARTIN SCORSESE (A., v.o.) : Epée de Bois, 5e (337-57-47) 20 h.
LE CIRQUE DE MOSCOU (Sov., v.f.) : Cosmos, 6e (544-28-80) 18 h.
L'EMPIRE DES SENS (Jap.) (**) (v.o.) : Saint-André-des-Arts, 6e (326-48-18) 12 h. et 24 h.
FRITZ THE CAT (A., v.o.) : Saint-André - des - Arts, 6e (326-48-18) 0 h. 15.
HAROLD ET MAUDE (A., v.o.) : Luxembourg, 6e (633-97-77) 10 h., 12 h. et 24 h.
INDIA SONG (Fr.) : le Seine, 5e (325-95-99) 12 h. 25 sf D.
JONAS QUI AURA VINGT-CINQ ANS EN L'AN 2000 (Suisse) : La Seine, 5e (326-95-99).
JULES ET JIM (Fr.) : Saint-André-des-Arts, 6e (326-48-18) 12 h.
MAHLER (A., v.o.) : Le Seine, 5e (325-95-99) 14 h. 25.
LES NOUVEAUX MONSTRES (It., v.o.) : Le Seine, 5e (325-95-99) 20 h. 10
LES NUITS DE CABIRIA (It., v.o.) : Olympic, 14e (542-67-42).
LE PRIVE (A., v.o.) : Olympic Saint-Germain, 14e (222-87-23) 12 h. et 24 h.
ROME, VILLE OUVERTE (It., v.o.) : Studio Gît-le-Cœur, 6e (326-80-25) 12 h.
LES SENTIERS DE LA GLOIRE (A., v.o.) : le Seine, 5e (325-95-99) 18 h. 05.
LE TROISIEME HOMME (Ang., v.o.) : Epée de Bois, 5e (337-57-47) 22 h.

Les festivals

FRISSON (v.o.), U.G.C. Marbeuf, 8e (225-47-18) : le Retour des morts-vivants (sam.) ; Duel (dim.). — Trois Haussmann, 9e (770-47-55) (v.o.) : l'Ile du docteur Moreau (sam.) ; Furie (dim.).
INGMAR BERGMAN (v.o.) : Studio des Ursulines, 5e (354-39-19) : Une passion (sam.) ; Persona (dim.).
HOLLYWOOD SE REGARDE (v.o.), Olympic, 14e (542-67-42) : la Comtesse aux pieds nus (sam.) ; Une étoile est née (dim.).
LES HEROINES D'HITCHCOCK (v.o.), Olympic, 14e (542-67-42) : les Enchaînés (sam.) ; Rebecca (dim.).
HOMOSEXUALITE (v.o.), Le Seine, 5e (325-95-99) : Myra Breckinridge (sam.) ; Je t'aime, moi non plus (dim.).
PASOLINI, Les Templiers, 3e (272-94-56), en alternance : les Contes de Canterbury ; les Mille et Une Nuits.
LES MAUDITS D'HOLLYWOOD, (v.o.) : Action La Fayette, 9e (878-80-50) : la Dernière Fanfare (sam.) ; la Rue chaude (dim.).
W.C. FIELDS (v.o.), Action Christine, 6e (325-85-78) : Sans peur et sans reproche (sam.) ; Mon petit poussin chéri (dim.).
HUMPHREY BOGART (v.o.), Action La Fayette, 9e (878-80-50) : le Trésor de la Sierra Madre (sam.) ; le Grand Sommeil (dim.).
FILM NOIR (v.o.) : Grands-Augustins, 6e (633-22-13) : le Criminel (sam.) ; Pendez-moi haut et court (dim.).
LES VIOLENTS D'HOLLYWOOD, (v.o.), Olympic, 14e (542-67-42) : Yakusa (sam.) ; la Vallée de la peur (dim.).
MARX BROTHERS (v.o.), Nickel-Ecoles, 5e (325-72-07) : Monkey Business (sam.) ; Plumes de cheval (dim.).
COMEDIES MUSICALES (v.o.), Studio Bertrand, 7e (783-64-66). En alternance : Roberta ; Entrons dans la danse. — Mac-Mahon, 17e (320-24-81) : Un Américain à Paris (sam.) ; Beau fixe sur New-York (dim.).
FESTIVAL ROCKY REGGAE MOVIES (v.o.), 3-Luxembourg, 6e (633-97-77). En alternance : Jubilee ; Bob Marley Live.
INDE, REVE ET REALITE (v.o.), Action République, 11e (805-51-33) : Son nom de Venise dans Calcutta désert (sam.) ; Calcutta (dim.).

RADIO-TÉLÉVISION

VU

Les souvenirs du héros

Ronald Biggs est devenu un personnage légendaire depuis qu'il a dirigé une attaque de train postal qui a rapporté 36 millions de francs... L'affaire est célèbre, a eu lieu en Angleterre et remonte au 8 août 1963. L'interview du héros par la télévision australienne, diffusée vendredi soir sur FR 3, date de 1978. Entre-temps, Ronald Biggs s'est fait arrêter avec ses complices, a écopé de trente ans, n'a pas supporté la prison, s'est évadé il est allé à Paris où il a fait modifier son visage, puis en Australie, au Brésil enfin, où les reporters l'ont retrouvé. Ils ont filmé les paysages de sa cavale, y ont inséré des bandes d'actualité. Ils écoutent le récit et l'illustrent sagement, on reste dans une ambiance de fiction.

« Ronald Biggs n'a jamais cessé de payer », disent-ils. Lui se prétend heureux, du moins insouciant. Un bébé sur les genoux, il reconstitue l'attaque et l'évasion à l'aide de jouets : un petit camion rouge, une petite voiture jaune. Grâce au bébé, le sien, né au Brésil d'une mère brésilienne, il n'a pas été extradé quand Scotland Yard est venu le cueillir à l'hôtel où il devait rencontrer un journaliste du Daily Express. L'histoire n'est pas très nette. Toujours est-il que Ronald Biggs avait vendu ses souvenirs pour 35 000 livres et s'est fait flouer. Dans la chambre même où cela s'est passé, il raconte... Il n'a rien d'un héros, les coups l'ont rendu fragile, flou. Son visage trafiqué n'est pas assez mobile. Dans ses yeux très clairs il y a de la résignation, dans son attitude, quelque chose d'étriqué. Un vieux gamin.

John Huston aurait pu en faire un de ses personnages fascinés par l'échec. Il aurait pu, dans un roman de Graham Greene, se noyer dans les eaux troubles du rachat. Mais il n'est pas poète. C'est un homme seul. Sa femme australienne a refusé de le rejoindre au Brésil, et leur fils s'est tué dans un accident. Sa femme brésilienne est partie en Europe. Il n'est plus assez riche, il est redevenu un étranger. Des gamins ont pillé sa maison, volé sa stéréo. Travailler dans la légalité lui est difficile, il est trop surveillé pour retomber dans l'illégalité. Il raconte son histoire comme un rôle auquel il ne croirait plus. Il monnaye son passé, un homme sans avenir. Cerné, bloqué. Combien a-t-il reçu de la télévision australienne ?

COLETTE GODARD.

Samedi 16 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

19 h Trente millions d'amis.
Spécial animaux abandonnés.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 Série : Frédéric.
20 h Journal.
20 h 30 Variétés : Numéro un : Jean-Pierre Darras.
Avec Annie Cordy, Renaud, Athalie, Louis Chedid, le Ballet Esther, Joëlle, Karen Cheryl.
21 h 35 Série : « Starsky et Hutch ».
L'Epidémie.
Réalisation R. Kelljan, avec J. Margolin, Al Ruzio, J. Allison, A. Rocco...
22 h 20 Série : « C'est arrivé à Hollywood ».
Les ailes d'Hollywood.
22 h 40 Variétés : Les comiques associés.
23 h 05 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 Trente-six bouts de chandelle.
20 h Journal.
20 h 35 Histoire de voyous : gendarme et voleur.
Réalis. H.-J. Toegel. Avec E. Arent, H. Putz, E. Astor, C. Collins...
22 h 15 Variétés : Antenne à... Annie Cordy. Adélaïde.
23 h 15 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 Journal.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 40 Pour les jeunes.
Pliages : le cendrier ; See and tell : la vie privée des merles.
20 h Les jeux.
20 h 30 Téléfilm : « les Femmes en blanc ».
(Première partie.)
D'après P.G. Slaughter. Scénario : R. Malcolm Young et L. Pearlberg. Réal. : J. London.
Intrigues parmi le personnel d'un important hôpital de Floride : rivalités, jalousies sentimentales et professionnelles. Bref, la vie romanesque d'un établissement hospitalier telle que l'a imaginée le romancier Slaughter. Il s'agit d'une pure fiction.
22 h Journal.
22 h 20 Aspects du court métrage français : « Dunoyer de Segonzac ».
Un film de F. Reichenbach.

FRANCE - CULTURE

19 h. 25, Sons.
19 h. 30, Radio - Canada présente : lettres du Québec.
20 h., L'enterrement de Mlle von Belstroff, de M. Schilovitz (redif.).
22 h. 30, Giono par lui-même (redif.).
23 h. 45, Musique enregistrée.

FRANCE - MUSIQUE

20 h. 30, Concert : hommage à Charles Munch, « le Carnaval romain » ouverture ; « Timbres, Espaces, Mouvement » (Dutilleux) ; « Concerto pour piano et orchestre en sol majeur » (Ravel) ; « Symphonie n° 2 en ré majeur » (Brahms), par l'Orchestre national de France, dir. M. Rostropovitch, avec N. Henriot, piano. (Concert du 29-12-1978 au Théâtre des Champs-Elysées à Paris.)
23 h., Les Nuits d'été : Comment l'entendez-vous ?, avec René Girard. « Impuissance et pouvoir de la musique » : œuvres de Haendel, Mahler, Schubert, Wagner et Beethoven ; 1 h., Le dernier concert : Rencontres internationales d'Art contemporain de La Rochelle.

Dimanche 17 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

9 h 15 A Bible ouverte.
9 h 30 La source de vie.
10 h Présence protestante.
10 h 30 Le jour du Seigneur.
11 h Messe.
Célébrée avec la paroisse de Maiche (Doubs). Prédicateur : Père Marc Joulin.
12 h La séquence du spectateur.
12 h 30 La bonne conduite.
13 h Journal.
13 h 20 Série : Le Temps des as.
14 h 15 Variétés : Autour du chapiteau.
Avec Sacha Distel, Nicole Croisille, Karen Gould...
15 h 15 L'énergie, c'est nous.
Les nouveautés du moteur.
15 h 30 Tiercé à Deauville.
15 h 40 Série : Le Monde merveilleux de Disney.
L'Ennemi de la montagne (deuxième partie).
16 h 30 Sports Première.
Eurovision. Grand Prix automobile à Zeltweig. Athlétisme : meeting Nikaïa à Nice.
19 h Série : Aventuriers du Far-West.
Billy le gaucher (rediffusion).
19 h 25 Les animaux du monde.
Oiseaux des tropiques.
20 h Journal.
20 h 35 Cinéma : « le Vent de la plaine ».
Film américain de J. Huston (1959), avec B. Lancaster, A. Hepburn, A. Murphy, J. Saxon, C. Bickford, L. Gish. (Rediffusion.)
Une jeune fille, élevée par des fermiers du Texas, découvre qu'elle est née indienne. Un conflit s'élève entre sa tribu et sa famille d'adoption.
Un western remarquable, qui pose avec intelligence le problème de l'intolérance, des fanatismes religieux, raciaux et familiaux.
22 h 25 Portrait de Louis Quilico.
Le baryton L. Quilico interprète des extraits de *Paillasse*, de Mascagni, de *Falstaff* et de *Rigoletto*, de Verdi.
23 h 5 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

12 h 45 Journal.
13 h 20 Série : « Embarquement immédiat ».
Un hôtel de rêve.
14 h 15 Jeu : les Descendants.
14 h 55 Alain Decaux raconte.
Le gibet pour Laszlo Rajk. (Rediffusion.)
15 h 55 Muppet show.
16 h 20 Opéra : « Arabella ».
De R. Strauss. Avec l'Orchestre philharmonique de Vienne, dir. G. Solti, et H. Kraemmer, M. Lilowa, G. Janowitz, E. Gruberova, S. Ghazarian, H. Helm...
Une famille récemment ruinée vit dans l'espérance d'un riche mariage pour l'aînée des deux sœurs : la cadette, déguisée en garçon depuis son plus jeune âge, n'a pas grand-chose à attendre. Après une série de quiproquos, les choses finissent par s'arranger.
18 h 55 Stade 2.
20 h Journal.
20 h 35 Jeux sans frontière.
En Italie.
22 h Documentaire : A deux pas de chez nous.
L'Irlande : Une émission proposée et présentée par Anne Sinclair, avec Joe Mulholland, producteur à la télévision irlandaise.
Les aspects méconnus de l'Irlande, au-delà de l'image traditionnelle de la verte Erin.
23 h 30 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

20 h Feuilleton : La flèche noire.
20 h 30 Série : Les merveilles de la mer.
« Les dessins de la vie ». Une émission de F. Rossif.
21 h Rue des Archives : Paris perdu.
Une émission proposée par A. Fermigier et F. Edelmann. Réal. : P. Collin.
Le centre Georges-Pompidou jouxtant l'église Saint-Eustache, la tour Montparnasse se profilant en fond derrière les paysages parisiens sans parler de la Défense et du front de Seine, et des voies sur berges. Faut-il pleurer la vieille capitale ou, dans ces années d'une époque où les architectes changent Paris plus profondément que ne le fit même le baron Haussmann, se contenter d'analyser ? Nos deux collaborateurs, ici, critiquent et montrent.
21 h 50 Journal.
22 h 10 Court métrage : « Deux pour vivre ».
De M. Duvernay.
22 h 30 Cinéma de minuit (cycle S. Fuller) : « Quarante tueurs ».
Film américain de S. Fuller (1957), avec B. Stanwyck, B. Sullivan, D. Jagger, J. Ericson, G. Barry, R. Dix, J. Carroll (v.o. sous-titrée. N. Rediffusion).
Western lyrique et baroque où s'affrontent des personnes d'âge mûr dans un climat de passion et de violence exacerbées.

FRANCE - CULTURE

8 h. 30, Protestantisme.
9 h. 10, Ecoute Israël.
9 h. 40, Divers aspects de la pensée contemporaine : la Grande Loge de France.
10 h., Messe à l'église Notre-Dame de la Gloriette, à Caen.
11 h., La musique et les mots : un poème, des musiciens (E. Geibel. Œuvres de Schumann, Brahms, Wolf).
12 h. 5, Bobby et les siens.
12 h. 40, Musique de chambre.
14 h., France-Culture 1975-1980.
19 h. 10, Sons.
19 h. 15, Culture européenne.
20 h., Le Pique-nique de Claretta, de R. Kalisky (rediffusion).
21 h. 30, Offenbach.

FRANCE - MUSIQUE

7 h. 2, Réveil-Matin : Beethoven « Symphonie n° 1 en ut majeur », dir. C. Schuricht, « Symphonie n° 5 en ut mineur », dir. W. Mengelberg, « Grande Fugue », dir. W. Furtwaengler ; 7 h. 50, Anthologie du Lied (Schumann) ; 8 h., « Symphonie n° 6 en fa majeur » (Beethoven), dir. B. Walter ; 9 h. 05, « Symphonie n° 7 en la majeur » (Beethoven), dir. A. Toscanini ; « Symphonie n° 2 en ré majeur » (Beethoven), dir. H. von Karajan ; 9 h. 55, Symphonie n° 3 en mi bémol majeur « Héroïque » (Beethoven), dir. Klemperer.
11 h., Festival de Salzbourg 1980 : Mozart-matinée, en direct du Mozarteum de Salzbourg, « trio pour deux sopranos et basse » K. 436, K. 437, K. 438, K. 439, « Trio pour trois voix », « Concerto pour cor et orchestre en mi bémol majeur », « Divertissement en ré majeur », « Divertissement en si bémol majeur », « Divertissement en fa majeur » ; 13 h. 5, Jazz vivant estival (Sun Ra).
14 h., Beethoven et ses chefs (suite) : « Symphonie n° 4 en si bémol majeur », « Les Créatures de Prométhée », dir. O. Klemperer ; 15 h., « Coriolan », ouverture, « Léonore II », « Egmont », ouverture, et « Symphonie n° 9 en ré mineur », dir. W. Furtwaengler ; « Symphonie n° 8 en fa majeur ».
17 h. 30, Récital de piano Sviatoslav Richter.
19 h., Festival de Salzbourg 1980 (en direct de l'O.R.F.) : « Aïda », opéra en quatre actes de Verdi, livret d'A. Ghislanzoni, par l'Orchestre philharmonique de Vienne, les Chœurs du Staatsoper de Vienne, le Chœur de l'Opéra national de Sofia, le Kammerchor de Salzbourg, direction et mise en scène Herbert von Karajan, avec A. Perrin, R. Baldani, M. Freni, J. Carreras, R. Raimondi, P. Cappuccilli, Th. Moser et M. Lambriks.
23 h., Les Nuits d'Eté : Saturnales, œuvres de R. Strauss et Weber ; 0 h., œuvres d'Hindemith, Schoënberg, Beethoven et Stockhausen.

TRIBUNES ET DÉBATS

LUNDI 18 AOUT

— *M. Charles Fiterman*, membre du secrétariat du P.C., est l'invité de l'émission « Parlons clair », de France-Inter, à 7 h. 50.

CARNET

Décès

— Nantes.
M. Christian Aries, son époux,
M. et Mme Raoul Asselin,
M. et Mme Marcel Asselin,
M. et Mme Michel Aries,
M. et Mme Dominique Aries,
M. et Mme Jean-Claude Aries, ses enfants,
Mme Fabre-Domergue, sa sœur,
Ses petits-enfants, ses arrière-petits-enfants et toute la famille, ont la douleur de faire part du décès de

Mme Christian ARIES,
née Marthe Domergue,

survenu dans sa quatre-vingt-cinquième année, munie des sacrements de l'Eglise.

Les obsèques auront lieu en l'église Sainte - Croix, à Nantes, le lundi 18 août, à 8 h. 15.

3, place de la Petite-Hollande,
44000 Nantes.

— On nous prie d'annoncer le décès de

Mlle Cécile ETIÈVE,

survenu le 13 août 1980.

Les obsèques auront lieu le lundi 18 août 1980, à 14 heures, en l'église métropolitaine Notre-Dame de Paris.

Inhumation au cimetière Saint-Vincent.

12, rue du Cloître-Notre-Dame,
75004 Paris.

— Nous apprenons le décès, survenu le vendredi 15 août, à Ligugé (Vienne), du

Père Paul FONTAINE.

[Agé de quatre-vingt-onze ans, le Père Paul Fontaine était doyen de l'abbaye bénédictine de Ligugé (Vienne). Sous l'occupation allemande, il avait organisé l'accueil de nombreux résistants qu'il hébergeait et auxquels il faisait ensuite gagner la zone libre. C'est ainsi qu'il avait été amené à cacher Robert Schuman qui devait devenir président du conseil en 1948 et l'un des promoteurs de la construction de l'Europe. Arrêté par la Gestapo, Paul Fontaine fut relâché un mois après, faute de preuves.]

— On nous prie d'annoncer le décès de

Mme Maurice GILON,
née Suzanne Hauvette,

rappelée à Dieu le 13 août 1980, munie des sacrements de l'Eglise.

De la part de :
M. et Mme Michel Gilon,
M. et Mme Bernard Gilon,
MM. Bruno, Olivier et Benoît Gilon,
Miles Véronique, Geneviève et Nadine Gilon,
ses enfants et petits-enfants,
Et des familles Poirot-Delpech, Dethomas, Lavat, Mingasson et Lachartre.

Les obsèques seront célébrées le lundi 18 août, à 16 heures, en l'église Notre-Dame-de-l'Assomption, 88, rue de l'Assomption, Paris-16e, suivies de l'inhumation au cimetière de Passy.

Cet avis tient lieu de faire-part.

— M. et Mme Charly Jacob et leurs enfants et nièce,
Le docteur Claude Alexandre,
Mlle Lise Alexandre,
Mme Huguette Plassais et ses enfants,
M. et Mme François Ditisheim et leurs enfants,
M. et Mme Emile Hazan et leur enfant,
M. et Mme Gérard Graulle et leurs enfants,
ont la douleur de faire part du décès de

M. Roger WEILL,

leur oncle bien-aimé, survenu le vendredi 15 août, dans sa quatre-vingt-onzième année.

L'enterrement aura lieu le lundi 18 août, à 16 heures, au cimetière du Montparnasse.

Ni fleurs ni couronnes.

La famille prie de l'excuser de ne pas recevoir.

Cet avis tient lieu de faire-part.

7, rue Thimonnier,
75009 Paris.

Anniversaires

— Pour le quatrième anniversaire du rappel à Dieu, du

docteur Jacques CABASSON,
maître de conférences agrégé,
médecin des hôpitaux
(C.H.U. de Montpellier-Nîmes),

que ceux qui l'ont connu, apprécié et aimé aient pour lui, en ce jour du 17 août, une pensée fidèle.

SPORTS

ÉQUITATION

Les Français se sont classés septièmes au concours de Rotterdam

De notre envoyé spécial

Rotterdam. — Disputé du 13 au 17 août au Kralingse Bos, l'espace vert de Rotterdam, notre bois de Boulogne mais en plus apprêté, le concours hippique international officiel des Pays-Bas, d'entrée de jeu, a annoncé la couleur. Depuis les Olympiades de Munich (1972), jamais en effet on n'avait vu sur un terrain réputé comme sur aucun autre du Vieux Continent une concentration aussi remarquable de pays à vocation cavalière.

De la Hollande au Guatemala, en passant par les Etats-Unis, le Mexique, le Canada et l'Australie, sans oublier les leaders de toutes les empoignades européennes, l'Allemagne de l'Ouest, la Grande-Bretagne et la France, le meeting des bords de la Meuse a resplendi, du moins les trois premiers jours, d'un éclat si mirobolant qu'il ne pouvait laisser place dans nos cœurs, chose rarissime, à une déception particulière.

Vendredi 15, jour de l'Assomption, une date comme une autre sur cette terre, à forte majorité protestante, treize pays ont pris le départ du Prix des Nations. La première édition de la formule Coupe des Nations, on ne l'a que trop oublié, remonte à 1921. Elle se courut alors à Nice à la suite d'un pari entre cavaliers légèrement éméchés.

La Coupe des Nations mérite certes une mention spéciale, même quand les prestations de nos cavaliers ne portent pas au lyrisme. Elle est réputée l'épreuve reine de tout concours hippique international officiel sans doute parce qu'elle permet de soupeser la valeur des meilleures formations en présence, quitte à voir celles-ci finir en paquet la saison suivante, les cracks, dans leur inconstance, « cette sœur de la folie », étant susceptibles d'émousser leurs qualités du jour au lendemain.

Mais jeudi, veille du Prix des Nations, une épreuve de médiocre popularité avait retenu l'attention des délicats auxquels était proposée une innovation ayant le mérite de rompre la monotonie inévitable quand le nombre des concurrents dépasse la trentaine. Le Prix d'Erasme — c'est de lui qu'il s'agit — fort bien doté en florins, comportait douze obstacles généreusement encadrés et construits de manière à permettre aux cavaliers de choisir librement leur itinéraire — épreuve à ne pas confondre avec la compétition dite « choisissez vos points », un modèle d'ennui au service des bousculeurs de chevaux. Le chronomètre jouait ici à cent pour cent, c'est dire qu'il fallait non seulement galoper, mais, au gré des sinuosités du parcours, découvrir les astuces forçant la victoire.

« Galoubet » le meilleur

Le Canadien Ian Millar, le type achevé du pilier d'équipe — il devait le prouver dans la Coupe des Nations — l'emporta sur le pur-sang *Arnica* ronflant dans l'effort comme une toupie hollandaise... La tactique de ce cavalier émérite semblait tenir dans cette formule « *Je tourne, je pivote, je saute, ça passe, persévérons.* » L'Autrichien Hugo Simon se faufilait à la deuxième place sur un mastodonte hanovrien docile aux aides comme un anglo-arabe. Les progrès de ce jeune centaure à la face camuse et court sur jambes comme le jockey Saint-Martin nous enchantent. Il a longtemps pratiqué une équitation tape-à-l'œil dont on pouvait craindre le pire. Ses chevaux certes sont encore encapuchonnés et reniflent leur poitrail à qui mieux mieux, mais, ô merveille !, à trois foulées de l'obstacle, ils sont laissés entièrement libres d'utiliser leur balancier-encolure. D'où des sauts arrondis et superbes.

Le Prix des Nations, disputé sous un ciel de rêve, devant des tribunes archi-comble — quinze mille personnes au coude à coude, — n'a pas duré moins de six heures. Cette performance a donc été double et sur la piste et dans les gradins, la patience des fidèles, soucieux de ne rien perdre du spectacle, étant mise à rude épreuve.

Le tracé de la Coupe comportait quatorze obstacles, dont un double, un triple et une rivière : dix-sept efforts au total, hauteur des barres de 1,50 m à 1,70 m. l'ensemble signé miss Carruthers, seule femme au monde à assumer la fonction de commissaire de piste. Cette solide Britannique au teint lilas, maniant les perches ainsi que des brindilles, doit sa lointaine vocation au colonel de Laissardière, vedette du jumping des années 30.

La France était représentée par Frédéric Cottier, en selle du l'alezan prodige *Flambeau C* ; Hervé Godignon, sur le bai *Faro de Biolay*, demeuré instable ; Jean-Marc Nicolas, sur *Medor*, entré depuis peu dans la carrière internationale, dans les combinaisons, et, enfin, Gilles de Balanda avec l'étalon *Galoubet*, le meilleur, pour n'avoir accusé que quatre points de pénalité au terme des deux tours. Après un brillant début de saison, qui vit les efforts de ces jeunes Français couronnés de succès à Rome, à Aix-la-Chapelle, puis à Longchamp, tous les espoirs étaient permis dans la patrie d'Erasme. Pourtant, ils ne purent mieux faire que s'adjuger à la lutte une septième place, les Canadiens remportant la première sur le score de 16 points 1/2 pour les deux manches, les Français en affichant 32.

Les Britanniques, avec 18 points 1/2, se classaient deuxièmes, les Autrichiens troisièmes avec 20 points, les Allemands de l'Ouest quatrièmes entraînés pourtant par l'actuel champion du monde Gerd Wiltfang, apprenti boulanger en son jeune âge, et Paul Schockemöhle, tous deux grands collectionneurs de flots de rubans et visiblement trahis par leurs montures respectives à Rotterdam. Fussent-ils dévorés d'ambition, les meilleurs n'en finiront jamais de défrayer contradictoirement la chronique.

ROLAND MERLIN.

VOILE

AMERICA CUP : LES CHANCES DE « FRANCE-III » S'AMENUISENT

France-III a perdu les deux premières manches de la demi-finale des challengers de la Coupe de l'America disputée dans la rade de Newport. Défavorisé à la fois par le brouillard et par la faible brise (7 à 8 nœuds), le voilier du baron Bich, barré par Bruno Trouble, a dû encore concéder 2 min. 29 sec. au 12 mètres britannique *Lionheart*, barré par Lauric Smith. Les chances de *France-III* s'amenuisent, à moins que le jury ne condamne les Anglais pour avoir heurté le voilier tricolore au départ. Il reste cinq régates à disputer avant qu'un seul bateau totalise quatre victoires. L'*Australia*, barré par Jim Hardy, qui était bien parti pour réaliser cette performance et dès lors faire pourner court, a démâté le vendredi 15. L'abandon des Australiens a favorisé les Suédois de *Sverige*, barré par Pelle Peterson.

TENNIS

● LA FRANCE ET L'ESPAGNE EN FINALE DE LA COUPE VALERIO.

A Lesa (Italie), la France battant la Tchécoslovaquie (4-1) et l'Espagne éliminant l'Italie (4-1) se rencontreront en finale de la Coupe Valerio réservée aux juniors.

● DOMINGUEZ REMPORTE LE TOURNOI DE LA BAULE.

Patrice Dominguez n'est jamais plus redoutable qu'en fin de saison, sans doute parce que la période des vacances lui permet de se distraire des activités commerciales qui l'occupent maintenant, pour ainsi dire, à plein temps. Le Bordelais a ainsi brillamment remporté la finale du tournoi de La Baule, en retournant en sa faveur un match qu'il avait mal commencé en face de Christophe Freyss (3-6, 7-6, 6-3, 6-3). Rappelons que, avec Mc-Namar, Franulovic, Portes, le niveau du tournoi était élevé.

● *Dans les quarts de finale* de l'épreuve féminine des Internationaux du Canada à Toronto, Kathy Jordan a battu Evonne Goolagong-Cawley (7-6, 6-0) et Pam Shriver a éliminé Andrea Jaeger (0-6, 6-2, 7-5).

ÉCHECS

Au tournoi des candidats

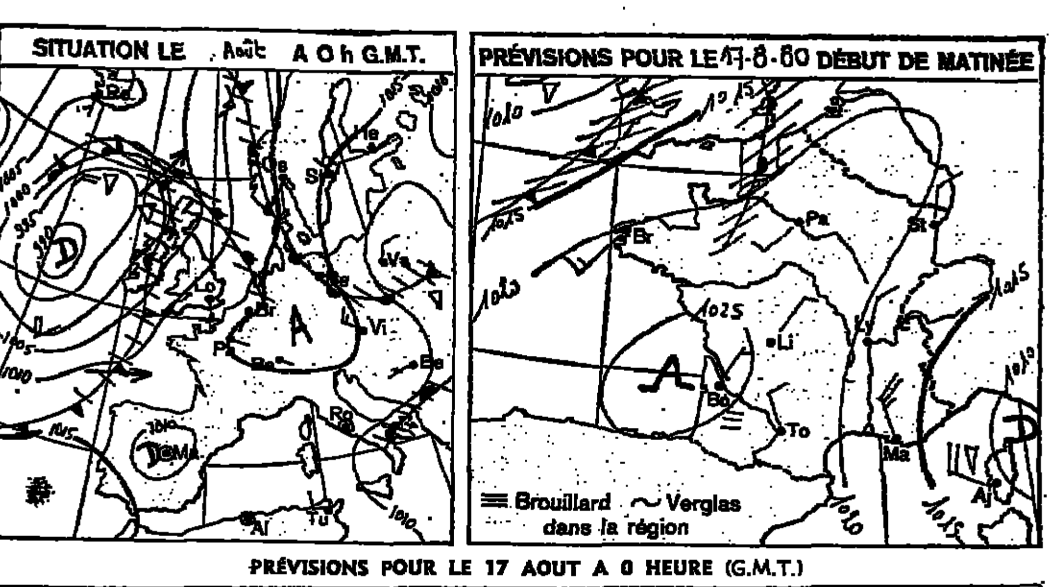
POLUGAJEVSKI REJOINT KORTCHNOÏ

A Buenos-Aires, dans la première demi-finale du tournoi des candidats au championnat, le Soviétique Lev Polugajevski a égalisé *in extremis* en remportant la douzième partie de la rencontre qui l'oppose à Victor Kortchnoï. Chacun des deux grands maîtres a gagné deux parties, et huit ont été nulles.

Deux nouvelles parties et éventuellement deux autres vont être disputées. Si les adversaires sont à nouveau à égalité, c'est Kortchnoï, qui a gagné deux fois avec les noirs, qui rencontrera le vainqueur de l'autre demi-finale qui oppose Portisch à Hübner.

INFORMATIONS « SERVICES »

MÉTÉOROLOGIE



PRÉVISIONS POUR LE 17 AOUT A 0 HEURE (G.M.T.)

Evolution probable du temps en France entre le samedi 16 août à 0 heure et le dimanche 17 août à 24 heures :

Une crête anticyclonique protègera temporairement la plus grande partie de la France, mais une nouvelle perturbation océanique atteindra les îles Britanniques et abordera nos régions du nord-ouest et du nord.

Dimanche 17 août, malgré des nuages passagers qui pourront être temporairement abondants près de la Manche et dans le Nord, la plupart des régions bénéficieront de périodes ensoleillées assez belles et les températures maximales seront souvent plus élevées que celles de samedi. En Corse et dans l'extrême Sud-Est, quelques ondées orageuses se produiront localement tandis qu'un mistral modéré soufflera dans la basse vallée du Rhône et sur le pourtour du golfe du Lion. De la Bretagne et de la Vendée à la frontière belge, des pluies passagères, d'abord faibles, concerneront principalement le littoral, puis elles tendront à s'intensifier sur l'Ouest et le Nord-Ouest en fin de journée, avec évolution orageuse locale dans l'intérieur. Les vents s'orienteront au secteur ouest et se renforceront ; ils deviendront assez forts sur les côtes de l'Atlantique et de la Manche occidentale.

Températures (le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 15 août ; le second, le minimum de la nuit du 15 au 16) : Ajaccio, 28 et 17 degrés ; Biarritz, 22 et 17 ; Bordeaux, 23 et 14 ; Bourges, 20 et 12 ; Brest, 20 et 15 ; Caen, 23 et 13 ; Cherbourg, 20 et 14 ; Clermont-Ferrand, 18 et 13 ; Dijon, 24 et 16 ; Grenoble, 26 et 15 ; Lille, 21 et 13 ; Lyon, 24 et 13 ; Marseille, 26 et 17 ; Nancy, 25 et 15 ; Nantes, 23 et 12 ; Nice, 26 et 20 ; Paris-Le Bourget, 25 et 12 ; Pau, 19 et 13 ; Perpignan, 24 et 18 ; Rennes, 23 et 13 ; Strasbourg, 27 et 17 ; Tours, 25 et 14 ; Toulouse, 20 et 14 ; Pointe-à-Pitre, 32 et 27.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 34 et 19 degrés ; Amsterdam, 25 et 17 ; Athènes, 29 et 23 ; Berlin, 23 et 15 ; Bonn, 27 et 18 ; Bruxelles, 24 et 15 ; Le Caire, 35 et 26 ; îles Canaries, 27 et 21 ; Copenhague, 18 et 15 ; Genève, 25 et 14 ; Lisbonne, 28 et 16 ; Londres, 23 et 13 ; Madrid, 28 et 13 ; Moscou, 22 et 11 ; Nairobi, 26 (max.) ; New-York, 25 et 21 ; Palma-de-Majorque, 29 et 18 ; Rome, 29 et 22 ; Stockholm, 24 et 13 ; Téhéran, 37 et 27.

Pression atmosphérique réduite au niveau de la mer, à Paris, le 16 août, à 8 heures : 1 016,8 millibars, soit 762,7 millimètres de mercure.

(Documents établis avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

LA MAISON

Se meubler par correspondance

Si le secteur « textile » (habillement et linge de maison) vient en tête des ventes par correspondance, le mobilier a aussi sa place dans cette forme de distribution.

Sur le catalogue « automne-hiver » de La Redoute, des éléments modulaires de rangement sont en érable, avec des portes en cannage naturel. Ces meubles de teinte claire mesurent 40 centimètres ou 80 centimètres de large et de haut ; ils sont fermés, ouverts ou équipés de tiroirs (de 295 F à 590 F). Pour ranger une chaîne hi-fi, un meuble vertical (99 centimètres de haut, 52 centimètres de large, 40,5 centimètres de profondeur) est en panneaux de particules plaqués imitation frêne noir, pin, teck ou noyer. Deux hautes portes en verre, avec serrure, protègent l'ampli, le tuner, les disques et cassettes rangés de haut en bas du meuble, 399 F.

Les Trois Suisses viennent de sortir leur catalogue spécial *Maison 1981*, consacré au mobilier. Il est envoyé gratuitement aux clients ou sur demande (Trois Suisses, 59076 Roubaix, Cedex 2). On y trouve de nouveaux sièges déhoussables dont l'ossature en hêtre est recouverte d'une housse amovible en coton beige : le fauteuil 815 F, le canapé deux places 1 415 F. Des meubles de rangement, en aggloméré revêtu de plastique blanc ou imitation frêne, sont fermés par des portes-rideaux, à lames profilées en plastique blanc, coulissant de haut en bas. Cette série comprend : penderie, lingère, meubles bas à étagères, armoire à balais et rangement de chaussures (de 795 F à 1 850 F).

Le catalogue *Habitat 81* va paraître dans la deuxième quinzaine d'août (10 F, en kiosque). Parmi les nouveautés, dans ce style décontracté qui fait le succès d'Habitat, les sièges Sorby ont une structure en bois recouverte, ainsi que les coussins, d'un tissu de coton matelassé rouge ou beige. A partir d'une chauffeuse, on peut créer fauteuil ou canapé en lui adjoignant des accotoirs matelassés (975 F la chauffeuse, 370 F le jeu de deux accotoirs et deux petits coussins). De lignes dépouillées, une bibliothèque-vitrine, de 1,90 mètre de haut et 0,85 mètre de large, est en frêne. Ses grandes portes vitrées sont à croisillons de bois (« Diamond », 2 100 F).

JANY AUJAME.

LIAISON ELECTRIQUE. — Un système de liaison électrique simplifiée s'applique aux installations en basse tension, de 8 à 12 volts. Pratique pour relier des enceintes à une chaîne hi-fi, ou installer une sonnerie de porte, un fil électrique à deux conducteurs extra-plat est autocollant. Le branchement se fait par des prises miniatures de 1,7 centimètre de diamètre. L'ensemble, vendu 115 F, comprend 10 mètres de fil, quatre prises mâles et quatre prises femelles.

★ A la Samaritaine, rayon appareillage électrique.

VITRAGE INCASSABLE. — Un nouveau vitrage en plastique transparent est formé de deux feuilles en polycarbonate, reliées par des entretoises. Cet « Akyver », de 4 millimètres d'épaisseur, est très léger mais résistant aux chocs et difficilement inflammable (classement M 2). Il se coupe aisément et se fixe par clouage, agrafage ou collage pour réaliser des châssis de potager, serres, abris de jardin, toits de garage, cabine de douche ou des vitrages de capteurs solaires. La plaque de 150 × 66,5 centimètres vaut 125 F environ.

★ « Akyver », Home-Kay, au B.H.V. et dans les magasins de bricolage. La SODIBE, 26, avenue de Suffren, 75015 Paris (téléphone 567-55-94) indique les points de vente en province.

PARIS EN VISITES

LUNDI 18 AOUT

« Sur les quais de la Tournelle », 14 h. 45, 2, quai de la Tournelle, Mme Vermeersch.

« Cimetière du Père-Lachaise », 15 heures, entrée, boulevard de Ménilmontant, Mme Legrégeois.

« Restauration de la peinture au Louvre », 15 h., arc de triomphe du Carrousel, Mme Oswald.

« Cimetière Saint-Mandé », 15 h., métro Saint-Mandé-Tourelles, Mme Pennec.

« La basilique de Saint-Denis », 15 h., entrée, Mme Saint-Girons (Caisse nationale des monuments historiques).

« L'île de la Cité », 15 h., métro Cité (Connaissance d'ici et d'ailleurs).

« Hôtels de la rue du Bac », 15 h., devant l'église Saint-Thomas-d'Aquin (Mme Ferrand).

« Cimetière de Passy », 15 h., 2, rue du Commandant-Schlœsing (Mme Fleuriot).

« L'Auvergne », 15 h., Musée des monuments français (Histoire et Archéologie).

« Les hôtels du Marais », 21 h., métro Saint-Paul (Lutèce Visites).

« Hôtels du Marais. Place des Vosges », 15 h., métro Saint-Paul (Résurrection du passé).

« Hôtels de l'île Saint-Louis », 16 h., métro Pont-Marie (Mme Rouch-Gain).

« Le Palais-Bourbon », 14 h. 45, 33, quai d'Orsay (Tourisme culturel).

« Les Halles », 15 h., métro Etienne-Marcel (le Vieux Paris).

MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 2 736

HORIZONTALEMENT

I. Simple quand on est dans le bain. Quand il est petit, n'est parfois qu'aperçu. — II. Peuvent se mettre dans du pain. Siège d'un ancien monastère. — III. Bon à cueillir. Aperçus. Note. Parfois cloué sur un fauteuil. — IV. Pris par ceux qui ont quelque chose à rendre. Pronom. — V. Dernière d'une série. Rend la charge moins pesante. — VI. Peut servir à faire du fromage. Ville d'Asie Mineure. — VII. Doit être maniée avec prudence pour éviter les blessures. Possessif. Pays où l'on fait des crêpes. — VIII. Démonstratif. Ville d'Allemagne. Fixe un œil. — IX. Sortes de fugues. S'éclaire d'abord. — X. Souvent cités avec les parents. Utile pour celui qui veut avancer. — XI. Mot qui peut remplacer quatre termes. Prénom arabe. Note. — XII. Précède une référence. On y accueille les futurs pères. — XIII. Un étranger. Sur la Tille. Très salé. Utiles pour l'éleveur. — XIV. A sa clé. Mis à plat. Fit du nouveau. — XV. Qualifie une rose qui n'est pas herbacée. Pas fin.



VERTICALEMENT

1. Peut être demandé après la retraite. Arrachés par ceux qui savent cuisiner. — 2. Sont généralement fermées la nuit. Peut être une cause d'horreur quand elle est profonde. — 3. Qu'il ne faut donc pas choisir. Qualifie un ordre qui évoque l'Italie. — 4. Circulaient à Rome. Nom de campagne. Abréviation pour un métal. Fin de verbe. — 5. Nom qu'on peut donner à celui qui veut nous dépasser. Entendu sans avoir été dit. — 6. Qui a donc quitté son orbite. D'un auxiliaire. Fils de Noé. — 7. Sortie. Ne sont jamais neuves quand elles sont reçues. Conjonction. — 8. Bien remuées. Protège une phalange. — 9. Ancienne mesure. Peuvent outrager. Peut devenir fou quand il est trop grand. — 10. Fait l'ouverture. Comme le front d'un penseur, parfois. — 11. Dans un alphabet étranger. Crochet pour manier des tissus. — 12. Peut être ouverte quand on veut s'écarter. Préfixe. — 13. Un étranger. Des gens qui essuient souvent des revers. — 14. Un impair. Possèdent. Tiennent très bien sur un seul pied. — 15. Pas timbrée. Personnage biblique.

Solution du problème n° 2 735

Horizontalement

I. Nouvelles. Liant. — II. Astéroïdes. Ruée. — III. Tu. Trinitaires. — IV. Ancien. Tiller — V. Tael. El. Eu. — VI. Illustre. Rage. — VII. Orne. Scène. — VIII. Nutritifs. Ecart. — IX. Nu. Dent. Ali. Io. — X. Derain. Grasses. — XI. Ise. Osaka. Iso. — XII. Amitié. Tacca. — XIII. Tartelette. An. — XIV. Omer. El. Etalage. — XV. Niée. Sec. Alène.

Verticalement

1. Natation. Dicton. — 2. Osuna. Runes. Ami. — 3. Ut. Ceinture. Rée. — 4. Vétiller. Atre. — 5. Erre. Idiome. — 6. Loin. Ustensiles. — 7. Lin. As. In. Atèle. — 8. Edit. Taft. Kit. — 9. Setier. Gaète. — 10. Salles. AR. Eta. — 11. Il. Célait. Al. — 12. Irrétrécissable. — 13. Auer. Ana. Soc. An. — 14. Nés. Egérie. Cage. — 15. Té. Rue. Toscane.

GUY BROUTY.

Le Monde

économie

AGRICULTURE

Les veaux nourris aux hormones

Plus que des bavures...

Les dangers réels ou supposés des hormones et de leur utilisation dans l'alimentation des veaux, une affaire classée ? Légalement, oui depuis 1976 : la loi interdit tout usage des hormones autre que thérapeutique. Dans la réalité, il n'en est rien et le tapage fait autour de deux affaires récentes le démontre.

Déjà, d'après certaines indications, les consommateurs recommencent à bouder la viande de veau. L'Union française des consommateurs (U. F. C.) se lance dans la bagarre, en affirmant que « les lois protégeant le consommateur dans ce domaine sont bafouées sur une large échelle ». *Alarme inutile ? En tout cas, les assurances et les explications embarrassées données par M. Fouchier, secrétaire d'Etat à l'agriculture, convaincront difficilement le consommateur.*

Certes, depuis le début de l'année, dit-il, 1 869 veaux seulement ont paru suffisamment suspects à l'œil exercé des vétérinaires pour justifier de contrôles à l'abattage. Sur ce total, 154 seulement, après examens complémentaires en laboratoire, avaient un taux d'œstrogène (hormone femelle) anormal. C'est effectivement peu, lorsque l'on sait que 4 millions de veaux sont abattus chaque année.

Mais M. Fouchier a, dans le même temps, confirmé les chiffres d'une enquête — récemment citée par le Canard enchaîné *— du ministère de l'agriculture auprès de groupements d'éleveurs et de vétérinaires, d'où il ressort que 26 groupements sur 74 distribuaient, au moment du contrôle, des hormones — essentiellement le diethylstilboestrol ou D.E.S. (hormone artificielle de synthèse), — sans aucun contrôle vétérinaire et que les 18 praticiens salariés des éleveurs enquêtés étaient en infraction. En revanche, 2 vétérinaires indépendants seulement sur 84 ne respectaient pas la loi.*

Entre ces deux évaluations du phénomène, la contradiction n'est qu'apparente. En fait, dans la plupart des cas, l'éleveur, pour éviter tout dépistage à l'abattage, respecte, avant de livrer ses veaux, un délai raisonnable pour que s'atténuent les effets les plus visibles du traitement au D.E.S., déjouant ainsi l'œil expérimenté du vétérinaire.

Les lampistes ?

Les soupçons concernant l'ampleur de la fraude sont renforcés par l'importance des chiffres d'affaires (plusieurs millions de francs dans la seule région Rhône-Alpes) réalisés par les réseaux de fournisseurs d'hormones — étrangers pour la plupart. Les « mauvaises habitudes » *en matière de régime alimentaire des veaux dépasseraient donc largement le niveau de simples* « bavures ».

« La secteur de la viande-salaison est un des secteurs où le problème de la qualité est le plus grave », *affirme, de son côté, la fédération C.G.T. de l'alimentation, estimant suspecte* « la façon dont le scandale arrive. Où sont les vrais responsables de la spéculation sur la viande et sur les hormones ? On cherche des lampistes », *ajoutent les syndicalistes. Il est vrai qu'au-delà d'une simple querelle entre vétérinaires et pharmaciens, qui se rejettent mutuellement les responsabilités, se profile l'action des fabricants, souvent étrangers, des hormones incriminées. On parle même de trafic international, facilité d'ailleurs par les distorsions existant entre les législations du Marché commun (plus libérales en Belgique et aux Pays-Bas).*

M. Fouchier lui-même n'a-t-il pas involontairement donné la meilleure preuve que l'ampleur du phénomène dépasse largement le cadre de la fraude occasionnelle en affirmant que la seule façon de supprimer « radicalement toute tentation » *était d'interdire définitivement la fabrication du D.E.S., hormone présumée cancérigène, et en ajoutant que cela posait un problème au niveau européen ? S'il ne s'agit que de quelques fraudes, le remède est disproportionné au mal.*

JEAN DUCARRE.

ÉTRANGER

En Grande-Bretagne

Le ralentissement de la hausse des prix de détail permet au gouvernement de marquer un point

De notre correspondant

Londres. — La confirmation attendue d'un net ralentissement de l'inflation en Grande-Bretagne permet au gouvernement conservateur de marquer un point sur le plan psychologique. L'indice des prix de détail publié vendredi 15 août (+ 0,8 % entre le 15 juin et le 15 juillet) indique, en effet, que le taux d'inflation en un an est tombé de 21 % en juin à 16,9 en juillet. Cette décélération assez spectaculaire est due pour l'essentiel (les trois quarts) au fait que l'augmentation de la T.V.A., décidée par le gouvernement en juillet 1979, a cessé d'affecter l'indice annuel des prix de détail.

A cette raison d'ordre technique s'ajoutent des facteurs conjoncturels (baisse du prix du pétrole) ou saisonniers (baisse des prix des légumes, soldes d'été dans les magasins). Néanmoins, les milieux officiels, à commencer par M. Biffen, secrétaire au Trésor, se déclarent encouragés et confirmés dans leurs espoirs d'atteindre l'objectif proclamé d'une réduction à 16,5 % en novembre et à 13,5 % au printemps prochain, du taux annuel d'inflation.

Soulignant qu'au cours des trois derniers mois l'augmentation mensuelle des prix a été inférieure à 1 %, les milieux gouvernementaux estiment que la politique de contrôle de la masse monétaire commence à porter ses fruits. Encore fait-on remarquer que cette politique n'a pas été très sévère, puisque les dernières statistiques indiquent que la croissance de la masse monétaire a dépassé de 4 à 5 points les prévisions au cours des deux dernières années.

D'autre part, on s'attend à de nouvelles hausses des prix dans les industries nationalisées (électricité, tarifs ferroviaires, téléphone), prix qui ont pourtant déjà beaucoup augmenté (+ 7,2 % en trois mois). Les loyers des appartements construits par les municipalités devraient eux aussi être relevés.

Malgré tout, le gouvernement estime que la tendance a été définitivement renversée. Il prévoit que les pressions inflationnistes vont continuer de diminuer au cours des prochains mois. La forte position du sterling diminue en effet les prix des produits importés. D'autre part, les entreprises, tenant compte de l'affaiblissement de la demande, n'ont pas augmenté leurs prix et les ont même réduits dans certains cas, préférant comprimer leurs marges bénéficiaires plutôt que de voir leurs stocks s'accumuler. La confédération patronale du C.B.I. indiquait récemment qu'un tiers seulement — la plus faible proportion depuis 1973 — des sociétés envisageaient d'augmenter leurs prix au cours du prochain trimestre.

Le gouvernement en conclut avec regret que le ralentissement de l'inflation est dû davantage à une réduction des bénéfices et des investissements qu'à une diminution des frais de main-d'œuvre. Dans ce contexte, il espère que la baisse du taux d'inflation modifiera substantiellement le climat psychologique des futures négociations salariales et poussera les syndicats à faire preuve de modération.

Accusations

Dans toutes leurs déclarations, les officiels affirment déceler un changement d'attitude de la part des travailleurs, qui assimilent mieux, dit-on, les « *réalités économiques* », comme, par exemple, les ouvriers de Talbot, acceptant une offre jugée raisonnable d'augmentation de 15 %.

Néanmoins, les mineurs maintiennent leurs revendications de 33 %, les conducteurs de camions et les ouvriers de British Leyland réclamant, eux, 20 %.

La tâche du gouvernement, cherchant à convaincre les syndiqués de la nécessité de hausses de salaires modérées, est rendue plus difficile par la publication du nouvel indice la Tax and Price Index (T.P.I.), qu'il avait lui-même créé il y a un an. Celui-ci donne, selon les déclarations officielles, une indication plus exacte du coût de la vie. A l'époque, les syndicats avaient dénoncé la création du T.P.I. comme une formule artificielle, une manœuvre du gouvernement visant à détourner l'attention du public des effets négatifs de la hausse des prix enregistrée par l'indice des prix de détail. De fait, pendant un an, le T.P.I. a toujours été en dessous de l'indice des prix de détail. Mais la situation s'est renversée : le T.P.I. enregistre une accélération de la hausse du coût annuel de la vie, qui passe de 17,4 % en juin à 18,5 % en juillet. Il faut s'attendre que les syndicats, déterminés à maintenir leur niveau de vie, fassent état du T.P.I. pour soutenir leurs revendications.

Quant aux travaillistes, ils ne manquent pas de souligner que l'amélioration annoncée par le gouvernement est « *infime* » et s'explique surtout par un « *trucage* » des statistiques. La nouvelle n'en a pas moins un un effet positif à la City, où la livre sterling a encore amélioré sa position par rapport au dollar.

HENRI PIERRE.

ISRAEL

● *L'indice des prix en Israël* a augmenté de 4,4 % en juillet, en dépit des baisses saisonnières sur les fruits et légumes. Ce sont surtout les produits de base dont les prix ont grimpé, ainsi que ceux des services de santé.

SUEDE

● *Les sociétés suédoises emploient environ 400 000 personnes à l'étranger.* — Selon un rapport de la fédération patronale SAF, le nombre de personnes employées dans les filiales des firmes suédoises, implantées dans cent treize pays, a augmenté de 35 % ces six dernières années et correspond à plus d'un tiers des effectifs industriels en Suède. 60 % de ces salariés, dont 5 720 seulement sont des ressortissants suédois, travaillent en Europe occidentale (50 % pour le Marché commun, 75 % pour l'ensemble des pays de l'O.C.D.E.). Les groupes les plus importants se trouvent en Allemagne fédérale (33 900), en Grande-Bretagne (32 850), en France et au Brésil. 17 % travaillent en Amérique latine, 10 % en Amérique du Nord, 7 % en Asie et 3 % en Afrique et en Australie. — (A.F.P.)

FORTE HAUSSE DES PRIX DE GROS EN JUILLET AUX ETATS-UNIS

Les prix de gros aux Etats-Unis ont très fortement augmenté en juillet, en raison surtout de la sécheresse dont souffrent les régions céréalières.

La hausse de l'indice (+ 1,7 % par rapport à juin) est la plus forte qui ait été enregistrée depuis six ans (novembre 1974). Elle dépasse, et de loin, les prévisions qui avaient été faites par les experts. En juin, la hausse avait été de 0,8 %.

La sécheresse est la principale cause de cette brusque montée. En frappant les régions céréalières, elle a notamment renchéri les prix de la viande de bœuf et de porc, ainsi que de la volaille. Mais les prix des produits finis (+ 1,3 %) et ceux des biens d'équipement (+ 0,9 %) ont également augmenté plus vite qu'au cours des mois précédents (voitures, meubles, vêtements, tabac, *médicaments*...).

La répercussion de ces fortes hausses devrait être très amortie au niveau de l'indice des prix de détail grâce à la baisse des taux du crédit. Certains experts estiment que la hausse des prix à la consommation, qui sera connue dans une semaine, pourrait être inférieure à 0,5 %. Août enregistrerait un résultat semblable. Ces prévisions prennent en compte, outre le coût du crédit meilleur marché et la pause qui se manifeste dans les prix de l'énergie, une amélioration de la productivité. Celle-ci résulterait d'un recul moins rapide de la production industrielle. En juillet, l'indice de la production a baissé de 1,6 % (2,4 % en juin). Pour importante qu'elle soit encore, cette baisse est la plus faible de celles qui ont été enregistrées depuis quatre mois.

TOURISME

A CANNES

Bataille serrée autour de l'acquisition du Martinez

De notre correspondant régional

Cannes. — La mise en vente par l'Etat, début juillet, de l'hôtel Martinez de Cannes (*le Monde* du 9 août) a suscité un vif intérêt dans le monde financier et hôtelier international. Quatorze candidats se sont déjà manifestés, alors que la clôture des appels d'offres n'interviendra que le 29 septembre. Parmi les chaînes hôtelières étrangères figurent notamment Intercontinental, Sheraton, Loew's, Hyatt, ainsi que la société espagnole Melia International Hotels et le groupe libanais Abela.

Les Français, en dehors de la chaîne Concorde, sont représentés par Méridien — qui avait déjà projeté l'acquisition du palace cannois en 1973 — et la Société hôtelière de restauration maritime (S.H.R.M.) de Marseille. Plusieurs groupes bancaires ou financiers agissant pour le compte de tiers ont également demandé à visiter l'hôtel, *ou se sont* fait communiquer les documents comptables de l'établissement.

Cependant, au terme du cahier des charges, ne pourront prendre part à l'appel d'offres « *que les personnes physiques et morales s'engageant à exploiter directement l'hôtel et possédant la capacité professionnelle nécessaire à cette fin* ».

L'un des défenseurs de Mme Veuve Esther Martinez, Me Pierre Bartoli, du barreau de Nice, a indiqué de son côté qu'il déposerait, en début de semaine prochaine un recours préalable en nullité de la vente, pour vices de forme, devant le préfet des Alpes-Maritimes. Une deuxième action devrait être introduite par Mme Martinez, devant le tribunal de grande instance de Grasse, tendant à constater le droit de propriété de l'Etat que celui-ci a tiré d'une dation en paiement au terme de la loi de finances rectificative pour 1979.

Le syndicat C.G.T. des employés d'hôtels, cafés, restaurants et casinos de Cannes, a enfin pris position en déclarant dans un communiqué que l' « *Etat doit garder le Martinez (...) et le donner soit en location, soit en gérance à une société hôtelière offrant des garanties.* » — G. P.

Inquiets de la baisse des cours

LES ÉLEVEURS DE PORCS BRETONS RESTENT MOBILISÉS

Les éleveurs de porcs bretons qui, depuis mercredi 13 août, ont établi des barrages routiers dans le Finistère afin de protester contre l'effondrement des cours et les importations massives dans la C.E.E., ont annoncé qu'ils lèveraient les barrages dimanche 17 août.

Selon les organisations professionnelles de la région, les pouvoirs publics auraient accepté de réunir au cours de la deuxième semaine d'août le comité interprofessionnel national pour l'exportation, satisfaisant ainsi l'une des premières revendications des éleveurs. Ceux-ci ont cependant décidé « de rester mobilisés et d'entreprendre d'autres actions si les promesses faites par les pouvoirs publics n'étaient pas tenues ».

« OPÉRATION SOURIRE » DANS LE LIMOUSIN

(De notre correspondant.)

Limoges. — Sans faire de barrages sur les routes — ils se tiennent sur l'accotement, — les jeunes agriculteurs du Limousin présentent pendant trois jours, les 15, 16 et 17 août, leurs produits le long de la N. 20 Paris-Toulouse, dans la traversée de la Haute-Vienne, leur « opération sourire » : une vente directe, du producteur au consommateur, d'un échantillonnage de produits régionaux.

Les agriculteurs d'Objat (Corrèze) ont apporté des fruits, ceux de la banlieue de Limoges des fromages de chèvre et de vache ; les agricultrices du bassin de la Briance ont confectionné des clafoutis (gâteaux aux cerises noires). Les uns et les autres vendent bien sûr de la viande (entrecôte, notamment). La région étant peu prodigue en vins, des voisins, les viticulteurs de Sigoulès, invitent à déguster (et à acheter) leur monbazillac. — M. S.

SOCIAL

BIBLIOGRAPHIE

« Quels cadres pour demain ? »

Tout n'avait-il pas déjà été *dit sur le phénomène de masse* des cadres, sur le « malaise » des « mal-aimés » de la société industrielle ?

Pourtant, François Lagrandié, en écrivant *Quels cadres pour demain ?* est parvenu à donner un éclairage nouveau sur les incertitudes matérielles et morales d'une catégorie socio-professionnelle sollicitée par tant de forces contradictoires.

L'auteur, en effet, sait de quoi il parle : ingénieur civil des mines, il a passé quinze ans dans les Houillères du Nord, dont les deux tiers comme directeur d'un siège d'extraction comptant plus de mille « gueules noires ». Il a vécu, pendant un temps presque égal, l'action menée à la tête d'un syndicat de cadres, partie intégrante d'une confédération en perpétuelle ébullition, la C.F.D.T. Depuis neuf années, il est directeur, chargé des relations sociales dans un grand groupe financier.

Cela permet de poser des diagnostics : « *Quelle que soit la pesanteur des habitudes et des difficultés à surmonter,* dit-il, *on ne voit pas d'alternative : le système hiérarchique et la parcellisation du travail sont de moins en moins acceptés aujourd'hui.* »

Evoquant les conventionnels qui firent tomber la tête de Lavoisier au cri de « *la République n'a pas besoin de savants* » parce qu'ils n'avaient pas compris les services que l'on pouvait attendre de son œuvre et de celle de ses semblables, F. Lagrandié est catégorique : « *De même,* écrit-il, *si les cadres ne pouvaient faire convenablement percevoir leur utilité, s'ils cessaient d'être des facteurs de changement et surtout de progrès — ne serait-ce qu'en étant conduits à tout subordonner au souci de sauvegarder places et privilèges — il y a tout lieu de prévoir que l'on entendrait rapidement dire que la société n'a pas besoin de cadres.* »

La remise en question est donc continuelle tout au long de ces pages bourrées de citations et références scientifiques et sociales, littéraires et économiques, politiques et spiritualistes.

Les réponses à facettes, suscitant de nouvelles interrogations, comme la solution autogestionnaire, pour laquelle le militant-manager ne cache pas sa sympathie en veillant à ne pas tomber dans les chausse-trapes de la précision. « *Il est difficile d'être un cadre, mais pas plus de le devenir en approfondissant sa communion qu'en cultivant sa différence.* » En citant *in fine* cette phrase d'André Malraux, François Lagrandié justifie le sous-titre de l'ouvrage qui annonce un projet : pour un partage efficace et libérateur des responsabilités de l'entreprise. — J. R.

★ Collection Agir, Priva Editeur.

LES NOMINATIONS AU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ANPE

Le *Journal officiel* du 15 août publie la liste des quinze membres titulaires du conseil d'administration tripartite de l'Agence national pour l'emploi (A.N.P.E.) institué dans le cadre de la réforme de janvier 1980.

● *Administration* : MM. René Robin (ministère du travail), André Bruyère (éducation), Bernard Schaefer (budget), Jean-Pierre Sourviron (industrie) et Philippe Barret (DATAR).

● *Employeurs* : MM. Yves Corpet, Philippe Sappey et Bernard Gigon (C.N.P.F.), Jean Brunet (Confédération générale des P.M.E.), Paul Josse (Assemblée permanente des chambres de commerce et d'industrie).

● *Salariés* : MM. Jacques Leroy (C.G.T.), Michel Rolant (C.F.D.T.), Antoine Faesh (F.O.), Guy Cosyns (C.F.T.C.) et Jean Menin (C.G.C.).

A Gallargues

LES MINEURS D'ALÈS PERÇOIVENT LE PÉAGE PENDANT DEUX HEURES

(De notre correspondant.)

Nîmes. — Pendant deux heures, vendredi 15 août, quelque cent vingt mineurs, venus du bassin d'Alès avec leurs épouses et leurs enfants, ont pris le contrôle du péage autoroutier de Gallargues, sur l'A-9, entre Nîmes et Montpellier. A partir de 9 heures, ils ont perçu un droit de passage auprès des conducteurs descendant vers l'Espagne ou les plages du littoral languedocien, tout en leur distribuant des tracts réclamant l'ouverture du bassin de Ladresh (« le Monde » daté 10 et 11 août).

Alors que des automobilistes ont témoigné qu'il leur avait été demandé une contribution calculée selon la longueur du trajet parcouru sur l'autoroute, les services officiels affirment que c'est un simple appel à la générosité des touristes qui a été effectué par les mineurs. Le choix du procédé a de l'importance pour la qualification de l'acte accompli, mais il est vraisemblable que les deux systèmes ont été mis en œuvre. Toujours est-il qu'après s'être adressé aux conducteurs d'environ deux mille cinq cents véhicules, les mineurs ont quitté le péage vers 11 heures, sans que le peloton de gendarmerie de l'autoroute, qui a observé de bout en bout l'opération, soit intervenu.

● *La politique charbonnière du P.S.* — La suppression d'une ligne à rendu peu compréhensible la note consacrée (*le Monde* du 15 août) à la position socialiste sur l'avenir des houillères. Il fallait lire : « *Le gouvernement estime que les nouveaux usages du charbon doivent se substituer essentiellement à du fuel.* » Cette « *incohérence se trouve accentuée lorsque l'on tient compte du coût social de l'abandon du charbon français...* ».

ENVIRONNEMENT

LE LITTORAL ACCESSIBLE A TOUS OU PRESQUE TOUS

Chacun se demande, l'été revenu, à qui appartiennent les plages. « *D'ici dix ans, 60 % du littoral sera accessible à tout le monde* », pouvait répondre M. Michel d'Ornano, ministre de l'environnement et du cadre de vie, le vendredi 15 août, sur France-Inter.

M. d'Ornano a précisé que le passage dit du « sentier du douanier », aménagement fait sur un minimum de 3 mètres en profondeur et réservé aux piétons, existe déjà sur 800 kilomètres (pour 6 000 kilomètres de côtes en France).

Le ministre de l'environnement a précisé, d'autre part, qu' « *il n'y avait pas de plages privées en France, mais parfois des concessions ne pouvant dépasser 30 % d'une plage. Au fur et à mesure que nous avançons dans le temps,* a-t-il ajouté, *ces concessions diminuent très vite* ».

Revenant, en conclusion, sur les « *conséquences très graves* » du camping sauvage sur les bords de mer, M. d'Ornano a déclaré avoir mis en place, à la demande du président de la République, « *une politique systématique de protection de tous les milieux naturels, et en particulier des dunes saccagées.* » « *Je souhaite que le camping se développe sur le bord du littoral,* at-il indiqué, *mais sur des terrains d'accueil organisés, parfaitement réalisables, car ils ne coûtent pas des sommes considérables.* »

MERGUEZ CONNECTION

La gendarmerie des Landes a presque entièrement démantelé la filière des merguez avariées. Alertés par des commerçants inquiets, des maires soucieux de préserver l'environnement de leurs plages et des consommateurs « empoisonnés », les services de la préfecture ont envoyé sur la nationale 10, route de l'Espagne, et dans les dunes du littoral, un commando de gendarmes, inspecteurs des services d'hygiène, contrôleurs des services des prix, à l'assaut des baraques « à frites » qui servent à leurs clients certaines viandes — le plus souvent sous forme de merguez — que les services vétérinaires n'arrivent pas toujours à identifier.

Depuis le 31 juillet dernier, quatre opérations ont ainsi permis de relever deux cent quatre infractions à la législation, de saisir 600 kilos de produits impropres à la consommation, dont 450 kilos de viande avariée, 120 kilos de coquillages douteux, dont 12 kilos présentant des signes avancés de décomposition...

A l'heure du succès grandissant de la formule « fast-food », il ne s'agit pas pour la préfecture de faire disparaître ces détestables baraques, mais plutôt de les obliger à respecter les règles élémentaires du commerce et de l'hygiène.

Colmo

Nouvelle baisse



LA SEMAINE FINANCIÈRE

SUR LE MARCHÉ DES CHANGES

Calme

Transactions généralement modestes, écarts de cours peu importants : la deuxième semaine du *mois d'août a été* calme sur les marchés des changes.

Comme la semaine précédente, le cours du DOLLAR a continué d'épouser l'évolution des taux d'intérêt. Ainsi la devise américaine a-t-elle progressé lundi et *mardi pour fléchir assez nettement* mercredi et, enfin, se redresser jeudi à la veille du long week-end du 15 août.

L'attitude des opérateurs, qui semblent se contenter d'expédier les affaires courantes et refusent de prendre position, reflète les incertitudes présentes, qu'elles concernent l'évolution de la situation économique des Etats-Unis *ou l'évolution des taux d'intérêt.*

La reprise tant attendue viendra-t-elle ? Pour l'heure, on ne saurait dire qu'elle se dessine réellement, confirmant ainsi les pronostics de ceux qui pensaient que la sortie de la récession que les Etats-Unis viennent de connaître serait plus délicate et plus lente que d'aucuns le prévoyaient. L'approche de l'élection présidentielle *et* les *déclarations* multiples et parfois contradictoires qu'elle fait naître

la dernière. La bonne tenue persistante du FRANC a permis aux autorités monétaires de ramener, pour *la* première *fois, le taux de* l'argent au jour le jour à 11 %. Cette détente pourrait faciliter une baisse des taux en Allemagne fédérale, baisse annoncée par le ministre des finances, M. Hans Matthoefer, récemment.

Cette déclaration de *M. Matthoefer* a au demeurant provoqué de vives réactions en R.F.A. Un porte-parole de la Bundesbank a rappelé à cette occasion que l'institut d'émission *était* indépendant du pouvoir et de source *proche du gouvernement on* a souligné que la Bundesbank ne pratiquait pas une politique de taux mais une politique de régulation *de la masse monétaire.*

Au-delà de ces réactions, l'Agefi rapporte que la Bundesbank s'inquiète de la tenue du DEUTSCHEMARK. Si apparemment la valeur de la devise allemande a peu varié vis-à-vis des monnaies de ses principaux partenaires, l'institut d'émission note que le taux d'inflation reste beaucoup plus faible en R.F.A. que *chez* ses *mêmes* partenaires et que la valeur de la monnaie allemande a donc baissé de près

Cours moyens de clôture comparés d'une semaine à l'autre

(La ligne inférieure donne ceux de la semaine précédente.)

PLACE	Livre	$ U.S.	Franc français	Franc suisse	Mark	Franc belge	Florin	Lire italienne
Londres...	—	2,3760	9,8116	3,8990	4,2340	67,8348	4,6046	2001,78
	—	2,3720	9,7785	3,9161	4,2340	67,5971	4,6111	1996,63
New-York.	—	—	24,2160	60,9394	56,1167	3,5026	51,5995	0,1186
	2,3720	—	24,2571	60,5693	56,0224	3,5137	51,4403	0,1188
Paris......	9,8116	4,1295	—	251,64	231,73	14,4640	213,08	4,9014
	9,7785	4,1225	—	249,69	230,95	14,4852	212,06	4,8975
Zurich....	3,8990	164,10	39,7384	—	92,0875	5,7478	84,6749	1,9477
	3,9161	165,10	40,0485	—	92,4929	5,8011	84,9279	1,9613
Francfort.	4,2340	178,20	43,1529	108,5923	—	6,2416	91,9504	2,1151
	4,2340	178,50	43,2989	108,1162	—	6,2719	91,8299	2,1205
Bruxelles.	67,8348	28,5500	6,9136	17,3979	16,0212	—	14,7316	3,3887
	67,5971	28,4600	6,9035	17,2380	15,9439	—	14,6399	3,3810
Amsterdam	4,6046	193,80	46,9306	118,0987	108,7542	6,7880	—	2,3002
	4,6111	194,40	47,1558	117,7468	108,9875	6,8306	—	2,3094
Milan....	2001,78	842,50	204,0198	513,4064	472,7833	29,5096	434,72	—
	1996,63	841,75	204,1843	509,8425	471,5686	29,5765	432,99	—

n'est pas faite pour clarifier les choses. *Quant à l'évolution prochaine* des taux d'intérêt, c'est un peu la bouteille à l'encre. Pour l'heure, 2 points séparent les taux au jour le jour des taux à six mois. Alors, *verra-t-on* les seconds baisser ou au contraire *les premiers monter ?* On s'interroge.

La Bayerische Landesbank, elle, ne s'interroge pas. A ses yeux la force du DOLLAR est actuellement surestimée. En effet, pensent les spécialistes de la banque de Munich, l'amélioration de la balance commerciale est insignifiante et les taux d'intérêt ne *sauraient être considérés comme* un soutien à long terme des devises. Quant à la reprise espérée, elle ne saurait soutenir la devise américaine étant donné qu'elle cohabiterait avec une inflation qui vraisemblablement ne descendra pas en dessous de 12 % dans les prochains mois.

Sur le front européen les positions n'ont guère varié non plus. Le FRANC FRANÇAIS, bien qu'en très léger repli, continue d'occuper la *première place du système* européen et le DEUTSCHEMARK

de 3 % sur la base de calcul établie *à partir de l'indice des prix* de gros dans l'industrie. Cette dépréciation, si elle favorise les exportations allemandes, aggrave les risques d'inflation importée.

La LIVRE STERLING, à l'inverse du DEUTSCHEMARK, continue de se bien porter. Examinant les perspectives de l'économie britannique, *The Henley Center for Forecasting* estime que *la* balance des paiements devrait se redresser du fait du ralentissement des importations provoqué par la récession. Quant à l'inflation, il est probable qu'elle ne redescendra pas en dessous de 13 % au cours des *prochains dix-huit mois — contre* 17 % environ actuellement — car dans le même temps la LIVRE STERLING ne se maintiendra pas à ses cours actuels.

Signalons enfin une légère reprise du YEN japonais. Sur le *marché de l'or*, la semaine, en revanche, a été passablement agitée. Le cours de l'once d'or, en forte baisse lundi, et surtout mardi (605 dollars), s'est redressé à l'approche du week-end, pour finalement s'inscrire vendredi à près de 625 dollars (contre 630 dollars le vendredi précédent).

LE MARCHÉ DE L'ARGENT

Nouvelle baisse

Amorcée maintenant depuis un mois, la détente des taux d'intérêt s'est poursuivie cette semaine sur le marché monétaire, où le loyer de l'argent au jour le jour est revenu dès le 12 août à 11 %, soit à son niveau le plus bas depuis un an.

En raison de la fermeté persistante du franc français, qui se situe toujours en tête du « serpent » monétaire européen, alors que le deutschemark, au contraire, se trouve en queue de peloton, les autorités laissent glisser doucement les taux, tout en continuant néanmoins à les surveiller étroitement. De fait, l'objectif primordial est toujours de défendre le franc en assurant une *rémunération* élevée aux capitaux étrangers. Mais la Banque de France, maîtresse du marché financier, l'œil toujours fixé sur la politique de la Banque fédérale d'Allemagne de l'Ouest, peut relâcher un peu sa surveillance maintenant que la Bundesbank envisage d'abaisser le 21 août ses taux directeurs, fixés depuis le 2 *mai à 7,5 % pour l'escompte* et à 9,5 % pour le Lombard (avances sur titres). C'est M. Hans Matthoeffer, ministre des finances de la République fédérale, qui l'a laissé entendre dans une récente interview.

Cela étant, l'écart ne cessant de se creuser entre le taux du marché monétaire et les conditions de crédit *accordées* par les banques, deux établissements de la place, le C.C.F. et la Société Générale, ont décidé, jeudi en fin de matinée, de ramener leurs taux de base de 12,75 % à 12,25 % à compter du 18 août. Ils ont été accompagnés par le Crédit Chimique. Les autres banques françaises leur emboîteront vraisemblablement le pas dans les jours *qui viennent.* C'est la troisième fois cette année qu'une détente se produit sur les taux de base bancaires. Un premier abaissement les avait ramenés à 13 % début mai, puis un second à 12,75 % à la fin juillet. Mais c'est la première fois que la diminution annoncée atteint 0,50 %. Néanmoins, les tarifs du crédit en France restent encore très élevés historiquement.

Les taux à terme ont encore baissé de 1/8 % sur l'ensemble des échéances, pour s'établir aux alentours de 11 %.

Si le franc continue à se bien comporter, les spécialistes n'écartent pas la possibilité de voir le taux de l'argent au jour le jour tomber au-dessous de 11 % dans les *semaines* à venir. Une première et précieuse indication pourrait être donnée par la Banque de France lors de son adjudication la semaine prochaine. Mais *la* poursuite de la détente dépendra finalement de la décision de la Bundesbank de maintenir ou non ses taux.

Aux Etats-Unis, en revanche, avec la poussée record de la masse monétaire au cours de la première semaine d'août (+ 8,2 milliards de dollars), les *spéculations* vont bon train sur la possible remontée des taux d'intérêt, et le prévisible tour de vis que le FED s'apprêterait à donner pour enrayer la croissance des liquidités. — A.D.

BOURSE DE PARIS

SEMAINE DU 11 AU 14 AOUT

Une surprenante poussée

REPUTEE pour être la plus creuse de l'année, la semaine précédant l'Assomption n'a pas donné lieu, cette année encore, à de très gros échanges à la Bourse de Paris, ni à de grands mouvements de cours sur les valeurs françaises. Réduite à quatre séances par la fête du 15 août, cette semaine n'a pas été cependant totalement négative, puisque les différents indices se sont finalement établis, à la veille du long week-end, à leurs plus hauts niveaux depuis la fin du mois de février dernier.

Rien ne laissait augurer un tel résultat. De fait, engourdi par l'inactivité, le marché s'était enlisé doucement, jour après jour, avec des volumes d'affaires modestes *engendrant* de l'effritement. La séance de jeudi ne s'annonçait pas devoir être meilleure que les précédentes. Bien au contraire, *compte tenu de la fermeture* des banques à midi, d'aucuns s'attendaient, autour de la corbeille, qu'elle fût de pure forme. A l'étonnement général, et dès l'ouverture, le marché se remettait doucement en branle. Bien amorcé, le mouvement s'amplifiait graduellement avec des échanges plus étoffés, à telle enseigne que, au coup de clôche final, le marché avait non seulement effacé toutes les petites pertes subies les jours précédents, mais *dépassé* le niveau à la fin de la semaine passée, après son petit galop.

Faut-il voir dans ce redressement un effet de la décision prise jeudi en fin de matinée par *deux grandes banques* françaises, le C.C.F. et la Société Générale, d'abaisser leur taux de base de 0,50 % pour le ramener à 12,25 % à compter du 18 août ? Peut-être. Espérée par les milieux financiers, cette baisse n'était guère escomptée avant une quinzaine de jours. En l'occurrence, la Bourse a réagi avec d'autant plus de vigueur qu'elle n'avait pas anticipé cette bonne nouvelle.

Dire que les opérateurs se sont rués sur les valeurs françaises des entreprises françaises serait mentir. Mais, assurément, le regain d'intérêt qu'ils ont marqué pour les placements boursiers n'était ni feint ni négligeable.

Il est vrai que la Bourse de Paris est loin d'avoir épuisé encore toutes ses possibilités de hausse. En septembre, la clientèle des Sicav Monory reprendra ses achats et ces organismes investiront les nouvelles liquidités ainsi *recueillies sur le marché. De son côté,* Wall Street n'a peut-être pas fini de nous étonner. Actuellement en phase de consolidation, le New-York Stock Exchange, de l'avis des « brockers » américains, devrait reprendre son ascension. Il y a à cela une bonne raison : le président Carter, tout comme son challenger M. Donald Reagan, vont devoir, pour faire pencher la balance de l'électorat en leur faveur, présenter des programmes économiques sérieusement révisés, solides et propres à favoriser le redémarrage de l'industrie américaine comme à éponger le chômage. Promesses électorales sans doute, mais que Wall Street ne manquera pas de prendre en compte.

Ajoutons enfin que la France, si l'on en croit les augures, semble disposer d'atouts qui devraient lui permettre de supporter la récession mieux que bon nombre de ses partenaires de la Communauté européenne.

Dans ces conditions, même une veille de 15 août, la spéculation peut toujours être tentée de s'engager. « Si aucun événement majeur ne se produit durant ce week-end, nous confiait un professionnel, je parie que la Bourse va recommencer à monter la semaine prochaine. » Une prédiction de plus à verser au dossier.

ANDRE DESSOT.

MATIÈRES PREMIÈRES

Reprise du cuivre - Hausse du plomb

MÉTAUX. — *Une reprise s'est produite sur les cours du cuivre au Metal Exchange de Londres, malgré l'accroissement des stocks britanniques de 3 850 tonnes à 111 275 tonnes. La grève qui paralyse depuis le 1er juillet les raffineries américaines commence à produire ses effets. Plusieurs importantes compagnies réduisent ou vont arrêter leurs livraisons de métal raffiné. Si aucun accord n'intervient prochainement entre les représentants des compagnies et les syndicats, il faut s'attendre à l'invocation généralisée de la clause de force majeure dès que les stocks seront épuisés.*

La reprise se confirme et s'accentue même sur les cours du plomb à Londres. Le gonflement des stocks britanniques de métal a été éclipsé, et au-delà, par des achats accrus passés pour compte américain et de pays de l'Europe orientale. Aux Etats-Unis, les réserves de métal s'amenuisent. Une grève pourrait même éclater chez un producteur important, le 18 août, lors du renouvellement des contrats de travail. La position statistique du plomb reste satisfaisante. Selon les chiffres fournis par le groupe d'études internationales du plomb et du zinc, la production minière mondiale s'est accrue de 1,5 % seulement durant le premier semestre alors que celle de métal raffiné diminuait de 6,1 % à 2,02 millions de tonnes. Quant à la consommation, elle a enregistré durant la même période une hausse de l'ordre de 10 %.

Légère progression des cours du zinc à Londres.

TEXTILES. — *Hausse des cours du coton à New-York. La récolte mondiale est évaluée par le Comité consultatif international à 64,9 millions de balles, légèrement inférieure à celle de la précédente saison.*

Sensible repli des cours du jute à Londres. La récolte indienne est estimée à 8 millions de balles, supérieure de 1,6 million de balles à la précédente.

DENRÉES. — *La hausse se poursuit sur les cours du sucre. Si la prochaine récolte cubaine n'est pas meilleure que la précédente, l'U.R.S.S. va être obligée d'acheter près de 2 millions de tonnes de sucre sur le marché libre.*

CÉRÉALES. — *Faibles variations des cours du blé sur le marché aux grains de Chicago. La récolte mondiale serait inférieure à la précédente, estimation faite par le département américain de l'agriculture.*

VALEURS LE PLUS ACTIVEMENT TRAITÉES A TERME

	Nombre de titres	Val. en capit. (F)
C.N.E. 3 %	12 325	45 764 585
4 1/2 % 1973 ...	17 900	43 535 390
Lafarge	77 700 (1)	21 537 750
Elf Aquitaine .	16 025	19 361 250
Harmony	95 290	8 929 215
B.S.N.	6 775 (1)	6 989 775
C.F.P.	29 850	7 146 909

(1) Trois séances seulement.

Cours des principaux marchés du 14 août 1980

(Les cours entre parenthèses sont ceux de la semaine précédente.)

METAUX. — Londres (en sterling par tonne) : cuivre (Wirebars) comptant 921,50 (906), à trois mois 939 (924) ; étain comptant 7 180 (7 280), à trois mois 7 130 (7 169) ; plomb 374 (357) ; zinc 331,50 (320) ; argent (en pence par once troy) 673,50 (683). — New-York : cuivre (premier terme) 99,50 (97) ; argent 15,90 (16,15) ; aluminium (lingots) inch. (75) ; ferraille, cours moyen (en dollars par tonne) inch. *(69,83)* ; *mercure* (par bouteille de 76 lbs) inch. (390-400). — Penang (en dollars des Détroits par picul de 22 lbs) : 2 158 (2 184).

TEXTILES. — New-York (en cents par livre) : coton oct. 89,20 (86,20), déc. 86,25 (82,75). — Londres (en nouveaux pence par kilo) : laine (peignée à sec) oct. 360 (359) ; jute (en livres par tonne) Pakistan White grade C 197 (206). — Roubaix (en francs par *kilo*) : laine inch. (28,30).

CAOUTCHOUC. — Londres (en nouveaux pence par kilo) : R.S.S. comptant 60,90-61 (59,90-60). — Penang (en cents des Détroits par kilo) : 296,50-297 (296,50-297).

DENREES. — New-York (en cents par lb) : cacao déc. 2,209 (2,220), mars 2,289 (2,290) ; sucre sept. 35,30 (34), oct. 36 (34,45) ; café sept. 143,40 (144,60), déc. 152,30 (151,60). — Londres (en livres par tonne) : sucre oct. 360 (349), janv. 372 (358) ; café sept. 1 226 (1 225), nov. 1 275 (1 264) ; cacao sept. 978 (978), déc. 1 016 (1 017). — Paris (en francs par quintal) : cacao *sept. 950 (935), déc. 980 (974)* ; café sept. 1 200 (1 175), nov. 1 244 (1 245) ; sucre (en francs par tonne) oct. 3 275 (3,270), déc. 3 325 (3 305).

CEREALES. — Chicago (en cents par boisseau) : blé sept. 453 (454), déc. 473 1/2 (474) ; maïs sept. 340 1/4 (341 1/2), déc. 341 1/2 (342 1/2).

Indices : *Moody's* 1 244 (1 236,40) ; Reuter 1 722,60 (1 716).

Bourses étrangères

NEW-YORK

Au plus haut depuis janvier 1977

Encore une bonne et même une très bonne semaine pour Wall Street qui, malgré les très abondantes ventes bénéficiaires enregistrées au cours de la séance de mardi, a réussi à reprendre sa progression pour atteindre à la veille du week-end à son plus haut niveau depuis le 19 janvier 1977. De fait, l'indice des industrielles a encore ajouté 12,03 points à ses gains précédents, s'établissant ainsi à 966,72, ce qui correspond, compte tenu de la baisse de 11,69 points survenu le 12 août, à une avance de près de 24 points.

Rien décidément ne semble devoir attaquer le moral des opérateurs américains, ni les prises de bénéfices jugées salutaires autour du « Big Board » pour assainir le marché, ni les mauvaises nouvelles, comme la flambée des prix de gros en juillet (+ 1,7 %) et le recul de la production industrielle le même mois (— 1,6 %), moins accentuée il est vrai qu'en juin et mai.

Assurément, Wall Street relègue au second plan la possibilité d'un renchérissement du loyer de l'argent.

Notons quand même que, vendredi, les investisseurs n'avaient pas encore eu connaissance de l'augmentation record de la masse monétaire au cours de la première semaine d'août, augmentation qui a immédiatement relancé les spéculations sur une hausse des taux d'intérêt et le tour de vis que le Fed s'apprêterait à donner pour enrayer la croissance des liquidités.

L'activité hebdomadaire a porté sur 236,55 millions de titres contre 252,79 millions précédemment.

	Cours 8 août	Cours 15 août
Alcoa	69 1/2	69
A.T.T.	51 7/8	53 1/4
Boeing	37 5/8	37 1/8
Chase Man. Bank .	44 1/4	46
Du P. de Nemours	47 3/4	49 1/2
Eastman Kodak ...	65 5/8	64 3/4
Exxon	69 3/4	72 1/4
Ford	28	28
General Electric ..	56 3/8	57 5/8
General Foods	30 3/4	31 1/2
General Motors ...	54	57 3/4
Goodyear	16 1/8	16 1/8
I.B.M.	65 1/4	68 7/8
I.T.T.	31 1/2	31 5/8
Kennecott	29	28 7/8
Mobil Oil	71 3/4	71 1/2
Pfizer	42 5/8	41 7/8
Schlumberger	139 3/8	135
Texaco	37 5/8	38
U.A.L. Inc.	22 3/4	22
Union Carbide	46 1/2	39 3/8
U.S. Steel	24 3/4	23 7/8
Westinghouse	25 1/4	28 3/4
Xerox Corp.	60 1/4	62

TOKYO

Nouvelle avance

Amorcé la semaine précédente, le mouvement de reprise s'est poursuivi presque sans interruption ces derniers jours à la Bourse de Tokyo, les promesses d'un plan de relance économique en préparation mais aussi d'un accroissement des investissements de l'étranger ayant favorisé les achats.

L'activité s'est fortement accélérée et 1 790 millions de titres ont changé de mains contre 1 443 millions.

Indices du 15 août : Nikkei Dow Jones, 6 838,20 (contre 6 771,51) ; indice général, 475,33 (contre 467,50).

	Cours 8 août	Cours 15 août
Canon	622	654
Fuji Bank	418	418
Honda Motors	565	591
Matsushita Electric	712	761
Mitsubishi Heavy .	178	187
Sony Corp.	2 360	2 580
Toyota Motors	750	793

FRANCFORT

Rechute en fin de semaine

La perspective d'une remontée des taux d'intérêt aux Etats-Unis a *provoqué en fin de semaine* une baisse sensible du marché qui a reperdu, et même largement au-delà, tout ce qu'il avait initialement gagné dans l'espoir d'un abaissement des taux directeurs de la Bundesbank.

Indice de la Commerzbank du 15 août : 740 (contre 744,9).

	Cours 8 août	Cours 15 août
A.E.G.	91,50	91,70
B.A.S.F.	140	136,50
Bayer	118,90	116,70
Commerzbank	174,50	173,20
Hoechst	118,70	115,90
Mannesmann	127,70	123,20
Siemens	284,90	280,10
Volkswagen	168,50	173,20

LONDRES

Un peu mieux disposé

Le ralentissement de l'inflation confirmé par la Banque d'Angleterre et l'espoir d'une reprise de l'économie en fin d'année ont relancé les achats en fin de semaine sur un marché initialement déprimé par la baisse de la production industrielle et les mauvais résultats de Woolworth et de Carrington Villeya.

Les industrielles ont partiellement profité de cette reprise des affaires. Les pétroles ont été assez irréguliers, effaçant une hausse initiale déclenchée par la promesse d'une uniformisation, au sein de l'OPEP, des prix et des augmentations du brut, à la suite de la réduction des prix de gros de l'essence décidée par les compagnies nationales.

Les mines d'or ont monté sans parvenir à effacer les pertes subies au départ.

Indices « F.T. » du 15 août : industrielles, 483,3 (contre 481,1) ; mines d'or, 372,5 (contre 379,2) ; fonds d'Etat, 69,42 (contre 69,81).

	Cours 8 août	Cours 15 août
Bowater	179	171
Brit. Petroleum ...	358	352
Charter	227	230
Courtaulds	65	65
De Beers *	9,69	9,69
Free State Geduld*	67	**64 1/2
Gt Univ. Stores ...	440	450
Imp. Chemical	366	366
Shell	410	418
Vickers	122	125
War Loan	32 1/8	31 3/4

(*) En dollars.
(**) Cours du 14 août.

MARCHÉ LIBRE DE L'OR

	Cours 8 8	Cours 14 8
Or fin (kilo en barre).	34250	33600
— (kilo en lingot)	34450	33700
Pièce française (20 fr.).	747	750
Pièce française (10 fr.).	389 90	409
Pièce suisse (20 fr.)...	614 2.	621 10
Union latine (20 fr.)...	612	628
• Pièce tunis. (20 fr.).	600	599 90
Souverain	768	780
• Souverain Elizabeth II	921	940
• Demi-souverain ...	425 10	445
Pièce de 20 dollars	3878	3860
— 10 dollars ...	1549	1580
— 5 dollars ...	89[illegible]	89[illegible]
— 50 pesos	3555	3580
• — 20 marks	674	688
— 10 florins ...	[illegible]	598 90
• — 5 roubles ..	386	387

LE VOLUME DES TRANSACTIONS (en francs)

	11 août	12 août	13 août	14 août	15 août
Terme....	126 428 446	124 126 365	144 900 779	81 366 576	—
Compt....					
R. et obl.	296 636 545	179 877 656	212 715 817	99 492 743	—
Actions.	52 324 005	53 956 735	50 691 235	44 481 446	—
Total....	475 388 996	357 960 756	408 307 831	225 340 765	—
INDICES QUOTIDIENS INSEE (base 100, 28 décembre 1979)					
Franç...	108,9	108,9	108,6	109	—
Etrang...	113	112,8	112,4	112,4	—
COMPAGNIE DES AGENTS DE CHANGE (base 100, 28 décembre 1979)					
Tendance.	114	113,9	113,6	114,3	—
(base 100, 29 décembre 1961)					
Ind. gén...	109,7	109,5	109,1	109,3	—

GOODYEAR S'APPRÊTERAIT A FERMER SA FILIALE SUÉDOISE

La firme américaine Goodyear, premier fabricant mondial de pneumatiques, va fermer sa filiale suédoise implantée dans la ville portuaire de Norrköping (200 kilomètres au sud de Stockholm). C'est du moins le quotidien de Stockholm *Dagens Nyheter* qui l'affirme, ajoutant que *M. William* Marks, le *P.-D. G.* de cette filiale, doit rendre cette décision publique lundi 18 août.

Ce n'est pas la première fois qu'une telle information circule. En octobre 1979 déjà, un autre journal suédois, l'hebdomadaire *Veckan Affaer*, avait *annoncé* la *fermeture* de la société. A l'époque, M. Marks n'avait pas vraiment démenti. Il s'était borné à déclarer que l'usine de Norrköping avait des problèmes de rentabilité. « *Les coûts de production, avait-il précisé, sont beaucoup trop élevés en Suède* » et « *l'absentéisme, de 15 % à 20 %, ne permet pas à notre filiale d'être concurrentielle.* »

Cette fois, il semble bien que Goodyear soit résolu à stopper toute activité en Suède en raison de la détérioration rapide des résultats de sa filiale. Touché comme tous ses concurrents par une mauvaise conjoncture, Goodyear s'efforce, comme l'autre fabricant américain de pneumatiques Firestone *(le Monde du* 12 août), de couper les branches mortes de ses activités européennes. L'année dernière, le groupe avait fermé une de ses filiales britanniques.

Goodyear-Suède a réalisé en 1979 un chiffre d'affaires de 240 millions de couronnes environ. Elle emploie sept cents personnes *actuellement* contre *neuf* cents l'année dernière.

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

DANS LES PORTS NORMANDS

Le mouvement des marins-pêcheurs se durcit

Le blocus des ports normands continuait ce samedi 16 août. Seul l'accès à Fécamp (Seine-Maritime), où le barrage avait été levé vendredi 15 peu avant 19 heures, demeurait possible. Le comité local des pêches de Cherbourg (Manche) a décidé ce samedi matin de bloquer le port dans l'après-midi. C'était le seul port normand qui n'ait pas été barré jusqu'ici. A Boulogne, les grévistes ont annoncé pour ce samedi après-midi des « actions spectaculaires ». Ils sont particulièrement mécontents de voir continuer les arrivages de poissons étrangers.

Des milliers de touristes britanniques qui se disposaient à rentrer dans leur pays sont bloqués en France. Les ports encore libres ne pouvant remplacer totalement le Havre et Dieppe. Dans cette dernière ville, la situation devient critique notamment pour les voyageurs venus passer un jour ou deux en France. Certains ont dû dormir dans la gare maritime. Des milliers de plaisanciers ont aussi été enmpêchés de sortir en mer. Tous ne l'ont pas accepté de gaieté de cœur. A Courseulles (Calvados) les fêtes de la mer du 15 août ont été annulées.

Mais c'est au Havre que la situation est la plus tendue. Vendredi 15 août, les pêcheurs qui en bloquent l'accès ont encore renforcé leurs barrages en tendant deux gros câbles métalliques en travers de l'écluse François Ier qui relie l'avant-port aux bassins de la zone industrielle. Dans la nuit de vendredi à samedi, Mme Camille Huet (C.M.I.), maire de Port-en-Bassin et suppléante de M. François d'Harcourt député du Calvados (U.P.F.-C.M.I.), a tenté sans succès d'obtenir une levée du blocus. Si cela avait été le cas, une délégation de marins portais aurait été reçue ce samedi 16 par un collaborateur de M. Le Theule.

Ce dernier a déclaré vendredi que ce qui se passait au Havre « était inacceptable » mais qu'il n'était pas question que l'intervention de la marine nationale constitue « la seule réponse » aux revendications des marins-pêcheurs. S'inquiétant des conséquences du blocus, M. Jacques Dubois, directeur du port du Havre, a affirmé qu'il se traduisait chaque jour par un manque à gagner de 5 millions de francs pour l'ensemble de la communauté portuaire. Il a précisé que déjà dix-neuf navires avaient été détournés sur des ports étrangers et que vingt-neuf cargos n'avaient pu appareiller.

65,80 francs pour un mauvais mois de travail...

De notre envoyé spécial

Le Havre. — Après des années à affronter vents et marées à bord de son chalutier de 15 mètres, des années à partager avec son équipage les couchettes étroites du « poste » — ces quelques mètres carrés qui servent de pièce à tout faire, — ce petit patron de pêche de Fécamp, le soir du 15 août, a eu, pour la première fois depuis qu'il était mousse à seize ans, mal au cœur : la mer pourtant était calme sur le port du Havre : « *Il est noué comme nous tous* », déclare un de ses amis.

Rien ne disposait, en effet, ces trente-cinq petits patrons de pêche de Fécamp, de Port-en-Bessin et du Havre, à bloquer depuis le mercredi 13 août le port du Havre, où une vingtaine de cargos doivent attendre au large des côtes. Rien ne préparait ces hommes de la mer à barrer le chenal avec des câbles, à déplacer les bouées et à bloquer les Abeille, c'est-à-dire les remorqueurs (ils précisent qu'ils remettront tout cela en place après).

Depuis le 15 août au matin, ils bloquent même l'accès au port de plaisance, empêchant les cinq cents voiliers de sortir en mer. Il leur faut donc affronter les injures de certains propriétaires même si d'autres promeneurs sur la jetée leur ont lancé, en signe de solidarité, des pièces de monnaie. Il leur a surtout fallu se mesurer, le 14 août à midi, avec des bâtiments de la marine nationale qui voulaient aider un « ferry » irlandais à forcer le passage ; eux qui, pour exprimer leur mécontentement, ont tous placé le drapeau français en berne, ont dû lancer boulons et maillons contre les représentants de la force publique, pour les faire reculer...

Une « vie de dingue »

C'était beaucoup, pour ces hommes non syndiqués qui décrivent la vie à bord avec leur équipage comme une « *vie de famille* » et dont les fils préparent sagement le certificat d'aptitude maritime avant de devenir mousses sur leur propre navire. Mais, s'ils ont décidé en deux heures, mercredi matin, de quitter leur port — si demain le renfort de ceux de Bretagne et de Dieppe est espéré ici, — c'est parce que l'enjeu était grand : ils savaient menacés leur « *vie de dingues* », leur « *vie à part* », les marées et les criées, la femme qui les attend, et jusqu'au souvenir du père ou du frère disparu en mer.

Le mois dernier, un patron n'a-t-il pas donné 65,80 F à ses matelots pour un — très mauvais — mois de travail ? Le hareng qu'ils vendent 80 centimes n'est-il pas revendu sur l'étal des poissonniers de leur propre ville pour 12 F ? Ne doivent-ils pas, pour survivre, faire des journées de vingt heures ? Orgueilleux, ils demandent moins la diminution des charges sociales ou la détaxation du fuel que la vente « *à un juste prix* » du poissons. Pour l'instant les « parts », chaque mois, oscillent entre 1 000 et 6 000 F — pour les cinq ou six membres des équipages — et le double pour les patrons. Tous se défendent d'être simplement solidaires des salariés de Boulogne qui sont, d'après eux, « *menés par le bout du nez* » et moins encore d'être proches de ces armateurs qui ont « *des maisons et des comptes en banque en Suisse* » et qui ont « *organisé la grève jusqu'au 15 septembre parce qu'ils perdent de l'argent l'été* ». Ils se veulent plus radicaux dans leurs moyens et moins politisés dans leurs objectifs.

Au Havre même, l'occupation du port suscite l'hostilité de plus en plus vive des habitants. « *Votre mouvement crée un vaste mécontentement, alors que votre dossier, pourtant, est défendable* », a estimé, par téléphone, le 15 août, tard dans la soirée, le préfet du Calvados dont les propos étaient retransmis dans la nuit par haut-parleurs, de chalutier en chalutier. « *Vous pourrez*, ajoutait-il, *avoir une audience avec le directeur de cabinet de M. Le Theule si, du moins, vous rétablissez la liberté dans le port.* » Mais « les gars », comme les appelait la femme d'un des pêcheurs venue apporter de Fécamp vivres et vêtements, devaient très poliment mais très fermement refuser le marché.

Ils n'apparaissent pas décidés à céder sans avoir obtenu des promesses concrètes : « *Mourir à cause de l'économie de la pêche ou en combattant la marine nationale, quelle différence ?* », nous confiait en souriant un des marins.

NICOLAS BEAU.

LES INSTALLATIONS DE LA RADIO C.G.T. DE RENAULT - BILLANCOURT SAISIES PAR LA POLICE

Les installations de la station Radio-Billancourt, créée il y a cinq mois environ par la section C.G.T. des usines Renault de Boulogne-Billancourt, ont été saisies, samedi matin 16 août, sur ordre de la justice, apprend-on de source officielle à Nanterre.

« *Cette opération a eu lieu dans le cadre d'une information judiciaire ouverte sur plainte de Télé-diffusion de France pour infraction au monopole de la radio-télévision* », indique-t-on au parquet de Nanterre, où l'on précise encore « *que cette saisie a eu lieu en exécution d'une commission rogatoire délivrée par un juge d'instruction.*

Les investigations de la police n'ont pas permis de vérifier les alibis de M. Affatigato

De notre correspondant régional

Nice. — Les investigations de la police judiciaire de Nice tendant à vérifier les alibis présentés par M. Marco Affatigato pour la journée du 2 août — date de l'attentat de Bologne — n'ont pas apporté d'éléments nouveaux confortant les déclarations du jeune extrémiste de droite italien.

Les enquêteurs ont procédé en l'espace de trois jours à une quinzaine d'auditions des amis de M. Affatigato et de commerçants niçois qu'il affirme avoir rencontrés. Si les premiers ont confirmé sa version, les autres ont témoigné de manière imprécise et aucune trace matérielle de la présence de l'intéressé à Nice au jour donné n'a pu être mise en évidence. Un témoin de dernière heure, qui a désiré garder l'anonymat, a cependant affirmé avoir « aperçu » Mario Affatigato le samedi 2 août en début d'après-midi dans la zone piétonne de Nice. Mais cette déposition, qui manque de précision, n'a qu'une valeur relative.

Si aucun retournement de situation ne se produit dans les prochaines heures, M. Pierre-Louis Jacob, juge d'instruction au tribunal de grande instance de Nice, chargé d'exécuter les commissions rogatoires délivrées les 6 et 11 août par M. Luigi Persico, substitut du procureur de Bologne, communiquera à celui-ci, au début de la semaine, l'ensemble de la procédure, ainsi que les pièces saisies lors de la perquisition effectuée le 6 août au domicile de M. Affatigato.

Le comité pour la défense du droit d'asile des condamnés italiens créé le 8 août par deux avocats niçois a, d'autre part, publié un communiqué dans lequel il estime notamment que « *l'affaire Affatigato a été montée de toutes pièces pour calmer une opinion publique légitimement scandalisée par l'abominable attentat de Bologne. Cette pratique*, ajoute-t-il, *ne peut en aucun cas être cautionnée par les autorités françaises* ». — G.P.

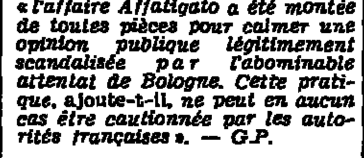
LE CORPS DE LEE OSWALD SERA-T-IL EXHUMÉ ?

Dallas (*U.P.I., Reuter*). — M. Robert Oswald s'est opposé, le vendredi 15 août, à l'exhumation du corps de son frère, Lee Harvey Oswald, assassin présumé de l'ancien président John Kennedy. La veuve de Lee Oswald, Mme Marina Oswald Porter, d'origine russe, avait accepté que le corps soit exhumé pour une nouvelle identification, à la demande de M. Michael Eddowes, avocat et écrivain britannique. Ce dernier affirme en effet que le corps enterré n'est pas celui d'Oswald, mais celui d'un agent soviétique.

La théorie de M. Eddowes est que l'homme arrêté sous le nom d'Oswald était en réalité un agent soviétique connu des services de renseignements qui avait pris la place d'Oswald après que ce dernier se fut enfui en Union soviétique, le 15 octobre 1959.

Un expert, le Dr Charles Petty, se préparait vendredi à comparer la denture du corps exhumé avec des radiographies prises dans les années 50, à l'époque où Oswald était dans les fusiliers-marins, lorsqu'un juge de l'Etat du Texas a retardé l'exhumation. Un tribunal devant décider de délivrer ou non l'autorisation se réunira le 22 août prochain. M. Robert Oswald estime que l'exhumation n'est demandée qu'à des fins de publicité et de profit par M. Michael Eddowes.

A B C D F G H



A Londres

AU MOINS VINGT MORTS DANS L'INCENDIE DE DEUX DISCOTHÈQUES

Au moins vingt personnes, selon le dernier bilan, ont péri dans la nuit du vendredi 15 au samedi 16 août dans l'incendie de deux discothèques voisines du West End, à Londres. Le nombre des blessés s'élèverait à vingt-cinq.

Un certain nombre de victimes seraient de nationalité colombienne. La police n'exclut pas l'hypothèse d'un acte criminel. — (A.F.P., Reuter.)

● *Une explosion due à une fuite de gaz* a détruit, samedi 16 août, un centre commercial souterrain à Shizuoka, ville japonaise située à 150 kilomètres de Tokyo. Dix personnes ont été tuées par la déflagration et cent soixante-dix blessées. — (*Reuter.*)

Les Bretons sont les arbitres du conflit

Les Bretons sont probablement les arbitres du conflit qui oppose les marins-pêcheurs au gouvernement. Les Normands qui, sur leurs chalutiers, bloquent le port du Havre le savent. Ils attendent, ils espèrent, le renfort de la Bretagne. L'obtiendront-ils ? Rien ne permet encore de l'affirmer.

Certes, M. Bustamente, président du comité régional des pêches de Loire-Atlantique, a confirmé le mécontentement des artisans-pêcheurs de cette région, qui doivent se réunir ce samedi 16 août pour déterminer les actions à entreprendre ; la fédération nationale des syndicats maritimes C.G.T. a demandé aux professionnels de la branche pêche de tous les ports de se mobiliser et de décider des « *actions appropriées* » ; l'Union fédérale maritime C.F.D.T. a invité tous ses adhérents non encore en grève « *à prendre dans les meilleurs délais des dispositions pour élargir l'action* ». Dans le même temps, des assemblées générales de marins-pêcheurs sont prévues dans les ports du Sud-Finistère, ce samedi 16 août, et à Lorient, lundi 18 août. Mais pour autant l'extension de la grève n'est pas encore évidente.

D'abord parce que les rapports n'ont jamais été très bons entre les pêcheurs bretons et les autres. Ensuite parce que, les marins de la pêche industrielle et semi-industrielle de Lorient, Douarnenez et Concarneau ont depuis longtemps accepté, plus ou moins selon les cas, une répercussion sur leurs revenus et leurs conditions de travail de l'alourdissement des charges d'exploitation des navires. Il est vrai que leurs armateurs ne sont pas pour eux des « patrons » lointains, comme à Boulogne, mais le plus souvent d'ancien « camarades » de travail. Ils n'ont donc guère de raisons de se sentir solidaires de leurs confrères du Nord. Ajoutons que la saison estivale est pour la pêche bretonne une période de grande activité, ce qui n'est pas forcément le cas à Boulogne et à Port-en-Bessin. Seule l'espérance d'obtenir un abaissement du prix du fuel, qui, là comme ailleurs, a gravement alourdi les comptes d'exploitation des navires, pourrait amener les Bretons à se joindre au mouvement.

M. Le Theule ne s'y est pas trompé. Vendredi 15 août il a clairement réaffirmé : « *Il ne peut être question d'accorder une aide supplémentaire pour le carburant.* » A l'appui de cette confirmation il a fait état d'une lettre de la Commission européenne expédiée — comme par hasard — le 12 août, menaçant de traduire la France devant la commission de Luxembourg pour concurrence déloyale en raison de la subvention déjà accordée au gasole-pêche. La position du gouvernement serait moins solide si la Bretagne bougeait. A elle seule elle fournit quelque 45 % des apports de la pêche française (le Nord et la Normandie ne font que 30 %) et regroupe 45 % des inscrits maritimes travaillant pour la pêche artisanale. — TL. B.

Pour débloquer la négociation israélo-égyptienne

Le président Sadate suggère de réunir un nouveau « sommet à trois » après l'élection présidentielle américaine

Le président Sadate a suggéré le vendredi 15 août, dans un message à M. Begin, de réunir un sommet américano-israélo-égyptien après l'élection américaine de novembre, et donc de ne reprendre éventuellement les négociations sur l'autonomie qu'au-delà de cette date. Cette proposition paraît susciter, pour le moment, un certain embarras à Washington. Selon un porte-parole américain, « les Etats-Unis pourraient envisager la tenue d'un tel sommet si cela s'avérait nécessaire », *mais* « les négociations restent le meilleur moyen de parvenir à un règlement au Proche-Orient et nous demeurons convaincus qu'elles devraient reprendre le plus tôt possible ».

La proclamation par Israël de « Jérusalem, capitale éternelle », *qui a provoqué la suspension, à l'initiative du Caire, des pourparlers sur l'autonomie, continue d'autre part de susciter des réactions. Le comité inter-islamique Al-Qods (Jérusalem), convoqué par son président, le roi Hassan du Maroc, doit se réunir pendant deux jours à partir de ce samedi à Casablanca afin de* « prendre des mesures urgentes pour faire face à la décision de la Knesset sur la Ville sainte ».

La rencontre de Casablanca est en grande partie à l'origine du report de la réunion du Conseil de sécurité des Nations unies sur Jérusalem, prévue d'abord le 15 août. Certains pays, dont l'Union soviétique, agissant, semble-t-il, selon les vœux de l'Organisation de libération de la Palestine, préfèrent attendre de voir quelle sera l'attitude des Etats musulmans avant de définir la leur. Un projet européen de résolution prévoit que toutes les mesures israéliennes sur Jérusalem sont « nulles et non avenues » *et qu'elles doivent être abrogées.* — (A.F.P., A.P., Reuter.)

De notre correspondant

Le Caire. — En avançant sa nouvelle suggestion, M. Sadate semble surtout chercher à ne pas gêner son « *ami* » M. Carter en lui retirant un de ses meilleurs atouts, l'engagement du processus de paix au Proche-Orient, alors que la campagne électorale bat son plein. Soulignant « *le rôle essentiel du président Carter pour la réalisation de la paix* », le raïs souhaite, dans son message, attendre qu'il « *se soit libéré de ses occupations* », c'est-à-dire qu'il ait été réélu, pour réunir un nouveau Camp David.

En déclarant que la conférence aurait pour objectif d'« *arracher la racine des questions litigieuses entre l'Egypte et Israël avant qu'elles ne menacent le processus de paix* », le raïs lance une discrète mise en garde à ses partenaires de Camp David. En effet, il note que « *malgré la position négative* (des Arabes), *l'Egypte continuera à affronter des dangers pour réaliser la paix entre Arabes et juifs* ». Mais, dit-il, « *il faut commencer une nouvelle page puisque mes propositions de paix ne trouvent pas l'accueil qu'elles devraient rencontrer* ».

D'autre part, en ne faisant aucune concession pour sauver les négociations, à un moment où les Arabes, même modérés, en sont à réclamer — comme vient de le faire le prince Fahd d'Arabie Saoudite — la guerre sainte pour la libération des Lieux saints annexés par les « *sionistes* », le président Sadate, s'il ne se rapproche pas des positions arabes, évite d'élargir le fossé le séparant d'elles depuis la signature du traité de paix en mars 1979. D'ailleurs, on annonce au Caire que le raïs adressera ce samedi, au roi Hassan II, en réponse à une lettre de celui-ci, un message concernant la position égyptienne à l'égard de Jérusalem, alors que s'ouvre, au Maroc la réunion du comité « Al Qods » (Jérusalem).

Le raïs réaffirme à ce sujet que l'expression « *rive occidentale* » (du Jourdain) inclut « *géographiquement et politiquement* » Jérusalem. Il rappelle qu'il avait proposé « *une double administration, arabe et israélienne, de la ville réunifiée où serait garantie la liberté de culte* ».

M. Sadate souligne enfin qu'il est « *faux de prétendre que les accords de Camp David ne mentionnent nulle part le droit des Palestiniens à l'autodétermination* », l'un des paragraphes de l'accord stipulant que « *la solution issue des négociations doit être en accord avec les aspirations légitimes du peuple palestinien* ».

Le chef de l'Etat égyptien s'est donc accordé trois mois de réflexion pour mettre au point la stratégie de l'Egypte et se pencher sur les problèmes intérieurs, notamment d'ordre économique, auxquels l'homme de la rue est beaucoup plus sensible qu'à une négociation traînant en longueur, qui ne le concerne plus directement.

(*Intérim.*)

L'élection présidentielle

M. LALONDE : notre objectif est d'atteindre 15 % des voix.

(*De notre correspondant régional.*)

Nice. — M. Brice Lalonde, candidat du mouvement écologiste à l'élection présidentielle, a déclaré récemment au cours d'une visite dans les Alpes-Maritimes : « *J'espère au moins multiplier par dix le nombre des voix recueillies par René Dumont en 1974* (1) *et atteindre la barre des 15 % qui constituent notre objectif. Nous n'avons pas le choix : il faut que l'écologie gagne. Si nous n'étions pas ambitieux, ce ne serait pas la peine de nous lancer dans la bataille.* »

M. Lalonde estime qu'il lui sera « *difficile mais non impossible* » de réunir les cinq cents signatures d'élus nécessaires à la recevabilité de sa candidature. « *Beaucoup de maires*, a-t-il déclaré, *souhaiteraient cautionner ma candidature mais ils craignent que cela fasse du tort à leur commune* ». « *Ce serait une erreur*, a-t-il ajouté, *de penser que l'écologie chasse uniquement sur les terres de la gauche non communiste. En réalité elle va grignoter partout, du parti communiste, dont un certain nombre de militants n'ont pas admis le virage pro-nucléaire de leurs dirigeants, aux libéraux, sensibles à l'aspect décentralisateur de l'écologie politique* ». — G.P.

(1) Au premier tour de l'élection présidentielle de 1974, M. René Dumont, candidat écologiste, avait recueilli 337 800 voix pour 25 538 636 suffrages exprimés, soit 1,32 %.

● *L'abbé Louis Coache*, proche de Mgr Lefebvre et animateur de l'association Le Combat pour la foi, a démenti qu'il y ait un accord entre les catholiques traditionalistes pour présenter un candidat à l'élection présidentielle de 1981. Cet accord avait été annoncé, lundi 11 août à Lourdes, par M. Doublier-Vilette, président de l'association française des Croisés du Sacré-Cœur (*le Monde* du 13 août).

A Manosque (Alpes-de-Haute-Provence)

DEUX LISTES S'OPPOSERONT AU PREMIER TOUR DE L'ÉLECTION MUNICIPALE PARTIELLE

Après la dissolution du conseil municipal de Manosque (Alpes-de-Haute-Provence), à la suite de l'annulation de la fusion de cette commune avec Saint-Martin-les-Eaux (*le Monde* du 8 août) — fusion intervenue avant les élections municipales de mars 1977, — un nouveau scrutin, dont le premier tour a été fixé au dimanche 24 août, verra deux listes en présence.

M. Robert Honde (M.R.G.), maire sortant et conseiller général du canton de Manosque-Nord, conduira une liste d'union de la gauche composée de 12 P.S. (dont 9 sortants), 10 P.C. (dont 1 sortant) et 5 M.R.G. (dont 3 sortants). Un conseiller radical de gauche ne sollicite pas le renouvellement de son mandat pour raisons personnelles et Mme Marcelle Rolland (P.C.F.), élue en 1977 dans le secteur électoral de Saint-Martin-les-Eaux, est candidate dans cette commune redevenue autonome.

Intitulée « Union pour Manosque », la liste de la majorité a pour chef de file M. Jean Cabanne, conseiller général du canton de Saint-Etienne-les-Orgues, qui, élu maire en 1971, n'avait pas été réélu en mars 1977. M. Cabanne, qui, contrairement à ce que nous avions précédemment indiqué, n'est plus membre du R.P.R. depuis les élections de 1978 après lesquelles il est devenu président de l'union départementale de l'U.D.F., compte sur sa liste les 11 conseillers municipaux sortants appartenant à la majorité. Son équipe se compose de 3 centre-gauche, 2 U.D.F., 3 R.P.R. et 19 mod. maj.

Le numéro du « Monde » daté 16 août 1980 a été tiré à 415 854 exemplaires.



هكذا من الأصل

SUPPLEMENT AU NUMERO 11 056, NE PEUT ETRE VENDU SEPAREMENT

DIMANCHE 17 AOUT 1980

Le Monde

DIMANCHE







ZORAN ORLIC.



MONTEVIDEO

par Eduardo Galeano

Chaque semaine d'été un écrivain étranger évoque une ville du monde de son choix. Promenade sans itinéraire ni contrainte, au hasard des continents suivant le seul guide des affinités secrètes.

Après Istanbul (Juan Goytisolo), Bahia (Jorge Amado), Glasgow (Kenneth White), Bénarès (Severo Sarduy), Vienne (Christiane Singer), Oran (Assia Djebar), Agrigente (Leonardo Sciascia) et Stalingrad (Victor Nekrassov), l'Uruguayen Eduardo Galeano, évoque Montevideo, ville prisonnière des militaires, plantée comme une écharde dans son cœur d'exilé.

AVANT d'avoir une église ou un hôpital, Montevideo a eu un café. Pulperia — débit de boissons et endroit où l'on vend de tout, depuis une aiguille ou une poêle jusqu'à un paquet de tabac — fut la première maison à porte de bois et mur de brique séchée au soleil à se dresser au milieu des cahutes de cuir éparpillées autour du fortin.

Très peu de temps auparavant étaient arrivés à Buenos-Aires les quinze jeunes et les dix-neuf enfants qui, en 1726, vinrent peupler cette langue de terre, de roche et de sable battus par le vent. Devant eux, les fondateurs avaient la mer, le fleuve-mer, par où pouvait fondre la menace portugaise ; derrière eux, basés dans l'immense désert vert, se trouvaient les Indiens qui voulaient déloger les intrus. Les nouveaux arrivants, loqueteux, analphabètes, avaient acquis le droit de s'appeler « don ». Ils étrennèrent leur privilège d'hidalgos flambant neufs en partageant quelques pintes de vin devant le comptoir, à la fin d'une dure journée de travail, tout en commentant les rares nouvelles et en regardant la nuit tomber sur la baie : *« A votre santé, don ! » - « A la vôtre ! »*

Montevideo est la ville des cafés. On n'y demande pas : *« Où vivez-vous ? »*, mais : *« Quel café fréquentez-vous ? »* Il n'y a presque pas de cafés dans les quartiers riches, mais dans le centre, dans la vieille ville et dans les quartiers des pauvres et de la classe moyenne, j'ai compté jusqu'à sept cafés à un seul carrefour. Refuge de solitaires et lieu de rencontres, espace complice où peuvent s'exprimer les confidences des couples ou le *tohu-bohu* des « bandes » de voisins, de camarades de travail ou de supporters de football, le café est également le décor traditionnel des « cercles » d'artistes et de politiciens. Dans ces petits temples de l'amitié et de l'amour, la fumée des cigarettes tient lieu d'encens.

Aujourd'hui, toute ivresse ou toute distraction peuvent être fatales. Fini les discussions animées. La nuit est dangereuse ; l'échange, suspect. On sort moins, on parle moins et à voix basse. Les lois du silence rythment le temps de la dictature. La ville est peuplée d'otages. Tout commentaire peut être considéré comme un *« attentat contre la force morale des forces armées »* et coûte de trois à six ans de prison. Soldats, espions et policiers constituent le quart de la population active de l'Uruguay. Les dépenses de répression absorbent la moitié du budget national. Il y a des oreilles dans les rues, dans les autobus, dans les taxis, dans les bureaux, dans les usines. Au café, qui peut bien être assis à la table voisine ?

Le chiffon noir

La cagoule est devenue le symbole de cette triste époque. Sur soixante-dix Uruguayens, un a connu ce chiffon noir qui vous sépare du monde et vous transforme en chose. *L'encagoulé*, sans visage et sans nom, est bon pour le « planton », le chevalet, le sous-marin, la gégène... *Un sur soixante-dix. Mais*, et les autres ? N'enfilent-ils pas tous les jours la cagoule sans le savoir ? Celui qui dit ce qu'il ressent et ce qu'il pense est perdu. *« Le pire — m'écrit un ami depuis Montevideo — est d'apprendre à mentir et d'enseigner le mensonge. »*

Au cours du dernier carnaval de Montevideo, les gens ont vociféré. Carnaval, monde à l'envers, courte trêve de vérité et de folie. Les brasiers s'enflamment, les Noirs accordent leurs instruments et le tonnerre des tambours qui « appellent » éclate. Qui donc les tambours peuvent-ils bien appeler ? Les dieux de l'Afrique perdus ? Pas seulement ; et la dictature le sait. Les entravés se désentravent, les muets prononcent des discours, les paralytiques se mettent à courir : tous les membres d'une des meilleures troupes de Carnaval passèrent un long moment en prison pour avoir chanté leur désaccord ; et au cours des « appels » de 1980, les gens ont vociféré. Une bataille rangée a eu lieu contre la police et il n'y avait pas moyen de faire taire la foule qui vociférait *« Liberté ! »* et *« Uruguay ! »*

Montevideo ressemble à une ville coite. Mais ce silence est vivant et lourd de colère. Le pouvoir militaire a changé la *partition de l'hymne national* pour que la musique se fasse à peine entendre quand l'hymne clame : *« Tyrans, tremblez ! »* et pour qu'on puisse remarquer celui qui a le courage de crier ces paroles. Un silence lourd de colère. Le salaire réel a baissé de plus de moitié en sept ans, mais il y a maintenant des commissariats dans d'anciens locaux syndicaux et l'activité syndicale est considérée comme une menée criminelle. Le simple fait de percevoir une cotisation syndicale peut entraîner six ans de prison pour *« incitation à la délinquance »*. Au pays de la viande, celle-ci atteint des prix astronomiques et une boucherie du quartier de Cordon la vend à tempérament.

Les statistiques accusent. Il y a chaque jour plus d'analphabètes et de tuberculeux, et on achète tous les ans moins de lait, moins de souliers, moins de livres ; mais les vitrines regorgent de vins français, de thon espagnol, de marmelades anglaises, d'huiles italiennes, d'olives grecques, de fromages hollandais, de chocolat suisse, de sardines portugaises, de jambons danois et de vêtements de Taiwan. Face à des prix presque européens, le salaire minimum atteint 110 dollars et le chômage oblige à travailler pour des salaires bien inférieurs encore. Une enquête récente ordonnée par les services administratifs de Montevideo dans huit quartiers habités par la classe moyenne et supérieure a révélé que, sur dix familles, trois touchent moins de 110 dollars par mois.

Classes-casernes

Il y a trente ans naquit à Montevideo une des meilleures troupes de théâtre indépendant d'Amérique latine. Dans la modeste salle qui lui appartenait, la Grange monta *le Soldat de chocolat*, de Shaw. Aujourd'hui cette petite salle historique arbore le panneau d'une entreprise de démolition, et des soldats qui ne sont pas en chocolat ont usurpé la nouvelle salle, vaste, donnant sur l'avenue principale, que les jeunes de la Grange avaient construite, brique après brique, grâce à la contribution d'un peuple qui avait fait sienne la cause du bon théâtre. Cette salle neuve sert maintenant à la dictature pour y donner des cours d'éducation morale et civique. Les professeurs exaltent *« les vertus de la race »* et lisent des textes qui disent, par exemple : *« Il y aura toujours des hommes pour commander et d'autres pour obéir. Il faut que certains obéissent pour que d'autres puissent commander »*.

Pendant ce temps, les élèves des écoles et des lycées (là où il y en avait dix, il n'y en a plus que sept) sont de moins en moins nombreux et il leur est interdit de prendre contact avec des instituteurs et des professeurs en dehors des heures de classe. Militarisation du pouvoir, militarisation de la culture : la classe reproduit le schéma de la caserne. En entrant à l'Université, les étudiants jurent qu'ils dénonceront celui qui accomplira des tâches *« étrangères »* à ses études. Les bibliothèques publiques refusent de communiquer les journaux et les revues antérieurs au coup d'Etat. Sur douze journaux qui existaient à Montevideo, il en reste quatre. L'un d'eux, *El Pais* (le Pays) a récemment défini l'Amérique latine comme *« la partie la plus vulnérable des Etats-Unis »*. Dans les kiosques de la ville, on propose parfois des journaux d'Argentine et du Chili. Je dis « parfois », parce qu'il arrive souvent que la censure ne les laisse pas passer. Pour la dictature uruguayenne, dictature sans visage, Videla et Pinochet sont encore trop libéraux.

Il y a plus d'un siècle et demi, au temps de l'occupation portugaise, un voyageur écrivait qu' *« on aurait dit qu'une épidémie eût dévasté Montevideo »*. E. M. Brackenridge découvrit une ville déserte et désolée : *« Dans les rues les plus passantes, on ne voyait presque personne si ce n'est des soldats et de temps à autre une femme solitaire vêtue de noir... »*. Les tyranneaux de l'époque avaient reçu les envahisseurs portugais sous un dais et leur avaient servi le thé dans la cathédrale.

Montevideo était, comme maintenant, une cité captive. Mais maintenant, l'armée d'occupation n'est pas venue de l'étranger. Les militaires contre la Suisse de l'Amérique ? Non, non. Pour que l'Uruguay se transforme en coffre-fort du Cône sud tout entier, le secret bancaire ne suffit pas. Il faut également offrir la sécurité. Il est nécessaire de tenir la Suisse de l'Amérique à l'écart des convulsions sociales et des menaces politiques. Le capital exige des garanties. A Montevideo il n'y a pas de grèves dans les usines, ni de manifestations dans les rues, ni d'inscriptions sur les murs. Les journaux font paraître des actes de contrition publics, indispensables pour obtenir un emploi ou pour le garder. *« Je déclare sur l'honneur que jamais, ni auparavant ni aujourd'hui, je n'ai soutenu... »* Chaque centre de travail fonctionne comme un camp de concentration. Quelqu'un écrit une lettre : *« Je reste là avec ma peur et mon angoisse, et surtout avec ma rage silencieuse... »*

Une Suisse du tiers-monde ne peut s'accorder un luxe tel que la démocratie, diraient les idéologues de la Trilatérale.

Le déversoir

Au milieu de 1973, l'autobus qui m'emmenait vers l'aéroport et l'exil traversa des décharges sans fin. C'est là la dernière image que j'ai emportée de Montevideo : les essaims d'enfants qui fouillaient dans les ordures à la recherche de chiffons, de bouteilles et de pain rassis.

Peu de temps auparavant, les militaires avaient dissous le Parlement, et tout le reste. Mais déjà, entre 1968 et 1973, l'Uruguay avait battu le record du monde de suspensions et de fermetures de journaux, et il y avait longtemps que le pays produisait plus de violence que de marchandises. Montevideo, avec son vaste appareil bureaucratique, était depuis toujours le déversoir de toutes les contradictions. A sa porte venaient frapper, et frappent encore, les jeunes sans emploi. A la campagne, le latifundio, qui, aujourd'hui, continue à expulser des gens, refusait du travail ; à la ville, les usines en crise, qui emploient aujourd'hui une main-d'œuvre rare et asservie, refusaient du travail.

(Lire la suite page VI.)

COURRIER

Istanbul

C'est avec retard que je vous écris au sujet de l'article de Juan Goytisolo paru dans le *Monde Dimanche* du 22 juin.

Avec retard, mais avec indignation. Je regrette qu'un journal tel que le vôtre puisse laisser imprimer de telles élucubrations, et le fait qu'elles aient pour auteur une plume célèbre n'est pas une circonstance atténuante.

Décidément *Midnight Express*, ce film courageux, continue à faire couler beaucoup d'encre... Il n'y a que la vérité qui fâche... Il est compréhensible que les peuples qui n'ont pas été soumis au joug turc aient de la peine à croire à tant de cruauté, mais, pour M. Goytisolo (que je traduisais au lycée voici déjà une quinzaine d'années), Istanbul, ancienne capitale de ce gigantesque Empire ottoman qui s'est lamentablement effondré au début du siècle, ville mystérieuse, troublante et cruelle, se réduit finalement à un immense hammam où vont et viennent des Turcs agressifs (l'histoire ne le démentira pas) et tendres (?).

JOELLE DELCROIX,
(Marseille).

Saisie... saisie...

Rentrant à la maison le soir, après une journée d'absence, j'ai trouvé dans ma boîte aux lettres un commandement à payer provenant d'un huissier de justice qui me réclamait :

Principal : 1 000 francs.

Le reste : frais, etc. mémoire.

Le lendemain matin, à 11 h 15, je me suis rendu chez ledit huissier avec un chèque postal de 1 000 francs, tout préparé, que j'avais établi chez moi. L'employé qui m'a reçu n'a pas voulu accepter ce chèque parce qu'il fallait que je paye en même temps les frais. Je lui ai répondu que je ne pouvais pas le savoir, étant donné le libellé du commandement, et lui ai demandé de me les calculer, après quoi je reviendrai lui rapporter, l'après-midi, un autre chèque complémentaire du premier.

Il a refusé. Il voulait un chèque unique représentant principal et frais. Il a ajouté : « *Si vous n'apportez pas ce chèque avant midi, j'ordonne la saisie de votre mobilier.* »

Je lui ai répondu : « *D'accord, je retourne chez moi et je vous établis un nouveau chèque conforme à votre demande, que je vous rapporterai avant midi. Mais donnez-moi une attestation que je suis venu à 11 h. 15 aujourd'hui vous porter le paiement du principal et que vous l'avez refusé. Supposant que j'aie un empêchement imprévisible — accident de vélomoteur, par exemple — et que je ne puisse revenir que l'après-midi, j'aurais au moins une preuve de ma bonne foi.* »

Il a refusé de me donner cette preuve de ma venue et a ajouté : « *Quoi qu'il puisse arriver, si vous n'apportez pas le règlement total avant midi, je vous saisis.* »

Une demi-heure après, j'étais de nouveau de retour avec le chèque réclamé. L'employé l'a pris et m'a dit : « C'est réglé. »

Je lui ai alors réclamé une facture détaillée des frais et un reçu de mon chèque postal avec le numéro du chèque et sa date, ce qu'il a fait de mauvais gré, me laissant penser que c'est contraire à ses habitudes et à celles de l'étude.

Ce qui va me permettre, du reste, de retourner à l'étude, m'étant aperçu qu'une somme de ces frais ne correspondait pas à la sommation reçue : 80,21 F facturés au lieu de 69,51 F marqués sur le coût de la sommation.

D'après les explications fournies par l'huissier lui-même, la différence des deux sommes s'explique ainsi : quand l'huissier vous remet la sommation en main propre, vous devez 12 francs en plus du coût de l'acte. Quand il ne vous trouve pas, il est obligé d'aller à la mairie déposer l'acte, puis de vous écrire pour vous dire d'aller le chercher. Dans ce cas, au lieu de 12 francs, cela ne vous coûte que le prix du timbre : 1,30 F.

Remarque : comment s'y retrouver avec le bon sens ? Un acte coûte presque dix fois plus cher s'il vous est remis en main propre. Un conseil à donner aux « consommateurs » : répondez à l'huissier que la personne qu'il demande n'est pas là, même si c'est vous.

GEORGES PIERRE-PUYSEGUR,
(Colombes).

PARTI PRIS

Aller et retour

Août entre dans son déclin. Le compte à rebours de la rentrée commence à cliqueter dans les têtes. Triste. Pour ceux qui s'étaient habitués à une autre vie, à un autre ciel, à d'autres gens. Les derniers jours de vacances, c'est bien connu, sont les meilleurs. On a trouvé son rythme, des amis, épuisé la fatigue accumulée pendant l'année. Et le brin de mélancolie des choses finissantes n'est pas sans charme.

Triste aussi pour ceux qui aiment les vacances des autres, qui savourent les villes désertes, les rues sans embouteillages, les films d'hier ou d'avant-hier dans des salles clairsemées, au prix, minime après tout, de quelques queues chez les boulangers et, pour les célibataires provisoires, de dîners d'œufs sur le plat et de tomates en salade.

A y bien réfléchir cependant, les vacances de plus en plus massives inquiètent. Les écoliers de naguère y trouvaient le contrepoids du monde artificiel de l'école de ses contraintes et de son austérité. Ils retrouvaient — surtout lorsqu'ils étaient pensionnaires — la famille, la maison, une réalité de la vie un peu perdue de vue parmi les livres et les cahiers.

Aujourd'hui, tout le monde — lorsqu'il le peut — fuit en même temps l'artifice contraignant de la vie urbaine. Pour se plonger dans un autre artifice. Pas seulement celui des plages surpeuplées, celui aussi bien de la campagne que de la montagne, celui de la solitude comme celui du bruit. On libère en un mois onze mois de rêves, de frustrations, de frénésie, ou de monotonie, de villes invivables, ou de banlieues solitaires.

Supprimer les vacances ? On pourrait en tout cas les rendre moins nécessaires et les retours moins pénibles. Il y a du pain sur la planche.

JEAN PLANCHAIS.

Arrêtez le massacre !

Assez ! Assez ! Arrêtez le massacre. Chaque jour, à la télé, ce sont des images atroces : les horribles photos-chocs des enfants d'Ouganda, comme elles font mal, on les garde au fond des yeux et du cœur et on se sent coupables, nous les nantis, les gavés, les repus. Et au poste, ce matin, j'entends les conseils pour les chiens-chiens : vitamines avant le départ, tranquillisants pour leur éviter la dépression du changement d'environnement, croquettes diverses, etc.

Sommes-nous dans un monde devenu fou ? On jette les artichauts — si nourrissants parait-il — et les pommes de terre dans les rues de Landerneau et de Saint-Malo. Et nous voyons ces enfants qui vont mourir inexorablement, et nous regardons ces visages décharnés, ces mères accablées, sans lever le petit doigt.

Oh ! bien sûr, on se déculpabilise en envoyant un chèque, mais enfin, mais enfin ! Quelle voix s'élèvera pour dire l'injustice et l'horreur, et fera enfin quelque chose ? Nos enfants blonds et dorés sur les plages, à qui on enfourne plus qu'ils n'ont besoin, doivent-ils leur santé aux autres, à ceux d'Ouganda ? C'est trop pénible, ça fait trop mal.

Et puis il y a les morts du Salvador, les cadavres dans les rues, les fusillés de Téhéran, les tués de Beyrouth, ceux de Djibouti, d'Ethiopie et du Cambodge. La terre tourne mal, elle va sûrement un de ces jours se casser la gueule et ce sera très bien. On ne peut plus vivre ainsi. Le riche et le pauvre, mais le riche tellement riche, tellement gavé de tout, et le pauvre qui en crève. La folie est dans le monde — l'inconscience, la dureté, l'incompréhension. J'ai du mal à avaler mon poulet grillé aujourd'hui. Oh ! je sais, demain je n'y penserai plus et la vie continuera.

Mais comment, comment être en paix après avoir vu ces cadavres encore vivants qui portent toute la douleur du monde et nous accusent ? Dieu est-il du côté des nantis et faut-il gagner son paradis en crevant de faim et de tout ?

Mes bras voudraient embrasser tous ces petits êtres si fragiles, et si je n'avais pas cinquante-six ans je partirais vers eux, abandonnant les miens à une vie facile et heureuse. Mais ce sont les vacances, le soleil et la « bouffe » de l'été.

MARIE-LOUISE MOLLO,
(Quiberon, Morbihan).

Jeux olympiques pour handicapés

Un événement sportif est demeuré sous silence ou presque. Je veux parler des Jeux olympiques pour handicapés physiques.

Non seulement ces Jeux ne se sont pas déroulés comme d'habitude dans le pays organisant les Jeux olympiques pour valides — imaginez la catastrophe si Moscou avait été pour quinze jours la capitale mondiale des handicapés physiques, — mais, de surcroît, la télévision française a brillé par son mutisme si l'on excepte les quelques minutes consacrées par « Stade 2 ». Combien de Français sommes-nous à savoir que les Jeux olympiques pour handicapés physiques viennent de se dérouler du 21 juin au 5 juillet à Arnhem, en Hollande ? Les exploits, car ce sont de véritables exploits, des amputés, des paraplégiques, des tétraplégiques et autres handicapés de quarante-trois pays du monde ne méritent-ils pas autant d'audience du public que ceux des valides ?

Personnellement j'y assistais et, croyez-moi, nos athlètes étaient assez surpris d'apprendre que nous avions fait plus de 1 000 kilomètres pour les encourager. On les comprend, car, si des tapages publicitaires sont faits dans certains domaines, il n'en fut rien pour ces Jeux, où nos Français se retrouvent tout de même avec 84 médailles, dont 28 en or (les valides en ont-ils rapporté autant de Moscou ?).

La télévision, *mass media* au rôle irremplaçable, se devait de ne pas manquer ce rendez-vous. Le président de la République, dans son allocution du 11 mai dernier, lors du 20e anniversaire de l'Union nationale des assemblées de parents d'enfants inadaptés, a parlé de « *large mouvement en faveur de l'insertion des handicapés* » et proclamé qu'« *à l'avenir le progrès serait le fruit d'une action commune ; action des pouvoirs publics, des associations, des familles et, bien entendu, des handicapés* ». Ces Jeux olympiques étaient une occasion de montrer aux Français, de leur faire prendre conscience que le sport est un moyen d'éliminer des barrières imaginaires : la personne handicapée se réalise pleinement, comme les valides, grâce au sport. Certains sportifs valides resteraient béats devant la manière dont se bat le handicapé et surpasse ainsi son handicap : ce n'est plus un handicapé mais un sportif à part entière que l'on regarde (...).

Pour un groupe de valides et de handicapés charentais :
VALERIE PIGNON,
(Angoulême).

La culture bretonne

Je tiens à vous exprimer la satisfaction qui est la mienne à la lecture, dans les numéros du 13 et du 27 juillet du *Monde Dimanche*, d'articles assez fouillés concernant la culture bretonne. Cela est nouveau, et de bon augure. Quelques remarques cependant : dans le dernier article, il est normal de rendre hommage à la BAS et à ses fondateurs, Polig Montjarret et Dorig Le Voyer, mais pourquoi oublier leur précurseur, Hervé Le Menn, à Paris, et sa confrérie des sonneurs (Kenvreuriezh ar Viniaourien) ? Si Le Voyer a pu cultiver la musique traditionnelle et y exceller ultérieurement, c'est bien à la KAV d'Hervé Le Menn qu'il s'est initié et a pu, ensuite, rentré au pays, fonder la BAS avec tout l'épanouissement que votre rédactrice a très justement signalé.

Quant à l'article précédent (interview de Ronan Huon sur la revue et les éditions Al Liamm), la façon dont Roparz Hemon se voit présenté suscite de fortes réserves : « *Séduit par le régime de Vichy ?...* » Cela me semble bien gratuit comme affirmation et répondre au réflexe tout fait de classer à tout prix le mouvement breton dans le camp de la réaction : les partisans de l'introduction du breton dans l'enseignement ont toujours essayé de progresser, quel que soit le pouvoir en place... Et c'est, d'autre part, bien mal analyser ce qu'était le Breiz Atao d'avant-guerre pour procéder à de tels amalgames. Quant à son comportement après son acquittement : il a occupé une chaire de celtique à Dublin, où il est mort il y a deux ans (le 26 juin 1978). Pourquoi ce lapsus « *réfugié en Allemagne* » ? Volonté de cataloguer de façon déplaisante pour un public francophone un homme éminent que l'importance de son œuvre plaçait en très bon rang pour l'obtention d'un prix Nobel si des pressions évidentes ne s'y étaient farouchement opposées ?

Pardonnez, je vous prie, ces remarques, qui vous paraîtront peut-être mesquines, et permettez-moi de souhaiter voir encore de nombreux articles informer votre public sur une activité culturelle très importante et qui mérite d'être réhabilitée.

ANDRE LATIMIER,
(Rennes).

∴

En dépit de ses belles paroles, Pétain était un jacobin qui n'a jamais rien fait que de jeter un peu de poudre aux yeux et ne nous a jamais accordé que des bribes, même pas la Charte culturelle ! Personne, en Bretagne, ne s'est jamais fait d'illusions à ce sujet. Il est exact que quelques jeunes Bretons ont formé une milice armée portant l'uniforme de la Waffen SS, mais leur nombre n'a jamais dépassé soixante-dix ou soixante-douze inscrits (et, en fait, je crois, guère plus de la cinquantaine).

Cette option n'engageait donc, en aucune façon, l'ensemble du mouvement breton. Le parti national breton s'était d'ailleurs formellement désolidarisé de cette entreprise.

Je tiens surtout à affirmer, face à ses détracteurs, mon admiration sans égale, totale, pour Roparz Hemon : cet homme est le plus grand que la Bretagne ait connu en ce siècle et il est l'honneur de notre peuple, non pas seulement parce qu'il est notre plus grand écrivain, mais aussi pour ses qualités humaines exemplaires.

Absolument apolitique, il a voué son existence à la langue bretonne sans jamais rechercher ni argent ni succès personnel, comme un héros et comme un saint.

YANN BOUESSEL DUBOURG,
(Rennes).



JOURS D'ÉTÉ

Les truelles de l'archipel

Certains sont venus de Nantes, d'autres de Tours, de Nice, de Lille, de Paris et de la région marseillaise. D'autres encore les ont relayés ou les relaieront jusqu'à fin août, venant d'Angleterre, de Hollande ou du Danemark. Ils ont répondu à l'appel de Jean Briand, un Marseillais, retraité de l'administration de la jeunesse et des sports qui s'est pris de passion pour tout ce qui touche à l'archipel du Frioul — ces îles ancrées dans la rade marseillaise — au point de s'en faire le guide bénévole. Il s'est mis en tête de sauver de la ruine et de l'abandon l'hôpital Caroline, l'ancien Lazaret, un monument ignoré ou mal aimé, parce que, trop longtemps, à son nom et à sa réputation, a été associé le mot terrible d'épidémie ; un mot qui, depuis la grande peste de 1720, dévoreuse de la moitié de sa population, a toujours fait trembler Marseille.

C'est pour redonner vie à ce lieu étonnant que des jeunes gens et des jeunes filles de dix-neuf à vingt-cinq ans ont délibérément décidé de sacrifier leurs vacances, ou de laisser pour un temps leur travail et de venir, truelle ou pioche en main, sauver ce qui peut l'être.

« Tu comprends, dit Hugues de Bazelaire, un tailleur de pierres, qui depuis quinze ans traîne sa besace sur tous les chantiers de restauration de France, quand j'ai vu les photos des îles et les ruines de l'hôpital, je n'ai pas pu faire autrement que de venir. »

Hugues n'est pas le seul à avoir subi cet appel. Depuis la fin juin les architectes en formation, les étudiants en médecine, les animateurs, les artisans — et même une esthéticienne ! — se sont faits maçons, charpentiers ou couvreurs, pour redonner vie à l'hôpital Caroline, sous l'égide de l'association Rempart (1).

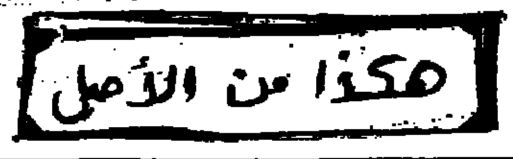
« C'est un lieu exceptionnel », commente Gilles Bruel, architecte, assistant de Jean-Pierre Dufoix qui « coiffe » le travail des bénévoles en tant qu'architecte en chef des monuments historiques. « Ça tient à la fois du décor de théâtre et de la ruine romantique. Regardez cette série d'arcatures, on croirait les fermes de Caracalla. Tournez la tête et voici la chapelle de style antique que l'on croirait surgie d'une acropole grecque. Et puis, ces rochers blancs, ces criques, ce site marin à un quart d'heure de la Canebière... »

« L'hôpital Caroline (2), explique Jean Briand, était l'hôpital de quarantaine destiné à isoler, au sens physique du terme, tous ceux qui pouvaient être porteurs de cette mort venue d'outre-mer, qui faillit ruiner Marseille maintes fois. Lorsque fut construit le port de 25 hectares en 1820, on put envisager la construction d'un hôpital sanitaire, isolé de la ville. La réalisation en fut confiée à Michel-Raymond Penchaud, qui pour être l'architecte officiel de la ville et du département, n'en avait pas moins du génie. Il faut voir comment, avec des moyens limités, il a bâti un ensemble hospitalier dont il a assuré, par des astuces de construction, la ventilation naturelle, en l'ouvrant aux seize vents de la rade. Il nous a laissé là un magnifique exemple d'art néo-classique.

« Le strict isolement, ajoute Gilles Bruel — qui a consacré son diplôme d'architecture à l'hôpital Caroline et révélé son fonctionnement — a imposé au bâtisseur de prévoir des « quartiers » distincts, qui donnent à l'ensemble son harmonie. Pour un bâtiment fonctionnel, il a fière allure avec sa capitainerie, ses pavillons, son escalier d'honneur en fer à cheval, ses loggias, ses voûtes, ses toitures à l'italienne, rappelant un peu les villas palladiennes ».

Mais en 1944, dix-huit bombardiers Mitchell, appuyés par les canons du croiseur Nevada, ont achevé l'œuvre de destruction entreprise depuis un siècle par les Marseillais... et les intempéries. L'hôpital était condamné à la ruine totale. C'était sans compter sur l'entêtement et la passion de Jean Briand, qui a remué ciel et terre, pour faire connaître le monument.

Il a créé dans ce but l'Association pour le renouveau et l'animation de l'hôpital Caroline, parvenant à obtenir une subvention de 40 000 F de la municipalité, pour l'organisation pratique de stages de restauration, qui vont se succéder et réussissant à intéresser à son projet l'Union des associations animatrices de chantiers de sauvegarde Rempart, qui regroupe plus de cent chantiers en France, faisant appel à des bénévoles.



La dernière « épidémie » qui ait éclaté au Frioul, on la doit bien à l'enthousiasme de Jean Briand. « J'ai trouvé mon port d'attache, assure Fabien, vingt-trois ans, un « Chtimi », qui a subi un tel coup au cœur en arrivant au Frioul qu'il a décidé de s'y installer définitivement. Pendant les deux mois de stage on va retaper le pavillon d'entrée et j'y logerai, ayant décidé de devenir le gardien et l'animateur de l'hôpital Caroline. »

De quoi vivra-t-il ? « Je n'ai pas de gros besoins », affirme Fabien, qui, après avoir roulé sa bosse sur tous les chantiers de restauration de France, a décidé de poser son sac. « Pour moi, explique-t-il, le plaisir du travail ne se conçoit que dégagé des contingences économiques. Je suis menuisier artisan, mais je me suis aperçu que je ne peux pas travailler dans un contexte de rentabilité. On ne peut trouver le plaisir d'un travail de qualité que dans les actions du type de celles qui se font ici. C'est décidé, je reste, je me débrouillerai... »

D'ici à la fin de l'été, la partie sud du pavillon Saint-Roch, dit des convalescents, devrait être hors d'eau et « hors vent » avec un tiers du toit et ses planchers refaits. L'an prochain, « on remettra ça » pour la capitainerie et la façade. Mais, entre-temps, les membres de l'Union compagnonnique, eux aussi frappés par l'épidémie, organiseront à partir de la rentrée des stages de taille de pierres — pour consolider le fronton « grec » de la chapelle et les voûtes, tout en « arrêtant » les ruines — et deux stages de charpentier qui vont prendre en charge les planchers.

« Il n'est pas possible, commente Jean Briand, d'envisager une restauration globale. Mais les ruines seront consolidées. On va même leur permettre de jouer leur rôle par l'aspect fantastique qu'elles confèrent aux lieux. »

« Tu vois, dit Hugues, « ancien combattant » de Fontevrault ou de Saint-Maur et qui, à force, est devenu un professionnel employé par les monuments historiques comme « chirurgien » du bâtiment, ce genre de chantier ça entraîne des rapports humains intéressants. On est venu, garçons et filles, d'horizons différents, avec chacun ses petits problèmes, et ce travail rapproche tout le monde. On a le même souci pendant un certain temps. On regarde tous du même côté. Je crois qu'il en reste toujours quelque chose. »

JEAN CONTRUCCI.

(1) Réhabilitation et entretien du patrimoine artistique, 1, rue des Guillemites, 75004 Paris. Tél. : 271-96-33.

(2) Construit en 1822, il porte le nom de Marie-Caroline de Bourbon, duchesse de Berry.

CONTE FROID

L'éducation

Il était tellement bien élevé qu'avant d'entrer dans la mort, il laissa passer sa femme avant lui.

JACQUES STERNBERG.



FRANÇOIS HERS/VIVA

VIES

Monsieur le curé

Un curé de campagne comme les autres. Vieillissant, pauvre, inquiet pour l'avenir. Mais accroché à sa foi et à sa tâche.

OLIVIER RENAUDIN

C'EST un curé de campagne ou plutôt de demi-campagne. Sa zone d'influence s'étend sur cinq communes moyennes qui totalisent près de 1 800 habitants. Il y a, certes, plus petit. Naguère, M. le curé desservait huit communes rurales qui « faisaient » moins de 400 âmes. Mais, au début de son ministère, jeune vicaire en second, il s'occupait d'une paroisse entière de la ville de Reims. Ainsi va la trajectoire ecclésiastique : les « terrains » sont variés d'un poste à l'autre. Il faut s'adapter continuellement.

M. le curé a aujourd'hui soixante-trois ans, ni plus vieux ni plus jeune que la moyenne des prêtres du diocèse. Si Dieu continue à lui prêter la santé nécessaire, il décrochera à soixante-dix ans, chiffre élevé peut-être pour une retraite longuement méritée, mais la crise des vocations est là pour empêcher les départs anticipés. On n'est pas dans l'industrie...

Le presbytère, propriété de la commune, est un peu délabré mais le loyer est modeste. Le conseil municipal, après délibération difficile, a successivement accepté de retapisser deux pièces, de changer le chauffe-eau des années 50 et de faire revenir les w.-c. du fond du jardin à l'intérieur. Une partie de la facture a bizarrement été présentée quand même au locataire, qui a réglé ce qu'il pouvait pour éviter les histoires, puis a dû demander les bons offices de son évêque pour un arrangement à l'amiable. Rien n'est simple... Heureusement un poêle qui tire tant bien que mal a été offert par un groupe de sympathisants pour contrebattre les rigueurs de l'hiver ardennais. M. le curé a au moins sa chambre chaude. Il se passe aisément de la télévision, avec un moment de regret lorsque le pape vient en France.

Description des habitants des cinq communes : agriculteurs 18, salariés 30, commerces 15, artisans 140, docteur 1, et surtout le gros morceau : deux retraités sur trois personnes, parmi lesquelles une forte proportion d'anciens agents de la S.N.C.F. « *C'est un milieu à la fois peu homogène et trop déséquilibré au plan de l'âge. Et les retraités, pour les réchauffer !...* »

A quoi s'adonne un prêtre, disons, pendant une semaine ? Eh bien ! l'essentiel de l'action se rattache aux sacrements. Qui dit baptême dit préparation, c'est-à-dire deux ou trois entretiens en profondeur avec les parents. Qui dit confirmation suppose plusieurs réunions avec les adolescents. Qui dit Eucharistie annonce un travail intense. Car il n'y a pas que l'homélie (l'habitude aidant, on arrive à la bâtir en quarante minutes environ), il y a les prières universelles à rédiger, la présentation des textes de la messe, les répétitions de chant, l'accueil et puis, n'oublions pas, les petits travaux manuels, l'état des cierges à vérifier, les fleurs des beaux jours à disposer, les ornements à entretenir et l'église elle-même qu'il faut parfois laver à grande eau quand l'aide des laïcs vient à manquer. Oui, les sacrements traditionnels sont source d'activité et de temps dépensé.

« Houais... »

Il y a cependant, en 1980, un sacrement dont le service s'amenuise, c'est l'ancienne extrême-onction, qui s'appelle aujourd'hui « sacrement des malades ». On n'apporte plus guère dans les campagnes l'extrême-onction à domicile, elle est remplacée par une cérémonie collective à l'église qui concerne les gens âgés ou tout simplement ceux qui se sentent en danger de mort. Mais alors, est-ce qu'un coureur automobile, par exemple, dont la vie est hasardeuse, ferait bien de participer à une de ces cérémonies ? « *Oh ! écoutez ; d'abord je n'ai pas de coureur dans mes villages et ensuite non, ça ne serait pas sérieux. Il ne s'agit pas d'une assurance.* » Et l'extrême-onction individuelle, ça a vraiment disparu ? « *Il y en a encore, mais vous savez, elle est souvent mal ressentie par le malade au fond de son lit, surtout s'il est incroyant. Quand j'arrive, c'est que la fin est proche. Et l'état risque d'empirer.*

Un prêtre célèbre la messe naturellement, même si l'assistance occupe trois chaises. Une messe quotidienne au moins, souvent deux, quelquefois trois. Quand on rayonne sur cinq localités, il faut faire son possible pour qu'aucune ne se sente frustrée. Il existe des personnes qui ne vont pas à la messe dans le village voisin, c'est une question de principe. La messe ne vient plus, tant pis pour elle. Aussi, M. le curé roule dans sa petite auto d'un point à un autre, et aussi bien dans le brouillard que sous la neige. Il ne faut pas de jaloux.

Et les enterrements ! Ah ! comme les gens mettent les enterrements au-dessus de tout ! Ils les sacralisent trop. « *Faites-» nous surtout une belle cérémonie, le défunt mérite bien » ça. Et, si possible, que ce soit » un mercredi, de façon à ce que » les jeunes scolaires y soient.* » *Ou alors un samedi pour qu'il y ait plus de monde. Je me sens finalement comme un fonctionnaire de la mort. L'enterrement devient doublement triste.* »

Que c'est difficile, pour un prêtre sexagénaire, de pénétrer la catégorie des moins de dix-huit ans. Il y a une bande de garçons qui se retrouvent les soirs d'été sur un pont, chevauchant leur « Mob ». M. le curé, passant par là, entend les interjections et les rires s'arrêter net : « *Je les rends muets. Je leur dis comme ça : « Alors, l'école, ça marche ? » « Houais... » « L'examen, ça ira ? » « Houais... » « Je m'en vais. Les Mobylettes, je n'y connais rien. Nos échanges sont sans valeur, ni d'un côté ni de l'autre. Pensez que, sur tout le district, je ne suis en contact qu'avec huit ou dix jeunes motivés et que je n'ai jamais pu monter un mouvement d'action catholique type M.R.J.C. (Mouvement rural de la jeunesse chrétienne). Ils ne comprennent pas ce que c'est ni à quoi ça sert. A mon âge, on est déphasé par rapport à leur vie.* »

Le royaume

En revanche, les occasions d'approcher les adultes incroyants ou indifférents, celles-là, M. le curé ne les rate pas. A la fête des villages, il va de stand en stand à la disposition de chacun. « *Quand il y a un deuil, tenez, je m'efforce de créer des liens avec les familles et je propose ma visite ultérieurement. Même chose pour les baptêmes, les mariages, les messes anniversaires. Les chrétiens me servent de relais, je ne dirais pas de rabatteurs. Les gens viennent chercher le prêtre pour des cérémonies formelles, à lui d'en profiter pour faire progresser le royaume de Dieu. Voilà ma hantise perpétuelle : faire progresser le royaume de Dieu.* »

Les visites aux malades ne sont pas, comme on pourrait le croire, un bon terrain d'évangélisation. Les trente malades permanents, visités à tour de rôle en moins de deux mois, parlent essentiellement de leurs misères. En règle générale, on écoute, on compatit, on partage mais on ne bifurque pas vers autre chose.

Salaire mensuel : 1 900 F, déclaré mais non imposé faute d'atteindre la barre. Identique pour tous les prêtres du diocèse de Reims. Un mois sur trois est fourni par l'archevêché, les deux autres provenant de la « caisse paroissiale ». Et la caisse paroissiale est alimentée aléatoirement par les quêtes (quand elles sont pour la paroisse et pas pour une grande cause, comme la faim dans le monde), les honoraires des messes, le casuel (dons à l'occasion des sacrements) et le « gardiennage », autrement dit une subvention volontaire des municipalités en contrepartie du bon entretien de l'église. Et dans le cas où la caisse paroissiale est maigre et ne suffit pas pour atteindre les 1 900 F ? Pas de problème grâce à un système de péréquation. On puise chez les riches et les généreux pour faire l'appoint chez les pauvres et les parcimonieux. Sauf accident, le prêtre est payé en fin de mois. Et il faut encore être un peu gestionnaire pour envoyer annuellement à l'évêché les bordereaux « dépenses-recettes » d'une comptabilité au centime près, tenue à jour sur un méchant cahier d'écolier. Les maires ont bien de la chance avec leur secrétaire de mairie.

Il faut ajouter pour être juste que le salaire de 1980 a subi une augmentation sur celui de 1979 : ce dernier n'était que de 1 850 F. La différence est ainsi de 50 F. « *Je m'amuse souvent à demander aux enfants du catéchisme : « Qui crois-tu qui me paye ? » Et ils répondent toujours : « C'est » l'évêque, évidemment. » Alors je dis : « Mais non, tout seul » il ne pourrait pas. C'est vous, » les chrétiens qui m'aidez à » vivre. » Et ils sont stupéfaits.* »

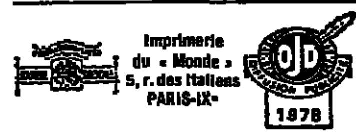
Alors, désenchanté, au bout du compte, monsieur le curé ? Il sourit derrière ses petites lunettes de fer. « *Certainement pas. Dites-vous bien que, aujourd'hui, aucun ministère n'est facile. Que ce soit le prêtre des villes avec l'anonymat des grands ensembles ou le prêtre des champs, toujours sur les routes, les mauvaises routes (47 kilomètres chaque mercredi, pour le catéchisme), et pour peu de chose, nous sommes tous dans les difficultés. Matérielles et spirituelles. Mais l'Eglise, si controversée, si effervescente, a le mérite de nous réunir. J'ai des réunions fréquentes avec mes confrères urbains et ruraux, et, croyez-moi, elles distillent la joie et la chaleur. Et vous savez, une Eglise qui ne se réunit pas n'est plus une Eglise.* »

La solitude

M. le curé se recycle une fois par an dans la banlieue parisienne, comme un cadre d'entreprise. Il en profite pour faire le tour des librairies spécialisées du quartier Saint-Sulpice et feuilleter les livres nouveaux. Il achète peu, forcément. Pendant la session, on réfléchit ensemble à la grande question qui déjà se pose pour le moyen terme : « *Qu'est-ce qu'on va faire quand il n'y aura plus de prêtres ?* » Et les ADAP (*Assemblées dominicales* en l'absence de prêtres) qui se développent ici et là sont-elles vraiment une solution d'avenir ?

Quand il revient ensuite, par le train (la voiture personnelle n'est remboursée que sur la base de 0,70 F le kilomètre), dans ses paroisses, M. le curé retrouve sa dure solitude affective parmi une population en grande majorité « pas concernée », et le sentiment habituel de l'échec permanent. Mais il sait, au plus profond de lui-même, que ce n'est qu'une apparence, et les quarante-cinq minutes consacrées quotidiennement à la « liturgie des heures » (anciennement bréviaire) le retrempent de jour en jour. « *Après tout, le Christ aussi a échoué lamentablement. Il a fini sur une croix. Mais il a sauvé le monde...* » ■

Edité par la S.A.R.L. *le Monde*.
Gérants :
Jacques Fauvet, directeur de la publication.
Jacques Sauvageot.


Imprimerie du « Monde »
5, r. des Italiens
PARIS-IX°

1978

Commission paritaire n° 57 437.

CROQUIS

L'amour fou

La première fois qu'il l'a vue, c'est à peine s'il lui a prêté une attention distraite. Un regard peut-être. En tout cas, plein de dédain. Elle était là, depuis un certain temps. Dans l'attente de ce regard, sûrement. Ce fameux jour où tout a commencé. de façon insidieuse, il a continué ce qu'il avait entrepris, c'est-à-dire pas grand-chose. L'usuel. Le quotidien. Puis, il a entamé ses travaux d'approche. D'habitude, sûr de son charme, ce n'était jamais lui qui faisait le premier pas

Avec l'air de ne pas y toucher, il a engagé la conversation. Des banalités décevantes. Après il parlait tout le temps de l'objet de ses pensées. La véritable obsession. Il n'avait pas résisté à son charme. Tombé sous sa coupe. Lui qui n'avait connu que des idylles passagères, ce fut, en un rien de temps, l'amour fou. Bientôt, quand elle se laissa convaincre, soumise, ils ne se quittèrent plus. Ils mangeaient et dormaient ensemble. Il ne faisait plus rien, l'esprit embrumé par sa nouvelle dulcinée. Il lui parlait avec tendresse, lui confiait ses joies, ses peines, ses espoirs et ses tourments. Jamais il ne serait sorti sans elle. Le grand jeu quoi.

Et que faisait-elle, pendant ce temps ? Rien. On aurait dit qu'elle s'ennuyait. Pas un mot. Pas un geste. Pas un remerciement. Pas le moindre sourire, qui aurait pu laisser deviner un soupçon de gratitude. Aucune importance. Ça durait depuis bientôt trois mois. Du bel amour vraiment. Passionné et tout. Un peu trop unilatéral, peut-être. L'habitude de donner, certainement. En vacances (parce que, bien sûr, ils sont partis ensemble, et à Venise en plus), il a eu l'occasion d'en voir d'autres et des plus belles. Rien, fidèle comme un chien de garde, ce grand benêt.

Ça aurait pu durer encore des jours et des jours si, un matin, il n'avait aperçu l'ours en peluche que je venais de lui acheter — à vrai dire, j'étais persuadé de faire un bide. Sa belle poupée tant aimée, il l'a larguée comme un vieux chiffon sans intérêt. Il l'a posée dans un coin, pas méchamment, avec détermination. Pas de scène de rupture douloureuse. Depuis, il ne l'a plus touchée. Vous croyez qu'ils sont tous comme ça, à trois ans ?

PIERRE ZIMMER.

Le balcon d'Arthémise

Arthémise, enveloppée d'un vaste sac de coton blanc, apparaît au balcon de sa pension, un arrosoir à la main. Les ânes ont salué le jour, relayés par les coqs. Avec quelques ratés, les cigales perchées dans le vieux platane prennent leur rythme de croisière. Toute la journée autour des petites tables, à l'ombre de l'arbre, il faudra, à cause d'elles, parler lentement pour se faire entendre.

Le policier grattant ses poils gris sous sa chemise d'uniforme vient s'asseoir à califourchon sur une chaise. Les vieux sortent de leurs maisons blanches et attendent avec lui le premier café et le premier verre d'eau. Une journée d'été commence à Episcopi, perché sur son contrefort, au-dessus de Rethimon, en Crète.

Juchés sur leur âne ou leur triporteur dont la pétarade suspend à chaque fois le crissement éperdu des cigales, les paysans descendent vers leurs pieds de tomates ou leurs oliviers. Le chœur, sous le platane, les salue au passage. D'antiques bergers moustachus, coiffés d'une résille noire, l'ample culotte enfoncée dans les bottes, s'appuient sur le bâton recourbé. Les boîtes à tric-trac s'ouvrent sur les tables. Vers midi, le pope, sortant avec majesté de son église fraîchement repeinte de blanc et de bleu, vient faire sa partie avec le policier.

Arthémise, là-haut, gronde des marmots piailleurs et balaie la « room » Hélène, la « room » Aphrodite, et, bien sûr la « room » Arthémise. Modernité oblige.

En bas les vieux font la sieste ou causent à voix basse. Deux militaires de passage mangent des brochettes. Au coin de la rue, sur la mer, dans le lointain, le bleu pâle est devenu bleu marine et les collines roses cuisent doucement.

Brumes du soir, retour des ânes et des triporteurs. Toutes les tables, sous le platane, sont occupées. Par des hommes : les femmes sont à la maison et y restent. La porte du café est ouverte à deux battants. Sur une sorte d'autel, garni d'un tapis, apparaît le poste de télévision. Une douzaine de gamins s'installent juste sous l'écran. Les parties de tric-trac s'arrêtent. Les informations sont accueillies par quelques grognements : la politique, en Crète, cela compte. Puis jusqu'à minuit, entrelardant des films italiens, règne la publicité.

L'antique Episcopi contemple, muet et apparemment béat, des jolies filles qui lui recommandent leur shampooing, brandissant, debout sur des skis nautiques, des boissons gazeuses, ou étalent sur leurs longues jambes des huiles solaires.

Arthémise, privée par son sexe du spectacle collectif, rêve dans l'ombre de son balcon, au-dessus de l'écran, que ses trois « rooms » se remplissent de touristes blonds.

J. P.

Mort d'un village

Des rives du lac artificiel qui a signé son arrêt de mort, on distingue mal les vestiges de ce village d'une vingtaine de feux où ne conduit plus aucun chemin carrossable.

Les rochers qui font le gros dos dans une profusion de ronces et de genêts sont de ce rouge éteint qu'on rencontre, en Languedoc, dans tous les paysages de ruffe où domine la latérite. Une dernière bosse herbue, et la première maison apparaît, sans toit, murs crénelés, ouvertures béantes. Toutes les maisons sont ainsi mutilées, sauf une, qui a gardé ses tuiles rondes et dont les fenêtres ont pour carreaux des rectangles de nylon transparent.

Habitée ? On pourrait en douter jusqu'à l'apparition d'une poule sautillant entre les décombres. A sa suite, nous traversons une placette, longeons une chapelle assez bien conservée, et close, avant de buter contre une porte avec un nom dessus.

On nous dira, à Saint-Martin, qu'un homme vit là, en effet, ou du moins qu'il y a son lit et sa table, mais qu'il passe ses journées ailleurs. Qui ne le comprendrait ? L'ancien village — que les vieilles cartes désignent sous le nom de Loumet — ressemble trop aujourd'hui à une nécropole pour qu'on y respire sans oppression.

Ce n'est pas l'air, pourtant, ni l'espace, qui manquent ! Bleu et frisotté de vaguelettes, le lac commence au pied du dernier mas et s'étend presque jusqu'à l'horizon. Quatre ou cinq petits bateaux, coque et mat tout blancs, y tournent en rond comme des cygnes. Autrefois, dans cette dépression qu'on a volontairement noyée sous des millions de mètres cubes d'eau, des olivaies, des vignes, deux chemins ombragés de cyprès dessinaient un paysage biblique...

L'une des maisons d'où il a fallu fuir au nom de la loi donne encore à rêver : un porche à chapiteaux ouvre sur un demi-atrium dont le pavement a résisté aux intempéries et aux ronces ; une fontaine sculptée élargit en vain sa gueule d'hippocampe à jamais desséchée et muette.

Si étonnant que cela paraisse, les raisons qui ont fait sacrifier Loumet au progrès n'existent plus : les habitations ne seront pas englouties, puisque le lac ne doit pas dépasser sa cote actuelle. Les aménageurs avaient prévu le contraire. Une erreur de quelques mètres.

MAURICE CHAVARDES.

GASTRONOMIE

La franc-maçonnerie de la fourchette

Ne jamais reprendre d'un plat. Ni apéritifs, ni digestifs, ni cigares. Les gastronomes des deux clubs les plus exclusifs de France ignorent la grande bouffe. Et se recrutent dans un milieu très restreint.

CATHERINE LAMOUR

« LES avaleurs, les entonneurs, les gloutons, les voraces, et autres mangeurs intempérants sont seuls coupables du septième des péchés capitaux, que l'on devrait d'ailleurs nommer goinfrerie et non pas gourmandise, si l'on interprétait plus justement le terme latin « gula » », aime préciser Vincent Bourrel, président de l'Académie des gastronomes et président d'honneur du Club des cent. Ces deux cénacles sont, de loin, les plus sélects de tous les cercles et associations fréquentés en France par les amateurs de bonne chère, et les passionnés d'art culinaire. Plus d'une centaine en tout, répertoriés dans le *Grand Livre des sociétés et confréries gastronomiques* (1), dont l' « *inventaire trace un portrait accompli du Français, de ses mœurs, de ses manies et de ses rêves* », écrit Jacques de Lacretelle dans la préface de cet ouvrage.

Vincent Bourrel définit le gastronome comme un « gourmand éclairé ». Ce septuagénaire rubicond qui pratique l'art de bien manger depuis un demi-siècle a pour théorie qu' « *un bon repas doit être agréable à la dégustation, et léger à la digestion* ». « *Sinon*, ajoute-t-il, *on ne pourrait pas en faire deux par jour, six fois par semaine* », ce qui est son habitude. Et de pourfendre Daumier qui a caricaturé le gastronome sous la forme d'un homme ventripotent assis sur deux chaises placées côte à côte, la serviette autour du cou, la bouche béante. Et les béotiens, qui associent repas fin et obésité, ignorent que seul le glouton devient gros, tandis que le mangeur raffiné reste mince. A condition évidemment de respecter deux règles d'or : ne pas se resservir, même du meilleur des plats. Refuser les apéritifs, les digestifs et les cigares.

Comme s'il y avait quelque chose de vaguement scandaleux à trop goûter les plaisirs de la table, une sensualité dévoyée, un vice presque, qu'il vaudrait mieux dissimuler à ceux qui ne le partagent pas, le jouisseur de l'assiette est un personnage un peu clandestin. Il préfère la discrétion à la publicité.

Un silence prudent

Il faut de sérieuses recommandations et de l'obstination pour se faire recevoir par les membres de l'Académie des gastronomes, et plus encore par ceux du Club des cent. Leurs activités et la liste de leurs noms ne sont pas aussi secrètes que dans la franc-maçonnerie, dont font par ailleurs partie un certain nombre d'entre eux. Mais elles ne sont pas publiques. Ce silence prudent évoque celui qui entoure le Siècle, ce cercle très fermé où se rencontrent des hommes influents de tous les secteurs économiques et de toutes les tendaces politiques, et auquel appartiennent plusieurs centistes. Le principe de fonctionnement de ces coteries rappelle aussi celui des clubs anglais ou bostoniens : se retrouver à l'abri des oreilles et des regards indiscrets, « entre personnes du même monde ». Et entre hommes, sauf lors des soirées de gala.

L'Académie des gastronomes est moins dissimulée que le Club des cent. A condition d'insister, elle divulgue la liste de ses membres qui sont par définition au nombre de quarante, et « immortels ». Entre deux coups de fourchettes, ces littérateurs, à la fois gastronomes et grammairiens, mettent à jour un gros dictionnaire spécialisé, en deux tomes. Ils appartiennent aux professions libérales, au grand commerce, au monde des lettres. Parmi les noms les plus connus relevés dans leur annuaire : Jacques de Lacretelle, de l'Académie française, Paul-Charles Lambert, P.D.G. d'Elf-Antar, Pierre-Christian Taittinger, sénateur de Paris, Jean-Louis Lortat-Jacob, président du Conseil national de l'ordre des médecins, Jean Lemaire, bâtonnier de l'ordre des avocats à la cour de Paris. Une dizaine d'académiciens se retrouvent parmi les centistes. A commencer par Vincent Bourrel, ancien secrétaire général de la S.N.C.F. et procureur général honoraire près la Cour des comptes.

Approcher les élus du Club des cent est une entreprise beaucoup plus hasardeuse. Les personnalités du monde des affaires, de la presse, de la haute administration qui le fréquentent, n'aiment pas faire parler d'elles. Qu'on essaie de les interroger, elles éludent avec les lieux communs d'usage. Et renvoient le questionneur aux instances dirigeantes, qui ne badinent pas avec les consignes de discrétion. Non plus qu'avec le règlement et l'étiquette du Club, en général.

Les trois premiers jeudis du mois, trente à quarante centistes se retrouvent chez Maxim's, où se rencontrent aussi les académiciens, mais, eux, un mercredi sur quatre seulement.

Rapide apéritif au charmant bar rococo du premier étage : acajou, tapis framboise et croquis de « gens du monde » par Sem. Les puristes évitent les boissons fortes qui leur « gâteraient la bouche ». Ils prennent un doigt de champagne, ou la spécialité de Jean René, le barman : un jus de carottes, assaisonné au citron et au céleri.

A 12 h. 40, exactement — l' « heure du chef » —, ces « grands seigneurs », comme les appelle Jean René, se précipitent dans une aimable cohue vers les chaises à médaillon de velours bleu entourant la table en forme de T. Un brigadier est responsable du menu. Il l'a conçu avec le chef, Michel Menant, auquel il est permis, et même recommandé, de suggérer des innovations et des recettes inédites.

Les centistes ne sont pas amateurs de nouvelle cuisine. Ils l'aiment bourgeoise, traditionnelle, et même, de temps en temps, solidement paysanne. Les plats d'abats tout de même sont écartés : ils font toujours des mécontents. Les membres du Club qui les apprécient préfèrent se retrouver à l'Académie des tripes et des abats, fondée voici quatre ans par le président du syndicat des cuirs de La Villette, M. Dubois. A éviter pour les estomacs paresseux. Menu type d'un déjeuner : rosette de Lyon, tête de veau vinaigrette, andouillette au vin blanc et échalotes, fromage, dessert.

Ces écarts sont les exceptions à la règle d'un classicisme de bon aloi, dont témoignent deux menus pris au hasard :

Chez Maxim's. Brigadier, le baron Thierry :

- — Huître de Belon ;
- — Barbue farcie Ile-de-France. Beurre nantais ;
- — Pâté chaud de gibier à la façon de Juliette ;
- — Fromages ;
- — Mousse glacée à la vanille au coulis de fruits de la passion.

Vins : château Laville haut-brion 1976, Bonnes-Mares 1970.

Et celui-ci pour le Dîner de printemps, à la Grande Cascade, préparé par Pierre Troisgros, venu spécialement à Paris :

- — Damier de truffes accompagné d'un champagne Roederer 1971 ;
- — Cassolette de queues d'écrevisses à la julienne de concombre, avec le même champagne ;
- — Filets de canettes de Barbarie aux navets nouveaux et aux fèves, magnifiés par un château La Lagune 1966 ;
- — Salade nouvelle ;
- — Millefeuilles aux fraises écrasées, avec retour au Roederer 1971.

Un concours

Le parrainage de deux membres bien établis ne suffit pas à se faire accepter au Club des cent. La procédure d'admission est longue, douloureuse, et son résultat incertain. La première des qualités pour un candidat est d'être un « bon camarade » et un « gourmet compétent ». Les affairistes et les intrigants, avides de relations mondaines, sont écartés d'office. C'est une loi non écrite du Club : les propos de caractère professionnel ou politique ne sont permis que s'il s'agit d'anecdotes divertissantes pour l'ensemble des convives. Les apartés sont mal vus. Les centistes, comme les académiciens, s'efforcent de maintenir l'art de la table, mais aussi celui de la conversation qui, selon Vincent Bourrel, « *est le prolongement naturel au niveau de l'esprit de nos jouissances papillaires* ». Au fromage, elle roule quand même, en général, sur des arguties culinaires, ou sur les qualités et les défauts des postulants.

L'entrée au Club des cent n'est pas un examen. C'est un concours. Le candidat « bien sous tous rapports » peut être éliminé parce que sa profession est surprésentée, ou qu'un seul membre l'a pris en grippe et le refuse, ou qu'il est trop âgé : son estomac moins alerte « *risquerait de le trahir* ». Avant d'accéder au statut de stagiaire, il doit être présenté par ses parrains aux membres du Club, et leur plaire. Une occasion comme une autre, pour tout le monde, de faire un bon déjeuner chez Lasserre ou Taillevent. Il doit ensuite rédiger une demande officielle « *à la fois modeste et convaincante* », dont l'écriture sera l'objet d'une étude graphologique et les termes soigneusement pesés. Après publication des bans, et si aucun membre ne s'y est opposé, il comparaît devant un comité de réception composé d'une vingtaine de membres, qui le soumet à une « interro » gastronomique : quels restaurants fréquente-il ? Quels vins pour accompagner tel ou tel plat ? Composition d'un menu équilibré. Et même, si le jury est vicieux, quelques questions pièges d'ordre culinaire. C'est ainsi que le récipiendiaire Jean Verdier, ancien préfet de la Seine, avait « séché » sur la composition d'une sauce. Il avait tout de même été reçu, les examinateurs lui ayant accordé les circonstances atténuantes : on peut être gourmet sans être cuisinier, avaient-ils admis.

Exploration

Tous les déjeuners ne se font pas, on l'a vu, chez Maxim's. Le quatrième jeudi du mois, ils ont lieu dans d'autres établissements où l'on espère trouver de l'originalité et de l'inédit. Bonne occasion de briller pour les responsables des « brigadats extérieurs » (réservés plusieurs années à l'avance) s'ils arrivent à découvrir un restaurant ou un chef méconnu. « *C'est un exercice difficile, car, depuis le temps, nous les connaissons tous.* »

Ces déjeuners sont consignés, jugés, notés, dans les deux bréviaires du centiste. Le Guide des guides d'abord, annuaire de poche des restaurants distingués par les guides Michelin, Kléber, Gault et Millau et par l'Auto-Journal, dans la région parisienne. La combinaison des coqs rouges, des toques et des étoiles permet de calculer un nombre de points symbolisés par des dominos. L'emportent, avec le double six, La Tour d'Argent et l'Archestrate. Derrière, avec onze et dix points : Lasserre, Taillevent, le Grand Véfour, le Vivarois.

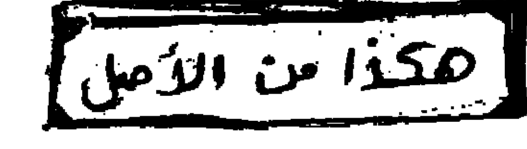
Mais comme on n'est jamais si bien servi que par soi-même, les membres du Club des cent établissent chaque année leur propre guide, sur la base de leurs expériences personnelles, en France et à l'étranger. Des opinions contradictoires signées de « noms de guerre » s'y expriment sans ménagement, puisqu'elles ne sont pas supposées filtrer à l'extérieur. Sur la brasserie Lipp par exemple : « *Ambiance amicale certes, mais cuisine sans intérêt. J'ai voulu goûter à la spécialité mai-*

(1) Par Ferdinand Woutaz. Editions Dominique Halevy.

De la banque à la presse

Le président sortant du Club des centistes, M. Louis Seysses, a été réélu le 6 décembre dernier. Ce P.-D. G. honoraire des biscuits Belin côtoie au Club d'autres industriels, comme M. Jean Vilgrain, P.-D. G. des Grands Moulins de Paris, ou le baron Thierry, propriétaire de l'entreprise de confection du même nom. Ils n'ont pas besoin de chercher plus loin que leurs voisins de table pour parler avec les dirigeants des plus illustres banques, représentées au Club par MM. Georges Assemat, président d'honneur de la Banque française du commerce extérieur, Jean-Maxime Levêque, président du Crédit commercial de France, Jean Marot, directeur général adjoint de la banque Worms, le baron Elie de Rothschild, Yves Flornoy, syndic de la Compagnie nationale des agents de change. Il y a aussi des médecins au Club des cent, Pierre-Jean Viala, et l'esthéticien Guy Jost, des notaires comme Mᵉ Letulle, chargé de l'une des plus importantes études de Paris, un restaurateur, Paul Bocuse. Des grands commis de l'administration ou du secteur semi-public, comme Paul Auriol, contrôleur général de l'E.D.F., Jean Bardon, directeur général des Nouvelles Messageries de la presse parisienne (N.M.P.P.), et Christian Chavanon, ancien administrateur de R.T.L. et vice-président du Conseil d'Etat, « *le fonctionnaire le mieux payé de France* ». La presse est également très présente avec Denis Baudoin, président-directeur général de la SOFIRAD, Georges Bérard-Quelin, vice-président de la Fédération nationale de la presse française et éminence grise du journalisme parisien, Claude Imbert, du *Point*, Jean Ferniot, Jacques Huteau, administrateur du groupe Express, et Claude Lebey, le seul chroniqueur gastronomique accepté chez les centistes, parce qu'il n'occupait pas encore ces fonctions à *l'Express* quand il est devenu membre du Club. D'autres ont postulé depuis, dont James de Coquet. Ils n'ont pas été admis.





هكذا من الأصل

son, je n'ai eu qu'une choucroute mouillée et mal garnie. J'ai demandé à voir les tartes. Le maître d'hôtel m'a répondu : « Inutile, Monsieur, une tarte, » c'est une tarte (sic)... » Et, en effet, j'ai eu une tarte vraiment tarte ». Même les premiers prix du Guide des guides ne sont pas à l'abri d'une volée de bois vert.

Il va sans dire que le Club des Cent coûte presque aussi cher à ses membres que l'entretien d'une danseuse : une cotisation annuelle de 1 500 F, une participation de 250 F pour les repas du jeudi, 1 000 F par couple environ pour les soirées de gala, auxquelles sont conviées les dames. Et de 1.500 F par tête à un demi-million de centimes pour les week-ends d'excursion.

Deux ou trois fois par an, les centistes sautent dans un autobus pullman, dans le train, ou dans l'avion, et partent en voyage de groupe. Venise, la Champagne, Albi, l'Angleterre, le Lyonnais, la Bourgogne, en marathon touristique et gastronomique, entre les monuments historiques et les meilleurs restaurants de la région. La chronique de ces sorties, et des événements les plus mondains du Club, est soigneusement consignée dans un opuscule à usage interne, « Les grandes heures et les bons souvenirs de l'année ». Au détour de ces pages, quelques perles. Ainsi peut-on lire à propos d'un dîner de Carême, dont le prix excédait les moyens de certains membres : *« Ce n'est pas suivre le chemin d'une relative abstinence financière que de prévoir dans le même repas des huîtres, du caviar à la louche, des homards, des asperges d'avant-saison, le tout arrosé de vodka et de champagne Roederer 1969 en magnum. Mais comment conjuguer gourmandise centiste et interdiction chrétienne de sustentation pendant le Carême, sans élaborer un tel menu ? »*

Et ce commentaire désarmant de sincérité, d'un membre débordant d'enthousiasme, après un week-end du Club particulièrement réussi : *« Nous nous sentions de plus en plus l'Elite de l'Elite. »* Une évidence qu'il n'était peut-être pas nécessaire de souligner. ■

PUBLICITÉ

180 000 francs la minute

Le film publicitaire télévisé est une industrie fragile, où les secondes sont précieuses et les idées hors de prix.

DOMINIQUE DESCHAVANNE

CETTE montre qui « résiste à tout », mais qui s'écrase lamentablement sous le passage d'un énorme train, alors qu'une voix comiquement navrée susurre « enfin presque à tout », vous aura peut-être arraché un sourire. De même que ces personnages aux visages étranges qui seront apparus quelques secondes (huit, exactement) sur le petit écran, pour citer la marque d'un stylo. Personne ne devinera que ce train extraordinaire n'existe qu'en Mauritanie, où le film a été tourné, et que les visages felliniens de ces personnages ont été grimés précisément par le maquilleur de Fellini lui-même. Contrairement à ce qui se passe pour les grands films, il ne nous sera pas dit combien d'argent et quelles prouesses techniques ont coûté ces scènes brièvement entrevues dans l'espace encombré des « pages » publicitaires.

Pour provoquer ce sourire d'une demi-seconde, pour inscrire un nouveau nom dans nos cerveaux saturés, le créateur est prêt à des efforts qui resteront inconnus du public. Il ira filmer en hélicoptère un pic neigeux pendant une semaine et finira de réaliser en studio une maquette plus proche que la réalité du plan qu'il souhaite. Il utilisera une caméra spéciale pour saisir la centième de seconde où la goutte tombe voluptueusement dans le liquide et dont dépend presque entièrement la réussite. Il va investir son argent, ou celui qui lui est confié, pour que nous dépensions un peu du nôtre. Le film terminé, il lui faut gommer l'existence de ce nerf de la guerre, pour ne pas effaroucher le public.

Sur TF 1, les heures de plus haute écoute, soit dimanche de 13 h. 15 à 13 h. 30 et de 19 h. 45 à 20 h., coûtent 90 000 francs pour un message de 30 secondes (les durées peuvent être de 8, 15, 20, 30, 45 et 60 secondes). Sur Antenne 2, le samedi soir (le plus cher) 87 800 francs. FR 3 n'est pas encore touchée par la marée publicitaire. La télévision est souvent préférée au cinéma qui atteint un public restreint et très particulier. Le petit écran permet de toucher des cibles tous azimuts et prend les gens au dépourvu, la cuillère à la main.

Prix « cassés »

Ces sommes en jeu rendent nerveuses les agences de publicité qui les recueillent et les gèrent. « *Un gros client peut représenter environ 7.5 millions de francs*, explique François Buisson, directeur de création d'Intermarco, près de 200 millions de chiffre d'affaires (la plus grosse, Publicis, est proche des 500 millions (1). *Cela pour la totalité de la campagne ; sur cette somme, il faut compter 4 millions pour un espace télé.* »

Le budget minimal d'un film est de 1 million de francs. L'agence qui, avec son équipe de créateurs (dans le jargon professionnel ce sont des créatifs) et de commerciaux, va concevoir l'idée de base, devra payer le tiers, parfois la moitié avant réalisation. « *Ce qui paraît incroyable*, explique Michel Vadon, qui vient de fonder sa propre société, *c'est que lorsqu'on demande un devis à différentes maisons de production, qui s'occupent de la réalisation pratique du film, on obtient, sur une somme de 350 000 francs par exemple, des variations allant jusqu'à 100 000 francs. En outre, on sait que, quand on s'est mis d'accord avec un producteur, on peut encore faire baisser les prix. Ce qui prouve assez qu'ils sont au départ surestimés.* »

Un syndicat de producteurs essaye de faire régner un semblant d'ordre et d'éviter que les prix soient trop « cassés ». Avec difficulté. Le producteur joue son jeu en individualiste : les maisons de production sont d'une grande fragilité. Les plus anciennes, les plus respectables, ont au maximum dix ans. Chaque année, en voit disparaître autant qu'il en naît. Aussi n'hésite-t-on pas à doubler un prix pour obtenir le technicien convoité, ou à le diminuer de moitié pour décrocher une affaire. Côté agence, les enchères montent aussi. Le « créatif » qui possède à fond la science (ou l'art) de la communication, et qui doit trouver l'Idée, devient, lorsqu'il acquiert expérience et célébrité, une denrée hors de prix. A l'instar d'une vedette du football, il peut faire monter les enchères.

Situation passagère, comme dans le sport : on vieillit souvent mal dans la publicité. C'est pourquoi il faut savoir mener sa barque : « *Un « créatif » doit se faire une sorte de plan de carrière*, raconte Bruno, qui en-commission se montrait particu-agence. *Au début, il vaut mieux qu'il ne reste pas longtemps dans la même maison. Il faut changer, bien choisir, ne pas se tromper. Il y a des agences où il ne faut pas s'attarder.* » A chaque changement, le salaire monte ; il peut doubler, et se compte en dizaines de milliers de francs. Devenu directeur de création, le « créatif » influe sur le rendement de l'agence. « *Quand je me suis retrouvée dans une grande agence où on me faisait confiance*, déclare Christine Arfeuillères, passée à la réalisation après quatorze ans dans la création, *j'ai énormément travaillé, et les résultats se sont fait sentir. Un jour, on m'a convoqué pour me féliciter et me dire qu'il fallait doubler le chiffre d'affaires l'année suivante. J'ai eu la nette conscience d'être une marionnette, et je suis partie.* »

Surprises

Si le « créatif », l'artiste, n'est pas tenu à l'écart des préoccupations financières, c'est aussi en raison de la crise qui n'épargne pas les publicitaires. Elle ne diminue pas les budgets, mais elle sème la crainte et la méfiance et freine un peu l'imagination. On reste en terrain connu pour ne pas risquer le « flop ». Après un *spot* qui a marché, un réalisateur se verra souvent réclamer le même genre, le même style. Parfois, l'agence rêve. Elle souhaiterait retrouver dans un film de trente secondes l'ambiance d'un long métrage qui a attiré le public. La réussite dépend alors autant du savoir-faire technique du réalisateur que des moyens mis en œuvre.

Mais il arrive pourtant qu'un film tourné avec un faible investissement — qui l'eût cru ? — crève l'écran. Cet homme simplement assis devant une table pour vanter une marque d'insecticide et tapant à l'aide du flacon sur la mouche qu'il veut supprimer est resté célèbre dans la profession. Le réalisateur de ce film, Jean-François Comte, spécialiste des images léchées et intimistes, avait misé sur l'humour. Et gagné.

En général, on recherche plus les grands effets spéciaux que les petits moyens géniaux. A tous les niveaux, la dépense est souvent liée au prestige. Un prestige qui ne sortira pas du cercle de la profession. Le réalisateur, lui, préfère — quand il le peut — tourner avec des techniciens très connus dans le long métrage, avec des équipes de tournage liées au cinéma, non sans insister sur la justification purement professionnelle et technique de ces exigences. Rêver au cinéma, quoi de plus naturel quand on est réalisateur de film publicitaire ? Les techniciens auraient tort de refuser puisqu'ils sont, dit-on, deux fois mieux payés dans la publicité que dans le cinéma et que le travail s'y fait plus fréquent. Le producteur cède lui aussi au prestige en essayant d'avoir sous contrat au moins un ou deux de ces metteurs en scène de longs métrages qui viennent de plus en plus nombreux à la publicité. Il aura le choix entre Edouard Molinaro, Bertrand Tavernier, Georges Lautner, Michel Deville, Pascal Thomas, Jean-Paul Rappeneau... On ne compte plus ceux qui s'y sont essayés et qui y sont restés. Outre l'aspect financier, la technique rigoureuse du film publicitaire les attire. S'exprimer en quelques secondes quand on a l'habitude de le faire en une heure et demie est une gageure tentante.

Vérifications

« Star system », bougonnent certains professionnels. Et de citer la Grande-Bretagne et les Etats-Unis où la publicité est un vrai métier, où personne ne fait de rêves prestigieux et où chacun travaille « normalement » en artisan ou en businessman. Mais les publicitaires anglais et américains sont entrés dans la carrière bien avant les Français qui n'ont eu accès à la télévision qu'en 1968 et qui étouffent dans un marché resserré par le monopole. La production française évolue entre cinq cents et huit cents films par an contre deux mille en Angleterre et quatre mille aux Etats-Unis.

La télévision d'Etat ne se contente pas de limiter la production française, elle en contrôle également la qualité. Du moins, une certaine idée de la qualité. Avant de passer aux mains du réalisateur, le *script - board*, tableau reproduisant image par image le projet du film, doit passer le cap de la commission de visionnage de la Régie française de publicité (R.F.P.). Cette commission — composée notamment de représentants du ministère de la santé, de l'industrie, du commerce, du Bureau de vérification de la publicité, de l'Institut national de la consommation, et d'un représentant des annonceurs et des agences — a pour fonction de vérifier la véracité des qualités et caractéristiques supposées du produit (démarche que tous les publicitaires s'accordent benoîtement à approuver) et doit veiller au respect d'une réglementation assez stricte. Elle interdit en particulier les entorses à la langue française, la violence, les attaques contre le gouvernement, les appels de fonds, recommande la qualité et le bon goût, limite l'intervention des enfants (la production télévisée annuelle, pour 17 %, met en scène des enfants) et demande que les films contribuent à « *assurer le respect et la dignité de la condition* » des femmes.

On raconte que, du temps de Mme Françoise Giroud, cette commission se montrait particulièrement sévère en ce qui concerne ce « respect » et cette « dignité ». Yvon-Marie Coulais, réalisateur de films souvent humoristiques, se souvient d'un refus pour un film mettant comiquement en scène un couple dont la femme tyrannisait le mari. Le film, refait dans le genre de la comédie italienne en accentuant la caricature, devait être à nouveau refusé. Même chose pour ce scénario présentant une jeune femme se maquillant allégrement après la lecture d'un testament qui ne lui laisse rien, pendant qu'une voix « off » assure qu'il vaut mieux « *être belle que riche* ». Refus accompagné d'une lettre stigmatisant l'aspect choquant du scénario pour les « *familles endeuillées de France* ».

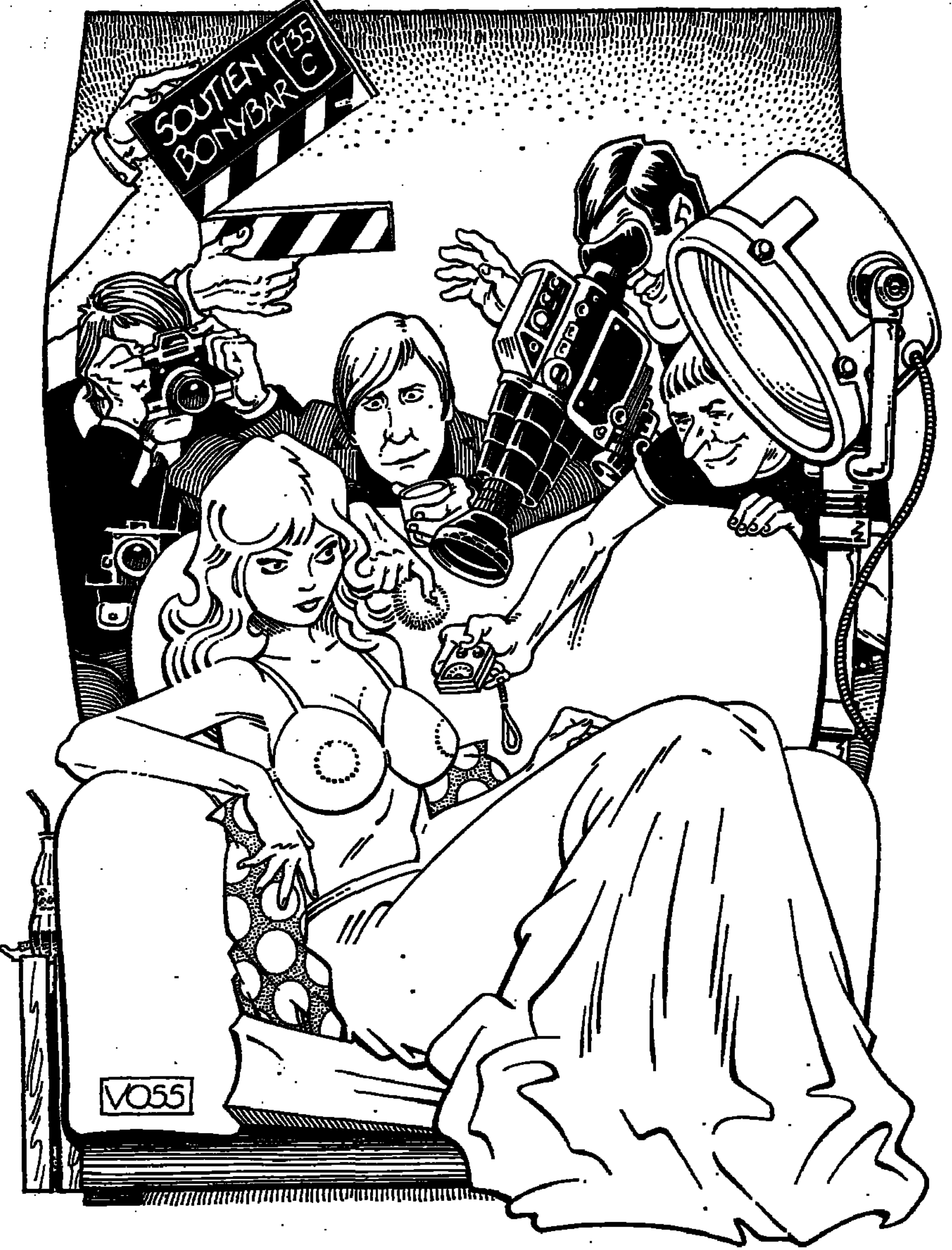
« Désagréables »

« Nous avons retiré du circuit, en 1979, de dix à quinze films jugés « désagréables », indique le président actuel de la commission, M. Le Ménestrel, directeur de la R.F.P. *Il n'est jamais très agréable, en effet, de percevoir à l'heure du repas une allusion trop précise à des odeurs nauséabondes ou de montrer trop nettement des bébés souillés.* »

Dans les circuits des salles de cinéma, les distributeurs veillent aussi. Ainsi a disparu très rapidement un film vantant une eau minérale dont la bouteille était de forme très clairement phallique. Les publicitaires, connaissant les exigences des utilisateurs, évitent la plupart du temps de présenter des scénarios et des films susceptibles d'essuyer un refus.

Autocensure, prouesses techniques, dépenses excessives, tout cela caché derrière le sourire crispé de cette ménagère coincée dans sa cuisine par les exigences gastronomiques d'une famille inépuisable et affamée, derrière la beauté hyper-maquillée de la belle au soutien-gorge « invisible » et le visage sympathique de l'homme sur la brèche vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour réparer les robots ménagers. Tout cela pour que nous achetions la voiture de leurs rêves ou le fromage de leur choix. Mais le milieu publicitaire feint pudiquement de l'oublier. Réunis dans des festivals internationaux, les professionnels du film publicitaire se décernent en effet des prix qui récompensent plus souvent la qualité de la photo, l'humour, l'originalité de l'idée que le bon « impact » du message. Et il est probable qu'en recevant ces récompenses, et oubliant un instant gâteau ou détergent, le publicitaire s'approche, bien qu'il s'en défende, de son monde rêvé à lui, celui du « vrai » cinéma, où l'argent ne doit pas toujours faire le bonheur. ■

(1) Chiffres cités par le périodique *Stratégies*.




ALAIN VOSS

REFLETS DU MONDE

IL MESSAGERO

Un questionnaire indiscret

Les candidats à un emploi dans les services de sécurité sociale italiens, gérés par l'Etat, relate le quotidien *IL MESSAGGERO*, doivent remplir des formulaires qui fourmillent de questions étonnantes, telles que : « *Avez-vous fait l'amour dans une voiture ?* », « *Avez-vous des problèmes sexuels ?* », « *Etes-vous frigide ?* », « *Vos intestins, votre vessie, fonctionnent-ils bien ?* », « *Croyez-vous en Dieu ?* », « *Allez-vous à la messe ?* », « *Aimez-vous votre père ?* ».

« *Ces questions très personnelles sont mélangées à des demandes plus logiques concernant les lois sociales* », rapporte le journal qui annonce que des députés ont demandé au ministre du travail de s'expliquer sur la teneur dudit questionnaire.

le soleil

Gendarmes, cordons bleus et monseigneurs

Le quotidien de Dakar, *le Soleil* s'interroge sur les exportations d'oiseaux par le Sénégal :

« *De 1 800 000 couples d'oiseaux (soit 3 600 000 oiseaux) exportés en 1966, la production sénégalaise a presque diminué de moitié ces six dernières années, gravitant autour de 550 000 paires. L'année dernière, 563 857 couples, dont 1 753 paires de perruches et de perroquets ont pris les chemins d'Europe, d'Asie, des Etats-Unis d'Amérique, etc.*

» *Les espèces commercialisées, dites non protégées, concernent une vingtaine d'oiseaux rencontrés un peu partout au Sénégal : « cou coupé », gendarmes, joues rouges, iguicolore, cordon bleu, monseigneur, merle, pigeon de Guinée, tourterelles, tisserin (...).*

» *Pour M. René Dupuis, directeur des parcs nationaux, le fond du problème réside dans l'efficacité du contrôle de cette activité. Contestant les chiffres officiels publiés par l'organe de tutelle, le Service des eaux et forêts, il estime en effet que le* « contrôle n'existe que sur papier », *ce qui explique, par conséquent, que des fraudes soient effectuées, portant le nombre des oiseaux exportés à plusieurs millions (...).* »

Préconisant une augmentation des moyens de contrôle du secrétariat d'Etat des eaux et forêts, le quotidien suggère aussi une augmentation des taxes d'exploitation :

« *Elles s'élèvent pour l'instant à 20 000 F pour 5 000 couples d'oiseaux, tandis que chaque collecteur paye 2 000 F par an. Cette dernière mesure aurait pour effet de moduler les bénéfices que font les oiseleurs sur le dos des oiseaux et de notre patrimoine national.* »

GABON

Les grumiers du Moyen-Ogooué

Entre le massif forestier d'Ayem et le fleuve Ogooué, au Gabon, le transport du bois n'a rien de la navette ronronnante des camions-bennes. Certains y risquent leur vie, d'autres leur fortune ou la prison.

GILLES DUSOUCHET ET YVES GELLIE

UNE vibration presque imperceptible, légère effervescence ou furtifs passements des couches de latérite, court au milieu de la piste. A 500 mètres, dilatées par une chaleur opaque, émergent la carlingue massive et l'armature asymétrique d'un camion de grumes, ces énormes troncs arrachés à la forêt. La rumeur s'enfle, piétons et véhicules se garent pêle-mêle, les plus lestes s'égaillent dans la frange des hautes herbes. Le convoi déferle avec fracas ; dans le sillage de la remorque, un brasier de poussière dévore les *matitis* (les broussailles) et se propage jusqu'aux cimes des grands badamiers. 45 tonnes de bois de coupe et de tôles martyrisées par les cahots viennent de s'engouffrer dans la touffeur tropicale. Le long des talus, marmots et bicyclettes refont surface...

Dans cette région des massifs d'Ayem et de La Lopé, au sud-est du Gabon, la forêt équatoriale couvre plusieurs centaines de milliers d'hectares. En dépit de l'insalubrité du milieu, l'abattage des bois d'okoumé et d'ozigo, destinés à la fabrication des contre-plaqués, alimente une industrie prospère.

Une poignée d'aventuriers s'affairent à la périphérie des gisements forestiers, parasites des grosses compagnies d'exploitation. Leurs concessions, dans le secteur du Moyen-Ogooué, se bornent à 70 kilomètres de piste minée par les pluies de mousson... Un maillon de la chaîne qui relie les champs de coupe aux parcs flottants de Port-Gentil.

Les sociétés rechignant à convoyer, et à grands frais, les chargements de bois non équarris en terrain accidenté ont offert à une dizaine de camionneurs indépendants de partager les risques sur le dernier tronçon routier, le plus périlleux. Ceux-ci chargent les grumes à la Rupture, plaque-tournante du trafic, puis les acheminent juqu'au mouillage de l'Ogooué où les trains de bois seront mis à flots.

La bataille commence en lisière de forêt, à la sortie d'un étroit chenal encombré de branches et de feuillages, saignée par laquelle sont débardés les fûts, comme s'il s'était agi d'exhumer d'un éboulis végétal de gigantesques ossements bruns et roses.

Configuration chaotique des friches : un paysage de minière, arasé par la viscosité des sols, avec ses débris d'écorce, ses mousses, sa gangue ligneuse, ses socles, ses fractures, ses ressacs de boue figée... Un cratère qui se déplace avec le front de coupe. En été, lors des pluies sépulcrales et diluviennes qui s'abattent à la tombée du jour, le chantier patauge dans 50 centimètres de *pot-pot* (boue) ; une forte odeur de résine, de viande boucanée, se dégage des arbres dépecés.

Embarquer des troncs mesurant parfois vingt-deux mètres de long et quatre mètres de circonférence à la base ne va pas sans heurts ni grincements d'essieu.

Une fois ajustées, les grumes seront solidement arrimées sur les flancs de la remorque. Le moindre écart dans la disposition des billes, et ce bouquet de trente-cinq tonnes peut voler en éclats ; le moindre jeu, et l'échauffement causé par le frottement des troncs risque d'amorcer l'étincelle. Il n'est pas rare de découvrir en brousse, sur les lieux d'un accident, la crête noircie des fûts qui stagnent à proximité d'une carcasse de camion phagocytée par les lianes et les broussailles.

Un tablier de planches disjointes, des poutres métalliques renforcées par deux étançons et des butées de ciment qui vont s'affaissant, ébranlées par les crues... Le pont de Luterma (1) ménage un suspens assez malsain dès qu'un grumier s'apprête à le franchir. La déclivité du terrain environnant et l'étroitesse des travées n'autorisent aucun « écart de conduite ». D'autant que les poids lourds qui déboulent dans le vallon tractent des remorques sans freins — toujours les risques de frottement des troncs, — hors gabarit de 2,50 mètres sur 12 mètres de long, avec des billes dont l'extrémité fuse de 8 à 10 mètres dans le vide.

La pente

Le chauffeur bride sa machine au sommet de la côte, lui assénant de furieux coups d'accélérateur ; une fois lâchés les gaz, il doit embrayer ses douze vitesses en moins de 300 mètres. Le camion mord sur les planches du pont à 80 kilomètres à l'heure, en roues libres, avant d'entamer le brusque raidillon qui se dresse sur l'autre rive. Le moteur rame, tire, crache et produit sa poussée dans un beuglement rauque ; si l'engin cède et s'embarque en arrière, l'équipage n'aura d'autre ressource que de sauter à terre pour tenter de caler les roues à l'aide de pierres ou de billots.

Cette pente fut fatale à un conducteur qui avait manqué sa manœuvre. Le chargement chavira dans les eaux limoneuses de la rivière et ne put être renfloué. Le chauffeur disparut avec lui. Pour les grumiers, l'endroit n'est pas loin d'être tabou, mais leur astuce se joue encore de la vétusté du pont. La société y trouve son compte. Avec la Rupture et l'entrée en piste des camionneurs privés, le convoiement des grumes prend l'allure d'un safari comme il en subsiste encore dans ces « réserves » où le profit sauvage excite une meute de trafiquants et de rabatteurs...

Marginaux, souvent endettés par l'achat du matériel de roulage, les transporteurs indépendants travaillent dans la hantise de l'accident qui les mettrait aussitôt à la merci des créanciers, voire des autorités locales. Aussi gardent-ils en poche, pour unique sauf-conduit, leur billet de retour en avion.

Ancien routier sur la ligne Paris-Téhéran, Christian est venu s'établir au bord de la piste, il y a deux ans et demi, « sur un coup de tête ». Son atelier de mécanique surplombe un vaste méandre de l'Ogooué, « position stratégique » à mi-chemin du chantier de Luterma et du mouillage. Daniel, cordonnier « dans le civil », lui prête main-forte depuis un an. Tous deux ont aménagé leur base, enclos et cabanon, à l'aide de matériaux de récupération. Des cases en torchis, édifiées à la hâte, abritent les familles des chauffeurs et des boys-moteurs. Voisinage insolite d'un village africain et d'un dépôt de ferrailleur au milieu d'un paysage ondoyant de savane.

Banc d'essai

Christian possède deux camions d'occasion, le troisième s'entasse en pièces détachées sous les branches robustes d'un manguier, qui fait office de palan. Torse nu, maculé de cambouis, il s'échine, malgré la fréquence des pannes, à « faire tourner les moulins », tant sur la piste qu'au campement, dans la fournaise ou à la lueur des lampes-torches.

Chimérique à sa façon, cet artisan à la dégaine de loubard suit ses camions à la trace, comme d'autres un gibier, et se dépense sans compter pour une fortune toujours remise. Il se considère, non sans emphase, comme un « renégat ».

Les convois partis au milieu de la nuit, dans un grondement de cataracte, vont cheminer jusqu'au lever du jour sans clignotants ni balises, dégageant sur leur passage un halo verdâtre. Ils mettront huit heures pour couvrir les 70 kilomètres du trajet, et quatre heures pour retourner à vide au chantier, timon remboîté, remorque empilée à l'arrière du tracteur en position de crabe. Mais cette « noria » se bloque quotidiennement.

Christian et Daniel ont ainsi escorté un camion durant deux jours, désespérant de lui faire atteindre les berges du fleuve. Son réservoir rouillé, gainé de chambres à air, s'était fissuré. Or ces tracteurs consomment 1 litre de fuel au kilomètre. Faute de pouvoir obturer la fuite avec des chiffons, il a fallu ressouder les cloisons au chalumeau !

Cette piste, qui met les hommes et les mécaniques à rude épreuve, sert de banc d'essai à un constructeur de poids lourds allemand. Le revêtement routier, latérité, se trouve sans cesse érodé, remué, sucé par une végétation et un climat vampiriques. De la « tôle ondulée » aux tessons de verre, en passant par les ravines et les fondrières, c'est une véritable anthologie de la conduite en brousse.

Les Européens, en « pick-up », ne s'y hasardent qu'à pas d'homme. Les grumiers, quant à eux, ne s'arrêtent pas aux détails. Mais à 60 kilomètres à l'heure au volant d'un 25 tonnes qu'on charge parfois au double de sa capacité, la présence d'une antilope ou d'une escouade de singes constitue un obstacle difficile à « digérer »...

Bien que réputé pour être un des meilleurs routiers du Gabon, Christian a renoncé au bout d'un an à conduire son camion, et conserve un souvenir effaré du roulage. Sauf exception, les équipages se composent d'Africains.

Peu ou pas de Gabonais au volant, mais des Congolais, des Voltaïques, des Camerounais, et des « musulmans », appréciés parce qu'ils sont sobres... Les grumiers ont coutume de ponctuer leurs voyages de lampées de vin de palme ou de « Regab » (la bière locale), avant de se glisser sous les roues du camion pour faire un somme. Nonchalance salutaire, les Européens, au dire des camionneurs, finissent par « casser » là où les Africains passent sans encombre. Lorsqu'ils « embarquent », ils sautent par la portière. En fait, ici comme en d'autres régions du monde, les immigrés n'ont guère le choix.

Du câble qui lâche et peut cingler le hublot arrière de la cabine, sans grille de protection, à l'éclatement d'un des dix-huit pneus du camion, c'est, au mieux, le dérapage, au pire la culbute. Les assurances dénombrent un accident grave par grumier et par an, et les quinze transporteurs qui font la route relèvent parmi eux un accident matériel grave par semaine. La ruine, car la plupart d'entre eux n'ont passé aucun contrat d'assurance. On en reste aux amulettes.

A ce compte, le salut des camionneurs comme des chauffeurs tient le plus souvent dans la fuite ou l'art de se recevoir en fin de cascade. Un ou deux exploitants « roulent sur l'or », mais les marges bénéficiaires de 20 à 30 millions de francs C.F.A. (2) qu'ils prétendent amasser les années fastes semblent s'épuiser bien vite sous les lambris des palaces ou des casinos de la Riviera. Ces vantards ou ces flambeurs peuvent néanmoins se targuer d'« *avoir le fion* », autrement dit la baraka. La majorité se contentent de bluffer les organismes de prêt.

Mais l'aventure tire à sa fin. Que la piste soit goudronnée, et les compagnies, désormais assurées de sa rentabilité, en prendront le monopole. A moins que la percée du « Transgabonais » ne sonne le glas du transport routier. Cette ligne de chemin de fer vient de franchir le seuil de la « forêt des abeilles ». D'ici deux ans, en principe, elle drainera toute la région. Pour l'heure, les grumiers déversent toujours sur les rives de l'Ogooué leurs monceaux de trophées, et s'accordent, à l'ombre d'un camion en rade, une sieste providentielle. ■

(1) La Luterma est la société exploitant la zone forestière. Elle assure l'entretien de la voirie, et détient sur cette portion le monopole du transport.
(2) 1 franc C.F.A. vaut environ 2 centimes français.

PRÉCAUTIONS

Un nécessaire anti-séisme

Deux Californiens ont eu une idée astucieuse : ils ont lancé un « nécessaire de survie en cas de tremblement de terre ». A avoir toujours sur soi en cas d'urgence.

ANNICK LE FLOC'HMOAN

GADGET ou ingénieuse invention ? Deux Californiens viennent de lancer sur le marché américain le premier « *nécessaire de survie en cas de tremblement de terre* », qu'on peut se procurer par correspondance, pour 60 dollars. Sous la forme de deux petits sacs ne nylon extra-fort, d'un poids d'environ 2 kilos, le nécessaire contient des bandes Velpeau et des compresses, un mini-transistor et un sifflet, des pilules contre les maux d'estomac et de la nautamine, des tablettes de dextrose et des bouillons-cubes, une couverture extra-légère expérimentée par la NASA, un grand rectangle de plastique résistant qui peut servir de tente comme de brancart, un petit carnet et un stylo, des boules de coton et des allumettes, une longue corde de nylon, des pastilles de purification de l'eau et un réservoir vide, et enfin un livret intitulé : *Survivre en cas de tremblement de terre.*

« *Nous avons fondé nos recherches sur le fait que des personnes qui se sentent préparées à affronter un tremblement de terre sont beaucoup moins effrayées quand il se produit, et la panique cause souvent plus de victimes que le séisme en soi* », expliquent les deux inventeurs de cet équipement d'urgence, Bill Basket et Roger Stanford.

Bill Basket eut l'idée de commencer ses recherches le jour d'un léger séisme californien, quand il vit se précipiter dans la rue, pris de panique, un homme qui avait écrit plusieurs thèses sur les problèmes de survie lors de catastrophes. Il se rendit compte aussi qu'il n'existait aucune information lisible et compréhensible. Enfin il observa que le plan de la Croix-Rouge, reposant sur l'utilisation du téléphone et des autobus pour transporter les victimes, serait totalement inutile en cas de routes et de lignes de téléphone coupées.

Le nécessaire de survie doit se trouver à portée de la main de chacun, dans chaque maison, comme dans chaque voiture et lieu de travail. Il suffit de le saisir dès que les premières secousses d'un séisme se font sentir, de s'allonger sur le sol en position fœtale, si possible sous un abri, (une table par exemple), qui fasse fonction de cocon protecteur... et d'attendre.

Le sifflet et la corde

Bill Basket et Roger Stanford affirment avoir étudié toutes les conséquences d'un tremblement de terre et trouvé tous les moyens simples de s'en sortir. Si une personne se trouve ensevelie sous des décombres, le sifflet permet, mieux que la voix qui risque de s'éteindre au bout d'un quart d'heure, d'attirer l'attention des services de secours. La corde de nylon permet l'évacuation de lieux élevés, et le transistor, l'audition des stations qui émettent les conseils de secours. En cas d'isolation prolongée, la tente, la couverture, les tablettes de dextrose et les bouillons-cubes (grâce auxquels trois personnes peuvent, selon Bill Basket et Roger Stanford, survivre trois jours sans autre nourriture), les tablettes de purification de l'eau qui permettent de boire l'eau, par exemple d'une chaudière ou d'un W.C., les pansements de première nécessité, assurent une attente, sinon confortable, au moins dédramatisée des services de secours.

Pour calmer les nerfs des personnes éprouvées par le séisme, Bill Basket et Roger Stanford ont pensé à inclure dans le nécessaire de survie de la nautamine, tranquillisant léger qu'ils ont pu se procurer sans ordonnance. La présence d'un carnet et d'un stylo a de quoi surprendre, mais Roger Stanford explique très sérieusement : « *Il est très important, lors d'un tremblement de terre, de rester calme, de vaincre sa frayeur. Si vous écrivez ce qui vous arrive, ce que vous ressentez, vous vous relaxez, vous extériorisez votre peur.* »

Si le nécessaire de survie est à de nombreux points de vue utile et ingénieux, il est cependant à craindre que de nombreux Californiens se le procurent comme un talisman et le placent dans un coin de leur maison ou de leur voiture, sans prendre la peine de lire attentivement le livret qui l'accompagne ou sans en suivre les instructions. Celui-ci recommande, en effet, une préparation physique et psychologique à l'éventualité d'un grave séisme en Californie. Prendre des cours de secourisme, savoir reconnaître les murs de soutènement pour les éviter, apprendre à repérer tout ce qui peut servir de cocon protecteur, savoir contrôler sa peur par des exercices de respiration : fort peu de Californiens ont suivi jusqu'à présent cette préparation. Les ventes du nécessaire de survie serviront-elles à faire prendre conscience de sa nécessité ? ■

Montevideo

(Suite de la première page.)

Une ville qui rassemblait, comme aujourd'hui, la moitié de la population du pays, n'était-ce pas et n'est-ce pas le symptôme d'une grave maladie nationale ? Espoir, fronde, fureur : le système, administré par des spectres, haïssait les jeunes : la dictature n'a fait que le venger. La clé du commerce extérieur était, avant même le coup d'Etat, le trafic de chair humaine. Comme aujourd'hui, on exportait des travailleurs jeunes et on importait des touristes. Le sixième de la population uruguayenne, traquée par la pauvreté ou par la police, vit hors des frontières. L'exil massif n'a pas commencé avec la dictature, bien qu'il se soit accéléré avec elle : incapable de leur offrir travail et liberté, le système chasse les jeunes. Pays de vieillards, ville de vieillards : l'habitant de Montevideo est maintenant, en moyenne, deux fois et demie plus vieux que celui de Rio ou de Caracas.

La dictature n'est pas née de l'oreille d'une chèvre.

Odeur de pain chaud, fraternités et mélancolies, une guitare au bord de la mer : je sais qu'elle n'existe plus cette ville où il m'est interdit de revenir, et qui deux fois sur trois hante mes rêves. Je sais que cette ville n'existe, figée dans le temps, que dans la mémoire de ceux qui l'ont aimée, autant que moi je l'ai aimée.

Nous qui sommes partis, nous retrouverons, à l'heure du retour, une autre ville. Après cette longue pénitence de méfiance et de peur, comment sera-t-elle ? Aura-t-elle conservé l'envie de respirer et de rire ? La moue de la rancœur l'aura-t-elle défigurée ? A partir de celle que nous trouverons, celle que nous ferons sera autre, tout autre. Car je sais aussi, comme le savait Nazim Hikmet, que ma ville la plus belle est celle que je ne connais pas encore.

EDUARDO GALEANO.

(Traduction de Claude Fell.)

HAUTE FIDÉLITÉ

La percée retardée du disque numérique

Un marché de deux milliards de disques par an. Une technique d'avant-garde : le disque numérique gravé et lu par rayon laser. Il est encore difficile d'accorder l'ún et l'autre.

ROGER BELLONE

PRODUIT de grande diffusion aussi populaire que le livre, apprécié par des générations de mélomanes, le disque microsillon est aujourd'hui contesté. *Il est surpassé*, on le sait, par un disque d'un autre type, enregistré par laser, et qui assure une pureté de son beaucoup plus grande. *Contesté*, le *microsillon* n'est cependant pas condamné dans l'immédiat, car aucun fabricant n'est actuellement en mesure de prendre le risque de bouleverser un marché équipé pour absorber annuellement une production de plus de deux milliards de disques.

Tout commença en 1947, aux Etats-Unis, Peter Goldmark réalisa pour la C.B.S. le premier disque microsillon. Quelques mois plus tard, la firme britannique Decca adopta une nouvelle technique d'enregistrement, la « Full Frequency Range Recording », qui, très vite, prit le nom de « haute fidélité ». Depuis, les deux techniques, le microsillon et l'enregistrement haute fidélité, sont restées associées et ont progressé ensemble.

Au début, le disque microsillon était écouté sur un tourne-disque connecté à un récepteur radio, ou sur un électrophone. Puis, au commencement des années 50, les premières chaînes haute fidélité firent leur apparition sur le marché grand public. A partir de *ce moment, la production suivit* deux voies, l'une pour le gros des consommateurs avec les tourne-disques et les électrophones, l'autre pour les mélomanes avec les *chaînes électro-acoustiques*.

Le marché des chaînes haute fidélité n'a cessé de croître, et une importante industrie s'est développée pour produire les platines, les amplificateurs, les tuners, les enceintes acoustiques. Au point qu'à partir de 1976 on a noté un tassement du secteur des électrophones alors que celui des chaînes continuait de progresser rapidement. Ainsi, en France, de 1976 à 1978, le taux d'équipement des ménages en électrophones est-il tombé de 58 à 57 % (tandis que celui des chaînes haute fidélité a augmenté de 12 à 17 % (globalement donc, 74 % des ménages sont, en 1978, équipés d'un appareil lecteur de disques).

Durant ces vingt dernières années, les chaînes haute fidélité ont acquis des qualités qui en font des matériels totalement différents de ceux des années 50. Les divers maillons d'une chaîne, lourds et encombrants, se sont miniaturisés à l'extrême. Au dernier Festival international du son qui s'est tenu à Paris en mars, on a pu voir des amplificateurs et des tuners de moins de 20 cm de côté. Ce progrès a été facilité par l'utilisation générale des circuits intégrés, de transformateurs toroïdaux et de l'alimentation dite à découpage. L'utilisation de microprocesseurs permet aujourd'hui à l'utilisateur de programmer les fonctions des divers maillons d'une chaîne et d'en commander les réglages depuis le fauteuil où il s'est installé pour l'écoute.

Les tables de lecture, les cellules phonolectrices, les enceintes acoustiques, ont bénéficié de progrès parallèles qui ont réduit les bruits de fonctionnement et les distorsions des sons. Le volume, surtout celui des enceintes, a été considérablement diminué.

Pas de sillon

Ces progrès ont été *accomplis* sans augmentation véritable des prix. Une chaîne qui coûtait 6 000 à 7 000 F il y a vingt ans n'est pas plus chère aujourd'hui, *et ses performances sont meilleures*. Cela a certainement contribué à la progression du marché. Ainsi, pour la France, le parc des chaînes haute fidélité *était estimé* à près de quatre millions fin 1979, contre un peu plus de dix millions d'électrophones. Les ventes de disques ont atteint environ cent soixante-dix millions d'unités.

Le taux d'équipement des pays industrialisés est en moyenne le même qu'en France. Les quantités de disques vendus annuellement sont estimées aux environs de sept cents millions aux Etats-Unis, deux cent soixante-quinze millions au Japon, deux cent vingt millions en Allemagne et en Grande-Bretagne. C'est sur e marché que s'inscrivent l'arrivée possible du disque lu par laser et les bouleversements qu'elle ne peut manquer de provoquer.

Toutes les grandes *firmes* de l'électronique ont annoncé la réalisation d'un tel disque, notamment C.B.S. aux Etats-Unis, Mitsubishi, Matsushita, Sony, Pioneer, *Hitachi au Japon*, Philips en Europe. La grande révolution apportée par ce disque réside dans le type d'enregistrement, qui est effectué avec un signal numérique. Dans un enregistrement classique, le signal est analogique. Il a une structure sinusoïdale qui se retrouve dans la forme du sillon du disque, dont les flancs comportent une ondulation sinusoïdale. Sur un disque numérique, il n'y a pas de sillon. Celui-ci est remplacé par une sorte de rainure — en spirale comme le sillon classique — *dessiné en pointillés formés* de « tirets » microscopiques plus ou moins longs, et enregistrés par un rayon laser. Ces « tirets » sont la matérialisation du codage binaire du signal sonore.

Comment sont obtenus ces « tirets » ? A des intervalles de temps très brefs, mais constants, l'amplitude du signal sonore est mesurée par le calculateur électronique de l'enregistreur. Chaque mesure donne lieu à l'émission d'une impulsion dont la durée est proportionnelle à l'amplitude du signal. La durée de cette impulsion détermine la durée d'action du faisceau laser, et donc la longueur du « tiret » inscrit. A la lecture, le processus inverse permet de restituer le signal *sonore*.

La quantité d'informations à coder ainsi est considérable, produisant quelque six cent mille impulsions par seconde. Ces *signaux sont si fins que seule* la précision du rayon laser peut les graver sur le disque ou les lire, et toutes les techniques développées pour le pressage en grande série des disques sont à revoir.

Le disque ainsi réalisé est connu sous le nom de disque à modulation par impulsions codées (MIC). Il offre des avantages déterminants. Tout d'abord, le canal de « tirets », qui remplace le sillon étant exploré par le spot lumineux du laser, il n'existe plus aucun contact physique avec la matière du disque comme cela se produit avec une aiguille : toute usure est éliminée. La surface du disque peut même être revêtue d'une matière isolante qui la protège de la poussière, *des empreintes* de doigts et des rayures. La technique numérique, d'autre part, supprime le pleurage et les bruits de fond. Bien des distorsions sont ainsi éliminées. La pureté sonore est plus *grande* et dépasse largement celle que peut donner un microsillon classique.

La lecture par laser est obtenue par *un faisceau traversant* le disque. On ne peut donc graver qu'une face. Mais la densité des signaux inscrits es; telle qu'un disque de la taille d'un 45 tours classique suffit à l'enregistrement d'une heure de programme en stéréophonie.

Le lancement du disque à modulation par impulsions codées a *été annoncé à plusieurs reprises*. Mitsubishi, Teac et Tokyo Donka l'avaient prévu pour fin 1978. Celui de Philips, le Compact Disc, aurait dû être *commercialisé en ce début de 1980*. En fait, le lancement d'un disque numérique pose actuellement des problèmes dont les solutions sont incertaines.

Longue mutation

En premier lieu, il y a incompatibilité totale entre le matériel de lecture des microsillons, notamment les chaînes haute fidélité, et ceux pour la lecture du disque numérique. Celui-ci périmerait donc tous les équipements actuels. On peut certes imaginer un lancement très progressif (pour les seuls adeptes de la haute fidélité au début, car un lecteur à laser coûte cher). Mais, même dans cette hypothèse, il est probable que la progression du marché du disque serait brisée. Or, nous l'avons vu, ce marché dépasse deux milliards de disques par an.

De plus, le lancement du disque numérique risquerait de modifier la part du marché conquis par chaque producteur. Les plus grands, tels que Philips, E.M.I. et C.B.E., ne sont pas disposés à perdre une parcelle de leur empire. L'absence d'entente actuelle — entre les producteurs — sur un standard de disque facilite le maintien du *statu quo* car elle permet de bloquer la commercialisation du disque numérique. On ne peut guère envisager, en effet, le lancement d'un disque qui ne serait pas standardisé comme l'est le microsillon. Cette standardisation appellera surtout un accord sur le codage du signal sonore, accord qui impliquera aussi celui des grands organismes de radio et de télévision dans le monde. Car il ne faut pas perdre de vue que ceux-ci diffusent les enregistrements sur les ondes.

Il est probable, dans ces conditions, *que quelques années* s'écouleront encore avant la commercialisation du disque numérique. Les intérêts en jeu sont trop importants pour qu'un lancement soit tenté à la légère. D'autant que la réalisation des lecteurs pose encore quelques problèmes. Les lasers, en effet, restent des appareils coûteux et délicats. Il n'est pas possible, actuellement, de proposer un électrophone à laser pour le prix des électrophones classiques pour microsillons. Il est d'ailleurs vraisemblable qu'au début le disque numérique *sera réservé* à des chaînes haute fidélité de prix moyens ou élevés, le gain de qualité qu'il apportera ne pouvant être réel qu'avec ces matériels. La révolution du disque numérique, en définitive, prendra l'allure d'une longue mutation. ■



MARTIN VEYRON

ÉNERGIE

Des spécialistes anti-gaspis

La crise de l'énergie conduit certaines entreprises à se spécialiser dans la chasse aux gaspis. La SERAIS s'attaque aussi bien à la maison qu'aux rejets industriels.

YVES MAMOU

ON le sait maintenant, l'heure est aux économies d'énergie. « *Baissez le chauffage pendant la nuit* » - « *Roulez à vitesse constante* » - « *Eteignez dans les pièces que vous n'occupez pas* »... Ces conseils, rendus efficaces par l'augmentation constante des tarifs, poussent les ceintures à se resserrer.

La civilisation du confort se transforme-t-elle lentement en une société de rationnement ? M. René Lucien, P.-D. G. de la SERAIS (Société d'études et de réalisations d'aménagements industriels spéciaux), firme qui a choisi de « *se consacrer aux problèmes que posent la raréfaction, et le coût croissant de l'énergie* », ne le pense pas. « *Je l'ai dit à M. Raymond Barre : faire des économies d'énergie, c'est bien, mais on peut en faire en améliorant son confort.* »

Sur quoi se fonde une telle affirmation ? Sur un petit ordinateur domestique, chargé de réguler les variations climatiques des habitations. Selon les techniciens de la SERAIS, les thermostats d'ambiance classiques sont « *sources de gaspillage, car ils n'ont qu'une sonde unique de température* ». Le Gaudeamus — c'est le nom donné à l'ordinateur, — au contraire, « *prend en compte de multiples informations grâce aux nombreuses sondes qu'il contrôle : une sonde extérieure placée sur le mur à ensoleillement maximum, une sonde intérieure en vis-à-vis, une autre placée dans la pièce la plus froide et une dernière dans la pièce jugée la plus chaude. Toutes ces données sont rassemblées, calculées et commandent en permanence la chaudière. Le gaspillage dû essentiellement aux brusques variations climatiques est ainsi éliminé* ». Les déperditions de chaleur elles-mêmes, le long du parcours de l'eau chaude des radiateurs, sont, paraît-il, prises en compte. Efficacité réelle de ce dispositif ? Pour répondre à cette question, l'Agence pour les économies d'énergie a financé la pose de quarante exemplaires de Gaudeamus chez des particuliers, et un organisme de contrôle officiel s'est vu chargé d'une campagne de mesures. Résultat : une économie de combustible de 20 % environ a été enregistrée.

Les consignes d'économie s'adressent surtout aux particuliers. Pas aux industriels. Car cela impliquerait un ralentissement de la production, une moins grande compétitivité pour l'exportation, et donc un manque à gagner en devises qui pénaliserait les importations énergétiques elles-mêmes... Pourtant, l'industrie est une grande gaspilleuse. Selon des statistiques officielles, l'industrie française n'utilise efficacement que 20 % de l'énergie qu'elle consomme. Le reste, soit 38 millions de tonnes d'équivalent pétrole (Tep) — environ 20 % de la consommation nationale, — est rejeté dans l'atmosphère. Ainsi, une centrale thermique brûle en moyenne *3 thermies* de *fuel* ou de charbon pour produire l'équivalent mécanique de 1 thermie. Si on s'en tient à ce rapport du tiers, E.D.F. aurait dispersé dans *la nature, en 1978, 19 millions* de Tep.

Plus rentables

Ces rejets constituent donc un gisement thermique considérable. Certes, il existe çà et là quelques installations pilotes de récupération directe *des calories* perdues. Tel immeuble, telle piscine, ont pu être chauffés grâce aux rejets d'une usine d'incinération d'ordures ou d'une centrale thermique. Mais, pour des raisons qui tiennent tant à l'architecture particulière des diverses installations qu'à l'impossibilité de stocker la chaleur, l'exploitation directe des chaleurs perdues reste minime.

Pour la SERAIS, la méthode la plus avantageuse est, sans conteste, celle qui consiste à *transformer la chaleur perdue* en énergie mécanique. A cet effet, une famille de trois turbines, capables de transformer en énergie mécanique les rejets thermiques basse température (entre 40 °C et 250 °C), a été mise au point. Deux de ces générateurs, d'une puissance respective de 5 et 23 kilowatts, ont été montés à Meudon, dans les sous-sols des bureaux de la SERAIS. Le troisième — 185 kilowatts — est encore au stade de la réalisation.

Le principe en est simple. Imaginons que l'on place une turbine (de taille modeste) à l'entrée du tuyau d'échappement d'un camion de fort tonnage. Les calories des gaz d'échappement pourraient ainsi être en partie récupérées, transformées puis réinjectées sur l'arbre moteur. Ou bien encore servir à l'entraînement d'accessoires divers. Si on extrapole ce principe à l'industrie, là où les rejets sont importants (usine d'incinération d'ordures, centrales thermiques, rejets gazeux des navires...) et de température relativement faible (200° C par exemple), la récupération peut se révéler intéressante.

Néanmoins, la valorisation des rejets thermiques reste médiocre. Elle est généralement de 10 % et peut atteindre *20 %* dans les meilleures conditions. Une étude économique réalisée fin 1979, sur une base de construction de cent générateurs, prévoyait un *prix du kilowatt installé* de l'ordre de 12 000 francs et un prix de revient du kilowatt-heure de 0,24 F pour un amortissement en dix années. Si l'on table *sur un renchérissement constant* et accéléré de l'énergie dans un avenir proche, de tels investissements pourraient être plus rentables. ■

REPÈRES

« Super-minis » contre gros ordinateurs

Après les minis, les micro-minis, voici les super-minis... Mais, en prenant du poids, ces merveilleuses petites machines taillent aussi des croupières aux gros ordinateurs classiques, notamment en mordant sur les applications tournées vers la gestion parallèlement au segment de marché traditionnellement scientifique. Data General, par exemple, propose son Eclipse MV/8000 qui concurrence le plus gros des petits, le VAX 11/780 de chez Digital, qu'il espère vendre à des entreprises pour leur gestion. Ce marché croît à un rythme de 40 % par an et représente 15 % du marché total en volume, mais 55 % en chiffre d'affaires.

Ces nouveaux super-minis sont de plus en plus difficiles à distinguer des ordinateurs conventionnels : ils acceptent pratiquement tous les périphériques possibles dont les graphiques, et ils sont interactifs comme les grands ordinateurs autorisant une véritable conversation entre la machine et 128 utilisateurs. Mais ils coûtent presque aussi cher que les grands systèmes : de 150 000 dollars à 500 000 dollars, selon la configuration pour un MV/8000. Source : *Wall Street Journal.*

Centrale électrique à eau brûlante

The New Japan Steel (Shin Nittetsu) et Mitsubishi Heavy Industry (Mitsubishi Jukogyo) ont construit une centrale pilote d'une puissance de 5 700 kilowatts utilisant de l'eau brûlante de 300 à 500° C rejetée par une usine sidérurgique. Ordinairement, dans les usines sidérurgiques, la chaleur de plus de 500° C est récupérée et utilisée comme source énergétique du groupe électrogène ou du système de réchauffement préalable de l'air. Mais la chaleur située entre 300 et 500° C, qui représente 25 % de la chaleur rejetée, était jusqu'à présent difficile à récupérer, en raison de l'éparpillement des sources productrices et des mouvements constants du volume de rejet. Le système développé par les deux sociétés consiste à réchauffer l'eau à 205° C avec l'eau brûlante rejetée et à la conserver dans un accumulateur sous pression de 40 kilogrammes. Cette eau stockée fait fonctionner une turbine. Jusqu'à présent, la turbine tournait avec un mélange d'eau chaude et de vapeur et était techniquement difficile parce que les ailes de turbine se corrodaient facilement au contact de l'eau. Les deux sociétés ont résolu cette difficulté en améliorant la forme de la turbine et les matériaux utilisés. Source : « Nouvelles scientifiques du Japon », N° 32 (Office franco-japonais, 14, rue Cimarosa, 75116 Paris.)

Centrale solaire nippo-australienne

Le Japon et l'Australie, d'accord pour développer ensemble l'énergie solaire, construiront une centrale solaire pilote d'ici à 1983. Cette centrale, d'une puissance de plusieurs milliers de kilowatts, sera construite dans la région désertique du Nord-Est australien. Source : *Energies* (26, rue Cadet, 75009 Paris.)

Toujours plus de déchets

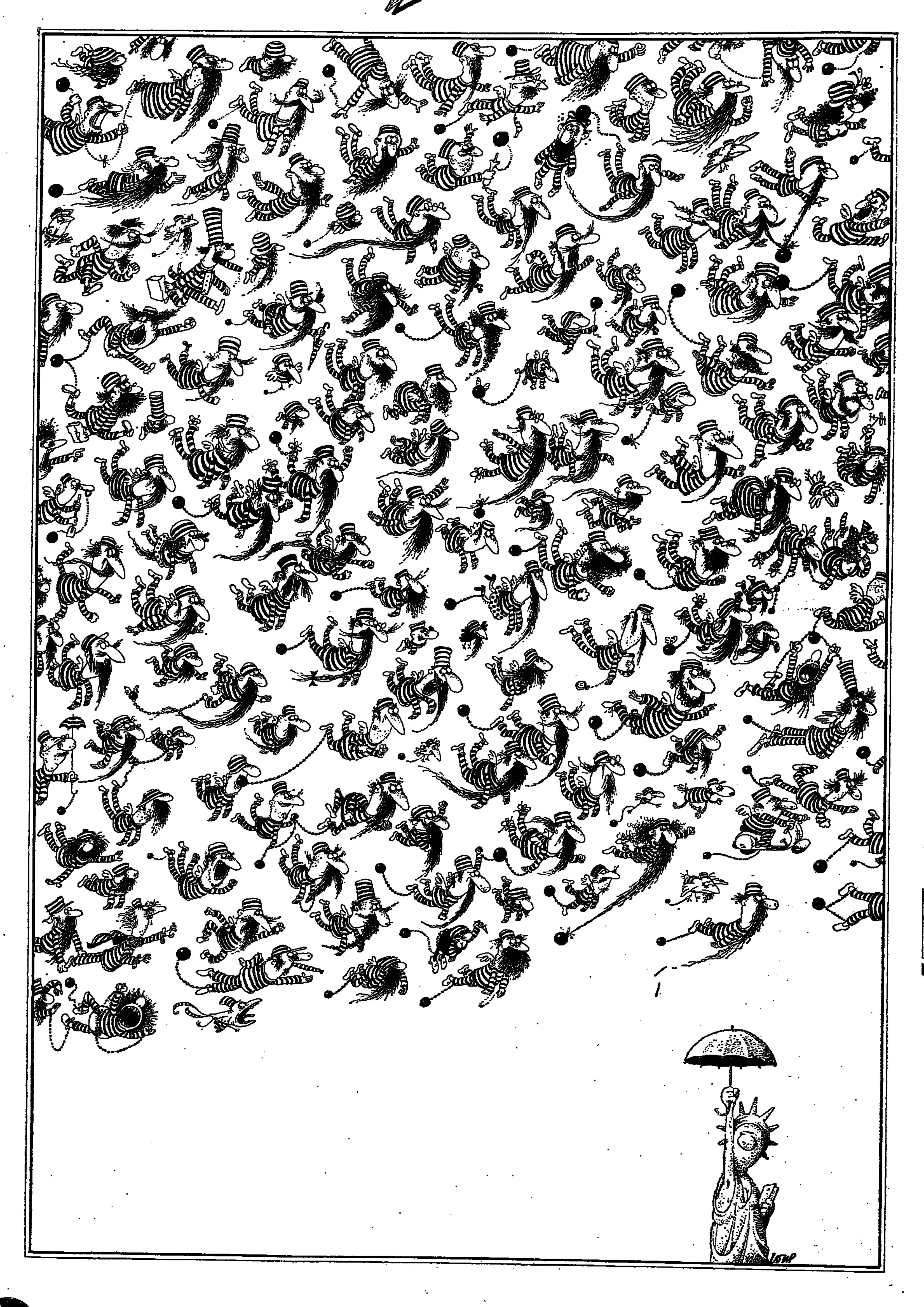
Chaque année, les Neuf de la Communauté européenne produisent — si l'on peut dire — 1,8 milliard de tonnes de déchets, soit 5 millions de tonnes par jour. Traduits autrement, ces chiffres signifient que nous gaspillons, entre le jour de l'An et la Saint-Sylvestre, 8 milliards de francs français, soit une moyenne de 240 francs français par habitant.

La Commission européenne estime que le volume des déchets augmente chaque année de 2 à 3 %. C'est l'agriculture qui produit la plus grosse quantité de déchets : quelque 950 millions de tonnes par an. Les affluents d'égouts représentent 300 millions de tonnes, les déchets de mine et les cendres environ 200 millions.

L'industrie produit « seulement » 150 millions de tonnes de déchets, tandis que les ménages rejettent dans leurs poubelles quelque 90 millions de tonnes d'ordures variées. Source : Euroforum n° 9/80 (200, rue de la Loi, Bruxelles.)

TRAIT Libre

LOUP



comment l'ide

diabolique

dans des voies

هكذا من الأصل

هكذا من الأصل



CHAPITRE IX

RESUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS : 1970, sous le règne du roi de France François VI. Le chevalier Larose, secrétaire général de la Louisiane, vient d'avoir la révélation qu'il ne compte guère aux yeux de la jeune Noire qu'il croyait aimer. Ce dernier coup s'ajoute à la trahison de l'actrice Lesbia Sainte-Beuve, et aux difficultés politiques créées par le parti néophile, que soutiennent les pétroliers.

Comment l'idée d'une ruse

MIEUX vaut, en pareilles circonstances, se jeter *dans le travail.* Les affaires courantes ne suffisent plus à mon ardeur, je convoquai un à un les intendants, pour leur signifier de n'avoir pas à s'endormir. Quant à mes collaborateurs, je les mis sur les dents. Un matin, M. de la Trémoille, quelle que fût sa propre nervosité, ne put s'empêcher de me demander quelle mouche m'avait piqué. Et je ne dis rien des convulsions de l'âme, des tentations auxquelles résistait ma sensibilité meurtrie, des voyages nocturnes et honteux auxquels elle fut capable de m'exposer.

Un seul dossier échappait à mon zèle, celui du montezumisme, confié à Nuchez du Val. J'en aurais volontiers retardé l'apparition sur mon bureau, pour écarter des souvenirs trop précis. Mais enfin il arriva, et je dus le lire. Moins que le visage obsédant de la femme qui m'avait bafoué, j'y découvris les progrès de la secte sur laquelle, apparemment, j'étais le premier à solliciter une synthèse. Les avantages néophiles, par comparaison, m'en parurent moins inquiétants.

Ce fut alors que, comme tout le monde, j'appris le suicide de Lesbia Sainte-Beuve. Depuis sa trahison, je ne m'étais guère laissé le loisir de songer à elle. Mais ce nouveau coup de massue vint à bout de mes nerfs. Je me résolus, avec l'autorisation de M. de la Trémoille, à prendre quelques jours de repos complet. Je préférai fuir le soleil et gagnai, près de Chicoutimi, une résidence de chasse du lieutenant général du Canada.

Un hélicoptère militaire m'avait déposé, avant la tombée du jour, sur la surface gelée du lac, près du manoir trapu fait d'énormes rondins. Au-dessus du toit, le vent effilochait une fumée de bon augure. Des soldats du Royal Huron, emmitouflés jusqu'aux oreilles, vinrent prendre mon bagage et me conduire à l'appartement. Le sol était jonché de fourrures, le feu crépitait dans l'immense cheminée. J'ouvris un instant les volets, pour apercevoir la haute muraille déchiquetée de la forêt septentrionale, ployant par endroits sous les neiges.

Après dîner, je me mis à boire, écoutant, sans penser à rien, pétiller les brindilles, hurler le vent, craquer le bois ; je suivais des yeux les caprices volatils des flammes, les imprévisibles changements de leur forme et de leurs couleurs. Peu à peu, je me laissai gagner par la plus banale des méditations : il avait fallu de si longues années pour conduire à maturité ces grands arbres, tant de travail humain pour les abattre, si peu d'instants et d'énergie pour les réduire en cendre et en air chaud... Une transmutation, tout aussi radicale, était en train de s'attaquer au corps raidi de Lesbia, dont j'avais connu la splendeur si douce et palpitante. De grands sanglots, sans larmes, vinrent secouer mon ivresse naissante.

Qu'étais-je, qu'avais-je fait, pauvre imbécile, dans ce monde où tant de mes semblables voulaient bien me parler chapeau bas, parce que je reflétais la splendeur d'un astre lointain ? De quel droit perdrais-je mes heures à m'attendrir sur tes caprices, négrillonne névrosée, que ton enrichi de père n'avait su gifler à temps ? Qu'avais-je donc préparé pour l'avenir du pays, de ce territoire confié à ma vigilance ?

Je me mis à marcher nerveusement dans la pièce, contournant machinalement les têtes d'ours, dont les yeux de verre me fixaient en ricanant. Je tentai un coup de billard, le manquai, et revins m'asseoir devant les flammes.

Le roi, bien qu'il les connût, ne pouvait plus, à lui seul, renverser les plans bellicistes de la grande industrie néophile. Il n'eût pas, pour autant, dans les pays riches, interrompu la montée du flot jaloux de haine envers notre puissance. Nos adversaires extérieurs s'enhardissaient ; les néophiles n'avaient pas tort, qui sait ? de le prévoir... Un jour, le montezumisme insidieux imposerait à visage découvert son projet d'universel refus. Chacun de ces périls nous guettait, sinon les deux ensemble...

Les deux ensemble ! L'idée me frappa d'un coup, tandis que s'écroulait bruyamment une branche consumée. Elle me réconciliait avec moi-même, avec mes devoirs, avec ce que j'avais pu apprendre dans ces quelques mois, elle unissait à mes douloureuses passions mes appétits de responsabilité et de vengeance. Dégrisé, j'allai au bureau, j'y pris du papier, j'écrivis toute la nuit, trouvant à l'incessante et exigeante rature une nouvelle volupté. Voici ce que je me coulais, après tant d'autres, dans le grand style qui est de rigueur pour s'adresser au roi des Français, mais qui, seul, je le crois, en ramenant à leur sens latin, nos pauvres mots, par l'usage procustéen qu'en définirent les classiques, leur restitue une charge et une densité qui ne soient pas indignes du destinataire.

Sire,

« La permission que m'accorda Votre Majesté, en me confiant le secrétariat général de Louisiane, de communiquer avec Elle sans intermédiaire au cas de nécessité, l'honneur qu'Elle me fit alors de me découvrir son principal souci, m'engagent à soumettre à Sa sagesse les quelques réflexions que voici, sur plusieurs aspects de la situation du royaume. Elle y saura discerner ce qui relève d'un jugement sans doute hâtif, et d'une observation peut-être juste.

» Le temps n'est plus où l'exubérante croissance de la richesse française, en donnant à notre nation une puissance non pareille, semblait du même coup renforcer l'harmonie du corps social. Les menées clandestines et séditieuses de tel capitaine d'industrie révèlent à quel point de perversion se portent certains grands intérêts. Moins tragique, mais assurément préoccupante, est la rapide diffusion, dans les trois gouvernements de l'Amérique, de la pensée montezumite, symptôme ou remède d'un mal des âmes inconnu, et qui fait l'objet du rapport détaillé ci-joint.

diabolique me conduit

» Le Roi y mesurera les progrès récents de cette idéologie, sorte de résurgence assez ordinaire du franciscanisme, qu'il serait pourtant imprudent de confondre dans les innombrables sectes que sécrète continûment la population composite de la Nouvelle-France. Celles-ci sont toujours nées de coalitions limitées, de légers déplacements d'individus à l'intérieur du territoire, de crises passagères de la sociabilité. Mais celle-là propose une réponse globale, et dangereusement naïve, aux questions que peut susciter l'état du monde, ou la simple difficulté d'être. Sa séduction sur certains esprits fatigués d'abstraction, l'écho qu'elle reçoit dans plusieurs classes peu accoutumées à partager les maux ou les remèdes, invitent à apercevoir, au-delà d'une mode frivole, l'amorce d'une crise de l'intelligence, qu'une religion usée ne semble plus apte à résoudre. Et cette doctrine vient précisément du monde ibérique, trop longtemps exclu de la scène historique pour n'y pas revenir un jour, avec ses obsessions les plus constantes : la déraison glorieuse, l'art d'aimer la pauvreté.

» Ainsi l'audace des partisans néophiles, apprentis sorciers d'un progrès sans mesure, et la dangereuse humilité de cette Eglise des pauvres, figurent-elles deux effets complémentaires d'un même emportement du cours des choses : les premiers n'en sont plus que les agents aveugles, les seconds voudraient l'arrêter, au prix d'une folie égale. Ceux-là poussent la nation à la guerre, ceux-ci la désarmeraient si elle était contrainte de la soutenir. Ce double dérèglement paraît d'autant plus redoutable au royaume que vient à se dessiner contre lui la coalition d'Etats qu'il a dès longtemps dominés de son aide, et qui aspirent désormais à balancer sa grandeur.

» Or, si les voies par lesquelles le roi entend rabattre les puissances d'argent qu'égarent leurs conquêtes relèvent de sa seule prudence, Votre Majesté me permettra-t-elle, en revanche, de lui soumettre humblement le projet qui m'est venu d'un bon usage du montezumisme, *s'il est vrai que la doctrine, parce qu'elle est espagnole, est appelée à grandir comme je le crois ?*

» Les peuples qui maintenant prétendent s'unir contre la France, et ne l'osent que parce qu'ils sont en chemin, sinon de la rejoindre, au moins de l'approcher, devront assurément rencontrer un jour cette crise des âmes, à laquelle notre hégémonie nous confronte les premiers. Sans attendre qu'ils la découvrent d'eux-mêmes, une politique prévoyante pourrait hâter cette rencontre, chez eux, de notre fait : dociles depuis cent cinquante ans aux excès de philosophies vagabondes, les Etats de l'Union et de l'Angleterre, pour peu qu'on les y aidât, sauraient rapidement humer les sophismes délétères venus de Nouvelle-Grenade. Ce monde anglo-saxon trouverait alors, dans la contemption de sa relative abondance et le refus névrotique de ses tardifs progrès, une diversion avantageuse à ses rêves de réunion, à ses velléités d'indépendance, à son prurit d'hispanophilie.

» Ainsi ce qui ne serait pour notre nation, comme il importe d'y veiller, qu'une fièvre passagère, devrait-il réduire ces pays à l'anémie, limiter leurs énergies à circonscrire des maux domestiques, amoindrir d'autant leur poids dans le concert des peuples, et donner à la France le bénéfice d'une victoire qu'elle eût répugné à acheter de ses armes.

» Que si le propos de ces lignes paraît excéder la mission confiée à leur auteur, je supplie Votre Majesté de croire qu'il n'en est pas moins dicté par un zèle sincère pour sa gloire, un attachement respectueux à sa personne, et un constant amour de la patrie.

LAROSE. »

Le 1er décembre, au petit matin, parvinrent au téléchiffre deux dépêches. La première, destinée au duc, portait ceci : « *Le roi a daigné nommer M. Henri Baville, maître des requêtes au Conseil d'Etat, secrétaire général adjoint de la Louisiane.* » Le second message m'était personnel : le grand chambellan priait « *le chevalier Larose de se rendre à Versailles toutes affaires cessantes, et d'y attendre les ordres du roi* ».

JE retrouvai le Paris hivernal, le double mur cyclopéen des tours qui bordent le fleuve, les courants d'air glacé mugissant dans les grandes avenues, les nuages gris, la pluie fine et sale, les embouteillages monstrueux qui annoncent les fêtes. Mon appartement du quai Cugnot m'attendait, soigneusement entretenu. De ce côté de l'océan, tu me semblais terriblement loin, Agathe.

Le contrôleur général me reçut pendant quelques minutes, dix jours avant Noël. Pas un muscle ne bougeait dans son visage gras et blême. Seule une légère crispation de la lèvre inférieure marquait la fatigue de tant de comités et de conseils, de décisions, de sollicitations insistantes. Il me montra rapidement l'annotation du souverain à ma missive canadienne : « *Je veux bien* », et il enchaîna :

« La solution que vous proposez est séduisante. Mais ne peut-on craindre la contagion chez nous ? Cette doctrine fait déjà des adeptes, vous l'avez montré.

— Il me semble, monseigneur, que les progrès même de l'opposition néophile prouvent que la plupart des Français tremblent de perdre la moindre parcelle de la prospérité acquise. S'ils venaient à voir dans le montezumisme une véritable menace envers la société, et non plus simplement une mode intellectuelle, toute contagion serait écartée. C'est, en fait, la vieille théorie de la vaccine qu'il suffirait ainsi d'appliquer à nos concitoyens.

— Soit. Mais pour cela il faut, je le suppose, que l'exemple de l'étranger soit éclatant, grimaça le contrôleur général.

— Il faudrait que l'expérience mît proprement à genoux le pays qui aurait été choisi pour la développer.

— J'ai une vieille tendresse pour l'Angleterre, dit le ministre. *Le roi, pour d'autres raisons, aimerait voir l'expérience se dérouler aux Etats de l'Union.* »

Cela rencontrait trop mes propres vues pour que je dissimulasse une indiscrète approbation.

« *Vous êtes devenu bon spécialiste du montezumisme. Que diriez-vous d'avoir à appliquer en personne vos connaissances et vos théories ?* »

Je marquai mon assentiment.

« *Vous devrez d'abord vous familiariser avec certaines méthodes. Le mieux serait de vous affecter quelque temps à Compiègne. Quand vous y verrez plus clair, faites-moi des propositions pour l'étape suivante.* »

J'allais le remercier, il m'interrompit :

« *Malgré tout, chevalier, si vous me permettez un conseil, ne vous attachez pas trop à ces fonctions provisoires. Tout ce qui touche la police ou l'espionnage est propre, sans doute, à fasciner un esprit agile, mais vous valez mieux qu'un tel métier. Donnez donc à votre tâche votre intelligence, mais n'y placez aucune passion. Il se peut, après tout, lorsque votre plan sera prêt, que nous ayons de bonnes raisons d'y surseoir ou d'y renoncer. Si c'est le cas, soyez assez fort pour n'en éprouver aucune amertume.* »

Je promis. Comment aurais-je deviné, dans l'instant, à quel point le contrôleur général avait raison de me mettre en garde ?

dans des voies ténébreuses

LES auteurs des romans de gares ont assez décrit la base centrale du service secret, à Compiègne, pour me dispenser de les imiter. Tout cela n'est bien entendu que l'écorce de la légende, nul n'évoque jamais les tâches réelles du service. Je ne le ferais pas moi-même, si je pensais que ce manuscrit dût tomber sous d'autres yeux que les miens.

Ceux qui croient que le contre-espionnage français passe son temps à poser des bombes ou des microphones, à dépêcher de par le monde des agents musclés ou des bouleversantes à l'oreiller magnétique, seraient surpris d'apprendre à quel point cet aspect est secondaire. L'une des branches fondamentales du service est en fait le bureau U, pour « Universités ».

Je le découvris avec son directeur, le professeur Ménestrel. Créé d'abord pour les sciences exactes, dès le règne de François V, il s'étendit après le conflit mondial aux sciences que l'on nomme humaines ou sociales. Pas un sociologue, pas un historien ou économiste d'Angleterre, de Russie ou d'ailleurs, sur qui les ordinateurs ne puissent fournir, à la demande, les plus indiscrètes données. Ménestrel précisa que 42 % de ces savants avaient séjourné en France ou en Nouvelle-France, lors des colloques nécessaires au maintien — sinon à la simple acquisition — de leur réputation personnelle.

« Parmi ces visiteurs, la moitié sollicitent des fonds français, pour financer la recherche dans leur propre pays. Cela représente près de vingt mille personnes dans le monde : nous les mettons sur fiche rouge. Plus de deux mille accèdent, en outre, à la fiche bleue, qui signifie qu'ils ont pu accepter des sommes assez importantes pour eux-mêmes, et pas seulement pour leur laboratoire. Enfin, six cents environ mettent malheureusement à profit leur séjour chez nous pour goûter à la drogue, ou avoir des relations sexuelles bizarres. C'est avec ce fichier vert que nous travaillons...

— Puis-je avoir un exemple ?

— Vous rappelez-vous, il y a une quinzaine d'années, la tentative des industries russe, anglaise et prussienne de construire, avant nous, le premier long-courrier à réaction ?

— Parfaitement. Mais je ne puis me rappeler comment le projet s'effondra.

— Tout simplement grâce à nos fiches vertes ! Des sociologues ont bien voulu publier qu'un tel projet engendrerait des tensions redoutables sur le marché du travail, puisque les principaux éléments de l'appareil devaient être réalisés chacun dans un pays différent. Les psychologues ont prouvé que des déplacements aussi rapides susciteraient chez les passagers des troubles d'une telle nature... que les médecins se sont déclarés incapables de les guérir. Les physiciens ont affiché leurs alarmes quant aux modifications de l'ozone en haute atmosphère ! Les savants bleus ont relayé les verts, le fichier rouge a fait chorus, et les opinions publiques ont réduit le projet à la tombe. C'est ce qui a laissé à Bréguet le temps nécessaire pour mettre au point sa fameuse Frégate...

— Une telle coopération semble extraordinaire. Ne rencontrez-vous aucun récalcitrant, aucun traître ?

— N'oubliez jamais la vanité des chercheurs ! rétorqua M. Ménestrel. *Chacun explose de joie quand on lui demande un article ou un rapport. Et de toute manière, aucun ne peut seulement comprendre le sens profond de notre action. Supposez ainsi que le professeur Schmidt, médecin d'Iéna, ait une fiche de couleur bleue, parce que son laboratoire tient ses fonds d'une Fondation berlinoise que nous contrôlons. Il ne lui sera demandé qu'une seule chose : participer à un colloque sur les maladies du tympan consécutives à un vol en haute atmosphère, et y commenter quelques diapositives françaises, concernant des pilotes de chasse devenus sourds ! Les journalites feront le reste, mais Schmidt, avec la meilleure foi du monde, n'imaginera pas travailler pour Bréguet ! De toute façon, nous travaillons en liaison étroite avec le Bureau M.* »

Je dus solliciter quelque éclaircissement sur cette nouvelle rubrique.

« *C'est le Bureau des Marginaux,* dit placidement Ménestrel. *Il pourrait devenir pléthorique, si l'on devait y inclure les filles qui aiment trop leur père, les épouses frustrées, et j'en passe. La sélection est très rigoureuse : environ dix mille personnes par grand pays industriel, encadrées à leur insu par des agents absolument sûrs. Nous préférons les vieilles filles, les esseulés, les gens aigris par leur couleur ou leur taille... Je pense que le Bureau des Marginaux pourrait aider puissamment vos projets, d'après ce que j'en connais. Tout marginal n'est-il pas un montezumite en puissance ?* »

Je m'installai à mon nouveau bureau, dans la seule compagnie des terminaux d'ordinateur. La rumeur électorale et internationale était maintenant furieuse, mais ne me parvenait plus. J'en oubliai de regretter mon absence de Saint-Louis pour le traditionnel cortège de la Saint-Sylvestre, où de joyeux Marginaux, déguisés en chats ou en ours, escortent la tête de taureau colossale, en carton bouilli rouge... Je me bornai au fichier M des Etats de l'Union, et j'en sortis abasourdi.

Les manuels d'études nous l'apprennent, il n'est certes pas aisé d'être citoyen d'un pays de langue anglaise, coincé entre l'immense Amérique française et l'Océan, partagé de surcroît entre un Nord et un Sud superficiellement conciliés. Mais je ne soupçonnais pas que cet héritage de la géographie et de l'histoire pût se traduire par tant de névroses souterraines. Le service ne recensait pas moins de deux cent quatre-vingt-six mouvements minoritaires ou groupuscules plus ou moins actifs : certains relativement notoires, comme le Cercle Orangiste et ses intransigeants protestants bostoniens, d'autres plus obscurs, comme le Washington for Capital Movement, qui pétitionne en vain pour que Washington retrouve le statut fédéral dont New-York l'a dépossédée après la guerre sudiste. D'autres enfin franchement insolites, comme ces « Bourbons Adventistes », dont le vœu est que la Maison de France vienne régénérer l'Union, en l'annexant purement et simplement. Je passe sur le Ku Klux Klan et autres sectes racistes.

Autant la Nouvelle-France a réussi, en effet, dans ses vastes espaces, à absorber l'immigration européenne la plus diverse, autant, là, une colonisation presque exclusivement britannique s'est-elle bornée à transplanter outre-mer les luttes et les rancœurs des îles originelles. Mais depuis près de deux siècles, toute réconciliation avec la mère-patrie, portée par la logique et la langue, est restée contredite par le recours constant, quasi obsessionnel, à l'événement fondateur de l'Union, la Guerre d'Indépendance, au souvenir remis à vif par l'expédition de 1896 aux Bermudes, et le conflit mondial de 1942.

Simultanément, une fois rétractée leur frontière après 1833, les Tazus ont dû vivre à l'ombre de la Nouvelle-France et de sa puissante métropole. Ils se souviennent, — nous avons eu garde de ne le leur laisser oublier — que la glorieuse Indépendance a été conquise grâce à nous et signée à Versailles. Ils n'en regrettent pas moins, confusément, les plaines occidentales et la vallée du Mississipi, un moment presque conquise, et d'où si vite il fallut décamper. Economiquement portés par l'expansion française, contaminés par notre langue, nos modes, le mythe commun de la Liberté, ces voisins n'en conservent pas moins à notre endroit le sentiment mitigé d'un Caïn jaloux, et trop faible pour nuire.

Ainsi, joint à la tendance naturelle de la réforme à la dispersion, chacun des traumatismes politiques ressenti par le peuple des Etats a-t-il suscité en son sein des vengeurs et des prophètes nouveaux. Quel terroir pour la frénésie montezumite !

(A suivre.)

Radio-Télévision

les films de la semaine

Les notes de JACQUES SICLIER

★ A VOIR ★★ GRAND FILM

Voyage au-delà des vivants

DE GOTTFRIED REINHARDT

Lundi 18 août
FR 3, 20 h 30

Un film de guerre : des partisans hollandais; aidés par les services secrets anglais luttent contre les Allemands en 1943-1944. Lana Turner joue là-dedans un rôle équivoque et n'est pas plus à l'aise que Clark Gable dans une histoire rocambolesque, à laquelle on ne s'intéresse pas.

Le chemin des écoliers

DE MICHEL BOISROND

Lundi 18 août
TF 1, 20 h 35

Paris sous l'occupation allemande, un lycéen, amant d'une femme de prisonnier, fait du marché noir. C'est tiré d'un roman de Marcel Aymé qu'ont adapté Aurenche et Bost. C'est venu après la réussite et le succès de la Traversée de Paris, *et cela ne vaut pas grand-chose (malgré Bourvil), car Michel Boisrond a traité la chronique de mœurs en comédie de boulevard.*

La reconstitution historique est ratée. Françoise Arnoul, Alain Delon et Jean-Claude Brialy ne correspondent en rien à des personnages de ce temps-là.

Mayerling

D'ANATOLE LITVAK

Mardi 19 août
A 2, 16 h 35

★ *Le roman d'amour qui finit mal de Rodolphe de Habsbourg et de Marie Vetsera, romantiquement incarnés par Charles Boyer et Danielle Darrieux, couple légendaire qui enthousiasma les foules. Anatole Litvak — qui allait ensuite partir pour Hollywood — a très bien recréé, dans les studios de Joinville, la Vienne impériale fin de siècle et son atmosphère.*

L'adorable voisine

DE RICHARD QUINE

Mardi 19 août
FR 3, 20 h 30

★ *Kim Novak, sorcière de charme moderne, envoûte James Stewart. Dans cette comédie américaine où passent des souvenirs de* Ma femme est une sorcière, *de René Clair, le fantastique s'intègre à la vie quotidienne, et l'amour — le vrai — est plus fort que tous les sortilèges. Un séduisant divertissement.*

Le retour de Don Camillo

DE JULIEN DUVIVIER

Mercredi 20 août
FR 3, 20 h 30

★ *Semblable au premier film : mise en scène habile et parfois brillante, avantage donné au curé Don Camillo sur son adversaire et néanmoins ami le maire communiste Peppone. Fernandel et Gino Cervi sont aussi bien rodés que les gags à tendance politique. Une note dramatique apparaît, avec les inondations de la fin. En fait, la série aurait dû s'arrêter là. Après Duvivier, ce fut la décadence.*

Le bison blanc

DE JACK LEE-THOMPSON

Jeudi 21 août
FR 3, 20 h 30

★ *Wild Bill Hickok, héros de l'Ouest, est hanté par le cauchemar d'un énorme bison blanc, ce qui donne une touche freudienne à ce film d'aventures, où un chef indien chasse le monstre bien réel. On attend, le cœur battant, les apparitions du bison, tout en sachant bien que c'est un automate, mais c'est le plaisir de ce genre de productions. La lutte finale est impressionnante.*

L'apprenti salaud

DE MICHEL DEVILLE

Jeudi 21 août
A 2, 20 h 35

★ *Le jeu de l'escroquerie, l'amitié, la complicité et l'amour provisoire d'un quinquagénaire célibataire (Robert Lamoureux dans le meilleur rôle de sa maturité) et d'une ingénue de vingt ans (l'adorable Christine Dejoux). L'univers de Michel Deville est toujours fait de fantaisie et de gravité. Le cinéaste conjugue ici, dans une mise en scène allègre, la farce et la comédie sentimentale. Avec bonheur.*

Arsenic et vieilles dentelles

DE FRANK CAPRA

Vendredi 22 août
A 2, 22 h 55.

★ *L'humour noir de la pièce de Joseph Kesselring n'a pas tellement inspiré Capra, qui a signé des films beaucoup plus personnels. Sans modifier son aspect théâtral, il a donné à cette pièce le rythme d'une comédie loufoque. C'est à voir pour les acteurs : Cary Grant, ahuri, effrayé de découvrir que ses tantes et son cousin sont atteints d'une — douce — folie criminelle, Joséphine Hull et Jean Adair, les vieilles demoiselles empoisonneuses par bonté d'âme, John Alexander, qui se prend pour Theodore Roosevelt et creuse le canal de Panama dans sa cave, Raymond Massey, le gangster auquel Peter Lorre, inquiétant chirurgien esthétique, a fait la tête de Boris Karloff, pour qu'on ne le remarque pas.*

Quo Vadis ?

DE MERVYN LE ROY

Dimanche 24 août
TF 1, 20 h 35

★ *Le roman de Henryk Sienkievicz vu par Hollywood. Orgies romaines et chrétiens dans les catacombes, amour d'un consul pour une adepte de la nouvelle religion, sanglants jeux du cirque et persécutions. Un film à grand spectacle des années 50 avec immenses décors et milliers de figurants. Parmi les vedettes, Peter Ustinov, Néron fourbe et cruel, qu'on voit, bien sûr, faire incendier Rome et chanter devant les flammes.*

La Terre

D'ALEXANDRE DOVJENKO

Dimanche 24 août
FR 3, 22 h 30

★★ *L'édification du socialisme dans un village d'Ukraine combattue par le fils d'un koulak. Mais le nouveau aura raison de l'ancien parce que la nature signe son alliance avec lui. La grandeur de Dovjenko, cinéaste ukrainien, tient à son lyrisme qui porte la fougue militante à l'épopée. Ce film superbe chante la force cosmique, la sensualité et le pouvoir radieux de la terre qui est la vie. Ce « panthéisme » souleva en U.R.S.S., à l'époque, quelques réticences. Cinéaste visionnaire et poétique, Dovjenko était loin de l'« art réaliste » prôné par les fonctionnaires. Il exaltait, lui, le socialisme par la beauté.*

Lundi 18 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 Jeune pratique.
12 h 30 Jeu : Avis de recherche.
13 h Journal.
13 h 35 Série : « Shaft » (les Justiciers).
17 h Dessin animé : Wickie le Wiking.
17 h 25 Croque vacances.
Dessin animé ; Bricolage (et à 17 h. 46) ; Isidore le lapin ; Une journée à la ferme ; Variétés : Antoine ; Dessin animé.
18 h Série documentaire : Des paysans.
Par J.-C. Bringuier et H. Knapp. (Redif.)
Après une série d'enquêtes à travers le monde, des ethnologues, des sociologues, des écologistes s'interrogent sur les paysans et leur vie. Première partie : Les racines.
19 h Caméra au poing : l'île des Lémuriens.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 Série : « Frédéric ».
20 h Journal.
20 h 35 Cinéma (hommage à Bourvil) : « le Chemin des écoliers ».
Film français de M. Boisrond (1959), avec F. Arnoul, A. Delon, Bourvil, J.-C. Brialy, L. Ventura, P. Mondy, P. Dubost, M. Lebeau, S. Milo, J. Brochard. (N.)
A Paris, en 1944, un lycéen de dix-sept ans fait du marché noir pour entretenir une femme de prisonnier dont il est l'amant. Son père découvre sa conduite et la réprouve... avant de s'en accommoder.
21 h 50 Série : « Grands-Mères ».
Emission de J. Frappat. *Jeanne et Hélène*, réal. : G. Olivier.
Jeanne a quatre-vingt-trois ans et Hélène quatre-vingt-quatre. Elles vivent à La Grand-Combe, près d'Alès, dans les Cévennes. A treize ans elles travaillaient à la mine. Elles racontent.
22 h 35 Les musiciens du soir : les baladins.
23 h 35 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

12 h 45 Journal.
13 h 35 Série : Kim et Cie.
Souriez, c'est gratuit.
14 h Aujourd'hui, madame.
Des auteurs face à leurs lectrices.
15 h 5 Feuilleton : « la Planète des singes ».
Le testament.
15 h 55 Sports.
Rétrospective des Jeux olympiques de Moscou.
18 h Récré A 2.
Le fantôme de l'espace ; Satanas et Diabolo ; Le neveu d'Amérique.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 Variétés : Trente-Six bouts de chandelles.
20 h Journal.
20 h 35 Magazine : Question de temps.
Un reportage sur le duel Carter-Reagan.
21 h 40 Document : Les religions au Brésil.
Football.
22 h 25 Sport : Catch.
23 h 5 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 Journal.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 40 Pour les jeunes.
Carroyage ; Hebdo-jeunes.
20 h Les Jeux.
20 h 30 Cinéma public : « Voyage au-delà des vivants. »
Film américain de G. Reinhardt (1954), avec C. Gable, L. Turner, V. Mature, L. Calhern, O.E. Hasse, W. Hyde-White. (Rediffusion.)
Pendant la seconde guerre mondiale, un officier des renseignements hollandais, réfugié en Angleterre, est chargé de l'entraînement d'une compatriote qui, parachutée en Hollande, doit se faire passer pour une collaboratrice des Allemands à laquelle elle ressemble.
22 h 15 Journal.

Mardi 19 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 Jeune pratique.
12 h 25 Jeu : Avis de recherche.
13 h Journal.
13 h 45 Série : « Shaft » (Délit de fuite).
17 h Scoubidou : carnaval.
17 h 15 Croque vacances.
Dessin animé : Isidore le lapin ; Infos nature ; Variétés : Old Gang Jah ; Les comètes : A travers Madagascar.
18 h Série documentaire : Des paysans (le pain).
19 h Caméra au poing (l'île des Lémuriens).
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 Série : « Frédéric ».
20 h Journal.
20 h 30 Série : « Mathias Sandorf ».
D'après J. Verne. Adapt. : C. Desailly. Réal. : J.-P. Decourt.
21 h 20 Documentaire : les Français du bout du monde.
Un Français à Singapour. Emission de P. Dhostel et J. Equer.
Charles Dupoizat devenu en Orient un important négociant en caoutchouc.
22 h 15 Médicale : les clowns, le psychiatre et l'enfant.
Emission d'E. Lalou et I. Barrère.
Avec les docteurs Soulé, psychiatre pour enfants, et David, psychanalyste, et la participation d'un père de famille et d'un clown professionnel.
23 h 15 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 30 A.N.T.I.O.P.E.
12 h 45 Journal.
13 h 35 Série : Kim et Cie.
Les pierres de genèse.
14 h Aujourd'hui, madame.
Devenir vétérinaire.
15 h 5 Feuilleton : L'aventure est au bout de la route.
Une drôle de trouvaille.
15 h 50 Fenêtre sur...le chant des fous.
Histoire d'être.
16 h 35 Cinéma : « Mayerling ».
Film français d'A. Litvak (1935), avec D. Darrieux, C. Boyer, J. Dax, M. Régnier, G. Dorziat, J. Debucourt, Y. Laffon, S. Prim, A. Dubosc. (N. Rediffusion.)
L'archiduc Rodolphe, prince héritier de l'empire d'Autriche-Hongrie, devient l'amant d'une jeune fille de petite noblesse. Cette liaison fait scandale et l'empereur en exige la rupture.
18 h Récré A 2.
Casper et ses amis ; Satanas et Diabolo ; Le neveu d'Amérique.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 Variétés : Trente-Six bouts de chandelles.
20 h Journal.
20 h 35 Les dossiers de l'écran : « Betzi ».
Téléfilm de W. Douglas-Home, réal. C. Whatham. Avec L. Gutteridge, F. Finlay, B. Cookson, B. Murray...
L'idylle de l'empereur prisonnier.
21 h 35 Débat : Napoléon à Saint-Hélène.
Avec MM. J. Tulard, professeur d'histoire à la Sorbonne, A. Castelot, historien, W. Smith, professeur à l'Université de Londres, F. Beaucour, historien, le docteur J.-F. Lemaire.
23 h 5 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 Journal.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 40 Pour les jeunes.
Pillages : la caravelle ; Les couleurs du temps de l'été.
20 h Les Jeux.
20 h 30 Cinéma pour tous : « l'Adorable Voisine ».
Film américain de R. Quine (1958), avec J. Stewart, K. Novak, J. Lemmon, E. Kovacs, H. Gingold, E. Lanchester, J. Rule. (Rediffusion.)
Une jolie fille de Greenwich Village, douée de pouvoirs magiques, envoûte son voisin, un éditeur dont elle est tombée amoureuse.
22 h 10 Journal.

Mercredi 20 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 Jeune pratique.
12 h 25 Jeu : Avis de recherche.
13 h Journal.
13 h 35 Série : « Shaft » (l'injustice).
17 h 10 Série : « le Petit Prince orphelin » (la Voix du cœur).
17 h 25 Croque vacances.
Dessin animé ; Bricolage (et à 17 h. 46) ; Isidore le lapin ; Infos-magazine ; Variétés : M. Delpech ; Les comètes : L'oasis de Wel-al-Kalir.
18 h 10 Série documentaire : Des paysans (la terre).
19 h Caméra au poing.
A la frontière du merveilleux : la vie secrète des araignées.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 Série : « Frédéric ».
19 h 55 Tirage du loto.
20 h Journal.
20 h 30 Série : « les Dames de cœur ».
Le gang du troisième âge. Réal. : P. Siegrist.
21 h 30 Série historique : « Cela s'appelait l'Empire ».
L'Empire libérateur. Emission de M. Droit.
Dernier numéro de la série plutôt chauvine de Michel Droit. Avec la participation d'anciens du bataillon du Pacifique qui avaient répondu à l'appel du général de Gaulle.
22 h 25 A bout portant : Jules Beaucarne.
Auteur-compositeur et interprète de ses chansons, le Wallon est ici filmé chez lui, dans sa région.
23 h 25 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 30 A.N.T.I.O.P.E.
12 h 45 Journal.
13 h 35 Série : Kim et Cie.
La caverne.
14 h Les mercredis d'Aujourd'hui, madame.
Chanson et poésie.
15 h 5 Feuilleton : L'aventure est au bout de la route.
Jeux de mains.
15 h 55 Sports : football.
Bastia-Monaco.
17 h 30 Des animaux et des hommes.
Les animaux de la mer : cieux verts de Bornéo.
18 h Récré A 2.
Le fantôme de l'espace ; Satanas et Diabolo ; Le neveu d'Amérique.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 45 Variétés : Trente-Six bouts de chandelles.
20 h Journal.
20 h 35 Téléfilm : Mozartement vôtre ».
D'E. Westphal, réal. P. Cavassilas. Avec J. Lenier, E. Dirand, A. Laurent, M. Baquet et J.-J. Scheffer.
(Lire notre sélection.)
22 h Document : Bouteilles à la mer.
Réal. N. Puissesseau. (Rediffusion.)
Ce que cachent les petites annonces matrimoniales. Derrière les noms des êtres. Seules les femmes ont répondu à l'enquête.
22 h 55 Histoires courtes.
Venise. Le rêve du gondolier.
23 h 15 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 Journal.
19 h 20 Emissions régionales.
19 h 40 Pour les jeunes.
Les aventures de Lolek et Bolek ; Carroyage.
20 h Les Jeux.
20 h 30 Cinéma : « le Retour de Don Camillo ».
Film franco-italien de J. Duvivier (1952), avec Fernandel, G. Cervi, E. Delmont, P. Stoppa, A. Rignault, T. Bourdelle, C. Vissières, L. Gloria. (Rediffusion.)
Le maire communiste de Bruscello fait revenir don Camillo — envoyé en pénitence dans une autre paroisse, par l'évêque — pour qu'il l'aide à remettre de l'ordre au village.
22 h 15 Journal.

PÉRIPHÉRIE

LUNDI 18 AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Documentaire : La révolution nucléaire : L'atome d'après guerre ; 21 h., *le Cheval et l'Enfant*, film d'E. Doria.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Documentaire : Histoire de la marine ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *les Lions de Saint-Petersbourg*, film de M. Siciliano.
- TELEVISION BELGE : 19 h. 55, *le Bateau d'Emile*, film de D. de La Patellière ; 21 h. 25, Documentaire : Ukiok, la rude vie quotidienne dans un village esquimau thulé du Groenland pendant une année.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 5, Série : Les chevaux du soleil ; 21 h., Documentaire : L'aventure de l'art moderne : la nouvelle réalité ; 22 h., Y'en a point comme nous, reportage dans les coulisses de Jeux sans frontières.

MARDI 19 AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Série : La corde au cou ; 21 h., *Sarah*, film de W. Hussein.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : Daniel Boone ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *le Trèfle à cinq feuilles*, film de E. Freeas.
- TELEVISION BELGE : 20 h., Ciné-tilt : Jeu du cinéma ; 20 h. 35, Feuilleton : Le troisième invité ; 21 h. 45, Portrait : les cantons de l'Est (émission consacrée à la communauté de langue allemande de la région wallone).
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 5, Série : Les chevaux du soleil ; 21 h., En direct avec l'histoire : *les Hommes de la liberté*, avec Claude Manceron ; 22 h., Portrait de Samuel Burnand.

MERCREDI 20 AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Hit-parade ; 21 h., *Coplan ouvre le feu à Mexico*, film de R. Freda.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : Pilote ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *Un comique né*, film de M. Polac.
- TELEVISION BELGE : 20 h., Les sentiers du monde : nomadisme en Somalie ; 21 h. 10, *Lorna et Ted*, pièce de J. Hale, adaptation L. Binot, interprétée par le Théâtre de l'Ancre, réalisation TV-M. Rochat.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 5, Spécial cinéma : gros plan sur Yves Montand ; 21 h., *le Milliardaire*, film de G. Cukor.

JEUDI 21 AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Documentaire : Histoire de la marine ; 21 h., *Serge Panine*, film de Ch. Méré.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : Le retour du Saint ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *les Mercenaires*, film de V. Guest.
- TELEVISION BELGE : 19 h. 55, Autant savoir : l'isolation (suite) ; 20 h. 25, *le Complot*, film de R. Gainville ; 22 h. 15, Le carrousel aux images et le monde du cinéma.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 5, Soixante années incroyables, documentaire de J. Edwards ; 21 h. 5, Série : Les peupliers de la prétentaine ; 22 h., Moi aussi je parle français : Belgique, le bilinguisme est-il possible ?

VENDREDI 22 AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Documentaire : Les grands explorateurs : Capitaine Cook, 1728-1779 ; 21 h., *Et vint le jour de la vengeance*, film de F. Zinnemann.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : L'île aux trente cercueils ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *Avec le sourire*, film de M. Tourneur.
- TELEVISION BELGE : 19 h. 55, Jeu : le francophonissime ; 20 h. 20, Il était une fois le pouvoir : l'empire du surnaturel, documentaire de E. et P. Verhaegen sur les moines et les paysans au Tibet ; 21 h. 30, *l'Amant de poche*, film de B. Queysanne. — TELE 2 : 21 h. 10, Série : Arsène Lupin ; 22 h. 10, Programme sportif.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 20 h. 5, *la Grotte aux loups*, téléfilm de B. Toublanc-Michel, d'après A. Besson ; 21 h. 35, Paris-création

SAMEDI 23 AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Série : La chute des aigles ; 21 h., *la Règle du jeu*, film de B. Shear.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h. : Série : Arsène Lupin ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *l'Affaire Crazy Capo*, film de J. Jamain.
- TELEVISION BELGE : 19 h. 55, Animaux du soleil ; 20 h. 20, *l'Horoscope*, film de Girault ; 21 h. 50, Variétés : show Pradez (enregistré au Théâtre de l'Etuve à Liège).
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 19 h. 50, Jeu : le Francophonissime ; 20 h. 15, *Madame le juge*, film de N. Trintignant ; 21 h. 45, Neil Diamond in concert ; 22 h. 40, Football et athlétisme.

DIMANCHE 24 AOUT

- TELE-LUXEMBOURG : 20 h., Série : Hawaï 5-0 ; 21 h., *Vivre à tout prix*, film de V. Schlöndorff.
- TELE-MONTE-CARLO : 20 h., Série : Bush ; 20 h. 55, Jeu : la bulle ; 21 h. 10, *Quelqu'un derrière la porte*, film de N. Gessner.
- TELEVISION BELGE : 20 h. 5, Feuilleton : Les folies d'Offenbach ; 21 h., *Emmenez-moi au Ritz*, film de P. Grimblat.
- TELEVISION SUISSE ROMANDE : 19 h. 45, *les Ranchers du Wyoming*, film de T. Garnett ; 21 h. 10, Martha Argerich, pianiste, et l'Orchestre symphonique du Südwestfunk, dir B. Klee (Schumann) ; 21 h. 40, Portrait du peintre Marcel Poncet ; 22 h. 10, Vespérales à Pompéi.

هكذا من الأصل

Jeudi 21 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 Jeune pratique.

12 h 25 Jeu : Avis de recherche.

13 h Journal.

13 h 35 Série : « Shaft » (le Meurtre).

14 h 45 Objectif santé : la fatigue.

17 h 5 Dessin animé : Wickie-le-Viking.

17 h 25 Croque vacances.

Dessin animé ; Isidore le lapin ; Infos-magazine : le Loch Ness ; Variétés : Charlie ; Les comètes : direction Tokyo.

18 h 5 Série documentaire : Des paysans (le temps), par J.-C. Bringuier et H. Knapp.

19 h Caméra au poing : Dans la jungle malaise.

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 45 Série : « Frédéric ».

20 h Journal.

20 h 30 Comédiens de notre temps : « le Noir te va si bien ! »

Comédie de J. Marsan, d'après O'Hara. Mise en scène : J. Le Poulain. (Rediffusion.)
Rediffusion d'un numéro au comique assuré où Jean Le Poulain joue les épouseurs d'héritières qu'il tue après le mariage pour recommencer de nouvelles aventures conjugales et lucratives.

22 h 45 Des courts métrages racontés : La naissance de la nouvelle vague.

« Le Coup du berger », de Jacques Rivette (1956).

23 h 10 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 30 A.N.T.I.O.P.E.

12 h 45 Journal.

13 h 35 Série : Kim et Cie.
Une boîte pour l'éternité.

14 h Aujourd'hui, madame.
Fabrication à l'ancienne.

15 h 5 Feuilleton : L'aventure est au bout de la route.
Pour le meilleur et pour le pire.

15 h 50 Sports : Hippisme.

17 h L'invité du jeudi : Mario Monicelli.

18 h Récré A 2.
Le fantôme de l'espace ; Satanas et Diabolo ; Le neveu d'Amérique.

18 h 30 C'est la vie.

18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 45 Variétés : Trente-Six bouts de chandelles.

20 h Journal.

20 h 35 Cinéma : « L'apprenti salaud ».

Film français de M. Deville (1976), avec R. Lamoureux, C. Dejoux, C. Piéplu, G. Wilson, J. Doniol-Valcroze, J.-P. Kalfon, C. Marcault, J.-F. Derec, A. Blancheteau.
Un vieux garçon, employé de quincaillerie modèle, se lance, après la mort de sa mère, dans de folles escroqueries, avec une fille de vingt ans, sortie d'une étude de notaire.

22 h 10 Fenêtre sur... le mur de Moretti.

22 h 40 Jazz : La grande parade.
De J.-C. Averty. Avec Lionel Hampton.

23 h 10 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 Journal.

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 40 Pour les jeunes.
Pliages : le masque ; See and tell : le journal d'un petit japonais.

20 h Les Jeux.

20 h 30 Cinéma (cycle C. Bronson) : « le Bison blanc ».

Film américain de J. Lee Thompson (1977), avec C. Bronson, J. Wardan, D. Powley, C. Pellow, W. Sampson, J. Carradine, C. Williams, S. Whitman.
Un Indien sioux poursuit un énorme bison blanc qui a écrasé sa fille. Et le chasseur Wild Bill Hickok, dont ce bison hante les cauchemars, cherche, lui aussi, à tuer la bête.

22 h 5 Journal.

Vendredi 22 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 15 Jeune pratique.

12 h 25 Jeu : Avis de recherche.

13 h Journal.

13 h 35 Série : « Shaft » (la Machine à tuer).

17 h 5 Scoubidou : Carnaval.

17 h 25 Croque vacances.

Dessin animé ; Bricolage (et à 17 h. 46) : Un détecteur de courrier électronique ; Infos - magazine ; Variétés : Joëlla ; Les comètes : la cité de Plata.

18 h Les mystères du monde végétal : la fleur et ses amours.

19 h Caméra au poing : Dans la jungle malaise.

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 45 : Série : « Frédéric ».

20 h Journal.

20 h 30 Téléfilm : « C'est pas Dieu possible ».

D'après C. Exbrayat. Réal. : E. Tyborowski. Avec : P. Préjean, N. Peschaux, G. Grosso, E. Buyle, M. Modo, J.-C. Arnaud, etc.
Quand l'élection d'un nouveau maire dans un petit village — celui de Brignolette — se termine par un crime mystérieux.

22 h Les idées et les hommes : Montaigne.

Série de D. Huisman et M.-A. Malfray. Réal. : P. Paviot.
A l'occasion du quatrième centenaire de la publication des « Essais », des professeurs et des écrivains expliquent qui fut et qui est pour eux le philosophe girondin.

22 h 50 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

10 h 30 A.N.T.I.O.P.E.

12 h 45 Journal.

13 h 35 Série : Kim et Cie.
La formule de Munich.

14 h Aujourd'hui, madame.
Musiques des mille et une nuits.

15 h 5 Série : L'aventure est au bout de la route.
La belle vie.

15 h 55 Sports : Tennis.

17 h Magazine : Quatre saisons.
Promenade dans Paris.

18 h Récré A 2.
Le fantôme de l'espace ; Satanas et Diabolo ; Le neveu d'Amérique.

18 h 30 C'est la vie.

18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 45 Variétés : Trente-Six bouts de chandelles.

20 h Journal.

20 h 35 Feuilleton : « Fortunata et Jacinta ».
D'après B. Perez-Galdoz, réal. M. Camus. Avec A. Belen, M. Martin, F.-E. Gendron, M. Alexandre...
Lire notre sélection.

21 h 45 Magazine : Ah ! vous écrivez.
De B. Pivot.
Avec MM. M. Grevisse (*le Bon Usage*), T. Cartano (*Black bird*) et Mme D. de Margerie (*Ailleurs et autrement*).

22 h 50 Journal.

22 h 55 Ciné-Club : « Arsenic et vieilles dentelles ».

Film américain de F. Capra (1941), avec C. Grant, Priscilla Lane, J. Hull, J. Adair, J. Alexander, R. Massey, P. Lorre, E. Everett Horton. (V.O. sous-titrée. N.)
Un critique dramatique, neveu de deux charmantes vieilles dames habitant Brooklyn, découvre qu'elles assassinent, par bonté d'âme, les vieux messieurs solitaires qu'elles prennent pour locataires. C'est le début d'un joli imbroglio.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 Journal.

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 40 Pour les jeunes.
Les aventures de Lolek et Bolek ; Titres en poche : jeux de mains.

20 h Les Jeux.

20 h 30 V 3 - Le nouveau vendredi : La télévision d'ailleurs (Un village de la Maffia).

(Lire notre sélection.)

21 h 30 Documentaire : Verlaine, le Lorrain ; Paul Fort, en Champagne ; Rimbaud, des Ardennes.

Par Jean Desvilles.
Paul Verlaine, né à Metz en 1844 ; Arthur Rimbaud, à Charleville, en 1854 ; Paul Fort, à Reims, en 1872 : la géographie littéraire a des hasards qui pourraient rendre chauvins les habitants de cette région de l'Est. Ici une évocation de la vie de ces trois poètes et des relations qui furent les leurs.

22 h 25 Journal.

Samedi 23 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

12 h 30 Qu'est-ce qui fait courir papa ? (Rebecca).

13 h Journal.

13 h 30 Le monde de l'accordéon.

13 h 50 Au plaisir du samedi.
En direct du Gault-Saint-Denis : Fête du Moyen Age.

19 h Trente millions d'amis.
Emission spéciale sur les animaux perdus

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 45 Série : « Frédéric ».

20 h Journal.

20 h 30 Variétés : Magie internationale 1979.

21 h 35 Série : Starsky et Hutch (la Folie du jeu).

22 h 23 Série : *C'est arrivé à Hollywood* (Poursuites).

22 h 45 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

12 h Journal des sourds et des malentendants.

12 h 15 La vérité est au fond de la marmite.
Le soufflé au fromage.

12 h 45 Samedi et demi.

13 h 35 Document : La France vue du ciel.
Le Rhône et les Alpes.

14 h Les jeux du stade.

18 h 15 Moi aussi, je parle français.
Prospective II.

18 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 45 Variétés : Trente-Six bouts de chandelles.

20 h Journal.

20 h 35 Feuilleton : « Fortunata et Jacinta ».
N° 2.
(Lire notre sélection.)

21 h 50 Antenne à Francis Perrin.

22 h 50 Variétés : Rythme sur l'A 2.

23 h 20 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

19 h 10 Journal.

19 h 20 Emissions régionales.

19 h 40 Pour les jeunes.
Pliages : le poisson tropical ; le « Butor blongios ».

20 h Les Jeux.

20 h 30 Téléfilm : « les Femmes en blanc ».
Deuxième partie.
D'après F. Slaughter. Scénario : R. Malcom Young et I. Pearlberg. Réal. : J. London.
Vieilles amours en péril et idylles naissantes à l'hôpital Biscayne. Mystères autour d'une autopsie et opération à cœur ouvert d'une fillette. Tous les ingrédients du mélo sont là. Production garantie américaine.

22 h Journal.

22 h 20 Ciné regard.
La Banquière, de F. Girod.

Dimanche 24 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

9 h 15 A Bible ouverte.

9 h 30 Orthodoxie.

10 h Présence protestante.

10 h 30 Le jour du Seigneur.

11 h Messe.
Célébrée en l'église de Clairvaux-les-Lacs. Prédicateur : R.P Dubost.

12 h La séquence du spectateur.

12 h 30 Jeu : la bonne conduite.

13 h Journal.

13 h 15 Variétés : Cirque Ringling Brothers.

14 h 15 Variétés : Les grands moments du music-hall.

15 h 15 L'énergie, c'est nous : l'aérodynamisme des carrosseries.

15 h 30 Tiercé à Deauville.

15 h 40 Série : « le Monde merveilleux de Walt Disney ».
L'Enlèvement.

16 h 30 Sports première.

18 h 25 Série : « le Temps des as ».

19 h 25 Les animaux du monde : les animaux du bout du monde.

20 h Journal.

20 h 35 Cinéma : « Quo vadis ? ».

Film américain de M. Le Roy (1951), avec R. Taylor, D. Kerr, L. Genn, P. Ustinov, P. Laffan, F. Currie, A. Sofaer, M. Berti.
A Rome sous le règne de Néron, un consul s'éprend d'une ancienne esclave qu'il se fait donner par l'empereur. Mais la jeune fille est chrétienne ; Marcus découvre sa religion et le véritable amour au milieu des persécutions.

23 h 15 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

12 h 45 Journal.

13 h 20 Série : Embarquement immédiat.
Le sénateur.

14 h 15 Jeu : Les descendants.

14 h 55 Les Muppets.
Spike Milligan.

15 h 20 Variétés : Henri de Goya.

15 h 50 Opéra : Boris Godounov.

De Moussorgsky. Avec l'Orchestre et les chœurs de l'Opéra de Paris, direction : R. Baytcheff ; mise en scène : J. Losey. Avec R. Raimondi, Z. Gal, L. Soumagnas, C. Barbaux, A. Ringart, K. Riegel, E. Blanc (en liaison avec France-Musique).
(Lire notre sélection.)

18 h 55 Stade 2.

20 h Journal.

20 h 35 Jeux sans frontières.
En Angleterre.

22 h Documentaire : A deux pas de chez nous.
La Côte-d'Ivoire.

23 h 30 Journal.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

20 h Feuilleton : « la Flèche noire ».

20 h 30 Série : les merveilles de la mer.
L'art du camouflage. Par F. Rossif, C. Darget. Réal. : L. Bitter, R. Young, M. Lerner.

20 h 55 Série : Télé-test (l'écran nous regarde).
Un divertissement : l'occasion d'examiner les aptitudes des téléspectateurs à percevoir les images, les sons que leur offre quotidiennement le petit écran. Très intéressante réflexion. A ne pas manquer.

21 h 50 Journal.

22 h 5 Documentaire : la passion des échecs.
Commentaires autour d'un jeu de société qui a ses fanatiques : des gens loin d'être indifférents. De Victor Kortchnoï à Guy Béart, en passant par un directeur d'école et un psychanalyste, des spécialistes témoignent.

22 h 30 Cinéma de minuit (cycle A. Dovjenko) : la Terre ».
Film soviétique de A. Dovjenko (1930), avec S. Chkourat, S. Svachenko, Y. Solntseva, E. Maksimova, I. Franko. (Muet. N.)
Dans un village ukrainien dont le kolkhoze reçoit son premier tracteur, le fils d'un riche « koulak » dépossédé, s'oppose à un jeune communiste qui a mis tout son idéal dans les réformes agraires.

A VOIR

Quatuor pour rire

TÉLÉFILM :
« MOZARTEMENT VOTRE »
Mercredi 20 août
A 2, 20 h 35

Le réalisateur Pierre Cavassilas n'est pas un novice dans l'art de s'amuser avec la littérature et avec la musique. On se souvient du divertissement sur le thème de Rabelais qu'il avait tourné pour FR 3-Rennes. Son humour inventif, son goût de la plaisanterie, y avaient fait merveille. Cette fois c'est à Mozart qu'il s'attaque, et c'est surtout les instrumentistes professionnels qu'il raille tout en ne perdant à aucun moment sa gentillesse bonhomme. Cavassilas a repris la pièce d'Eric Westphal « Mozartement vôtre », qui avait été créée en 1975 au Festival du Marais. Le divertissement a pour protagonistes les membres d'un quatuor à cordes. On suivra le premier et le deuxième violon, l'altiste et le violoncelliste dans leurs pérégrinations. On assistera à leurs différends, à ces agaceries nées de la promiscuité forcée et permanente. Ces quatre êtres de chair et d'os — avec leurs faiblesses d'humains — répètent « la Chasse » de Mozart. Ils ont à l'interpréter ensemble et, au fond, le compositeur a raison d'eux, et même d'un valet (Jean-Jacques Scheffer). Car il n'est point de comédie sans valet...

Deux femmes de Madrid

FEUILLETON :
FORTUNATA ET JACINTA
A partir du vendredi 22 août
A 2, 20 h 35

Benito Perez Galdos en Espagne, c'est un peu l'équivalent de Flaubert, de Balzac ou même de Zola chez nous. Autant dire un romancier que nul n'ignore, que presque tous ont lu, voire dévoré tant il fut prolixe. Galdos (né en 1844 et mort en 1920), c'est le chroniqueur de la société madrilène d'avant l'avènement de la République (et, *a fortiori*, d'avant les temps maudits du franquisme). Pendant qu'à Paris le baron Haussmann perçait des artères et des avenues, le comte de Salamanca transformait la capitale castillane. Les habitudes des grands bourgeois de la place d'Orient n'étaient pas bien différentes des us et coutumes en vigueur avenue du Bois. Avec Fortunata et Jacinta, Galdos peignait aussi le peuple des simples et des modestes, car Fortunata est pauvre. Fortunata est celle qui sème le désordre, autant dire la passion et son corollaire, la jalousie, dans l'existence bien rangée de Juanito Santa Cruz. Cet homme est donc aimé par deux femmes, et Jacinta — la légitime — ne pouvant avoir d'enfants, il en aura un de Fortunata. Cette dernière, à sa mort, confiera l'héritier à sa rivale. Avant ce dénouement, le mélodrame sera allé bon train.

Cependant « mélodrame » n'est pas le mot qui convient au sujet du livre épais de Galdos — traduit en français par les Editeurs français réunis. N'oublions pas que le romancier inspira à Luis Bunuel des films comme *Nazarin* et *Tristana*. Au dernier marché international des programmes de télévision à Cannes, la télévision espagnole a trouvé beaucoup de clients pour ce feuilleton honnêtement réalisé par Mario Camus et Ricardo Lopez Aranda. Les comédiennes Ana Belen (Fortunata) et Maribel Martin (Jacinta) sont convaincantes, l'acteur principal (François-Eric Gendron) fait son métier de héros romanesque. Et les téléspectateurs français pourront comparer les vertus du dix-neuvième siècle espagnol aux délices de notre Troisième République naissante.

Mafia par-ci, mafia par-là

V 3 - LE NOUVEAU VENDREDI :
UN VILLAGE DE LA MAFIA
Vendredi 22 août
FR 3, 20 h 30

La Mafia. Le mot seul évoque en général « syndicat du crime organisé », terreur, corruption, vice, quand on ne l'associe pas au terrorisme. Existe-t-il pourtant une réelle définition de la Mafia ou plutôt de ses activités ? Car les grandes lignes de ses règles internes sont, pour le moins, bien tracées de l'avis même de ceux qui ont sérieusement étudié la question comme l'écrivain Leonardo Sciascia. Il n'empêche, les faits viennent régulièrement le rappeler — le dernier date du 8 août avec l'assassinat du procureur général de Palerme que l'on imputerait à la Mafia. — cette « organisation » tue. Et même si ses méthodes ont changé au fil des ans, ses ramifications s'étendent à toutes les couches de la société, italienne particulièrement : ni l'Eglise, ni les juges, ni la police, ni les hommes politiques n'y échappent.

Le sujet choisi par V 3 est délicat mais passionnant. Du moins, peut-on espérer que le film réalisé par Rex Bloomstein et montré au cours de ce magazine permettra de lever un coin du voile. L'enquête tissant la trame de cette réalisation a été menée par une équipe de la B.B.C., à Alcamo, petite ville de la côte Ouest de Sicile, et son port : Castellamare. Ici, dans cette localité qui ne compte que quelque quarante-cinq mille habitants, neuf cents meurtres ont été enregistrés depuis 1945. Alcamo a rendu la Mafia célèbre. C'est ce que l'on apprend à travers l'analyse des écrits de Gaia Servado, écrivain et journaliste qui a étudié le sujet pendant des années.

A. Rd.

Une production singulière

OPERA :
BORIS GODOUNOV
Dimanche 24 août
A 2 et France Musique, 15 h 50.

Dernier spectacle présenté par Rolf Liebermann sur la scène de l'Opéra de Paris, mais sans préméditation car il avait longtemps espéré que Messiaen terminerait son *Saint François d'Assise*, *Boris Godounov* est l'exemple parfait de ces productions sans histoires qui relient entre elles les réussites marquantes et les échecs purs et simples. On devait d'abord voir le *Boris* de la Scala de Milan, mais Iouri Lioubimov n'a pas été autorisé à venir travailler à Paris ; d'ailleurs la Scala avait choisi de donner l'ouvrage dans sa verison originale et l'Opéra dans celle *« rétablie et instrumentée par Chostakovitch »*. Liebermann s'est donc adressé à Joseph Losey, qui, après avoir filmé *Don Giovanni*, signait sa première mise en scène d'opéra proprement dite, et à un architecte célèbre, Emile Aillaud, pour le décor. Victime d'un accident lors des répétitions, Seiji Ozawa a dû céder la baguette à Roussian Raytcheff, de sorte qu'il est difficile de séparer ce qui a été voulu comme tel et ce qui relève plutôt de l'art d'accommoder les restes. De là à déconseiller aux téléspectateurs, comme certains ont cru bon de le faire, un spectacle très honorable au fond, il n'y a qu'un pas qu'on ne franchit pas si légèrement. On peut gager que les admirateurs inconditionnels de Ruggero Raimondi ne seront pas les seuls à suivre sans en perdre une note un opéra parmi les plus singuliers et les plus forts qui aient jamais été écrits. —

G. C.



Morceaux choisis

MAGAZINE :

« FRANCE-CULTURE 1975-1980 »
Le dimanche jusqu'au 31 août, France-Culture, 14 h

En guise d'hommage à la production de France-Culture depuis la création de Radio-France, en 1975, Jacques Floran propose chaque dimanche, depuis le 10 août, un magazine du passé. Il l'anime en direct et rediffuse un choix d'extraits brefs des émissions réalisées depuis 1975 sur France-Culture. Il a organisé *ce panorama en « chapitres »* : Ouverture sur le monde, Création, Patrimoine, Hommes, Voix profonde, etc. Quatre périodes, correspondant en gros aux quatre années de la nouvelle radio, ont été déterminées. Des informations sur l'actualité de la période sont données. Le courrier des auditeurs, *les réactions de la presse* écrite à l'écoute de telle ou telle production, sont mentionnés. Les créations et les innovations de la chaîne (orientations culturelles plus larges, cultures différentes, recours accru aux penseurs jusqu'alors cantonnés dans le domaine de l'imprimé, etc.) sont particulièrement soulignées.

Chacun des services de France-Culture (dramatiques, documentaires, ateliers de création radiophonique, magazines, etc.) a extrait de ses archives les quelques émissions exemplaires dont il pensait que l'auditeur aimerait les écouter à nouveau ou les découvrir. C'est donc à un travail d'histoire que s'est livrée la chaîne : historienne d'elle-même, elle a cherché à se donner ses propres références, ses propres modèles, et à dater ses « événements ». C'est ainsi qu'on a pu entendre, par exemple, dans la première émission les admirables *Caprices de Marianne*, montés spécialement pour la radio par Georges Peyrou, ou encore telle discussion passablement animée de Jean-Luc Godard et Claude-Jean Philippe, extraite de l'émission « Le cinéma des cinéastes », tel passage extêmement violent d'un enregistrement célèbre réalisé par « l'homme au magnétophone » dans le cabinet de son analyste, etc. La qualité de certains extraits présentés dans ce « Manuel de morceaux choisis », donne à *l'auditeur peu averti* une idée des possiblités uniques de ce qui reste encore trop souvent une forme d'expression et d'information négligée.

Hélas ! ce n'est encore qu'une « idée ». On connaît les limites du morceau choisi : bien sûr, il consolide les références, le goût, l'art des distinctions et des comparaisons. Mais il est en partie voué à l'échec : les choix qu'il instaure composent un ordre faux, ou un désordre. La brièveté des extraits interdit l'appréciation réelle des œuvres, qui se construisent — et tout particulièrement à la radio — dans la durée. France-Culture ne serait donc qu'une mosaïque de discours éclairs ? On suppose que non, on souhaite que le magazine de Jacques Floran attire au *moins l'attention du public sur* les richesses d'archives et d'imagination de la chaîne. Mais le véritable travail d'historien reste encore à faire.

BRIGITTE ANDERSEN.

ÉMISSIONS RÉGULIÈRES

DU LUNDI AU VENDREDI

● FRANCE - INTER (informations toutes les heures) : 4 h. 30 ; Coucou doux ; 6 h. 30, J.-P. Bertrand et A. Pavy ; 7 h. 15, Chronique politique ; 7 h. 25, Bloc-notes économique ; 7 h. 40, Le temps des vacances ; 7 h. 50, La météo ; 8 h. 30, Revue de presse; 8 h. 45, E. Ruggieri et B. Grand ; 11 h., G. Klein ; 12 h. Cinémélodies ; 12 h. 45, Le jeu des 1 000 F ; 13 h., Inter 13.

13 h. 30, Les histoires de France, par P. Miquel et M. Desbarbat ; 14 h. 5, Vous avez souri, de D. Mermet ; 15 h., Poivre blond, de M. Hees ; 16 h., Show à la tête, de B. Mabille ; 17 h., Les Français de la IVe République, de P. Lamour et C. Villers ; 18 h., Le magazine de P. Caloni ; 19 h. 20, Le téléphone sonne (le mercredi : Le jardin d'un écrivain).

20 h. 5, Loup-Garou, de P. Blanc-Francard ; 21 h. 5, Feed back, de B. Lenoir ; 23 h. 5, Radio Suisse romande ; 1 h., Allo Macha ; 3 h., Bonsoir, bonjour, de E. Fernagut, L. Bedos et P. Pelerin.

● EUROPE 1 (informations toutes les heures) ; 5 h., J.-C. Laval ; 6 h., J.-C. Laval et Mme Europe I ; 6 h. 45, Bonjour la France, de P. Bonte ; 8 h. 30, La revue de presse de M. Pascal ; 8 h. 35, Un livre, un succès, de F. Kramer ; 8 h 45, C. Barbier ; 11 h., Le sweepstake ; 12 h., Sisco, de J.-P. Rouland ; 13 h., Europe midi.

13 h. 30, Interpol, de P. Bellemare ; 14 h., Histoire d'un jour, de P. Alfonsi ; 15 h., Le kikekoa, de F. Diwo ; 16 h. 55, Bon appétit, la France ; 17 h., Hit-Parade, de J.-L. Lafont ; 19 h., Journal.

19 h. 30, Boom Hollywood, de Y. Hegann ; 20 h. 30, Chlorophylle, de M. Abraham ; 22 h. 30, Europe-panorama ; 22 h. 40, Top à Wall Street ; 23 h. 10, Séance de nuit ; 1 h., La ligne ouverte.

● R.T.L. (informations toutes les demi-heures) ; 8 h. 35, Double disque ; 11 h., La grande parade de l'été ; 13 h., Journal.

13 h. 30, Hier contre aujourd'hui, d'E. Pagès ; 15 h. 30, Gala dans un miroir ; 16 h. 30, Les grosses têtes, de P. Bouvard ; 18 h., Journal de P. Alexandre.

18 h. 30, Hit-Parade ; 21 h., J.-B. Hebey et D. Farran ; 22 h., Le journal de D. Martin ; 0 h., Les nocturnes ; 3 h., Variétés.

● R.M.-C. (informations toutes les heures) ; 5 h., Max Lafontaine ; 6 h. 30, J.-R. Cherfils et Sylvie ; 6 h. 45, Télégramme au pays ; 8 h. 40, J.-P. Foucault ; 12 h., Le million, avec F. Gérard ; 14 h., F. Fernandel ; 14 h. 30, Vie privée ; 16 h. 45, Toute la vérité, avec B. Allemane ; 16 h., Cherchez le disque ; 17 h., Croque-musiques ; 19 h. 30, Capsule d'été, avec M. Toesca et C. Borde ; 21 h., Motus ; 22 h. 15, Le livre de l'été.

LE WEEK-END

SAMEDI

● FRANCE - INTER (informations toutes les heures) : 5 h., L. Bozon ; 8 h. 30, Revue de presse ; 8 h. 45, Chronique de politique étrangère ; 9 h. 10, La clef verte ; 10 h. 30, Les cinglés du music-hall, de J.-C. Averty ; 12 h., Vécu, de M. Tauriac ; 12 h. 45, Le jeu des 1 000 F ; 13 h., Samedi actualité magazine, d'Yves Mourousi ; 14h. 5, L'oreille en coin ; 18 h., L'orteil en vacances ; 19 h., Journal ; 20 h. 10, La tribune de l'histoire de l'été, par A. Castelot et A. Decaux : Alexandre Dumas voyage ; 21 h. 15, La musique est à vous, *par J. Fontaine ; 22 h. 10, Les* tréteaux de la nuit ; 23 h. 5, Au rythme du monde, de M. Godard ; 0 h., Inter danse ; 1 . 30, Les choses de la nuit.

● EUROPE 1 : 5 h., J.-C. Laval ; 9 h., Journal ; 9 h. 15, C. Barbier ; 11 h., Le sweepstake ; 12 h., Le Sisco ; 13 h., Europe-Midi ; 13 h. 30, Interpol ; 14 h., Kikakoa ; 17 h., Hit-parade ; 18 h., Europe-soir ; 19 h., Journal ; 19 h. 30, Football ; 20 h., Hit-parade des clubs ; 22 h. 30, Europe panorama ; 23 h. 45, Concerto pour transistor, d'E. Lipmann ; « Oh, Viviane » ; 1 h., Y. Hegann.

● R.T.L. : 5 h. 30, J.-P. Imbach ; 9 h. 20, Stop ou encore, avec P. Sabatier ; 14 h., W R.T.L., 18 h. 30, W.R.T.L., rock avec B. *Sohu ; 23 h. 15,* W.R.T.L., *Live,* de D Farran.

● R.M.-C. : 5 h., J. Meledo ; 8 h. 15, L'événement de la semaine, avec M. Ullmann ; 8 h. 45, La tauromachie ; 9 h., La grille musicale ; 12 h., Télématch ; 13 h., La discothèque d'une personnalité ; 15 h., Hit-Parade, avec P. Sulak ; 17 h., Cent ans de music-hall ; 18 h., *Hôtel de Paris ; 19 h. 30,* Musiques, avec M. Cotet.

DIMANCHE

● FRANCE-INTER (informations toutes les heures) : 5 h., L. Bozon ; 9 h. 30 (et à 14 h. 5), L'oreille en coin ; 12 h., Dimanche actualités magazine, avec Y. Mourousi ; 18 h., Le témoin ; 19 h. 20, La vie du *sport ;* 20 h. 15, Luis Mariano ; 21 h. 15, La musique est à vous ; 23 h. 10, Jam parade, d'A. Francis ; 0 h. 5, Inter-danse ; 1 h. 30, Les choses de la nuit.

● EUROPE 1 : 6 h., Julie ; 7 h. 45, Sports ; 8 h. 30, Journal ; 8 h. 35, C'est dimanche, avec C. Morin et Maryse ; 12 h. 30, Europe-midi dimanche; 13 h. 30, Y. Hegann ; 15 h. 30, Hit-parade ; 18 h. 30, Europe-soir ; 19 h. 45, M. Abraham ; 22 h. 30, Europe - panorama ; 23 h., Pour ceux qui aiment le jazz ; 0 h., Viviane.

● R.T.L. : 6 h., J.-P. Imbach ; 9 h. 20, Stop ou encore ; 13 h. 15, Poste restante, de J.-B. Hebey ; 18 h 30, Hit-parade, avec A Torrent ; 21 h., Grand Orchestre de F Petit ; 22 h. 15, W.R.T.L Hit-parade des clubs avec B. Schu ; 0 h., W.R.T.L.

● R.M.-C. : 5 h., J. Meledo ; 11 h., Le Chouette-club, avec C Chabrier ; 12 h. 50, Le Hit-parade, avec J. Meledo ; 15 h., P. Sulak ; 19 h. 30, Le Hit-parade ; 20 h. 30, Musique classique, avec L. Rose ; 22 h., Musiques... avec M. Cotet.

Lundi 18 août

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Colportage : En Franche-Comté.
8 h., Le jardin des sciences naturelles : La vigne.
8 h. 32, Actualité :
9 h. 7, Universités de l'universel : La physique à Munich.
10 h., Un mois en Auvergne : A Bort-les-Orgues.
11 h. 2, Autour de Pablo Casals (et à 16 h.).
12 h. 5, Œuvres et chefs-d'œuvre en France, à travers les musées de nos provinces.
12 h. 45, Panorama.
13 h. 30, Entretiens avec... Paul Sacher (première partie).
14 h., Au concert... avec P. Sacher : « Huitième symphonie », de Beethoven.
14 h. 30, Vauban dans les Alpes : A Briançon.
17 h. 2, Autour du Bœuf-sur-le-toit (première partie). (Redif.)
18 h., L'épopée des matières premières : L'or.
19 h. 25, Sons : Bestiaire d'exotisme.
19 h. 30, Algues, pierres et ancres : L'île de Bréhat (première partie).
20 h., La comédie musicale : Broadway.
21 h., Caftan rouge, le sorcier, de N. Gogol. Adapt. : M. Sarfati.
22 h. 5, Des pas sous les premières étoiles, par D. Caux.
22 h. 30, Les chemins de la connaissance : La symbolique des nombres. (Redif.)
23 h., Trois hommes à la recherche d'une comète. Feuilleton de L. Kobrynski. (Redif.)
23 h. 30, New-nuits.

FRANCE - MUSIQUE

7 h. 03, Réveil-Matin : Œuvres de Chopin, Bach, Brahms ; 8 h. 35, Kiosque-Matin ; 9 h. 30, « Sonate n° 29 pour piano, en si bémol majeur », de Beethoven avec Wilhelm Backhaus au piano (interprète du jour).
10 h. 20, Concert (Festival estival de Paris 77) : « Saül » oratorio (Haëndel) par le Nouvel Orchestre philharmonique et le Bach Choir de Londres, dir. Ch. Mackerras ; 13 h. 5, Jazz : le World Saxophone Quartet (concert du 21 novembre 1978 à l'Espace Cardin).
14 h., Collection particulière : « Backhaus de Bach à Beethoven », œuvres de Bach, Haydn et Mozart ; 15 h., « Concerto pour piano et orchestre n° 2 en si bémol majeur », de Beethoven par l'Orchestre philharmonique de Vienne ; 17 h., Œuvres de Chopin, Albeniz et Schubert.
17 h. 15, Concert : Récital Wilhelm Backhaus, « Quatrième concerto pour piano et orchestre en sol majeur », de Beethoven, par l'Orchestre philharmonique de New-York, dir. G. Cantelli, avec W. Backhaus au piano ; 19 h. 5, Prologue : autour de la Cinquième symphonie de Beethoven.
19 h. 30, Festival de Salzbourg 1980 : « Symphonie n° 2 en ré majeur » et « Symphonie n° 5 en ut mineur », de Beethoven, par l'Orchestre philharmonique de Vienne, dir. K. Boehm.
22 h. 30, Les nuits d'été : La musique se livre ; 23 h., Rome : de l'Apollo au Costanzi (Verdi, Ponchielli, Mascagni).

Mardi 19 août

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Colportage : En Franche-Comté.
8 h., Le jardin des sciences naturelles : Le maïs.
8 h. 32, Actualité.
9 h. 7, Universités de l'universel : Le comportement animal, à Munich.
10 h., Un mois en Auvergne : A Bort-les-Orgues.
11 h. 2, Autour de Pablo Casals (et à 16 h.)
12 h. 5, Œuvres et chefs-d'œuvre en France, à travers les musées de nos provinces.
12 h. 45, Panorama.
13 h. 30, Entretiens avec... Paul Sacher (deuxième partie).
14 h., Au concert... avec P. Sacher : « Symphonie n° 85 » (Haydn) ; « Concerto pour violoncelle et orchestre » (Vivaldi).
14 h. 30, Les vampires de l'Alfama, de P. Kast. Adapt. : Cat. Bourdet. *(Redif.)*
17 h. 2, Autour du Bœuf-sur-le-toit : Son époque, ses familiers.
18 h., L'épopée des matières premières : Le blé.
19 h. 25, Sons : Bestiaire d'exotisme.
19 h. 30, Algues, pierres et ancres : L'île de Bréhat (deuxième partie).
20 h., La comédie musicale : Broadway (deuxième partie).
21 h., Les Chiennes blanches, de J. Hogg. Adapt. : M. Sarfati.
22 h. 5, Des pas sous les premières étoiles, par D. Caux.
22 h. 30, Les chemins de la connaissance : La symbolique des nombres (cycles précolombiens dans le monde maya).
23 h., Trois hommes à la recherche d'une comète. Feuilleton de L. Kobrynski. (Redif.)
23 h. 30, New-nuits.

FRANCE - MUSIQUE

7 h. 03, Réveil-Matin : Œuvres de Enesco, Paganini, Brahms et Mendelssohn ; 8 h. 35, Kiosque-Matin ; 9 h. 30, Œuvres de Brahms, Beethoven, Leclair, Stravinski et Joplin.
10 h. 45, Concert : « La Fida Ninfa », de Vivaldi, par la formation de chambre du Nouvel Orchestre philharmonique, dir. V. Negri (concert du 9 juin 1978 au Grand Auditorium) ; 13 h. 5, Jazz : Human Arts Ensemble, le 22 juillet 1978, à Juan-les-Pins.
14 h., Collection particulière : « Ithzak Perlman, musicien de chambre et virtuose », œuvres de Haëndel, Beethoven, Paganini, Tartini et Kreisler ; *15 h., Œuvres de* Beethoven, Bartok et Paganini ; 16 h. 30, Œuvres de Mendelssohn, Sarasate, Brahms et Chausson.
17 h. 30, Concert : Earle Brown, le 27 janvier 1979, à l'Auditorium 105 de Radio-France, avec le Nouvel Orchestre philharmonique, dir. E. Brown ; 19 h. 5, Kiosque-Soir ; 20 h., Prologue au concert.
20 h. 30, Concert : Festival estival de Paris (en direct de l'église Saint-Etienne-du-Mont), œuvres de John Dowland, par *The London Early Music Group*, dir. James Tyler (concert sous le patronage du British Council).
21 h. 45, Concert (donné au Théâtre de l'Est parisien) : Œuvres de Ducol, Stravinski et Bancquart, par l'Ensemble 2E 2M, dir. A. Bancquart.
23 h., Les nuits d'été : Rome, l'opéra aujourd'hui (Verdi, Mercadante, Rossini, Stravinski) ; 0 h. 5, Concert dans la ville (Berio, Nono) ; Curiosités : Opinion de Pie X sur la musique religieuse (Allegri, Vivaldi, Wagner).

Mercredi 20 août

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Colportage : En Franche-Comté.
8 h., Le jardin des sciences naturelles : Le haricot.
8 h. 32, Actualité :
9 h. 7, Universités de l'universel : Bochum.
10 h., Un mois en Auvergne : A Issoire.
11 h. 2, Autour de Pablo Casals (et à 16 h.).
12 h. 5, Œuvres et chefs-d'œuvre en France, à travers les musées de nos provinces.
12 h. 35, Panorama.
13 h. 30, Entretiens avec... Paul Sacher (troisième partie).
14 h., Au concert... avec P. Sacher : Bach, Mihalovici.
14 h. 30, L'Opéra de Pékin.
17 h. 2, Autour du Bœuf-sur-le-toit : Son époque, ses spectacles. (Redif.)
18 h., L'épopée des matières premières : Le bois.
19 h. 25, Sons : Bestiaire d'exotisme.
19 h. 30, Algues, pierres et ancres : L'île de Bréhat.
20 h., La comédie musicale : La scène et l'écran.
21 h., Poing de fer ou le Démon de la vieille tour, d'après W. Scott. Adapt. : M. Sarfati.
22 h., Des pas sous les premières étoiles, par
22 h. 3, Des pas sous les premières étoiles, par D. Caux.
22 h. 30, Les chemins de la connaissance : La symbolique des nombres. (Redif.)
23 h. Trois hommes à la recherche d'une comète. Feuilleton de L. Kobrynski. (Redif.)
23 h. 30, New-nuits.

FRANCE - MUSIQUE

7 h. 3, Réveil-Matin : Liszt, Albeniz, Wolf, Stravinski, Busoni et Paganini ; 8 h. 35, Kiosque-Matin ; 9 h. 30, Œuvres de Liszt, Schumann et Chopin, avec l'interprète du jour : Claudio Arrau ; 11 h., Œuvres de Liszt, Piazzola et Mendelssohn.
11 h. 30, Concert : Œuvres de Lalo et Liszt, par l'Orchestre national de France, dir. L. Maazel et les chœurs de Radio-France, dir. J. Jouineau, avec Yo-Yo Ma, violoncelle (concert du 18 décembre 1979 à la salle Pleyel, à Paris) ; 13 h. 05, Jazz : concert du 10 novembre 1978 à Châteauvallon (Balamba).
14 h., Collection particulière : « Claudio Arrau interprète de Beethoven et de Brahms » ; 15 h. 10, Œuvres de Schumann et de Chopin ; 16 h. 30, Œuvres de Brahms et de Liszt.
17 h. 30, Concert : « Concerto pour violoncelle et orchestre en la mineur » et « Requiem pour soli, chœur et orchestre », de Schumann, par l'Orchestre national de France, dir. G. Chmura (concert du 22 février 1978 en l'église Saint-Louis des Invalides à Paris) ; 19 h. 5, Kiosque-Soir ; 20 h., Prologue au concert.
20 h. 30, Concert : Festival de Lausanne 1978, *« Ouverture des Noces de Figaro » (Mozart)*, « Concerto pour piano et orchestre n° 1 en ré mineur » (Brahms), « Symphonie n° 6 en si mineur » (Tchaïkovski), par l'Orchestre national de France, dir. W. Rowicki, avec Cl. Arrau, piano (concert du 16 août 1978 au théâtre de Beaulieu à Lausanne).
23 h., Les nuits d'été : Rome (Palestrina, Valentini, Respighi, Mascagni) ; Autres visages de Rome : Chants et danses populaires romains.

Jeudi 21 août

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Colportage : En Alsace.
8 h., Le jardin des sciences naturelles : Les piments.
8 h. 32, Actualité : Opération franco-chinoise pour l'étude de l'Himalaya.
9 h. 7, Universités de l'universel : Barcelone.
10 h., Un mois en Auvergne : A Issoire.
11 h. 2, Autour de Pablo Casals (et à 16 h.).
12 h. 5, Œuvres et chefs-d'œuvre en France, à travers les musées de nos provinces.
12 h. 45, Panorama.
13 h. 30, Entretiens avec... Paul Sacher.
14 h., Au *concert...* avec P. Sacher : « la Mort à Bâle » (C. Beck).
14 h. 30, Le Correcteur, d'I. Asimov. Adapt. : C. Bourdet. (Redif.)
17 h. 2, Autour du Bœuf-sur-le-toit : La jeunesse, les mécènes. (Redif.)
18 h. L'épopée des matières premières : Le coton.
19 h 25, Sons : Bestiaire d'exotisme (les paons).
19 h. 30, Algues, pierres et ancres : L'île de Bréhat.
20 h., La comédie musicale : Busby Berkeley.
21 h., Le Château d'Otrante, d'après H. Walpole, adapt. : M. Sarfati.
22 h. 9, Des pas sous les premières étoiles, par D. Caux.
22 h. 30, Les chemins de la connaissance : La symbolique des nombres. (Redif.)
23 h., Trois hommes à la recherche d'une comète, de L. Kobrynski. (Redif.)
23 h. 30, New-nuits.

FRANCE - MUSIQUE

7 h. 3, Réveil-Matin : Œuvres de Schubert, Wolf et Liszt par l'interprète du jour, Alfred Brendel ; 8 h. 35, Kiosque-matin ; 9 h. 30, Œuvres de Schubert ; 10 h. 30, Piano romantique : Schubert, par A. Brendel.
11 h. 20, Concert : Œuvres de Ligeti, par le Nouvel Orchestre philharmonique, dir. G. Amy (concert du 6 août 1979 au cloître Saint-Louis) ; 13 h. 5, Jazz : Concerts des 6 mai 1978 à Angoulême et 10 novembre 1979 à l'Espace Cardin.
14 h., Collection particulière : Alfred Brendel et son maître Edwin Fischer jouent Schubert (enregistrements de 1934, 1937 et 1956) ; 15 h., Œuvres de Schubert, Mozart, Schumann, Liszt et Bach.
17 h., Concert : « La vie pour le tsar », opéra de Glinka, par le Nouvel Orchestre philharmonique, dir. Niksa Bareza, et les Chœurs de Radio-France, dir. J.-P. Kreder (concert du 20 janvier 1977 au grand auditorium de Radio-France) ; 19 h. 5, Prologue au concert.
19 h. 30, Concert : Festival de Salzbourg 1980 (en direct de l'O.R.F.), « Symphonie n° 9 en ut majeur » (Schubert), « Concerto pour piano et orchestre n° 1 en ré mineur » (Brahms), par l'Orchestre philharmonique de Vienne, dir. J. Levine, avec A. Brendel, piano.
22 h. 15, Les nuits d'été : G. Fauré ; 23 h., Rome, œuvres de Pasquani, Stradella, Petrassi et Respighi ; Autres visages de Rome : « Le Rugantino », farce musicale de P. Festa Campanile, musique de Trovajoli.

Vendredi 22 août

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Colportage : En Alsace.
8 h., Le jardin des sciences naturelles : Le poivre.
8 h. 32, Actualité : Comment protéger le patrimoine cinématographique.
9 h. 7, Universités de l'universel : La philologie à Salamanque.
10 h., Un mois en Auvergne : A Issoire.
11 h. 2, Autour de Pablo Casals.
12 h. 5, Œuvres et chefs-d'œuvre en France, à travers les musées de nos provinces.
12 h. 45, Panorama.
13 h. 30, Entretiens avec... Paul Sacher.
14 h., Au concert... avec P. Sacher : « la Symphonie des psaumes » (Stravinski).
14 h. 30, Vézelay, Autun, La Chaise-Dieu, Le Mont-Saint-Michel : De tous les temps.
16 h., Festivals d'été.
18 h., L'épopée des matières premières : Le sucre.
19 h. 25, Sons : Bestiaire d'exotisme.
19 h. 30, Algues, pierres et ancres : L'île de Bréhat.
20 h., La comédie musicale : Fred Astaire.
21 h., Médicale : La latence de l'enfant (en liaison avec TF 1).
22 h. 30, Les chemins de la connaissance : La symbolique des nombres. (Redif.)
23 h., Trois hommes à la recherche d'une comète, de L. Kobrynski. (Redif.)
23 h. 30, New-nuits.

FRANCE - MUSIQUE

7 h. 3, Réveil-Matin : Œuvres de Chopin, Strauss, Zeller, Lehar, Heuberger et Wolf, avec l'interprète du jour : Elisabeth Schwarzkopf, soprano ; 8 h. 35, Kiosque-Matin ; 9 h. 30, « Liederkreis » (Schumann), avec E. Schwarzkopf.
10 h., Festival de Salzbourg 1980 (en direct de l'O.R.F.) : Récital Alfred Brendel, piano, œuvres de Haydn, Beethoven, Bartok et Liszt ; 12 h., Lied romantique : E. Schwarzkopf (Mozart, Schubert, Chopin, Loewe, Grieg, Brahms, Mahler) ; 13 h. 5, Jazz : Rova Saxophone Quartet de San Francisco (Ochs, Rova, Raskin), le 8 juin 1979, à l'Espace Cardin à Paris.
14 h., Collection particulière : « Elisabeth Schwarzkopf, aspects peu connus de son *talent* » (Bach, Mozart, Schubert) ; *15 h.*, Œuvres de R. Strauss et Schumann ; 16 h. 30, E. Schwarzkopf chante Puccini, Verdi et Tchaïkovski.
17 h. 30, Concert : Renaissance des orgues du Languedoc, récital Bernard Foccroulle, orgue, œuvres de Schlick, Froberger, Darasse, Schoënberg, Arauxo, Boehm et Bruhns (concert du 10 juillet 1979 en la cathédrale Saint-Etienne de Toulouse) ; 19 h. 5, Kiosque-Soir ; 20 h., Prologue au concert.
20 h. 20, Concert : « Symphonie n° 36 en ut majeur K 425 », « Concerto pour piano et orchestre n° 17 en sol majeur » (Mozart), « Symphonie n° 3 en la mineur » (Mendelssohn), par l'Orchestre radio-symphonique de Sarrebruck, dir. H. Zender, avec I. Haebler, piano.
22 h. 15, Les nuits d'été : La musique se livre ; 23 h. 5, Vieilles cires : Œuvres de Durante, Vivaldi, Mozart et Verdi ; 0 h. 5 Grandes œuvres, grands interprètes : Œuvres de Brahms, Mozart, Stravinski, Berlioz et Portal, avec Michel Portal et Guy Deplus, clarinettistes.

Samedi 23 août

FRANCE-CULTURE

7 h., 2, Colportage.
8 h., L'envers de la lettre : La solitude en milieu rural ; Le rôle de la radio et de la télévision dans les relations humaines.
9 h. 7, Portrait d'un Québec en attente : La société en métamorphose.
11 h. 2, Hommage aux grands interprètes de Mozart.
12 h. 5, *Le pont des Arts.*
14 h., La solitude : Mille déserts solitaires et glacés.
16 h. 15, Alfred Deller un an après.
17 h. 30, Théâtre ouvert, à Hérisson.
19 h. 25, Sons : Bestiaire d'exotisme.
19 h. 30, Radio-Canada présente : « Lettres du Québec », par G. Archambault (Problèmes d'éducation).
20 h., Le théâtre de la foire : « le Temple de l'ennui » ; « Arlequin Hulla ».
21 h., Wolfstein et Mégaléna ou « la Vengeance du rosicrucien », de P.B. Shelley. Adapt. : M. Sarfati.
22 h. 30, Giono par lui-même. (Redif.)

FRANCE - MUSIQUE

7 h. 2, Réveil-Matin : Chopin par Samson François, piano ; 8 h. 35, Kiosque-Matin ; 9 h. 30, Chopin, par S. François et A. Cortot.
11 h. 30, *Concert.*
14 h. 30, Festival de Salzbourg 1980 (en direct de l'O.R.F.), récital G. Kremer, violon et E. Kremer, piano : Œuvres de Paert, Beethoven, Schubert, Franck, Satie et Milhaud.
16 h., Collection particulière : Samson François, virtuose et poète du piano (Liszt, Debussy et S. François) ; 17 h., Œuvres de Chopin et Ravel ; 17 h. 30, Œuvres de Chopin et Liszt, avec S. François ; 19 h. 30, Prologue au concert.
20 h., Concert : Festival de Salzbourg 1980 (en direct de l'O.R.F.). Ancienne musique sacrée slave et des œuvres de compositeurs russes et bulgares par les Chœurs de l'Opéra national de Sofia, dir. W. Angelow.
22 h., Les nuits d'été : programme de musique française ; 23 h. 5, Comment l'entendez-vous ? Impuissance et pouvoir de la musique, par René Girard (Haëndel, Mozart, Chopin et R. Strauss) ; 1 h., Le dernier concert : Rencontres internationales d'art contemporain de La Rochelle, œuvres de Xenakis et Auric, par l'Ensemble instrumental de La Rochelle. (2e partie.)

Dimanche 24 août

FRANCE-CULTURE

7 h. 2, Musique enregistrée.
7 h. 15, Horizon, magazine religieux : Les jeunes et la sagesse.
7 h. 40, Université radiophonique et télévisuelle internationale : Nietzsche.
8 h., Orthodoxie et christianisme oriental.
8 h. 30, Protestantisme.
9 h. 10, Ecoute Israël.
9 h. 40, Divers aspects de la pensée contemporaine : L'Union rationaliste.
10 h., Messe à l'abbaye des Trappistines de Laval.
11 h., La musique et les mots : Un poème, des musiciens (Goethe et Beethoven, Liszt, Schubert, Schumann, Wolf).
12 h. 5, Bobby et les siens.
12 h. 40, Musique de chambre : par l'Ensemble Musica Antiqua de Cologne et les Madrigalistes de Prague.
14 h., Magazine : « France-Culture 1975-1980 ». *(Lire notre sélection.)*
19 h. 10, Sons : Bestiaire d'exotisme.
19 h. 15, Culture européenne : Appartenance européenne.
20 h., Le Phoque des Pyrénées, de F. Campo et X. Domingo. (Redif.)
21 h. 30, Offenbach : « Orphée aux enfers », par les Solistes, Chœurs et Orchestre du Capitole de Toulouse.

FRANCE - MUSIQUE

7 h. 2, Réveil-Matin : « Pelléas et Mélisande », de Debussy, avec l'interprète du jour, Ruggero Raimondi ; 9 h. 10, Des extraits de « Don Carlos » et des « Vêpres siciliennes », de Verdi ; 9 h. 30, Mozart et Verdi (extraits d'œuvres) avec R. Raimondi.
11 h. 30, Concert : Fêtes romantiques de Nohant, œuvres de Haydn, Debussy, Ravel et Stravinski, avec O. Kagan, violon, N. Gutmann, violoncelle et V. Skanavi, piano (concert du 28 juin 1980 au château de George Sand) ; 13 h. 5, Jazz : Musiciens dans la foule (Gray, Vinson, Mingus).
14 h., Récital de piano Vladimir Horowitz : Bach, Bosoni, Chopin, Schumann et Scriabine ; 15 h. 30, D. Jameux présente « Boris Godounov ».
15 h. 50 Concert : « Boris Godounov », de Moussorgski (en liaison avec A 2) par les chœurs et l'orchestre de l'Opéra de Paris, dir. R. Raytcheff, mise en scène J. Losey, avec R. Raimondi, Z. Gal, Ch. Barbaux, A. Ringart, K. Riegel, R. Blanc ; 19 h. 3, Œuvres de Moussorgski ; 20 h., Prologue au concert de 20 h. 30.
20 h. 30, Concert : Danses symphoniques de « West Side Story » et de « On the Waterfront », de L. Bernstein ; « Concerto pour piano et orchestre n° 3 en ré mineur », de Rachmaninov, par l'Orchestre national de France, dir. L. Bernstein, avec A. Weissenberg, piano (concert du 12 septembre 1979 au théâtre des Champs-Elysées).
23 h., Les nuits d'été : Saturnales, œuvres de Chavez, Revueltas, Villa-Lobos, Nepomuceno, Ponce, Moreno et Ginastera.





IGNACIO GOMEZ-PULIDO

PROFONDEUR

Bonjour, monsieur Jung !...

Etrange destin que celui de Jung : haï par les freudiens, méprisé par les « intellectuels », ignoré par beaucoup, le fondateur de la « psychologie analytique » n'en connaît pas moins, depuis quelques années, un regain de célébrité...

CHRISTIAN DELACAMPAGNE

CONTRAIREMENT à ce qu'on dit, Carl-Gustav Jung n'a jamais été le « disciple » de Freud. Lorsque le docteur Jung va, en 1907, rendre visite au docteur Freud, chacun d'entre eux a déjà derrière soi une carrière scientifique personnelle et solide.

Pendant quelques années, les deux médecins sympathisent, persuadés l'un et l'autre d'avoir trouvé l'interlocuteur idéal. Puis des divergences commencent à apparaître : Jung critique l'esprit systématique du Viennois, qui ramène tout désir à la pulsion sexuelle et toute névrose au complexe d'Œdipe ; Freud, de son côté, considère les réserves de son collègue zurichois comme une forme d'hérésie. En fait, l'empirisme de Jung — qui a toujours fait passer les données de l'expérience *avant* les constructions philosophiques — s'accorde mal avec le souci de Freud : parvenir à une grande théorie...

De cette différence va naître une brouille mémorable, pratiquement consommée dès 1913. Et comme de l'hérésie au schisme il n'y a qu'un pas, Jung ne tarde guère à rejeter le label « psychanalyse », que Freud et ses disciples s'approprient. Dès lors, ceux de Jung se rangeront sous une autre bannière, celle de la « psychologie des profondeurs », de la « psychologie analytique », voire même de la « psychologie complexe ». Entre les deux, dit Jung, le fossé est immense : la *psychanalyse* n'est qu'une « petite psychothérapie » ; elle ne cherche qu'à readapter l'individu aux normes du groupe environnant. La psychologie des profondeurs, elle, est une « grande psychothérapie » : elle ne vise à rien de moins qu'à l'épanouissement de la personnalité totale, qui, pour parvenir à la libération suprême, c'est-à-dire à la réalisation de soi — née de l'intégration, *par* l'individu, des archétypes *issus* de l'inconscient collectif, — doit préalablement surmonter les résistances opposées par le moi. Deux voies qui, évidemment, ne mènent pas vers les mêmes horizons...

En France, c'est le freudisme qui, au lendemain de la seconde guerre mondiale, s'installe en force. Alors que Jung est encore vivant (sa mort n'intervient qu'en 1961) et que ses disciples prolifèrent en Italie et aux Etats-Unis, l'école française de psychiatrie, Lagache et Lacan en tête, défendent avec intransigeance l'orthodoxie freudienne. Jusqu'à la fin des années 60, les jungiens demeurent donc aussi timides que peu nombreux. Ils n'ont aucun impact sur l'intelligentsia qui règne dans les salons parisiens, à l'Université ou chez les éditeurs. Seuls un anthropologue passionné par l'imaginaire (Gilbert Durand), un historien des religions (Mircéa Eliade), un islamisant (Henry Corbin), manifestent quelque intérêt pour l'œuvre de Jung, encore très peu traduite à cette époque.

Mai 1968

Mais les psychanalystes, eux, l'ignorent superbement. Aujourd'hui même, aucune fissure ne semble être apparue dans le béton de cette ignorance : les grandes revues de psychanalyse continuent de fermer leurs portes aux « spiritualistes » jungiens, suspectés à la fois de sympathie pour le nazisme et de religiosité trouble, tandis que les disciples de Lacan persistent à refuser toute discussion sur l'inconscient collectif — bien que Freud lui-même paraisse avoir utilisé une notion similaire dans *Totem et tabou* (1)

Pourtant, hors des cercles strictement psychanalytiques, les choses sont en train de changer. Très vite, il faut l'ajouter. Si vite que ce renouveau de curiosité pour les travaux de Jung a de quoi déconcerter. Mais il s'explique si l'on y regarde mieux : trois circonstances au moins ont, en effet, ramené les regards vers l'œuvre immense — des dizaines d'ouvrages s'échelonnant sur cinquante ans — de ce savant, qui fait, maintenant, parfois figure de précurseur.

D'une part, l'intérêt pour l'ethnologie, le folklore et l'histoire des religions, en particulier pour celles des peuples sans écriture, confiné jadis à un petit cercle d'érudits, a donné lieu depuis vingt ans à une littérature fort abondante et très prisée du public cultivé. Du coup, Jung, qui, dans la seconde moitié de sa vie, s'était passionné pour ces thèmes, en a repris quelque lustre.

Ensuite, le mouvement de contestation antipsychiatrique, qui s'est développé en Angleterre vers la fin des années 50, a montré une prédilection pour les psychothérapies « non répressives », pour les techniques orientales de relaxation et les philosophies qui les sous-tendent, bref, un respect du « fou », un désir de se mettre à son écoute et un souci du « sacré » qui, par bien des côtés, apparentent Laing et Cooper à Jung. Là aussi, toute une génération de « psy » — psychologues et psychiatres — s'est retrouvée, souvent sans le savoir, dans le sillage du médecin zurichois qui, dès 1938, avait fait le pèlerinage à Bénarès...

Enfin et surtout, c'est la grande vague de mai 1968 qui a donné, à mille tendances éparses et *souvent* mal conscientes d'elles-mêmes, la possibilité de se regrouper derrière la bannière jungienne. Le refus d'un intellectualisme desséchant, le désir de plonger dans des sources spirituelles qui s'adressent à la personnalité totale, la méfiance envers tout dogmatisme, l'explosion des paroles et des désirs refoulés, la volonté de rompre avec la société de consommation occidentale, l'appel de la nature et celui de l'Orient : tous ces traits de la révolte étudiante se sont conjugués pour redonner à l'œuvre de Jung une actualité inattendue Sans doute est-il un peu insuffisant de réduire mai 1968 à cette rébellion contre le matérialisme ; mais il est certain qu'au-delà des « événements » une demande très profonde montait des couches les plus diverses de la population, et pas seulement des jeunes, une demande à laquelle le jungisme apportait des réponses séduisantes Une longue série de faits en témoigne, que nous pouvons mieux apprécier avec douze ans de recul.

Et tout d'abord la multiplication des praticiens qui, dès 1969, éprouvent le désir de se regrouper. C'est alors qu'est créée la Société française de psychologie analytique (S.F.P.A.), affiliée à l'Association internationale de psychologie analytique (totalement distincte, évidemment, des *associations* psychanalytiques d'obédience freudienne) Et le succès est immédiat. De neuf membres en 1969 la S.F.P.A est passée à trente membres actifs aujourd'hui — plus une quarantaine de membres associés, en passe de devenir praticiens à leur tour Notons qu'une forte majorité parmi ces analystes jungiens est composée de médecins : les activités de la S.F.P.A sont d'ailleurs principalement orientées sur l'aspect clinique de la psychologie analytique. Beaucoup plus tolérants que les freudiens, les praticiens jungiens lisent Lacan, Winnicott et les antipsychiatres : ils se soucient essentiellement de psychothérapie, dans une perspective originale mais encore médicale.

Longtemps installé rue de Lanneau, chez le docteur Elie Humbert qui présidait aux destinées de la Société, celle-ci a aujourd'hui transféré son siège au n° 1 de la place de l'Ecole-Militaire, en même temps que le docteur Geneviève Guy-Gillet venait à sa tête. Dans les mêmes locaux se trouve aussi le Groupe d'études C.-G. Jung qui, à la différence de la S.F.P.A., est ouvert aux non-analystes. Locaux trop exigus, d'ailleurs, car le public ne cesse d'affluer : cours et séminaires drainent sans cesse plus de monde... La bibliothèque donne une petite idée de tout ce qui a pu s'écrire, en France du moins, sur Jung. Et l'on vend même des conférences enregistrées sur cassette !

Le « grand œuvre »

Second volet du diptyque : le groupe de ceux qui se disent moins intéressés par l'aspect strictement médical de l'œuvre de Jung que par les percées qu'elles permettent d'effectuer vers d'autres domaines : l'alchimie, la gnose, les sagesses orientales. Ce groupe, qui n'a pas de nom, ni de structures figées, est animé par Etienne Perrot. Il réunit quelques disciples fervents, soucieux de rechercher à la fois le « grand œuvre » intérieur, c'est-à-dire la réalisation du soi profond, et une nouvelle éthique à la mesure des exigences de l'âme moderne, lasse du matérialisme ambiant. Pour E. Perrot, l'année 1928, durant laquelle Jung lut le manuscrit d'un traité alchimique chinois intitulé *le Mystère de la fleur d'or* et commença ses recherches en ce domaine, a marqué un tournant décisif pour la modernité : la psychose analytique n'est-elle pas, en un sens, la vérité de l'alchimie médiévale, c'est-à-dire une alchimie toute intérieure, tournée vers le réveil de l'âme et l'illumination spirituelle ? C'est en tout cas le thème que Perrot développa lors d'un séminaire public qu'il tint, d'octobre 1969 à juin 1970, au Musée social de Paris — et qui fit quelque bruit...

Naturellement, ces deux groupes ont beaucoup publié. Et surtout, ils ont publié Jung. Depuis une quinzaine d'années, les traductions commencent enfin à apparaître. Certes, il n'y a pas encore d'œuvres complètes en chantier — alors que celles-ci sont déjà disponibles en anglais et le seront d'ici peu en allemand. Mais enfin les grands livres de Jung sont devenus presque tous accessibles ; et bien que la presse néglige en général d'en rendre compte — tant le préjugé en faveur de Freud, en France, reste fort ! — ils se vendent bien : les cinq mille premiers exemplaires de l'autobiographie de Jung, *Ma vie*, n'ont-ils pas été épuisés, dès janvier 1967, en quelques semaines ?

Actuellement, deux éditeurs se sont taillé la part du lion : Buchet-Chastel, où sont parus une quinzaine de titres — traduits sous la direction du docteur Cahen, membre de la S.F.P.A., — et Albin-Michel, où les grands ouvrages de Jung sur l'alchimie et le temps ont été confiés à Etienne Perrot. Celui-ci, après avoir offert au public français *Psychologie du transfert* et *Commentaire sur le Mystère de la fleur d'or*, travaille actuellement à la traduction du *Mysterium conjunctionis* et de *Aion* — qui sortiront fin 1980, début 1981.

(Lire la suite page XIV.)

(1) Comment expliquer autrement, en effet, l'hérédité des fantasmes relatifs au meurtre du père ?

HISTOIRE

L'auto-génocide du ghetto de Lodz

Pendant toute la durée de la guerre, exista en Pologne un petit État juif soumis à l'appareil nazi. Un ghetto où les victimes étaient aussi les bourreaux. L'une des plus sinistres ruses du cauchemar hitlérien.

NICOLAS BABY

AU cœur de la Pologne soumise à la domination hitlérienne, et jusqu'en 1944, il a existé un petit Etat juif. Non seulement celui-ci n'était pas hostile à l'appareil nazi, mais il servait ses intérêts et son organisation interne, empruntant certains traits à la dictature du IIIe Reich. Dans les années qui suivirent la fin de la guerre, plusieurs articles et témoignages ont été publiés sur cette histoire (1), et l'institut juif Yiro de New-York a rassemblé une riche collection de documents. Malgré son caractère extraordinaire, ce fait est, aujourd'hui, peu connu. Il faut croire que des sentiments troubles, mais puissants, sont venus étouffer le souvenir de monstruosités qui naquirent dans ces années sombres, mais qui ne trouvent pas place dans le registre des idées généralement conçues sur cette période.

C'est à Lodz, alors la deuxième ville de Pologne, que les autorités allemandes, en 1939, invitèrent (si tant est que ce terme puisse être ici employé) les juifs à maintenir une communauté autonome et organisée. Lodz bénéficia de ce traitement singulier parce qu'il formait un centre industriel. Les Allemands avaient besoin de la production de cette « Manchester de l'Est », dont les juifs, avec un tiers de la population, formaient l'un des groupes les plus entreprenants.

Dans les premiers temps, les occupants s'efforcèrent de regrouper la communauté juive, dont une part importante avait fui la ville, dans un seul district. Les juifs durent s'entasser dans des maisons souvent délabrées, à raison d'une moyenne de 4,5 personnes par pièce. Puis le ghetto fut progressivement isolé de l'extérieur, jusqu'à l'interdiction pour quiconque qui n'était pas fonctionnaire allemand d'y entrer ou d'en sortir. Sur l'initiative des nazis, toute une organisation propre s'y mettait en place. Les autorités juives du ghetto créèrent leur monnaie, frappée de l'étoile de David et de la Ménorah, un système de distribution de la nourriture et des soins, des écoles, une presse, des postes, un appareil administratif et juridique et, enfin, une force armée.

Une dictature

Car cet Etat avait non seulement ses timbres, mais aussi sa police, qui maintenait l'ordre dans le ghetto avec brutalité. Régnait sur cet édifice l'un des membres sionistes de l'ancien conseil élu de la communauté, un ancien directeur d'orphelinat, Mordechai Chaim Rumkowski. Rumkowski, un personnage assez extravagant, d'après les témoignages, fit régner sur ses coreligionaires une dictature féroce. Ses grandes sources de pouvoir étaient, outre la police juive, les droits de recrutement pour l'administration et le monopole qu'il s'était arrogé de la distribution des tickets de ravitaillement. Avec, en toile de fond, l'autorité qu'il retirait de sa reconnaissance par les dignitaires du régime hitlérien, qui surent parfaitement se servir de cet Etat jusqu'en 1944.

Les conditions de vie dans le ghetto étaient terribles. La première année, 15 à 20 % seulement de la population put trouver du travail. Bien que les salaires fussent plus bas qu'à l'extérieur, les rationnements y étaient plus stricts et les prix plus élevés.

La corruption était généralisée dans l'administration. Au milieu du martyre de la population du ghetto, dont le nombre de décès, sans compter les déportations, passa de 7 000 à 18 000 de 1940 à 1942, des responsables organisaient des orgies dont on a retrouvé des comptes rendus kafkaïens.

Rumkowski concentrait dans ses mains de plus en plus de pouvoirs. Ayant pris la décision de raccourcir les vêtements d'homme fabriqués dans les ateliers, pour pallier le manque de matières premières, il déclara : *« Je réaliserai l'intégralité de mon plan, et, comme à mon habitude, rien ne m'arrêtera. »* Tout un culte était entretenu autour de lui. Son effigie paraissait sur les timbres, l'almanach comportait la date de son anniversaire, la presse autorisée, le *Ghetto Zeitung*, ne cessait de publier des louanges du « *président Rumkowski* », le « *seigneur* » et le « *guide* ». En 1944, à l'occasion du Rosh Hashanah, on lui fit cadeau d'un livre contenant les poèmes et les vœux de 14 857 enfants et 715 enseignants, dont le frontispice salue en lui le « *prince* » de la communauté.

Police et pompiers

Au début de l'établissement de cet Etat crépusculaire, les groupements sionistes participaient à l'animation des activités culturelles et sportives de la cité. Les militants communistes étaient paralysés par la récente signature du pacte germano-soviétique. Ce n'est que tardivement qu'une résistance se développa, sans jamais prendre un caractère vraiment organisé. Bravant la censure, des textes et des chansons, parfois pleins d'humour, circulaient sous le manteau. Des militants sionistes organisèrent un réseau de radio, qui répandait les nouvelles de l'extérieur dans la communauté. Il y eut plusieurs grèves, en particulier parmi les poissonniers, les bouchers et les cochers. Les trois F (Fischer, Fleischer, Führemenher) payèrent cher leur résitance aux autorités du ghetto. Car celles-ci furent bientôt investies d'un sinistre nouveau pouvoir : celui d'organiser, pour le compte des Allemands, les déportations.

Avant même l'inauguration du ghetto, les Allemands avaient demandé à Rumkowski, et au Conseil du gouvernement qu'il avait désigné, d'organiser le départ de milliers de gens pour les entreprises de travail forcé, où les chances de survie étaient nulles. Pour chaque malheureux ainsi arrêté et déporté, 0,70 Reichmark était versé au budget du ghetto. Un an après avoir isolé la cité juive, les nazis demandèrent dix mille personnes. La police et les pompiers arrêtèrent des milliers de leurs coreligionnaires, sous les prétextes les plus divers. Parmi eux les trois F... Lodz servit aux Allemands de centre de regroupement d'une partie des Juifs d'Europe centrale, préalable pour la plupart à la déportation. Beaucoup d'entre eux, entassés au ghetto sans moyen de subsistance, n'y survivaient pas. Israel Tabakasblatt juge que, dans une période de six mois, sur vingt mille nouveaux arrivants, plus de dix mille furent déportés et six mille moururent sur place.

Cet afflux maintenait paradoxalement les partisans du compromis dans une position de force. L'argument était toujours le même : sacrifions une partie des nôtres, pour sauver la plupart. La preuve que les Allemands veulent préserver le ghetto est qu'ils continuent à y amener de la main-d'œuvre. Or, les nazis se servirent précisément des nouvelles arrivées pour réclamer, en 1941, la déportation de mille personnes par jour. Ne fallait-il pas éviter la surpopulation du ghetto ? En peu de temps soixante mille Juifs furent ainsi arrêtés, toujours par l'administration et la police juives, remis aux Allemands et expédiés vers les camps de la mort.

Le ghetto s'était alors amputé lui-même du tiers de ses habitants. Les policiers marchaient à coups de prébendes et sous le coup des menaces de faire déporter leur propre famille. Une fois enclenché, le processus continue jusqu'à la liquidation quasi complète du ghetto. Partirent les vieillards, les « lumpens » et un certain nombre d'enfants. Lorsque les forces allemandes demandèrent la livraison de tous les enfants du ghetto, ils ne purent obtenir satisfaction. Mais il était déjà trop tard pour ce dernier sursaut. Fin août 1944, les militaires allemands entrèrent dans le ghetto et organisèrent eux-mêmes l'arrestation et la déportation des enfants. Le ghetto était alors tombé à soixante-dix mille personnes.

Avec les revers subis par le Reich, les conditions de vie étaient devenues de plus en plus infernales. La famine s'installa et toute la population était forcée de travailler. Rumkowski garda un certain pouvoir jusqu'à la fin, mais sous lui l'Etat juif s'effondra. Disparurent les timbres, les hôpitaux et les écoles. La surveillance des usines et la distribution des vivres, deux sources essentielles de son pouvoir, lui furent retirées par des responsables allemands, qui étaient en rivalité avec lui. En août 1944 vint l'ordre de mettre fin à l'existence du ghetto. Les Allemands réclamèrent de nouvelles livraisons humaines. Rumkowski exhorta les gens à faire leurs paquets, mais sans succès. On dut utiliser la force pour faire partir, tout le long d'août et de septembre, les derniers convois pour les camps.

Mille

Rumkowski et ses partisans étaient peut-être persuadés qu'ils pourraient, à force de concessions, épargner une partie de la communauté. Il existe néanmoins un document allemand daté du 10 décembre 1939 qui montre qu'*avant même la naissance du ghetto* les Allemands avaient décidé de le liquider. Comme on le sait, ce fut une méhode largement utilisée par les Nazis que de faire partiiper les gens à leur propre sacrifice. Dans le ghetto même, bien que la réalité de ce qui se passait dans les camps était connue comme en témoignent certains documents, beaucoup se refusaient à y croire. Comme nous l'a fait remarquer un jour M. Stéphane Hessel : « *Personne ne pouvait facilement accepter rationnellement l'existence d'une telle horreur* » (2). A Lodz, l'espoir s'est fait aveuglément. A la fin tout le monde fut déporté, policiers comme résistants, mouchards comme simples citoyens. La mort était leur destin commun. Rumkowski lui-même n'y échappa pas et, dit-on, fut dès son arrivée dirigé vers la chambre à gaz.

Quand les armées soviétiques entrèrent dans le ghetto de Lodz, des deux cent cinquante mille personnes de 1939 il en restait mille. ■

(1) Citons notamment *Dokumenti i Materialy, t. III : Ghetto Lodzkie*, éd. Eisenbach (Varsovie, 1946), Israël Tabakasblatt *Hurban Lodz, Sechs Yur Nazi-Gehenim* (Buenos-Aires, 1946), et une étude, parue en décembre 1948, dans *Commentary* (New-York), s'inspirant largement de ce dernier ouvrage, et où nous avons trouvé l'essentiel de nos références. Une traduction de cet article est parue en janvier 1949 dans les *Temps Modernes*.

(2) Né à Berlin, ancien déporté, M. Stéphane Hessel est aujourd'hui ambassadeur de France auprès des Nations unies à Genève.

ROMAN

Les frasques tragi-comiques de Katherine Mansfield

Une nouvelle biographie de Katherine Mansfield, parue en Angleterre, éclaire enfin bien des aspects jusqu'ici pudiquement voilés d'une existence brève mais mouvementée.

ÉLIANE BAZARD

LES fervents de Katherine Mansfield — qui sont nombreux s'ils ne sont plus légion comme au temps de Charles Du Bos, Marcel Arland, André Maurois ou André Bay, à la direction littéraire de Stock, — vont être heureux : sa biographie complète et définitive — à l'exception de quelques points pour lesquels les documents font encore défaut, — parfaite ou presque (*The life of Katherine Mansfield*) vient de paraître pour les pays anglo-saxons dans une jolie édition de Jonathan Cape. Elle devrait être bientôt disponible en français. Son auteur, Anthony Alpers, Néo-Zélandais qui enseigne aux Etats-Unis, a publié en 1953 *Katherine Mansfield, a biography*, de son propre avis dépassée, parce que forcément incomplète : K. M. a eu la dent dure et une vie tourmentée, les gens qui l'avaient connue étaient encore vivants, une histoire complète aurait fait scandale. Aujourd'hui, il n'y a plus de survivants (Leslie Moore, sa fidèle amie, est morte l'an dernier à quatre-vingt-dix ans passés).

Cette biographie montre, ainsi que l'avait déjà fait, de manière moins développée, John Carswell (*Lives and Letters*, Faber, 1978), l'épopée souvent tragique, parfois comique et toujours courageuse de ces « free-lance », journalistes (Murry, Kotéliansky, Orage) et écrivains (Lawrence, Mansfield), sans maître, sans éditeur, qui écrivaient d'abord et voyaient ensuite si le résultat était publiable...

L'itinéraire de Katherine Mansfield (Kathleen Mansfield Beauchamp, épouse Bowden, puis Murry) tient entre deux dates et deux lieux : Wellington, Nouvelle-Zélande, 14 octobre 1888 ; Fontainebleau, France, 9 janvier 1923. Trente-quatre ans seulement, à peu près autant de domiciles, Londres, la Cornouailles, Paris, le midi de la France, la Riviera italienne, la Suisse, jusqu'au prieuré d'Avon où l'haleine des vaches était censée guérir la tuberculose de « Mrs Durry ». Les grandes étapes de la vie de Katherine Mansfield étaient connues, mais Alpers suit l'écrivain presque au jour le jour, faisant la lumière au passage sur les épisodes jusqu'à présent dissimulés pour la tranquillité des esprits. Alpers joint à la technique impeccable des biographes anglo-saxons une chaleur qui vient de sa tendresse pour son « sujet » : Anthony, c'est visible, aime Katherine, un peu comme Mansfield aimait Tchékhov : avec un regret de ne l'avoir pas connue...

Née d'un père homme d'affaires, puis banquier, un self-made man qui toujours irritera sa fille par ses manières peu élégantes et son goût pour les histoires drôles, et d'une mère vite épuisée par la naissance de cinq enfants, Kathleen vit en Nouvelle-Zélande une enfance sans histoires ; puis elle est envoyée à Londres, pour trois années d'études secondaires au Queen's College, où elle rencontre Ida Baker, vite baptisée Lesley Moore (L.M.), qui lui consacrera sa vie, tout simplement. De retour à Wellington, Kathleen, qui hésite entre l'écriture et une carrière de violoncelliste, parvient à se rendre insupportable à ses parents, qui la renvoient bientôt à Londres avec une pension annuelle de 100 livres.

C'est l'explosion : Kathleen Beauchamp s'appelle maintenant Katherine Mansfield, elle a vingt ans, elle est ivre de liberté et aussi de la lecture d'Oscar Wilde ; elle accumule les expériences : amoureuse d'un violoniste ami d'enfance, elle épouse un professeur de diction qu'elle abandonne le lendemain des noces ; enceinte du violoniste, elle est emmenée précipitamment par sa mère au fond de l'Allemagne, elle perd son enfant, elle est malade. De retour à Londres, elle écrit des nouvelles que son mari, exécré, excédé mais bien décidé à ne pas la lâcher, propose au *New Age*, la revue d'A. R. Orage.

La maladie

Katherine est toujours prête pour les expériences, mais elle connait maintenant sa vocation : elle ne touchera plus jamais un violoncelle. Elle prend un appartement, s'assagit un peu, envoie une nouvelle à la revue *Rhythm*, récemment fondée par un jeune homme timide et indécis, pas encore sorti d'Oxford : John Middleton Murry. Elle le prend pour locataire, puis pour amant, puis pour mari, quand son divorce est enfin prononcé. Le tandem Murry-Mansfield va vite être célèbre parmi la bohème londonienne : faillite de la revue, ennuis d'argent, déménagements successifs, fugue de Katherine — trois jours — avec Francis Carco. Katherine écrit, mais elle n'est pas trop satisfaite de son travail.

Et voici que le destin intervient : d'abord la guerre tue très vite son jeune frère, qu'elle adorait, et elle va désormais s'employer à faire revivre l'enfance, la Nouvelle-Zélande, qu'elle ne reverra jamais ; puis la maladie la condamne à l'isolement, à l'exil : les pleurésies se sont transformées en tuberculose, les hivers londoniens lui sont interdits, ce ne sont plus qu'errances, retrouvailles toujours décevantes avec Murry, trop froid, trop cérébral, trop raisonnable pour elle, jusqu'au dernier séjour à « *l'institut pour le développement harmonieux de l'homme* », où, suivant l'enseignement de Gurdjieff, elle va mettre son esprit en sommeil et essayer de chasser la maladie en la niant, jusqu'à l'hémorragie finale. A-t-elle vraiment renoncé à la vie, à l'écriture, à l'amour ? Si ses lettres se font rares, si son Journal devient laconique, un détail rapporté par Alpers permet de douter, et d'espérer : la frange de cheveux que Katherine avait toujours portée, qu'elle a supprimée à Fontainebleau, elle la remet en place pour l'ultime rencontre avec Murry...

Cruel Lawrence

Le livre est souvent drôle. On y voit le banquier Harold Beauchamp, père de Katherine, grossir, s'enrichir et s'épanouir à mesure que sa fille maigrit, écrit trop vite pour payer les honoraires des médecins, et s'étiole dans la solitude et l'angoisse de la mort. On y voit Ida Baker, (L.M.) aux grands pieds, maladroite, affectueuse et fidèle comme un gros chien. On y voit Virginia Woolf, attirée, prudente, choquée et un peu jalouse ; on lit l'insinuation, fort plausible, amenée avec beaucoup d'humour et de précautions, que Virginia Woolf devait beaucoup à Katherine Mansfield : il est question d'une lettre, que l'auteur de *Prélude* aurait adressée à l'auteur de *la Promenade au phare*, contenant une description qui semble un brouillon de *Kew Gardens*, et que les Woolf, pourtant si soigneux, auraient égarée... Il est question des rapports de haine quasi fraternelle avec D.H. Lawrence, du mot horrible de celui-ci : « *Vous êtes un reptile méprisable, j'espère que vous allez mourir* », supportable seulement si l'on considère que lui aussi était malade et qu'il ne lui survivrait pas longtemps.

Alpers évoque au passage Jean Rhys, qui fut la contemporaine de Katherine, pour s'étonner que ces deux-là, si promptes à traverser la Manche, ne se soient pas rencontrées dans quelque café parisien. Pour l'ultime épisode, la retraite de Fontainebleau, Alpers refuse de s'associer à ceux pour qui Gudjieff fut longtemps « *l'homme qui a tué Katherine Mansfield* ». Il pense au contraire que le « mage » a agi par humanité plus que par stratégie en accueillant une jeune femme célèbre, mais qui, de toute évidence, serait bientôt une morte encombrante.

Anthony Alpers s'étonne et s'indigne (mais il a du poids, et ceci ne restera pas sans effet) que l'œuvre de Katherine Mansfield ne soit disponible que dispersée et incomplète : nous apprenons par exemple que la nouvelle *Je ne parle pas français*, inspirée par Carco, a été amputée et n'a jamais été publiée *in extenso* depuis la plaquette hors commerce imprimée par Murry. Alpers, tout en se démarquant des critiques, n'oublie pas qu'il est universitaire et professeur, et nous offre une étude courte mais intéressante de l'art de K.M. en comparant le début de *Prélude* à celui de *la Steppe*, de Tchékhov, puis *Sur la baie*, au premier interlude poétique des *Vagues* de Woolf.

Mansfield n'était pas Proust. Elle n'était pas Tchékhov. Elle n'était pas non plus Woolf (encore que, nous fait remarquer son biographe, si la solitaire de Rodmell était morte au même âge que sa jeune amie, nous ne connaîtrions d'elle à peu près que *la Traversée des apparences*). Mais lisez sa vie, vous l'aimerez ; lisez les meilleures de ses nouvelles, son *Journal*, sa correspondance, vous l'admirerez. ■

Bonjour, monsieur Jung !...

(Suite de la page XIII.)

Mais ce n'est pas tout : deux maisons d'édition viennent de se créer, qui annoncent, toutes les deux, leur désir de se consacrer à des œuvres d'inspiration jungienne. L'une s'appelle La Fontaine de Pierre, et c'est encore Etienne Perrot qui l'a créée, en 1978, avec sa femme Francine Saint René-Taillandier : cette dernière a pu, ainsi, publier les traductions qu'elle avait effectuées de plusieurs œuvres de Marie-Louise von Franz, proche collaboratrice de Jung qui s'est consacrée à l'exploration symbolique des contes de fées, et dont le nom mériterait d'être aussi connu que celui de Bettelheim. A signaler aussi, chez ce même éditeur, une revue bimestrielle — les *Cahiers de gaie science* — et le livre majeur de Perrot sur les rapports de Jung avec l'alchimie : *la Voie de la transformation*.

Autre maison en plein essor : Imago. Ses deux animateurs, Marie-Jeanne Benmussa et Thierry Auzas, s'intéressent surtout à ce qu'ils appellent la troisième génération jungienne : des écrivains qui n'ont pas connu personnellement Jung, qui ne sont pas toujours praticiens, mais qui étudient l'imaginaire dans une perspective pluraliste et non rigoureusement freudienne (même si, parfois, ils intègrent à leurs recherches certains développements récents du freudisme). Le livre de David L. Miller sur *le Nouveau Polythéisme* constitue un bon exemple de cette tendance, mais ce sont les traductions de deux ouvrages plus anciens, *le Mythe de la psychanalyse*, de James Hillmann, et un classique de Frieda Fordham intitulé *Introduction à la psychologie de Jung*, qui font, pour le moment, le succès de la maison Imago — diffusée par Payot.

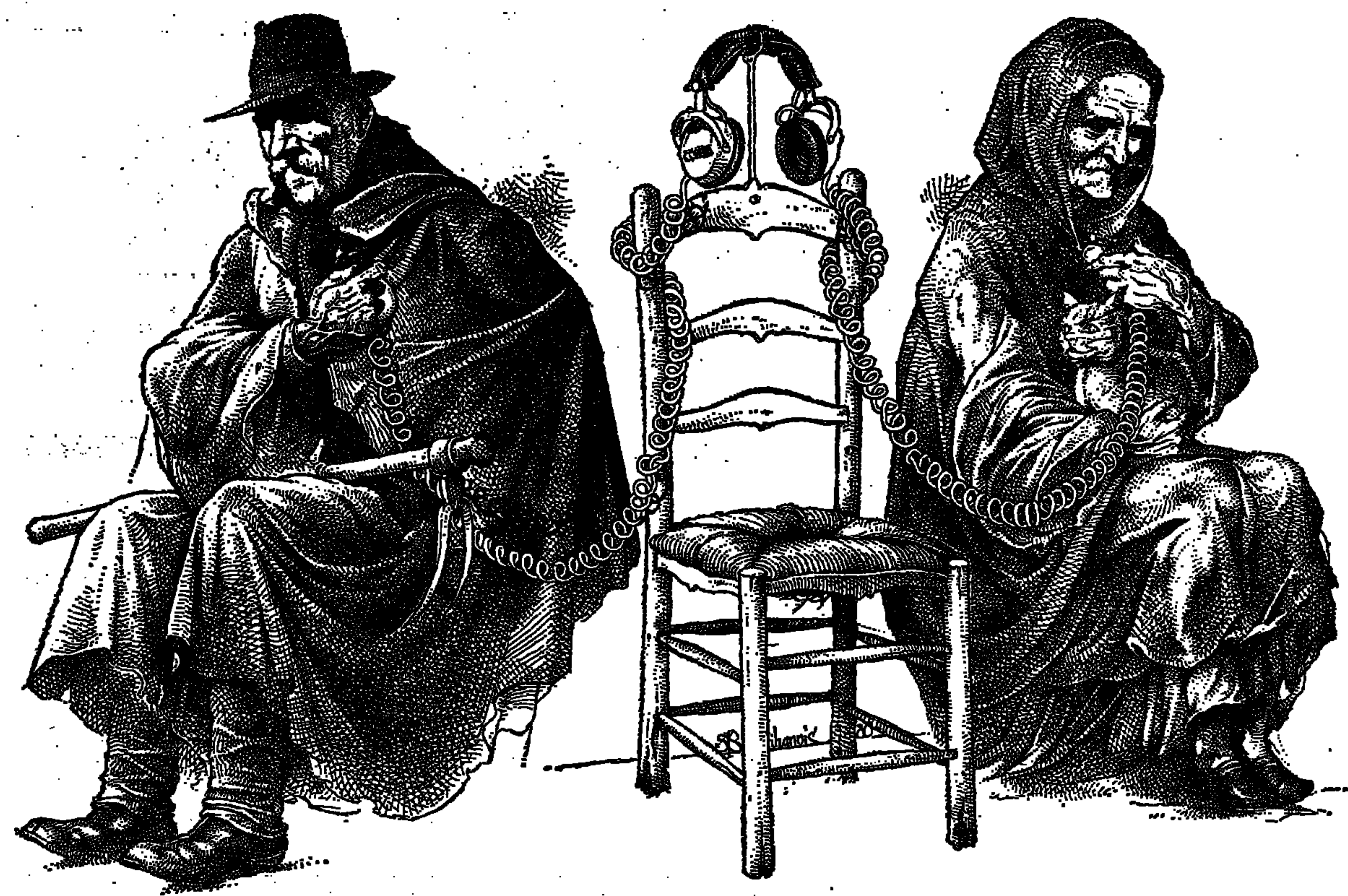
Ajoutons, pour clore ce panorama, *les Cahiers de psychologie jungienne*, revue publiée par le Groupe d'études C.-G. Jung, et une nouvelle collection chez Seghers intitulée « L'esprit jungien ». Cette collection, dont le premier titre est un livre du docteur Solié : *la Femme essentielle*, est dirigée par Joelle de Gravelaine et Michel Cazenave. Essayiste et romancier, ce dernier travaille aussi à la radio. Et comme beaucoup d'autres, il a remarqué que les émissions consacrées à la psychologie analytique donnent aussitôt lieu à une avalanche de courrier : ce fait, à lui seul, suffirait à prouver, s'il en était encore besoin, que des milliers de gens en proie au trop fameux « malaise de civilisation » peuvent trouver, chez Jung, une réponse à leurs angoisses.

Cette réponse est-elle vraiment satisfaisante ? C'est là un autre problème. Ce qui est sûr, c'est qu'en ces temps où fleurissent les obscurantismes de tout poil, les jungiens auront fort à faire pour se défendre contre les dangers de récupération... Ce n'est pas une raison pour les traiter comme on l'a fait un peu trop vite de « nouveaux mystiques ». Même pour un esprit rationaliste, il y a sans doute beaucoup à prendre dans l'œuvre de Jung. Et il y a aussi quelque chose à entendre dans cet immense appel qui, aujourd'hui, monte vers lui.

Ch. D.



هكذا من الأصل



SERGE BIHANNIC

MÉMOIRE

Nuto Revelli la voix des paysans piémontais

Nuto Revelli est un homme qui écoute. Il a écouté des centaines de paysans *du Piémont* et il a *retranscrit* leurs paroles dans des livres. Avec lui, c'est le monde des pauvres qui s'exprime.

CLAUDE AMBROISE

AVEC la *publication* en France du *Monde des vaincus* (1), nous avons découvert la vie des paysans du Piémont, de la fin du dix-neuvième siècle à nos jours. Reste à découvrir l'homme qui a recueilli les bouleversantes autobiographies qui composent ce livre.

Dans cet appartement moderne de Coni, sur une étagère, sont rangées, dans leurs coffrets blancs, les bandes magnétiques qui conservent les voix de deux cent soixante-dix paysannes et paysans pauvres du Piémont. Chaque voix est une vie. Laisser parler Nuto Revelli, c'est un peu comme inverser les rôles.

⁂

« Je ne suis ni un historien, ni un sociologue, ni un anthropologue. Je suis Nuto Revelli, avec, en moi, cette passion pour le monde paysan, pour les paysans de chez moi... C'est depuis les années de guerre que ces gens et leurs problèmes m'intéressent. J'ai fait la guerre, la guerre fasciste sur le front russe, comme officier, avec des soldats qui étaient des paysans. Après, pendant vingt mois, j'ai fait la guerre comme partisan dans les vallées des environs de Coni et en France, dans les vallées de la Tinée et de la Vésubie. Français ou Italiens, c'étaient les mêmes montagnards, les mêmes paysans.

» Une fois la guerre finie, j'ai publié mon Journal de Russie. Dès ce moment-là, j'aurais voulu écrire un livre paysan, un livre sur le monde paysan. Je me suis laissé convaincre par Livio Bianco (2) de reprendre mon expérience de guerre. J'ai réélaboré *le Journal de Russie* et reconstitué, à l'aide de documents et de témoignages divers, mon temps de partisan. C'est ainsi que j'ai écrit *la Guerra dei poveri* (1962).

» *Et puis, je me suis mis à* faire parler les autres. J'ai interviewé une quarantaine de paysans qui avaient vécu l'expérience de la guerre sur différents fronts : France, Albanie, Grèce, Russie. Dans ma tête, il y avait encore la guerre. En 1966, a paru *la Strada del Davai*, qui est un recueil de *témoignages sur* la guerre, provenant, pour la plupart, de soldats paysans. Ensuite, j'ai recueilli des lettres de soldats morts ou disparus. J'ai travaillé cinq ans à cette recherche et j'ai récupéré dix mille lettres. Je les ai toutes photocopiées. C'est une documentation que je souhaite voir étudier un jour par quelqu'un. On y voit très bien ce qu'est la guerre pour les paysans (3).

» Mon expérience de la guerre, il fallait que j'arrive à la digérer. J'avais besoin de clarifier tout ce qu'il y avait d'irrationnel *dans ma façon de revivre* et de dire la guerre. C'est pour cela que je me suis mis à parler avec des gens qui avaient vécu la même expérience que moi. Evidemment, on peut se demander pourquoi je suis allé à la recherche des soldats et non pas des généraux... Les soldats m'ont aidé *à y voir* clair. Quand j'ai cru que je m'étais libéré du discours de la guerre, j'ai commencé à interroger les paysans du temps de paix. J'ai passé sept années sur cette recherche, qui a abouti au *Monde des vaincus*.

» Je n'ai pas passé tout mon temps à écrire des livres et à recueillir des *témoignages*. Je vendais du fer. Ce travail quotidien m'aidait à garder les pieds sur terre. Je me déplaçais, j'avais des *échanges avec les* gens : des artisans, des petits industriels. Nous faisions des affaires, mais nos rapports n'étaient pas que des rapports d'argent. Ce travail finançait mes recherches, parfois coûteuses. Il y a deux ans, j'ai cessé de m'occuper du fer, car je ne m'intéressais plus qu'aux clients susceptibles de *me mettre* en contact avec des paysans, et le commerce finissait par s'en ressentir. Et puis, je faisais ce métier depuis trente ans. Actuellement, je ne me consacre plus qu'à mes recherches et à mes livres.

» Je suis né et j'ai grandi avec le fascisme. J'aimais beaucoup le sport, où je réussissais assez brillamment. Je voyageais à travers l'Italie comme athlète. En *1939*, je suis entré à *l'académie* militaire de Modène (4). Quand j'en suis sorti, deux ans après, j'avais beaucoup de théorie dans la tête et une vision triomphaliste de la guerre. *J'ai été* affecté à un bataillon qui revenait d'Albanie, ici, à Coni. Les soldats — des paysans de nos vallées — ont rompu l'enchantement.

Cinquante ans après

» Dans une note confidentielle, rédigée après quelques mois de présence au corps (c'était peu avant le départ pour la Russie), mes supérieurs disaient que j'étais un excellent élément, mais ils ajoutaient : « *Les soldats semblent lui en imposer.* » Et c'était vrai. Ils avaient fait la guerre, moi non. J'étais un privilégié par rapport à eux, et cela ne me plaisait pas. Je parlais avec eux, je ne m'estimais pas culturellement supérieur à eux. Je sentais que j'avais besoin d'eux. Dans les situations difficiles, le mécanisme a fonctionné : ils sentaient qu'ils avaient besoin de moi, et moi je sentais que j'avais énormément besoin d'eux. C'est ainsi qu'ils m'ont sauvé, et que j'ai pu en sauver quelques-uns.

» J'en reviens toujours à la guerre, car c'est là que j'ai eu l'occasion d'apprécier la culture de ces gens : l'intelligence personnelle de beaucoup, mais aussi une sorte d'intelligence collective. Il n'y a aucune mythification rétrospective de ma part. J'étais très jeune alors, mais je sentais cela. Ils avaient comme des antennes que nous ne possédions pas. De leurs dialogues pouvait surgir une intuition, une intuition collective.

» Sans cette force, sans cette culture paysanne, je ne serais pas ici, je serais resté en Russie... Pensez à ces gens qui arrivaient à faire avancer un mulet par 40° au-dessous de zéro. Le mulet était recouvert d'une croûte de glace, on aurait dit un mulet de plâtre. Attelé à un traîneau avec vingt ou trente blessés, ce mulet qui n'avait rien à manger, ils le faisaient avancer ! Si le traîneau se cassait, ils l'arrangeaient. Ces paysans étaient capables de repérer un champ de pommes de terre sous la neige. Au maquis, j'ai retrouvé la même chose. J'ai toujours senti que j'avais des dettes à l'égard de ces gens-*là*.

» Le fait d'avoir vécu une expérience comme le front russe et d'être entré dans des centaines de maisons paysannes, pour y recueillir des lettres de soldats, m'a aidé énormément à pénétrer dans le monde paysan. Quand j'allais faire les interviews du *Monde des vaincus*, souvent, j'étais aussi accepté parce que j'étais quelqu'un qui avait fait la guerre de Russie. Dans nos vallées, mais aussi dans les *Langhe* (5), ou dans la plaine, une famille sur trois a perdu un frère, un cousin, un neveu en *Russie. Le fait d'avoir vécu* cette expérience faisait de moi quelqu'un en qui on pouvait avoir confiance. Ou bien, au cours du témoignage, l'interlocuteur, qui ne savait rien de mon passé, et qui était en train de me parler de sa guerre — la première guerre mondiale, par *exemple*, — *me demandait* spontanément : « *Et vous, vous avez fait la guerre ?* » Et quand je lui répondais : « *Oui, j'ai fait la Russie* », je percevais en lui un changement d'attitude ; il reconnaissait en moi quelqu'un qui avait souffert.

» Dans *le Monde des vaincus*, j'ai retrouvé, malgré moi, la guerre. Je ne voulais pas que ces paysans m'en parlent. C'était une expérience que j'avais laissée derrière moi. *Pourtant*, je ne les interrompais pas : je ne presse pas les gens de questions ; je les mets sur les rails et, de temps en temps, je les aide à s'orienter. Je les laissais donc digérer leur guerre et puis je suggérais un autre thème. Je tentais d'arriver au discours de *la* paix des paysans pauvres. Mais les souvenirs de la première guerre mondiale étaient d'une netteté extraordinaire, *d'une précision étonnante*. Cinquante ans après, ils se rappelaient les noms de leurs camarades, les noms des lieux, les cotes où ils avaient combattu. Quelle mémoire topographique ! Les chemins muletiers, là une maison, à côté la tranchée... Ces paysans qui avaient vécu de façon dramatique l'expérience de la guerre étaient allés après en Amérique, en France, ils avaient parfois fait le tour de l'Europe. Pourtant, ces souvenirs, de travail en temps de paix étaient beaucoup plus estompés que les souvenirs de guerre. Je me demande toujours pourquoi ce choc a été plus fort que tant d'autres. Car, enfin, quitter une vallée du Piémont pour se retrouver dans l'Oklahoma, ce n'était pas rien non plus...

» Les femmes parlent beaucoup moins de la guerre. La guerre des femmes, c'est l'accouchement. Pour les *femmes de la* vieille génération, qui avaient dix, douze, quatorze enfants, on peut comprendre que l'accouchement ait été le thème obsédant de toute une vie. Ça fait deux ans que je travaille, à temps complet, à une enquête sur les femmes. Là encore, ce que je cherche à comprendre, c'est le monde rural pauvre. Les femmes parlent avec moins d'embarras que les hommes, me semble-t-il. *J'ai déjà recueilli cent cinquante* témoignages. C'est étonnant comme elles parlent, comme elles ont besoin de parler de ces choses-là. Pour moi, il s'agit d'une recherche difficile, mais qui me plaît énormément.

Deux Italie pauvres

» L'enquête concerne trois générations. Parmi les jeunes, un groupe très intéressant est constitué par les méridionales qui sont venues ici pour épouser des paysans. *Les* paysans ne trouvent plus de femmes qui veuillent rester à la terre. Des intermédiaires leur procurent des Calabraises. La médiation en matière de mariages est une vieille pratique. Mais elle est devenue un commerce : le paysan achète à un médiateur d'ici, qui a un correspondant là-bas, une photo de fille disposée à venir dans le Nord. Au dos de la photo, il y a l'adresse en Calabre. Le paysan y va. Il voit s'il a trouvé chaussure à son pied. Au besoin, le correspondant du médiateur d'ici lui fera rencontrer d'autres candidates.

» Ces femmes méridionales, victimes, elles aussi, du mythe du Nord, au lieu d'un village pauvre, comme là-bas, parfois elles n'ont trouvé ici qu'une pauvre maison... Ce sont deux Italie pauvres qui se mettent ensemble. Ces Calabraises, il arrive qu'elles se marginalisent. *Leurs vies* sont des histoires sur lesquelles méditer. On s'y fait une certaine idée de l'Italie : déracinement, industrialisation forcée... Mais il y a des femmes vraiment extraordinaires, d'une énergie terrible, qui arrivent à s'intégrer. Elles font marcher la famille, elles veulent que leurs enfants travaillent à l'école. Il y en a plusieurs centaines dans les *Langhe* et dans les vallées des environs de Coni. C'est un monde passionnant. Je suis allé voir les familles de certaines, en Calabre.

» Tous ces témoignages, je les recueille *dans les dialectes* originaux. En général, le témoin qui ne me connaît pas veut me parler en piémontais, pour me rendre la tâche plus *facile*. Mais j'insiste pour qu'il parle dans son dialecte à lui : le dialecte des hautes *Langhe* ou les patois occitans des vallées de Coni. Chaque zone, chaque village a son dialecte particulier. Je leur demande de parler à leur manière. Il s'agit de langues vivantes, peut-être pas pour très longtemps *encore*. Un homme qui parle dans sa langue à lui est plus libre. Le rapport avec l'interlocuteur s'en trouve facilité. Je pourrais, moi aussi, parler leur dialecte, mais il n'y a pas de raison. Ça aurait déjà quelque chose de démagogique. Bien des choses me rendent différent d'eux, et il est juste que je le reste. L'important est que se crée un rapport de collaboration. Je ne dis pas un rapport d'amitié, car l'amitié c'est quelque chose de beaucoup plus profond et de beaucoup plus complexe.

» Le premier abord n'est pas toujours aisé. Par exemple, pour l'enquête que je fais actuellement, j'ai recueilli des témoignages de femmes sur l'émigration en France. *Ce sont* des femmes âgées, aujourd'hui. Elles parlent du temps où elles étaient des gamines de treize-quatorze ans, qui allaient travailler en montagne, comme bergères, ou aux environs de Nice à la cueillette des fleurs. Il y en a une, la première fois que je lui ai *parlé*, elle *s'est* assise *sur* la marche la plus basse de sa maison et elle ne m'a pas fait entrer chez elle. Moi, j'étais là... Mais il y avait eu comme l'ouverture d'un dialogue. J'ai été la voir une autre fois, nous sommes devenus un peu plus amis, et puis vraiment amis. Elle *m'a accueilli chez elle. Nous* sommes amis. Elle m'a parlé de l'émigration, vraiment bien.

Besoin de parler

» Un témoignage peut durer quatre heures, huit heures quand ils me demandent de revenir. Le besoin de parler de ces gens, c'est terrible. Quand ils ont vu *Il mondo dei vinti* (comme je le fais toujours, j'ai porté un exemplaire à chacun de mes témoins), ils ont senti que leur avait été reconnu le droit à cette vie qui avait été la leur ; qu'ils n'avaient pas à en avoir honte. Ils ont pu se considérer comme importants aux yeux de leurs petits enfants, *et même* de leurs *enfants*.

» Les jeunes, qui découvraient souvent ce livre à travers l'école, ont commencé à se rendre compte d'où ils venaient. J'ai l'impression que, présenté de cette façon, le discours des vieux a cessé de leur apparaître comme un prêche familial ou comme le récit d'une misère passée qui les agaçait.

» J'ai recueilli des témoignages dans des endroits où j'avais fait le partisan, et il m'est arrivé d'entendre des choses désagréables, blessantes, parce que fausses. J'ai quand même enregistré. Dans *l'introduction, je peux me laisser* aller à dire ce que je pense. Mais le document, c'est le document.

» Personne ne m'a montré le chemin, je l'ai trouvé tout seul. Il m'a fallu un certain temps pour comprendre qu'il y avait des « questions de méthode »... J'ai voulu donner une voix à ces gens parce que je crois en eux. L'important, c'était qu'ils parlent. Ce monde qui avait tant de choses à dire et qui n'est jamais arrivé à *s'exprimer*, il fallait l'aider à le faire. A travers cette confrontation, je m'efforce aussi de ne pas oublier. Il y a en moi ce besoin d'une confrontation avec les autres, pour ne pas devenir différent de ce que je veux être... Je ne suis pas un pur magnétophone. Dans ce que ces paysans disent, *j'y suis moi aussi.* » ■

(1) *Il mondo dei vinti* a paru en 1977 chez Einaudi à Turin. Le livre a connu un remarquable succès, aussi bien auprès du grand public que chez les spécialistes. *Le Monde des vaincus*, qui paraît chez Maspero (« le Monde des livres » du 27 juin 1980), est une sélection de ces autobiographies.

(2) Dante Livio Bianco a été l'un des chefs de la Résistance italienne en Piémont (Formation Giustizia e Libertà). De lui, Revelli dit : « *Quand j'étais partisan, il m'a fait accéder à la conscience politique.* » Cf. Dante Livio Bianco, *Guerra partigiana*, Premessa di Norberto Bobbio. Introduzione di Nuto Revelli. Einaudi (2e éd.), 1973.

(3) Des extraits de ces recueils de lettres ont été publiés par Revelli : cf. *L'Ultimo fronte. Lettere di soldati caduti o dispersi nella seconda guerra mondiale*. Einaudi, 1971, 533 pages.

(4) *L'équivalent italien de Saint-Cyr.*

(5) *Le langhe*. Toujours en province de Coni, c'est la région d'Alba. Cf. les romans de Pavese et de Beppe Fenoglio *(la Guerre sur les collines)*.

LA VIE AUX CHAMPS

La martre, bête de nuit

JEAN TAILLEMAGRE

LE mâle avait été pris à un piège amorcé avec une prune reine-claude tandis qu'il suivait la coulée d'un lapin, et elle restait seule maintenant de son espèce carnassière dans le grand bois de Perchède où se mêlent chênes, hêtres et pins. Mais elle ne se souciait pas de la perte de son compagnon, ayant déjà subi ses assauts amoureux à la fin du mois de juin. Tout au début de sa gestation, elle n'en ressentait pas la lourdeur, chassait comme d'habitude avec une effrayante agilité.

Repue l'avant-veille d'une portée de souriceaux et d'une caille capturée à la course, elle attendit l'aube suivante pour repartir en chasse, descendre du hêtre où elle gîtait depuis le printemps dans une crevasse agrandie jadis par un pic-épeiche ; elle écouta un instant, immobile, les sons épars de la nuit finissante ; coassements lointains de grenouilles écrasées sur la vase du bord d'un étang, hululement d'un chat-huant, clapotements de gouttes de rosée tombant de feuille en feuille, qu'elle s'impatientait de recevoir sur son pelage châtain foncé et jusqu'à sa gorge d'une belle teinte orange que la chaleur de l'été commençait à ternir.

Basse sur pattes, elle allait souplement à la manière d'un chat, sans laisser de traces tant ses sols plantaires fourrés se posaient doucement sur la terre. Pour traverser un buisson elle s'aplatissait, étirait son corps, d'une soixantaine de centimètres, qu'allongeait une queue rabattue, fournie comme celle d'un renard, évitant de blesser aux épines ses courtes oreilles arrondies. Parfois elle s'arrêtait pour flairer de son museau pointu, drôlement orné de moustaches, la piste d'une autre bête des bois. C'est ainsi qu'apercevant les crottes d'un lièvre elle les renifla, sut aussitôt que la voie était fraîche. Il lui suffirait de la suivre, d'atteindre la luzernière bordant un côté du bois, car la martre s'en doutait, le bouquin, la panse pleine, devait s'être couché sur place.

Bien qu'il ait coutume de chasser la nuit, le petit fauve, la faim le tenaillant, pensa qu'il ne courait aucun risque en s'aventurant, à l'aube, sur un espace découvert. Peu à peu, les arbres, se détachant d'une masse confuse, reprenaient leur aspect distinct.

Une lumière glauque faite des reflets multipliés de feuilles, d'herbes, de mousses, étendue dans le sous-bois annonçait la montée du matin ; déjà les oiseaux reprenaient vie. Un pigeon ramier décrivait des cercles au-dessus d'un chêne, surveillant ses petits battant des ailes, agrippés à une branche ; des roitelets huppés de jaune sautillaient sur des buissons.

La martre, qui savait les capturer endormis, ne s'en souciait pas, tout à son désir de suivre la piste chaude du lièvre. Quand les arbres éclaircis signalèrent l'orée du bois, elle avança prudemment, sachant qu'il perçoit de fort loin le moindre bruit suspect et détale aussitôt. Evitant de faire craquer des brindilles sèches sous ses pattes de velours, satisfaite de se trouver à contre-vent, son odeur musquée ne pouvant alors la dénoncer, elle aborda la prairie. A quelques mètres devant elle, les oreilles tubulées du capucin, son dos couleur de chaume de blé marbré de quelques traînées blanchâtres, émergeaient de la luzerne. Il n'eut pas le temps de fuir...

Rassasiée d'une chair chaude, le museau encore barbouillé de sang, la martre ne s'attarda pas sur place. Le ciel devenu bleu et clair, par endroits, commençait à effacer les ombres traînant dans les bas-fonds, l'air s'attiédissait. La bête carnassière devait retrouver le couvert du bois, se mettre à l'abri pour digérer. Mais cette viande noire lui laissait dans la gueule un relent fade qu'elle voulut dissiper en goûtant quelques douceurs.

Gourmande

Comme presque tous les carnassiers, elle était gourmande et, sauf l'hiver, le début du printemps, elle trouvait à satisfaire son penchant. Les trois cerisiers bigarreaux qu'avait plantés Jusquet à l'entrée d'un champ lui offraient dès le mois de juin des fruits carmin veinés de pourpre noir, croquants et fermes. Elle les disputait aux gros-becs trapus qui venaient à l'aube piller les fruitiers. Souvent ils attendaient pour s'envoler qu'ils fussent prêts d'être assommés d'un coup de patte. Plus tard, la saveur douce des baies d'airelles attirait la martre, mais elle préférait le miel à tous les fruits mûrs. Elle n'ignorait pas le danger de piller la réserve d'un essaim de ces abeilles forestières rousses et velues instantanément irritées par une intrusion. Aussi elle attendait qu'elles fussent rassemblées, à demi engourdies par la nuit dans le rucher sauvage avant de se livrer à une rapine.

Mais, ce matin-là, elle avait hâte d'atténuer le relent emplissant sa gueule. La semaine dernière elle avait justement repéré un chêne creux riche en couvain, en cire et en miel. Arrivée au pied de l'arbre, elle hésita avant de l'escalader, mais la tentation fut plus forte que son inquiétude à attaquer un essaim éveillé. Enfonçant lentement ses griffes dans l'écorce pour éviter le crissement de leur pénétration hâtive, elle commença une grimpée prudente.

Elle s'élevait peu à peu, s'arrêtait, reprenait sa reptation, et son corps étiré apparaissait et disparaissait tour à tour entre les feuilles à peine ébranlées. Bientôt, le rucher fut proche, à quelques mètres et au-dessus d'elle. Alors, sautant d'une branche à l'autre avec une légèreté inouïe, sans seulement la faire bouger, pesant pourtant près de 2 kilos, elle atteignit les rayons, les assaillit sans hésiter. Fouillant du museau les alvéoles garnis de nectar, broyant de ses dents aiguës la cire, elle s'empiffrait du liquide sirupeux et sucré, sans paraître incommodée par les abeilles, d'abord stupéfaites, qui sortaient, se précipitaient, enveloppaient la chasseresse de cercles sonores. De temps à autre, elle reculait, se secouait, puis, ses yeux étincelants à l'iris doré à demi clos reprenait la fouille des ongles et des dents. Elle ne partit que saoûlée de miel, des abeilles encore accrochées à sa fourrure qu'elle écrasait en se frottant durement contre les branches et le tronc de l'arbre...

A la mi-août, la martre se déplut de la crevasse qu'elle habitait. Son instinct la poussait à se mettre en quête d'un autre gîte plus vaste dans lequel elle pourrait mettre bas l'an prochain. Durant ses courses nocturnes à travers le bois, elle

GÉNÉALOGIE

Lectures pour l'été

PIERRE CALLERY

COMME toujours, les publications d'ordre généalogique abordent le sujet sous des angles foncièrement différents. Un guide canadien assez technique, malheureusement en anglais, présente la recherche dans tous les pays du monde (1). Un ouvrage facile à lire disserte agréablement sur la généalogie et l'onomastique (2). Des chercheurs communiquent le résultat de leurs travaux (3) et (4). Un autre propose un livre d'or à remplir (5), tandis que la généalogie sert successivement de cadre à l'histoire de familles de marins (6), de militaires (7) et de paysans (8). L'année Flaubert, enfin, nous vaut une étude très intéressante sur ce dernier (9).

Quelques notes de lecture peuvent être proposées à leur sujet.

Bien sûr, la France possède les plus anciennes et les plus riches archives d'état civil du monde (au sens le plus large du terme). Il est exact que les premiers documents du Châtelet de Paris (10) remontent à 1255, que ceux des Domaines (11) commencent du douzième au quinzième siècle suivant les départements, que d'autres séries les égalent en ancienneté. Toutefois, dire que les archives baptismales françaises remontent, d'une façon générale, au treizième siècle ne correspond pas seulement à l'expression d'une généralisation abusive, c'est purement et simplement une erreur.

Un guide, destiné aux chercheurs généalogistes canadiens, le déclare cependant (1). L'affirmation est suffisamment surprenante pour que l'on puisse alléguer une erreur strictement matérielle, une coquille infiniment regrettable. L'ouvrage, en effet, décrit toutes les sources d'information généalogique pouvant se révéler nécessaires au chercheur canadien. Les archives de chacune des provinces canadiennes sont étudiées avec force détails. Mais la recherche va toujours plus loin. Les ancêtres des Canadiens vinrent du Royaume-Uni, de France, d'Italie, d'Allemagne, des autres pays d'Europe et de partout dans le monde. La recherche est alors expliquée. Les différentes sources sont données. L'ouvrage est une somme, un compendium très exhaustif. Il est probablement le guide le plus complet non seulement pour les Canadiens — pour lesquels il a été rédigé — mais encore pour tout généalogiste. Français éventuellement, dont l'ascendance se découvre au-delà des frontières.

Facile

L'ouvrage de Jean-Louis Beaucarnot (2) se révèle beaucoup moins technique, beaucoup plus facile à lire. Il se situe dans la ligne des agréables bavardages donnés par lui chaque samedi à France-Inter.

Les publications de Claude Donadello (3) et de Jean Tribouillard (4) présentent, chacune en son genre, des tableaux, des photographies, des reproductions de documents. Ces illustrations donnent un relief nouveau et agréable à leurs travaux.

Le livre d'or (5) d'Eugène Weiss suppose que l'on peut retrouver en trois ans tous les ancêtres jusqu'à la huitième génération. Soit, peut-être. Toutefois, devra-t-on oublier ceux de la neuvième, dixième ou onzième génération que l'on aura éventuellement rencontrés et qui n'y ont pas place ?

Philippe Brochard, dans un livre d'une lecture facile (6), fait connaître le monde des marins et son histoire. Grâce à des récits courts et bien écrits, rassemblés autour d'un arbre généalogique, l'ouvrage force l'intérêt.

Dans la même collection, Bernard Soanen, avec l'étude d'une famille de militaires (7), et Jacques Marseille, avec celle d'une famile de paysans (8), sont moins engageants et, pour le premier surtout, moins documentés.

Quant à Gilles Henry, le dernier cité mais non le moindre, il a publié, à l'occasion du centenaire de la mort de Gustave Flaubert, une étude sur ce dernier (9) : l'ouvrage, malgré de nombreuses illustrations, demeure un peu dense dans sa présentation. Il gagnerait à être aéré. Dès le début, le lecteur « accroche » mal. Toutefois, si l'on insiste, il devient facile et agréable à lire. Il permet de refaire connaissance avec Flaubert et de le connaître mieux encore tant sur le plan généalogique que sur celui de ses méthodes de travail. Sur ce dernier point, son perfectionnisme du style joint à sa difficulté à écrire sont troublants.

L'exemple de Flaubert et sa réussite doivent inciter tous les généalogistes, hésitants et doutant d'eux, à publier. Nous venons de le voir, ils sont déjà nombreux à le faire ! ■

(1) *In Search of Your Roots. A Guide for Canadians Seeking Their Ancestors*, par Angus Baxter. Un volume, 15 × 23 cm env., broché, en anglais. The Macmillan Company of Canada Limiten, 70 Bond Street, Toronto M 5 B 1 × 3. Publication, 1978 : première édition courante, revue et mise à jour, 1980.

(2) *Chasseur d'ancêtres*, par Jean-Louis Beaucarnot. Un volume 15,5 × 24 cm env., 300 pages. Editions Mengès, Paris 1980.

(3) *Famille Donadello-Szapary*, par Claude Donadello, « Le Vallon de Fouleix », 19340 Eygurande. Un vol., 21 × 30 cm env., broché, 99 pages, photographies, tableaux.

(4) *Triboulliardises sur huit siècles. Etude généalogique et histoire de la famille Tribouillard*, par Jean Tribouillard, B.P. 124, 06600 Antibes. Un vol., 21 × 30 cm env., broché, 128 pages, illustrations, tableaux.

(5) *Le Livre d'or de la famille*, par Eugène Weiss. Un volume 21 × 28 cm env., cartonné ou relié cuir, plus de 400 pages. Editions Edira, rue des Trois-Epis, Katzenthal, 68230 Turckheim.

(6) *Une famille de marins du Moyen Age à nos jours*, par Philippe Brochard. Un vol., 14 × 20,5 cm env., broché, 102 pages. Collection Documents/Histoire. Editions Hachette.

(7) *Une famille de militaires du Moyen Age à nos jours*, par Bernard Soanen. Un vol., 14 × 20,5 cm env., broché, 180 pages. Collection Documents/Histoire. Editions Hachette.

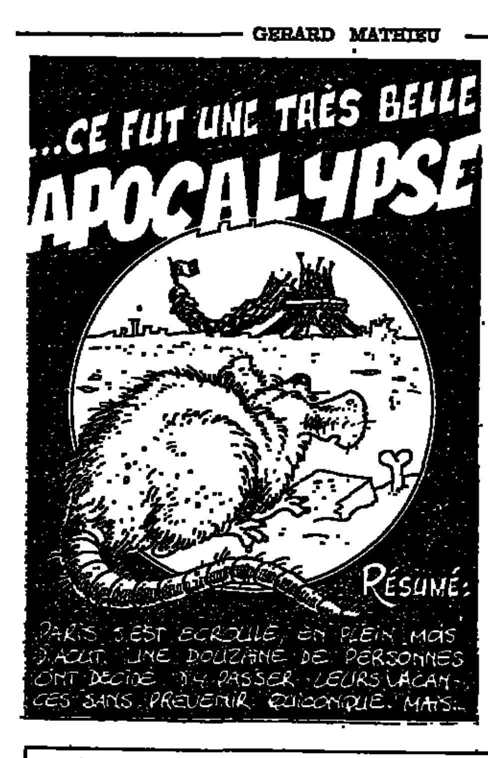
(8) *Une famille de paysans du Moyen Age à nos jours*, par Jacques Marseille. Un volume, 14 × 20,5 cm env., broché, 182 pages. Collections Documents/Histoire. Editions Hachette.

(9) *L'Histoire du monde c'est une farce, ou la vie de Gustave Flaubert*, par Gilles Henry. Un volume, 16 × 24 cm env., broché. 304 pages, nombreuses illustrations. Editions Charles Corlet, B.P. 40, 14110 Condé-sur-Noireau.

(10) Archives nationales, série Y.

(11) Archives nationales, série Q.

GERARD MATHIEU













découvrait bien, à toutes hauteurs, des nids récemment bâtis mais qui ne lui paraissaient pas avoir une capacité suffisante pour l'accueillir avec des petits. Ici et là, elle inspectait un nid de geai ou de pie. Cependant son emplacement ou bien sa fabrication jugée trop fragile la rebutait et elle reprenait sa prospection non sans être poursuivie, tandis qu'elle s'éloignait, par des battements d'ailes d'intimidation, des jacassements furieux.

Un soir de pleine lune, suivant une sente, elle aperçut, isolé par sa masse même, un hêtre. Le layon contournait l'arbre baigné d'une lueur cendrée aux basses branches, qui s'éclaircissait plus haut pour devenir d'une blancheur scintillante à la cime. Et là, se détachant d'entre le feuillage, un nid de corneilles noires, pareil à un petit fagot. La martre voulut l'examiner. Il était abandonné, peut-être depuis un ou deux ans, mais sa structure restait intacte. De la forme d'une coupe, sa paroi extérieure, sa base, étaient composées de baguettes enlacées, l'intérieur revêtu d'herbes fines parfaitement lisses, tassées. Pour cimenter les baguettes et les herbes, les oiseaux avaient utilisé des boulettes de terre argileuse mélangées de fragments d'écorce découpés en filaments, de la mousse, et le fond de la cuvette était rembourré de brins de paille, de poils de vache, de poils de lapin, de bouclettes de laine de mouton pour conserver aux cornillons la chaleur de leur corps duveteux.

Tournant autour, la martre s'assura de la solidité du nid. Malgré son emplacement au sommet de l'arbre, il était capable de résister à une tempête de vent. La martre, rassurée, sauta dedans, s'y endormit...

Festin

C'était la première fois qu'elle occupait un nid déserté. L'an passé, elle s'était emparée de vive force du logis d'un écureuil. Dans le bois épais, où les frondaisons se touchent, les rongeurs arboricoles abondent. Autrefois, certains paysans n'hésitaient pas à leur « tirer un coup de fusil », mais leurs corps sont si menus sous une épaisse toison, les cartouches sont devenues si chères qu'ils laissent maintenant les gracieuses bêtes en paix. On peut les voir cabrioler d'une branche à l'autre, courir à terre par bonds irréguliers, la queue en panache ondoyant recourbée au-dessus de la croupe à chaque retombée des sauts. L'animal construit son logis à la façon des oiseaux : parfois, quand un accès de paresse le prend, il s'empare d'un nid de pie, après avoir jeté par-dessus bord père, mère, petits. Il regrette d'ailleurs son brigandage, le logis pirate, sans toit, ne le protège pas de la pluie, dont il a horreur, sa fourrure mouillée glaçant son corps douillet. A l'automne, il s'empresse de bâtir une demeure en forme de boule, dont le fond est constitué par des branchettes entrecroisées, recouvert par un dôme de bûchettes suffisamment ajustées pour empêcher une averse de le pénétrer. Il complète la construction par deux entrées, l'une se trouvant vers la base, l'autre, plus petite, du côté opposé, qui lui sert d'échappée. L'intérieur du nid est tapissé de mousse moelleuse. Dès que le mauvais temps surgit, l'animal rejoint son refuge ; il y restera *jusqu'à ce que la bourrasque* cesse, n'oubliant pas de boucher soigneusement l'ouverture exposée au vent pour éviter à sa robe d'être souillée par la projection de gouttes de pluie.

La martre désirait assurer à sa future portée un berceau confortable, la garantir contre les intempéries. Un soir, flânant au crépuscule, elle mit en fuite un écureuil décortiquant à terre des noisettes. Aussitôt qu'il la vit, il bondit sur l'arbre le plus proche, l'escaladant à une vitesse prodigieuse, et il était prêt à disparaître dans le touffu du *feuillage quand elle se lança* à sa poursuite autant par jeu que par une soudaine mise en appétit. Tous deux se jetaient d'une branche à l'autre pour bondir au moment où elle pliait sous leur poids et reprendre leur équilibre sur l'éperon d'un autre arbre, tantôt atteignant une cime, tantôt dévalant jusqu'à terre pour reprendre aussitôt une grimpée vertigineuse. L'écureuil s'époumonait. Il voulut retrouver son gîte, s'y réfugier. Réunissant ses dernières forces, il parvint à distancer l'ennemi, accomplissant un vaste orbe qui le mena à son nid.

Alors que tapi et haletant, il essayait de reprendre souffle, il sentit une odeur fétide s'infiltrer dans le refuge. Il était rejoint. Il n'eut pas le temps de pousser une plainte. Eventrant le nid, la bête carnassière le saisit, l'immobilisa sous ses griffes. Il mourut la nuque brisée d'un coup de dents et la martre, lui ouvrant la tête, se reput de sa cervelle. ■

NEUVIEME EPISODE



ÉQUIPES

Les boules

CLAUDE DURIEUX

LES « gens du Nord », c'est-à-dire tous ceux qui habitent les régions situées au-dessus de Valence, avaient découvert ce jeu dans la trilogie cinématographique de Marcel Pagnol — *Marius, Fanny* et *César* — où l'on voyait le tramway de Marseille contraint de s'arrêter parce que le cochonnet de la partie de pétanque était venu se perdre entre les rails...

Aujourd'hui, la France entière joue aux boules. Désormais, nul n'est censé ignorer les règles de la pétanque et les pratiquants de ce jeu se retrouvent partout où il reste un bout de terrain à peu près plat à fouler. Ces règles sont des plus simples : une fois constituées les équipes (de deux joueurs avec trois boules chacun, ou de trois joueurs avec deux boules), l'une d'elle envoie le cochonnet (petite boule en bois appelée aussi bouchon) à une distance située entre 6 et 11 mètres. Après avoir tracé un cercle à partir de l'endroit où le cochonnet a été lancé (afin d'y placer les pieds joints, les « pieds tanqués », qui ont donné le nom de pétanque), il s'agit de placer la boule le plus près possible du cochonnet, soit en pointant, soit en tirant (en ôtant) la boule adverse qui « tient le point ». L'équipe qui n'a pas le point doit jouer, à la suite, autant de boules nécessaires pour tenter de le reprendre. La partie est remportée par l'équipe qui, la première, *totalise* treize points. La pétanque se joue sur n'importe quel terrain.

Longtemps spectatrices, de nombreuses femmes ont fini par s'y mettre. Elles sont souvent de remarquables « pointeuses », plus rarement des tireuses. Mais on en trouve quelques-unes au stade de la haute compétition. « *Sur les quelque quatre cent cinq mille licenciés en 1979, on dénombre dix-huit mille femmes* », précise M. Henri Bernard, président de la Fédération française de pétanque et du jeu provençal (1).

Un des attraits de la pétanque — *outre* que la règle du jeu est facile — est de pouvoir se pratiquer n'importe où : sur un terrain sablonneux ou parsemé de gravillons, dans un chemin, voire sur une route bitumée... Cela entraîne des techniques différentes pour l'envoi de la boule. Ainsi voit-on certains « pointeurs » lancer très haut leur boule (ce qui s'appelle « plomber ») à seule fin qu'elle « s'écrase » et s'immobilise au plus près du cochonnet.

Si, en principe, la pétanque n'est qu'un jeu innocent, il arrive que certains pratiquants jouent de l'argent. Les vacanciers doivent être prévenus du danger que représente la partie de pétanque amicale proposée par une équipe d'autochtones inconnus, sous prétexte de « passer le temps ». Très souvent, la première partie est remportée par les vacanciers. L'équipe locale propose alors de faire la revanche en fixant un enjeu : 200 francs par exemple. Comment se dérober sans perdre la face ? Les autochtones remportent généralement cette seconde « manche », mais de justesse, de manière à montrer aux vacanciers qu'ils conservent toutes leurs chances. Pour la « belle », évidemment, disputée selon la formule du « quitte ou double ». Et le gain de la « belle » (400 francs, toujours selon l'exemple donné) n'échappe pas, cette fois, à l'équipe locale...

Ces spécialistes n'hésitent pas à utiliser parfois des boules dont l'intérieur est garni de mercure qui fait office de frein. On dit de ces boules — prohibées, évidemment — qu'elles sont « farcies ».

Mais l'immense majorité des joueurs de pétanque n'ont pas ces préoccupations vénales et *pratiquent ce jeu comme* un excellent moyen de détente et de cure d'air.

Avec les grosses boules (de 700 à 1 300 grammes) de « la lyonnaise », nous franchissons nettement les frontières de l'amateurisme bon enfant qu'est la pétanque. Jouer « à la longue », comme on dit encore, c'est respecter des règles autrement plus strictes, sur un terrain (sablonneux et plat, en principe) aux dimensions déterminées. Toute boule qui en franchit les limites est éliminée. Le cochonnet se nomme « but ».

Si le rôle du pointeur n'est pas très différent de celui de la pétanque, celui du tireur exige des qualités de force et d'adresse autrement plus importantes : sa boule doit être lancée au terme d'une course d'élan de quatre à cinq foulées et doit tomber dans un cercle n'excédant pas un rayon de 50 centimètres par rapport à l'objet visé. Toute boule tirée transgressant cette règle est annulée, avec remise en place sur le terrain de toutes les boules qui ont été déplacées par *elle*. La pratique de « la lyonnaise », sans être contraignante à l'excès, est subordonnée à l'observation de plusieurs règles qu'il est utile de connaître si l'on veut goûter ce sport comme il le mérite, ne serait-ce qu'en spectateur.

Un sport

Car il s'agit bien d'un sport, reconnu comme tel depuis la fin de l'année 1979. La Fédération française de sport-boules a passé, le 28 mars 1980, une *convention* — la cinquième du genre — avec le ministère des sports, de la jeunesse et des loisirs, qui devrait favoriser le développement de ses activités.

Les qualités requises pour pratiquer ce sport, du moins au niveau de la haute compétition, sont plus rigoureuses qu'il n'y paraît. Une partie « normale » en quadrette dure en moyenne d'une heure trente à deux heures. Mais, compte tenu que la « mène » — c'est-à-dire la phase de jeu pendant laquelle les deux équipes tentent de conquérir un point (l'équivalent d'un jeu en tennis) — peut être annulée, la durée d'une partie en 13 points (en 15 points lorsqu'il s'agit d'une finale) peut être illimitée. C'est ainsi qu'en 1978, à Mâcon, la finale du championnat du monde de boules, opposant la France à l'Italie, a commencé à 15 heures et s'est achevée à 22 heures passées (par la victoire des Français d'ailleurs).

Les responsables de la Fédération se plaisent à souligner « *l'exercice physique* » que procurent de telles parties :

« *Au cours d'une partie en quadrette donnant lieu, par exemple, à quinze jets de but* (la « mène ») :

» — *Un pointeur parcourt 1,5 km., lance trente fois une boule de 1 000 à 1 100 g., à une portée de 2 à 5 mètres ;*

» — *Un tireur parcourt 2 km., dont 0,3 km. de course d'élan, lance trente fois une boule de 1 000 à 1 050 g. à une portée moyenne de 15 mètres ;*

» — *Tireur ou pointeur se baisse trente fois au minimum, pour ramasser ses boules.*

» *Si une bonne technique d'exécution permet d'éviter les lancers « en force » et favorise la précision des jets, l'effort physique n'est pas pour autant négligeable. C'est pourquoi, même pratiqué en dehors de la compétition, le sport-boules peut être considéré comme un sport.*

» *L'endurance et l'entraînement sont nécessaires au joueur de compétition, amené quelquefois, au cours de la même journée, à jouer cinq parties de durée variable* », lit-on dans leur documentation.

Les grands champions actuels se nomment Cheviet, Brun, Fernandez, Guillerminet, Boursier, Berthet, Cannizo, Mighirian, Coulomb, Perrier, Oliver... Ils appartiennent à la première division, catégorie d'élite qui, en 1979, ne comptait que quatre-vingt-cinq membres reconnus comme tels par la F.F.S.B. Et les responsables de « la lyonnaise » tiennent particulièrement à ce *que leur sport ne soit pas considéré* comme une « *affaire de vieux* » : sur quelque cent soixante mille licenciés, on relève près de dix-sept mille pratiquants ayant moins de vingt ans (cadets, minimes et benjamins). ■

(1) Le jeu provençal est une variante de la pétanque qui autorise le tireur à faire deux pas avant de lancer la boule.

EN SAVOIR PLUS

● **RENSEIGNEMENTS**

Fédération française de pétanque et de jeu provençal : 12, cours Joseph-Thierry, 13001 Marseille.

Fédération française de sport-boules : 3, place Messonier, 69001 Lyon.

● **TOURNOIS**

La plupart des quotidiens de province — notamment ceux du Midi — patronnent au cours de l'été divers tournois. Les compétitions officielles encore à disputer sont les suivantes :

— Championnats de France de sport-boules à Tours, du 22 au 24 août.

— Championnat de France de jeu provençal (doublettes) à Digne, les 30 et 31 août.

— Championnat de France de pétanque juniors et cadets à Tours, les 6 et 7 septembre.

— Championnat de France de jeu provençal (triplettes) à la Grande-Motte, du 13 au 15 septembre.

— Championnat du monde de pétanque à Nevers, du 18 au 22 septembre.

● **BIBLIOGRAPHIE**

La Boule lyonnaise, par André Duluc, éd. SME, miniguides Résonances, Lyon.

Anthologie du jeu de boules, par Justin Godart, éd. du Cuvier, Villefranche-en-Beaujolais.

Le Sport-Boules, par Albert Jourdan, éd. EGE, 29, rue Chapolin, Lyon.

Une revue mensuelle : « le Bouliste, éd. EGE, Lyon B.P. 29, 69342 Lyon Cedex 2.

Le Monde
DIMANCHE



PASCAL DANCIE

UNE NOUVELLE INÉDITE D'ANNIE SAUMONT

Moi, mon père, il lavait les carreaux

COMME ça lui, le mec, il peut plus faire son malin. Comme ça je peux lui en boucher un coin. J'en avais assez de le voir jouer au caïd devant tout le monde, même les copains. Parce qu'à mes potes il leur en mettait plein la vue avec son histoire à la con. Alors maintenant quand il commence en prenant son air vachement inspiré et toujours le même ton pas qu'un peu prétentieux et pour dire toujours la même rengaine sans trop s'occuper si c'est pas exactement les mêmes gars qui l'écoutent, quand il démarre son baratin toujours pareil qui consiste à proclamer comme s'il allait vous régaler du récit d'un exploit héroïque : *« Un jour mon père... »* Et puis après un arrêt pas trop long ni trop court mais juste bien réglé qu'il repart à toute bringue : *« Un jour mon père il lavait les carreaux... »* Eh bien moi je rigole. D'abord je laisse dire, j'attends. Et lorsqu'il est arrivé à : *« Ça sentait le roussi à vous donner déjà envie de dégueuler »*, j'annonce en toute tranquillité : *« Figurez-vous que moi, mon père, c'était un jour du mois de mai, il lavait les carreaux et il... »*

Lui l'histoire c'est que son père, un jour que sa mère s'en allait voir ses vieux, passer avec eux le dimanche, donc son père, qui s'emmerdait sans doute vu qu'il n'y avait pas de match à la télé qu'était en grève une fois de plus, il a décidé de nettoyer les vitres. Et comme il s'attaquait à la deuxième fenêtre au rez-de-chaussée par derrière, qu'il s'apprêtait à mettre en boulette une feuille de papier journal — un truc qui nettoie pas mal — il a vu de la fumée entre les arbres de l'avenue de la Gare et c'était la baraque entourée des grilles aux barreaux pointus, celle qu'a l'air d'un gâteau à la crème, qui commençait à cramer, le Nid joli ça s'appelle ou encore la Maison de santé.

C'est construit depuis pas tellement d'années avec des plaques de machin inflammable, et puis les dingues, ils laissent traîner partout leurs clopes allumés, ou bien ils s'amusent à faire flamber les mouches. Donc quelque chose avait mis le feu à quelque chose je suppose. Et re-donc son père au mec, de la fenêtre qu'il bichonnait, il a vu que ça pouvait faire du vilain. C'est comme ça qu'il a appelé les pompiers à temps pour qu'on sauve tout le monde. Le conseil municipal l'a félicité qu'on dit, et même après, une vieille dame de là-bas qu'est tout à fait gaga, mais encore bien d'aplomb, lui a tricoté un chandail en mohair.

CETTE histoire elle a toujours du succès on se demande pourquoi. Les gars de la bande au mec ils devraient s'en balancer que la maison des fous elle risque de brûler vu qu'il y en a sans doute pas un qui connaisse personnellement les pensionnaires, mais ça doit les exciter de savoir qu'ils ont été à deux doigts de griller comme des châtaignes. Tout de même, moi, je lui coupe son effet. Juste quand il reprend souffle avant d'enjoliver encore un chouïa, je déclare bien calmement : *« Moi, mon père, quand il lavait les carreaux et il... »* La première fois, fallait voir le coup d'œil qu'il m'a lancé ce mec, comme à un vrai ennemi public, vert de rage qu'il est devenu parce qu'il croyait que je me payais sa tête. Même il salivait, que ça lui coulait le long du menton. Moi j'avais la partie belle, pour commencer, son père à lui, c'était pas son métier de laver les carreaux, alors que le mien il disait qu'il avait choisi ça comme on se fait curé, une vocation, il prétendait, un job exaltant, un peu à cause du risque et aussi parce que c'était un boulot de première nécessité puisque les vitres c'est fait pour voir à travers, alors il pouvait être fier, enfin le temps que ça durait, parce que mon père il a pas son pareil comme spécialiste du changement. Mais là, il disait qu'il aimait bien, que pourtant c'était dur, et puis il redémarrait sur le mal qu'il avait pour nourrir sa famille, tous ces mètres carrés de carreaux qu'il fallait additionner pour payer le loyer, le gaz, l'électricité, l'éducation des enfants qui, à présent, se mettaient dans l'idée de se la bourrer, la tête, avec toutes sortes d'idées qui ne serviraient à rien.

Mon père c'était pour mon frère qu'il disait ça vu que moi à l'école je me cassais pas, je voulais pas continuer loin, seulement jusqu'à seize ans puisque c'est le règlement, c'est-à-dire qu'il me restait qu'à prendre mon mal en patience un tout petit peu plus longtemps. Mais mon frère lui c'est un cerveau, il trouvera jamais qu'il en connaît assez et surtout la philo ça le botte ; alors mon père s'énervait, des livres pleins de charabia qui coûtent un prix fou il disait, en plus de la bouffe et des fringues et puis qu'autrefois les mômes ils travaillaient à neuf ans, c'était strictement normal pour aider les vieux parents et il savait pas où passait tout ce pèze qu'il rapportait, à croire qu'on se gobergeait en douce et dans son dos. Il oubliait de mentionner ses extras à lui, les petits verres de gnole qu'il s'enfilait au café. Quand il était bien beurré il gueulait encore plus fort et puis il ronflait sur la table et on avait un peu la paix. Ce jour-là, il dormait pas, dès le matin il avait l'air dans une rogne noire, ma mère était partie à son bureau, elle tape à la machine, vachement vite et avec tous les doigts.

Donc ce mercredi mon frère qu'est en terminale au lycée vu que lui il a quelque chose sous les tifs, pas comme moi qu'ai rien que du vent, lui à dix-sept ans en avance d'un an ou presque, donc il s'était installé à travailler sur son pageot qu'est près du mien, avec autour de lui un étalage de livres et de papiers, il disait : *« Tu me laisses tranquille, je révise mon cours de philo. »* Moi je voulais bien et d'ailleurs j'étais censé recopier la rédac qu'il avait faite à ma place, lui qui vous remplit trois pages en cinq minutes quand moi je suais sang et eau pour produire vingt lignes d'inepties ce qui est plutôt étonnant vu qu'aujourd'hui où je peux raconter ma vie sur mon ancien cahier de brouillon, je noircis des pages sans problèmes, à croire que je pourrais être écrivain (tiens pourquoi pas, et ma mère taperait mes histoires sur l'Hermès de son patron), bref mon père est entré dans la chambre, comme ça, déjà fumasse, il a dit à mon frère : *« Alors qu'est-ce que tu fous sur ton pieux espèce de feignant, cagnard, tire-au-flanc, tu vas venir me donner un coup de main et presto. »*

Comme j'ai dit, mon père est laveur de carreaux, c'est son travail, pas comme le père à mon copain qui ne fait ça qu'en amateur et dans sa maison à lui. Des laveurs de carreaux y en a pas tellement, c'est pas un job ordinaire mais plutôt comme un métier d'artiste. Pour mon père ça venait de ce qu'il savait plus quoi essayer après tous les boulots qu'il avait lâchés et ma mère disait à chaque fois : *« Qu'est-ce qu'il va encore inventer ? »* En un sens c'était un progrès qu'il se mette à son compte vu que chaque fois qu'il était embauché quelque part pour une chose ou une autre il s'engueulait avec les chefs, vraie tête de lard qu'on disait.

Lui et moi on avait pas tellement de communication vu que je suis pas agressif et même pas causant, je rêvasse, je parle juste avec mes potes et surtout pour remettre à sa place ce mec avec l'histoire du Nid joli qu'allait brûler. Oui, parce que le père à ce mec donc il lavait les carreaux et quand il a regardé si c'était propre, pas de gras qui restait ou de suie qu'est grasse aussi, il y avait entre les sapins de l'avenue, par derrière la rangée de maisons où on habite et le mec aussi tout au bout, un tourbillon de fumée pas grand-chose, et il en montait comme des effilochures vers le ciel qu'était tout gris, même qu'il a plu dans la soirée et alors il y a des chances que l'incendie aurait été de toute façon éteint par l'eau du bon Dieu mais lui, le mec, il s'en balance vu qu'il a comme une idée fixe que son père faut qu'il soit un héros.

LE mien de père, dans le genre pas marrant faut chercher loin pour trouver mieux. A la maison il s'énervait pour des bricoles, la soupe était claire, les frites molles, le bifteck trop cuit, le frometon pas assez moisi, ses chemises étroites au col, ses chaussettes mal raccommodées, ça faisait des bourrelets qu'il disait, dans ses pompes. Surtout il en avait toujours après mon frère vu qu'il est un intellectuel et justement pour cette raison mon frangin il répondait en citant des gars que je ne connais pas (Hegel, Marx et puis Engels) mais qui sont devenus un peu comme des amis de la famille à force qu'il les ramène dans la conversation. Donc mon père il a encore braillé ce jour-là que mon frère foutait jamais rien, toujours dans ses bouquins et à quoi ça rimait vu qu'il avait comme tout le monde deux mains faites pour qu'on s'en serve à gagner du pognon. Il la ramenait pour une fois qu'il était pas au chômage vu que les gens avaient l'air de décider tout d'un coup qu'ils voulaient plus se cacher derrière des vitres sales, vive la lumière, la propreté c'était comme une maladie contagieuse qui les prenait tous, le printemps, donc il a houspillé, turlupiné mon frère et il a dit : *« C'est mercredi, viens, tu me porteras mon seau et mes machins »*, et mon frère a pas protesté, a laissé sa philo, a démarré en flèche parce que mon père était un vrai costaud qu'avait pas peur de cogner et mon frère un peu gringalet avec tout dans la calebasse (mais là alors c'est qu'il en a, faut dire). Et les voilà partis.

Bien sûr, quand je parle aux copains, que je coupe la chique à ce mec qui toujours prend des airs vu qu'à ce qu'il paraît son père a sauvé la vie aux cinglés du Nid, je ne raconte pas toute l'histoire. Je dis simplement mine de rien comme si je plaçais mon grain de sel modestement dans la convers : *« Moi, mon père, il lavait les carreaux et il... »*

D'ailleurs je ne sais pas comment ça s'est passé. Mon frère m'a un peu raconté, mais les intellectuels, ils voient pas toujours les choses exactement comme vous et moi. Mon frère il sait que je suis plutôt bouché et quelquefois il s'impatiente, il dit : *« Oh là là je ne veux pas t'expliquer. »* Mais cette fois, ce mercredi-là, quand il est revenu tout seul et sans même rapporter le seau et les chiffons ça crevait les yeux qu'il était paumé, il pleurnichait que c'était pas sa faute il reniflait, ça lui donnait l'air débile quand personne lui demandait rien, les gens criaient que : *« Oh c'était pas Dieu possible »* et puis *« Ah c'est si vite arrivé »* et encore *« Qui aurait cru »*. Ma mère disait : *« Sainte Vierge Mère de Bonté Ayez Pitié de Nous »* et puis *« Mes enfants mes enfants mes enfants »* et nous qu'on était ces enfants-là justement on aurait pu rien dire du tout rendus muets par l'émotion mais mon frère s'est remis à gueuler que c'était pas lui et qu'il avait rien fait. Moi qui suis pas doué pour les études j'ai quand même compris que c'était pas le genre de choses à bramer comme ça vu les circonstances. Je lui ai flanqué un coup de coude dans les côtes, c'est mon frangin après tout et sauf qu'il ne veut pas que je l'embête quand il révise, avec moi il est réglo. J'ai dit : *« Viens on va là-haut »*, je l'ai poussé vers l'escalier. On entendait les voisins qui en étaient encore à bouffer leur dîner et ma mère dans la cuisine continuait ses litanies. Ensuite on s'est mis au plumard moi et mon frère et il disait : *« Si je me suis précipité c'était pour le... »*, et je disais : *« Oui oui arrête. »* Comme j'avais envie de dormir, que je voulais qu'il la ferme j'ai dit que visiblement c'était un coup du destin ajouté à la boisson et à la fatalité. J'ai fini par crier : *« Fous-moi la paix je pionce. »* Mon frangin continuait à geindre et ma mère derrière la cloison disait : *« Cœur sacré de Jésus. »* Je suis allé vomir dans les chiottes tellement c'était l'enfer et après ça allait vraiment mieux.

MAINTENANT les choses se sont tassées si on peut dire. Non non faut pas s'y tromper on n'est pas des orphelins. Traumatisme crânien qu'il a eu, mon père, vingt-trois jours d'hôpital. Et une fois sorti du coma il est resté tout hébété. Accident du travail qu'ils ont dit si bien qu'ils lui donnent une pension et que maman a pu le mettre au Nid joli qu'est vraiment un endroit très bien grand confort et la bouffe est bonne. Alors tout de même on lui doit ça au père du mec, celui qui a empêché l'incendie du Nid trois mois avant qu'on en ait besoin. Je lui dirai pas au mec vu que ça lui donnerait une raison de plus de faire son malin. Depuis, à la maison c'est calme. Mon frère a été reçu au bac il a eu 18 en philo, il va encore faire des études c'est un crac. Sauf que le travail du cerveau ça doit le fatiguer, tout de même. C'est vrai parfois il a de drôles d'idées, ça lui arrive de me réveiller la nuit et il me dit : *« Tu te rappelles, c'était comment quand on était petits ? »* Et je dis non que je suis sûr, mon père jouait pas au cheval, nous faisait pas sauter sur ses genoux, nous achetait pas de crêpes au sucre, fabriquait pas des petits trucs avec des morceaux de n'importe quoi, je dis non, je le jure c'était pas un bon père. Mon frère dit : *« T'as peut-être oublié des fois où il nous montait sur son dos tous les pères font ça mais toi tu te souviens de rien »*, et il fait : « Hum « hum ». *« Par exemple, est-ce que tu te rappelles ce que je disais quand je suis revenu de travailler avec lui ce jour-là. Parce que l'émotion ça a dû m'en faire raconter des conneries. Est-ce que... ? »* Je l'arrête je dis : *« Tu viens toi-même de dire que j'ai les méninges en passoire comment veux-tu ? »* A part ça, à part les nuits où il dort pas où il m'embête vu que moi j'ai sommeil il est à peu près comme avant et toujours dans ses bouquins. Moi j'ai enfin quitté l'école et fallait bien que je bosse c'est la règle alors j'ai repris la clientèle de mon père pour les carreaux. Mon frère dit que j'ai eu raison, qu'un métier manuel c'est équilibrant. Question d'équilibre j'aime mieux pas qu'on insiste ça pourrait me porter la poisse. Ma mère, bon, elle va toujours à son bureau et le soir elle nous a fait la cuisine et elle nettoie la maison. Elle rend visite à mon père au Nid joli tous les dimanches et fêtes, d'ailleurs c'est à deux pas.

Quelquefois elle nous demande si on veut y aller aussi. Elle dit : *« Ce serait seulement si vous avez envie. »* Moi et mon frère on a pas vraiment envie pour le moment, ça peut venir on ne sait jamais. Mon frère il trouve normal qu'on ait comme un dégoût. Parfois il m'explique des choses de psychologie comme il dit, c'est intéressant mais il râle vu que je me gourre dans le sens des mots qu'est souvent figuré. Comme autrefois quand il m'avait raconté qu'il faut tuer le père et j'avais demandé comment il s'y prendrait. C'est un bonhomme qui s'appelle Freud qui un jour a déclaré ça. Mais mon frère dit que c'est une façon de parler ça signifie qu'il faut se libérer de l'autorité des parents. Pour S'Assumer qu'il prétend. En tout cas pour nous c'est fait, on S'Assume je suppose, et en général on s'en trouve plutôt bien. Tout de même ça m'arrive d'être fatigué vu qu'il y a de plus en plus de gens qui veulent voir clair dans leurs cabanes et tous ces grands immeubles qui ont tellement de vitres. Des fois quand j'ai l'air trop crevé, mon frère dit qu'il pourrait me donner un coup de main. Mais j'y tiens pas, oh juste une idée qu'à chacun son métier.

Dans l'affaire moi j'ai gagné un moyen pour qu'on m'écoute. Mes potes ça les intéresse vachement plus que le baratin du mec avec son père qu'est jamais qu'un héros à la gomme, le feu qui prend à la maison de santé et allô les pompiers, ça rime pas à grand-chose vu que son père il lavait tout tranquillement les vitres du rez-de-chaussée de sa maison, vu que les autres connaissent personne au Nid, vu que mon père à moi il y est enfermé et vu que ce que j'ai à dire ça a de quoi vous chambouler quand on rajoute dix étages et les dernières paroles de la victime — la victime des maisons à étages — pour montrer qu'au fond on a un père qu'avait pas les foies qu'était pas un minable, autre chose que de pouvoir sentir à 50 mètres une odeur de brûlé et de crier au feu. Quand on déclare d'un air de pas exagérer, de s'en tenir à l'histoire dans son entière simplicité : *« Moi mon père il lavait les carreaux, et il a crié : « J'en ai marre de ce » monde à la con où les petits merdeux » font toujours de la frime. »*

Et qu'après on dit qu'il a salué, bonsoir la compagnie et puis qu'il a sauté. ■

ANNIE SAUMONT a publié plusieurs romans, dont *Ce soir, j'ai peur* (Calmann-Lévy), *Jouer de l'harmonica* (Mercure de France) et *Dis, blanche colombe* (Belfond), et trois recueils de nouvelles : *la Vie à l'endroit* (Mercure de France), *Enseigne pour une école de monstres* (Gallimard), et *Dieu regarde et se tait* (Gallimard).

